This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08171192 5

Digitized by Google

Digitized by Google

1385

Digitized by Google

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

QUATRIÈME ANNÉE — TOME II

Digitized by Google

Digitized by Google

# GAZETTE
# ANECDOTIQUE

## LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

*Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois*

4

QUATRIÈME ANNÉE — TOME II

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIX

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
474284 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1930 L

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 13 — 15 JUILLET 1879

---

SOMMAIRE.

Sarah Bernhardt et Rachel en Amérique. — Les Tombeaux des Bonaparte. — L'Écriture et les Dictées de Napoléon. — Bibliographie : *Sainte-Beuve et ses inconnues*. — Nécrologie : Émile Coupy.

*Varia*. — L'Album de la Comédie française. — Mademoiselle de Montijo. — Mémoires de Michelet. — Les Canotiers. — Pour l'amour du grec. — Une Baignoire présidentielle. — Un Actionnaire quand même. — La Tortue atmosphérique. — La Semaine des quatre jeudis. — Époux assortis.

---

SARAH BERNHARDT ET RACHEL EN AMÉRIQUE. — Eh bien! oui, c'en est fait! Sarah Bernhardt nous quitte! La fantasque comédienne, irritée par la lecture d'articles qui n'avaient eu que le tort de lui dire un peu crûment ses vérités, a bel et bien donné sa démission de



Digitized by Google

sociétaire de la Comédie française, et accepté un engagement, que l'on dit colossal, pour l'Amérique. On parle de deux millions, ni plus ni moins ! D'ailleurs, le chiffre importe peu. On dit même que la Comédie française ne regrettera qu'à moitié cette sociétaire difficile et excentrique, et que, si elle lui fait un procès, ce sera tout simplement pour la forme et seulement pour l'exemple. C'est le renouvellement de la fugue de Mme Plessy, à cette seule différence que la belle sociétaire de 1845 avait dix ans de moins que Sarah Bernhardt lorsqu'elle prit la fuite en Russie. On la condamna cependant à une centaine de mille francs de dommages-intérêts, dont elle ne paya même pas le quart, puis on lui offrit quittance du reste quand elle voulut bien revenir, en 1855, pour nous donner encore pendant vingt ans le délicat plaisir de la voir et de l'entendre.

Sarah Bernhardt en Amérique !... Qui l'eût cru ? Mais le triste et funèbre exemple de Rachel, à quoi sert-il donc ? Elle aussi, elle voulut aller charmer les Yankees ! et, au lieu et place des myriades de dollars qu'elle devait récolter dans cette grande tournée artistique, elle ne rapporta, hélas ! que le germe d'une maladie cruelle qui la conduisit au tombeau moins de trois ans plus tard. Son voyage, à elle aussi, eut des apparences pécuniaires fantastiques ! On lui avait garanti, pour sa part absolument personnelle, 1,285,000 francs ! Il est vrai qu'on s'attendait à des recettes énormes et sem-

Digitized by Google

blables à celles qu'avait réalisées Jenny Lind, laquelle avait gagné près de deux millions en quelques mois. Mais quelle déception devait éprouver sur ce point — dit-on, cher à son cœur — l'illustre tragédienne ! Elle donna 45 représentations seulement pendant tout son voyage en Amérique : la première produisit 26,334 francs [1]; mais, dès le premier soir, la curiosité de ce public exotique, qui ne comprenait pas un mot de ce que disait Rachel, parut satisfaite, et plus jamais, dans les 44 représentations suivantes, elle ne put retrouver ce chiffre suffisamment élevé de la première. Il est des soirées d'*Adrienne Lecouvreur* et de *Lady Tartufe* qui produisirent à peine 8,000 francs : ce furent, il est vrai, les plus faibles. En somme, la tournée dramatique de Rachel — abrégée par sa maladie subite — ne donna pas 700,000 francs de recettes ! (exactement 629,242 fr.) Au mois d'octobre, allant de New-York à Boston, Rachel prit froid en chemin de fer. Elle raconte elle-même, dans une fort curieuse lettre, peu connue, les débuts de ce mal terrible dont elle ne soupçonnait pas alors la gravité et qui devait l'emporter si vite !

Boston, 28 octobre 1855.

Enfin, voilà un dimanche, et je puis passer une heure à vous écrire. J'ai joué tous les jours de la semaine passée. Bien que je loge toute seule et que je ne vous aie pas le soir pour ba-

1. La première représentation de Jenny Lind avait produit 93,786 fr.

Digitized by Google

varder jusqu'à deux heures du matin, je suis fatiguée, mais, là, bien fatiguée !

Si les lauriers préservent de la foudre, ils ne préservent pas des enrouements. Voilà ma position : j'ai eu froid en chemin de fer, et depuis que je suis à Boston je tousse comme une poitrinaire que je ne suis pas, je vous prie de le croire, malgré mon teint pâle et mon apparente maigreur.

A part l'imprudence que j'ai eue de ne point me vêtir assez chaudement, le voyage s'est parfaitement opéré. Hier, samedi, la représentation a eu lieu à trois heures de l'après-midi, et la salle était comble. Les recettes sont très-belles. Cela m'a fait un étrange effet de me lever pour aller jouer tout de suite, car j'ai dû être dans ma loge à midi et demi. Aussi maintes fois, et malgré ma volonté, j'ai bâillé au nez de mon gros jeune héros, Maurice de Saxe.

RACHEL.

Enfin elle arrive à La Havane, dans un climat plus chaud, dont elle ressent tout de suite les bienfaisantes ardeurs. Aussi est-elle plus confiante et d'une meilleure humeur.

Havane, 23 décembre 1855.

Je suis restée quelque temps à Charleston, afin de n'être pas saisie par la brusquerie du changement de température. Je me suis reposée, c'est-à-dire que je me suis sagement soignée à Charleston pendant dix-neuf jours, et je n'ai pu être rétablie. Je tousse toujours. J'ai voulu essayer ma force en donnant une représentation l'avant-veille de mon départ, priée que j'en étais par bon nombre de charmantes dames. Moi, de me rendre à ce désir. Cette soirée d'*Adrienne* (c'est *Adrienne* qu'on me pria de jouer) n'augmenta pas mon mal; mais elle

Digitized by Google

m'assura qu'un plus long temps de repos m'était nécessaire avant de reprendre, régulièrement et sans danger, ma course hardie, courageuse, à travers l'Amérique.

Je suis maintenant à La Havane, bien dirigée par un bon médecin. Ma maison est bonne, mon lit pas désagréable du tout. La chaleur est des meilleures, car il y a sans cesse une brise fraîche et moelleuse qui me nourrit et me repose en même temps. Voilà le climat qu'il me faut. Que n'ai-je ici mes enfants ! Je crois que je resterais sous ce ciel bleu des années sans souhaiter de revoir la France.

Mon succès sera grand, je crois. L'abonnement pour les douze premières soirées dépasse déjà 60,000 francs. Songez que le jour de mon début est loin d'être fixé. Sais-je seulement si je jouerai et si plusieurs mois de repos ne me sont pas nécessaires ? Quoi qu'il arrive, je me résigne. Avant tout, je veux vivre encore. Si je ne dois plus jouer la tragédie, si cette force me fait défaut, je sens que la force de mon amour pour mes fils grandit à tout moment. Je veux voir des hommes en mes enfants.

Je ne vous ai pas écrit de Philadelphie : j'étais anéantie, comme à la veille de la mort.

RACHEL.

Mais, hélas ! le mal implacable la reprend bientôt, et c'est par une lettre désespérée qu'elle termine sa correspondance datée d'Amérique, et à la veille même de son retour en Europe.

Havane, 7 janvier 1856.

N'allez pas, m'a-t-on dit... et moi je suis venue !...

Je suis malade, bien malade. Mon corps et mon esprit sont tombés à rien. Je ne jouerai pas non plus à La Havane ; mais j'y suis venue, et le directeur, usant du droit de son contrat,

Digitized by Google

a demandé, comme dommage, 7,000 piastres ; j'ai payé les artistes jusqu'à ce jour. Je ramène toute ma pauvre armée en déroute sur les bords de la Seine; et moi, peut-être, comme un autre Napoléon, j'irai mourir aux Invalides et demander une pierre où reposer ma tête. Mais non, je trouverai encore mes deux anges gardiens, mes jeunes fils : j'entends qu'ils m'appellent. Aussi c'est trop de temps passé hors de leurs baisers, de leus caresses, de leurs chers petits bras! Et Dieu, qui protège les anges, me force à rentrer chez moi. Je ne regrette plus l'argent perdu, je ne regrette plus la fatigue. J'ai porté mon nom aussi loin que j'ai pu, et je rapporte mon cœur à ceux qui l'aiment.

RACHEL.

Je sais bien que Mlle Sarah Bernhardt a plus de cordes à son arc que Mlle Rachel : elle joue à la fois la comédie et la tragédie; elle peint, elle sculpte, elle s'habille en homme, elle écrit des livres, elle monte en ballon, etc., etc., etc., tandis que Mlle Rachel se bornait à jouer la tragédie! Mais les Anglais, quinze jours seulement après que Mlle Sarah Bernhardt leur eut exhibé ses divers et nombreux talents, ont commencé à se blaser et à faire des gorges chaudes sur son compte. Mlle Sarah Bernhardt, si elle avait à subir un semblable revirement de popularité de la part de messieurs les Yankees, n'aurait plus, hélas! la ressource, qu'elle a encore aujourd'hui, de reprendre bien vite cette démission qu'elle a donnée dans un moment de dépit, et sur laquelle, — au nom de l'art, de la tragédie et de la comédie, — nous serons tous,

Digitized by Google

bien que maugréant *in petto* contre ses caprices, fort heureux de la voir revenir.

Les Tombeaux des Bonaparte. — Il nous a paru curieux de rechercher, à l'occasion de la mort et des funérailles du prince impérial, dans quels lieux reposent actuellement les cendres des divers membres décédés de la famille Bonaparte.

1° *Bonaparte* (Charles), mort et enterré à Montpellier (1785), a été ramené à Saint-Leu-Taverny;

2° *Madame Mère* (Lætitia), morte à Rome (1836), inhumée d'abord à Corneto, a été transportée, après 1848, à Ajaccio, dans le magnifique tombeau de famille élevé pour les Bonaparte;

3° Le cardinal *Fesch,* mort à Rome (1838), frère de Madame mère, d'abord enterré à Rome dans l'église de Saint-Laurent in Luciano, a été également transporté à Ajaccio;

4° *Joseph,* mort en 1844, enterré d'abord à Florence dans l'église de Santa-Croce, a été ramené en France, et déposé aux Invalides en 1862;

5° *Lucien,* mort à Viterbe (1840), est inhumé dans l'église de Canino;

6° *Louis,* mort en 1846 à Florence, déposé d'abord dans l'église de Santa-Croce, a été, depuis 1848, rapporté à Saint-Leu-Taverny;

7° *Jérôme,* mort en 1860, est inhumé dans la chapelle Saint-Jérôme, aux Invalides, à gauche du tombeau de l'empereur. On trouve également dans cette chapelle le tombeau de son fils aîné et l'urne renfermant le cœur de la reine Catherine, deuxième femme de Jérôme;

8° *Élisa,* morte à San-Andrea (1820), est enterrée à Trieste;

Digitized by Google

9° *Pauline*, morte à Florence (1825), a été transportée dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, à Rome;

10° *Caroline*, reine de Naples, morte en 1839, est inhumée au Campo-Santo, à Bologne;

11° Le prince *Eugène*, mort à Munich (1824), y a été enterré;

12° L'impératrice *Joséphine*, morte en 1814, est inhumée dans l'église de Rueil;

13° La reine *Hortense*, morte en 1837, repose auprès de sa mère;

14° *Napoléon II*, mort en 1832, dort à Vienne, dans les caveaux de la famille impériale d'Autriche, à l'église du couvent des Capucins.

15° *Marie-Louise*, morte en 1847, a été également inhumée dans ces mêmes caveaux;

16° *Napoléon Ier* repose, comme chacun sait, aux Invalides;

17° Enfin *Napoléon III*, mort en 1873, et son fils Louis-Eugène-Napoléon, mort le 1er juin dernier, sont inhumés dans l'église catholique de Chislehurst.

A propos de la mort du prince, divers journaux ont parlé du caveau impérial, que Napoléon III a fait rétablir à Saint-Denis pendant son règne, en disant que ce caveau avait entièrement absorbé celui des Bourbons, dont on aurait alors déplacé les restes. C'est là une inexactitude absolue : le caveau impérial, dans lequel d'ailleurs personne n'a jamais été inhumé, est situé en avant de celui des Bourbons, vers le centre du transept de la basilique; il s'étend jusqu'au delà du grand autel, derrière lequel sont ménagées deux ouvertures qui per-

Digitized by Google

mettent à l'œil de pénétrer, au moyen d'une lampe, dans son intérieur.

Quant au caveau des Bourbons, réinstallé par Louis XVIII, il n'a été diminué que du long couloir qui y conduisait, et du petit caveau qui lui servait en quelque sorte d'antichambre, et dans lequel chaque roi mort attendait son successeur pour entrer à son tour dans le grand caveau. On s'est borné, lors de la construction du caveau impérial, à placer définitivement le cercueil du roi Louis XVIII dans ce grand caveau. C'est là que se trouvaient déjà et que se trouvent encore aujourd'hui les cercueils contenant les restes bien douteux de Louis XVI et de Marie-Antoinette; ceux des deux filles de Louis XV, M^mes^ Louise et Adélaïde, mortes à Trieste, d'où leurs restes ont été rapportés en 1817 à Saint-Denis; le cercueil du duc de Berry, assassiné en 1820, et ceux de deux princesses, ses filles, mortes au berceau; les cercueils du roi Louis VII, provenant de l'abbaye de Barbeaux, et de Louise de Lorraine, veuve de Henri III, retrouvé dans des fouilles faites à la place Vendôme, où s'élevait jadis l'église des Capucins; enfin le cercueil du prince de Condé, mort en 1818, colonel et grand maître de la maison du roi, et celui de son fils, également prince de Condé, père du malheureux duc d'Enghien, et qui est mort si mystérieusement à Saint-Leu en 1830.

Ajoutons que l'entrée du caveau des Bourbons est

Digitized by Google

murée, et que personne n'y peut jamais pénétrer. Deux petites lucarnes l'éclairent, où plutôt permettent au regard d'y pénétrer au moyen de torches allumées. On aperçoit alors tous ces cercueils placés sur des trétaux de fer et le long desquels descend le velours qui les recouvrait, velours pourri, tombant en loques de tous côtés, et rempli de toiles d'araignées que rien ne vient interrompre dans leur travail et dans leur repos. On voit aussi, au travers de ces draps de velours percés à jour, le bois des cercueils rongé et dégradé par l'humidité de ce lieu à l'aspect vraiment sinistre. Ne serait-il donc pas possible d'ouvrir ce caveau, de l'aérer davantage, et enfin l'héritier de nos rois, qui est le fils du duc de Berry, ne pourrait-il constituer à ses frais un gardien qui serait spécialement chargé d'entretenir dans un meilleur état tous ces cercueils où sont renfermés les restes de tant de membres illustres de son antique famille?

L'Écriture et les Dictées de Napoléon. — M. Paul de Rémusat, sénateur, fils de l'ancien membre de l'Institut, qui a été ministre des affaires étrangères sous M. Thiers, publie en ce moment, dans la *Revue des Deux-Mondes*, les Mémoires de sa grand'mère, qui fut dame du palais de l'impératrice Joséphine. Ces Mémoires, tout à fait intimes, se rapportent à une époque des plus intéressantes; mais ils ne comprennent malheureusement que le Consulat et les premiers temps de

Digitized by Google

l'Empire, de 1803 à 1808. Ils allaient primitivement beaucoup plus loin, mais Mme de Rémusat en brûla elle-même le manuscrit au moment des Cent-Jours, dans la crainte que ces Mémoires, pouvant être saisis, ne devinssent pour elle et sa famille une source de difficultés et d'ennuis. Un peu plus tard, Mme de Rémusat voulut récrire de mémoire le manuscrit qu'elle se repentait d'avoir un peu trop hâtivement détruit, mais la mort l'empêcha de mener cette seconde rédaction jusqu'à la fin.

Bien que nous n'ayons sous les yeux qu'un récit datant de plus de quinze ou vingt années après les faits qu'il retrace, et que ce récit n'ait plus, par conséquent, le caractère si précieux d'une narration écrite de premier jet et au jour le jour, il n'offre pas moins un grand intérêt comme recueil anecdotique d'une incontestable authenticité. C'est la cour même du premier consul dans l'intimité de laquelle l'auteur nous fait vivre, et dont il nous dépeint en traits vraiment piquants les grands et les petits côtés. Voici, d'ailleurs, empruntés à la première partie des Mémoires de Mme de Rémusat, de curieux renseignements sur la manière d'écrire et de dicter de Napoléon. Ce passage donnera, en outre, au lecteur, un excellent spécimen du ton familier et en même temps de bonne compagnie avec lequel parle l'auteur de ces Mémoires :

« Son écriture, mal formée, était indéchiffrable pour

Digitized by Google

les autres comme pour lui. Son orthographe était fort défectueuse. Il manquait totalement de patience pour toute action manuelle quelle qu'elle fût ; et l'extrême activité de son esprit et l'habitude de l'obéissance à la minute, à la seconde, ne lui permettaient aucun des exercices où il eût nécessairement fallu qu'une partie de lui-même se soumît à l'autre. Les gens qui rédigeaient sous lui, M. Bourrienne d'abord, ensuite M. Maret et son secrétaire intime Menneval, s'étaient fait une sorte d'écriture d'abréviation pour tâcher que leur plume allât aussi vite que sa pensée. Il dictait en marchant à grands pas dans son cabinet. S'il était animé, son langage alors était entremêlé d'imprécations violentes, et même de jurements, qu'on supprimait en écrivant, et qui avaient au moins l'avantage de donner un peu de temps pour le rejoindre. Il ne répétait point ce qu'il avait dit une fois, quand même on ne l'avait point entendu, et c'était un malheur pour le secrétaire, car il se souvenait fort bien de ce qu'il avait dit et s'apercevait des omissions.

« Un jour, il venait de lire une tragédie manuscrite qui lui avait été remise ; elle l'avait assez frappé pour lui inspirer la fantaisie d'y faire quelques changements. « Prenez un encrier et du papier, dit-il à M. de Rému- « sat, et écrivez ce que je vais vous dire. » Et, sans presque donner à mon mari le temps de s'établir devant une table, le voilà dictant avec une telle rapidité que M. de Rémusat, quoique habitué à une écriture très ra-

Digitized by Google

pide, suait à grosses gouttes en s'efforçant de le suivre. Bonaparte s'apercevait très bien de la peine qu'il avait, et s'interrompait de temps en temps pour dire : « Al-« lons, tâchez de me comprendre, car je ne recommen-« cerai pas. » Il se faisait toujours un petit amusement du malaise dans lequel il vous mettait. Son grand principe général, auquel il donnait toute espèce d'applications, dans les plus grandes choses comme dans les plus petites, était qu'on n'avait de zèle que lorsqu'on était inquiet. Heureusement qu'il oublia de redemander la feuille d'observations qu'il avait dictée, car nous avons souvent essayé, M. de Rémusat et moi, de la relire, et il ne nous a jamais été possible d'en déchiffrer un mot. »

BIBLIOGRAPHIE. — *Sainte-Beuve et ses inconnues.* — Quel étrange et piquant volume M. A. J. Pons, ancien secrétaire de Sainte-Beuve, vient de publier sous ce titre chez le libraire Paul Ollendorff ! que de détails alléchants sur les amours ignorés de Sainte-Beuve, et surtout que d'indiscrétions !... Mais tout cela est raconté avec tant de bonne grâce, de belle humeur, et même d'esprit, qu'il nous faut pardonner à M. Pons d'avoir peut-être un peu trop soulevé le voile qui recouvrait tant de souvenirs de jeunesse et d'amours, voile qu'en somme il eût été regrettable qu'il ne soulevât point ! Ce livre, lisez-le ; nous ne saurions l'analyser ici : ce n'est point là le rôle de notre

Digitized by Google

recueil. Nous nous bornerons à lui emprnnter quelques détails documentaires.

Voici d'abord un intéressant portrait de Sainte-Beuve jeune homme, au début de sa carrière, donné dans une lettre de M. Just Ollivier :

« J'arrive au n° 19 de la rue Notre-Dame-des-Champs; je demande M. Sainte-Beuve. Une vieille dame, sa mère, apparaît à une fenêtre, et, après quelques légères difficultés, elle crie : « Sainte-Beuve, es-tu là ? » Je vois une figure derrière une petite croisée; on m'indique l'escalier, je heurte, un jeune homme m'ouvre : c'était Sainte-Beuve. — M. Sainte-Beuve n'achève pas toujours ses phrases; je ne dirai pas qu'il les bredouille, mais il les jette, et il a l'air d'en être dégoûté et de n'y plus tenir déjà avant qu'elles soient achevées. Cela donne à sa conversation un caractère sautillant (depuis, le sautillant devint scintillant et plus soutenu). Sa voix est assez forte ; il appuie sur certaines syllabes, sur certains mots. Quant à son extérieur, j'ajoute que sa taille est moyenne et sa figure peu régulière. Sa tête pâle, ronde, est presque trop grosse pour son corps. Le nez grand, mais mal fait. Les yeux bleus, lucides, d'une grandeur variable, semblent s'ouvrir quelquefois davantage. Ses cheveux rouge blond, très abondants, sont à la fois raides et fins. En somme, Sainte-Beuve n'est pas beau, pas même bien; toutefois sa figure n'a rien de désagréable, et finit même par plaire. Il était mis simplement, cependant bien : re-

Digitized by Google

dingote verte, — c'était alors la mode, — gilet de soie, pantalon d'été. Sa chambre m'a frappé : il était derrière un paravent, dans un petit enclos qui renfermait deux tables chargées de livres, de journaux et de papiers ; son lit était à côté. »

Nous prenons encore aujourd'hui, dans ce volume, un sonnet extrait d'un livre de jeunesse de Sainte-Beuve devenu rarissime, et qui ne fut d'ailleurs publié que sous le manteau. Ce volume, que l'auteur avait intitulé *Livre d'amour*, et que M. Pons nous fait connaître par le menu, constitue peut-être l'œuvre poétique la plus inspirée de Sainte-Beuve. Voici ce sonnet, « le plus libre du volume », nous dit M. Pons, et que nos lecteurs ne nous en voudront pas de leur servir, en raison de son intérêt littéraire et malgré le sujet plus que léger qu'il met en scène :

## PROMENADE EN FIACRE

### AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

Laisse ta tête, amie, en mes mains retenue,
Laisse ton front pressé : nul œil ne peut nous voir.
Par ce beau froid d'hiver, une heure avant le soir,
Si la foule élégante émaille l'avenue,

Ne baisse aucun rideau de peur d'être connue,
Car en ce gîte errant, en entrant nous asseoir,
Vois, notre humide haleine, ainsi qu'en un miroir,
Sur la vitre levée a suspendu sa nue !

Digitized by Google

Chaque soupir nous cache, et nous passons voilés.
Tel, au sommet des monts sacrés et recelés,
A la voix du désir le dieu faisait descendre

Quelque nuage d'or fluidement épars,
Un voile de vapeur impénétrable et tendre :
L'Olympe et le soleil y perdaient leurs regards!...

NÉCROLOGIE. — *Émile Coupy.* — L'écrivain dont je cite ici le nom, et qui n'a pas fait grand bruit en ce monde, vient de mourir, comme en effet il avait vécu, tout à fait obscurément, laissant après lui pour tout bagage littéraire un simple volume que sans doute bien peu de personnes connaissent, et que d'ailleurs elles n'auraient jamais eu l'idée de lui attribuer. Ce livre est consacré à la mémoire et à la glorification de la grande actrice qui s'appela Mme Dorval, et il a pour seul titre un nom et une date : *Marie Dorval* (1798-1849). Enfin il a été publié anonymement, en 1868, à la librairie Verbœckhoven et Lacroix, aux frais mêmes de son auteur, qui ne s'est que très imparfaitement révélé, et pour les seuls initiés, dans la dédicace de son ouvrage, qu'il a signée de la dernière lettre de son nom : Y.

Philippe-Émile Coupy était professeur de mathématiques à l'École militaire de La Flèche. Dès sa première jeunesse, il s'était violemment épris du théâtre, passion qui paraît cependant peu compatible avec celle des chiffres, et, étant à Orléans en 1845, il avait eu l'occasion

Digitized by Google

d'y admirer Mme Dorval, de la louer dans les journaux de l'endroit et même de lui être présenté. Quand cette éminente artiste mourut, en 1849, M. Coupy résolut d'écrire sa biographie, et, pendant près de vingt années, il recueillit sur elle, de côté et d'autre, les documents les plus divers et les plus nombreux. Il s'adressa ensuite à la fille même de Mme Dorval, Mme Caroline Luguet, femme de l'acteur de ce nom, au Palais-Royal, et il reçut d'elle la communication d'autres documents également nombreux, tels que lettres, pièces de vers, etc., et la plupart inédits. A l'aide de ces matériaux, il composa le livre dont nous venons de donner le titre, et qui n'a pas une étendue de beaucoup moins de 500 pages. Nous nous bornons à le signaler aujourd'hui à nos lecteurs, à l'occasion de la mort de son auteur; mais nous nous réservons de lui emprunter, par la suite, quelques-uns des documents qu'il a publiés pour la première fois.

Coupy, que nous avons personnellement connu, était un brave et excellent homme, très simple de manières, d'un esprit vif, caustique sans méchanceté, et aussi peu professeur que possible dès qu'il était sorti de sa classe. Il aimait, en somme, beaucoup plus la littérature que les mathématiques; mais ces dernières constituaient son gagne-pain. C'est précisément sur les économies de son modeste traitement de professeur qu'il paya les frais de son livre, lequel fut imprimé à La Flèche et ne se vendit que fort peu. Il se consola de ce déboire par les lettres élogieuses



Digitized by Google

et les articles que ce livre lui procura, et entre autres par une lettre de Victor Hugo que nous avons nous-même copiée sur l'original et qui est tout à fait inédite. Nous reproduisons ici cette lettre, qui est beaucoup moins banale que les remerciements adressés en général par l'illustre poète à la nuée d'écrivains, petits et grands, qui croient devoir lui envoyer leurs œuvres :

Hauteville House, 6 décembre 1868.

Entre votre lettre et ma réponse, Monsieur, il y a le deuil[1], et vous avez compris mon silence. Je sors aujourd'hui de cette nuit profonde des premières angoisses, et je commence à revivre.

J'ai lu votre livre excellent. Mme Dorval a été la plus grande actrice de ce temps; Mlle Rachel seule l'a égalée, et l'eût dépassée peut-être si, au lieu de la tragédie morte, elle eût interprété l'art vivant, le drame, qui est l'homme, le drame, qui est la femme, le drame, qui est le cœur. Vous avez dignement parlé de Mme Dorval, et c'est avec émotion que je vous en remercie. Mme Dorval fait partie de notre aurore; elle y a rayonné comme une étoile de première grandeur.

Vous étiez enfant quand j'étais jeune, vous êtes homme aujourd'hui, et je suis vieillard; mais nous avons des souvenirs communs. Votre jeunesse commençante confine à ma jeunesse finissante : de là, pour moi, un charme profond dans votre bon et noble livre. L'esprit, le cœur, le style, tout y est, et ce grand et saint enthousiasme qui est la vertu du cerveau.

Le *romantisme* (mot vide de sens imposé par nos ennemis et

1. Mme Victor Hugo venait de mourir.

Digitized by Google

dédaigneusement accepté par nous), c'est la révolution française faite littérature. Vous le comprenez, je vous en félicite.

Recevez mon cordial serrement de main.

VICTOR HUGO.

VARIA. — *L'Album de la Comédie française.* — Nous avons déjà parlé à nos lecteurs de cet artistique album, offert par M. Febvre au prince de Galles, au nom de la Comédie française. Voici, sur ce royal et artistique cadeau, quelques curieux détails complémentaires qui nous sont fournis par un rédacteur du *Daily Telegraph,* qui a eu sous les yeux l'exemplaire même offert au prince :

« Le livre est là sous nos yeux, dans toute la splendeur de sa reliure polychrome... C'est le recueil le plus heureux qui ait été fait jusqu'ici d'anecdotes, de faits et d'épigrammes concernant la Comédie française et sa constitution... La garde en est ornée d'une eau-forte classique et pleine de goût, due à l'accomplie et universelle Sarah Bernhardt, représentant une Renommée ailée entre les bustes de Molière et de Shakespeare. Suivent des reproductions de tous les actes constitutifs, statuts, règlements, etc., régissant la société des comédiens français. Vient enfin la partie la plus originale et intéressante de l'album, laquelle consiste en admirables eaux-fortes représentant tous les artistes. Chaque portrait est accompagné d'une devise au-dessus de la

Digitized by Google

signature du comédien, laquelle devise caractérise sa nature ou ses goûts. »

Voici quelques-unes des pensées émises et signées par nos comédiens sur ce précieux et unique album, qui sera, d'ailleurs, donné prochainement en prime par un grand journal :

COQUELIN AÎNÉ : « Tout ce que je fais me vient naturellement. » (Mascarille, dans *les Précieuses ridicules.*) Et le spirituel artiste ajoute d'une façon significative : « Il n'en est pas ainsi pour moi. »

FEBVRE : « Dans les *Mémoires de Fleury*, je me souviens d'avoir lu ceci : « Un comédien devrait être élevé « sur les genoux d'une princesse », pensée que l'artiste complète ainsi : « Rien ne m'aurait convenu davantage. »

BARRÉ : Après la scène, la pêche est ce que je préfère. »

M^lle^ BARRETTA : « Si je n'étais enfant de Molière, je voudrais être fille de Shakespeare. »

M^lle^ SAMARY : « J'ai l'air de rire de tout... Au fait, n'est-ce pas le mieux? »

M^lle^ CROIZETTE : « Le moyen le plus sûr de vous faire perdre toutes vos idées est de vous demander d'en exprimer une. »

M^lle^ SARAH BERNHARDT (pensée profondément philosophique et en même temps épigrammatique, mélange de La Bruyère et de La Rochefoucauld) : « Un individu

Digitized by Google

intelligent élève l'égoïsme à la hauteur d'une vertu. C'est le fait d'un imbécile s'il devient un vice. »

*Mademoiselle de Montijo.* — M. de Cassagnac (le père) nous donne, dans une étude que publie le *Figaro*, des renseignements bien curieux sur le mariage de Napoléon III, renseignements qui deviennent un peu de l'actualité aujourd'hui, en présence du grand malheur qui vient de frapper l'ancienne souveraine. Nous emprunterons de préférence, à cette étude, deux anecdotes qui rentrent tout à fait dans le cadre de notre *Gazette :*

« Pendant les quelques mois d'attente qui précédèrent la grande nouvelle du mariage, on observait et l'on se redisait tous les signes avant-coureurs. Vrais ou inventés, les moindres mots avaient de l'importance. Après une revue passée dans la cour des Tuileries, on racontait que l'empereur, lançant son cheval vers les fenêtres du rez-de-chaussée pour saluer les dames, aurait dit à M^lle de Montijo : « Quel est, Mademoiselle, le chemin qu'il faut prendre pour arriver jusqu'à vous ? » A quoi M^lle de Montijo, marquant de la main une direction à sa droite, aurait répondu : « Sire, c'est le chemin de la chapelle. » C'était en effet par le corridor conduisant du grand escalier à la chapelle que l'on venait à l'appartement où l'empereur l'avait saluée. Le mot, tout simple qu'il était, fut commenté dans le sens des préoc-

Digitized by Google

cupations publiques, et l'on en conclut que l'empereur prendrait le chemin qui venait de lui être indiqué.

« Une autre fois, — mais ceci paraît plus certain, — on était à Compiègne, à l'époque des invitations, qui avaient lieu à la fin d'octobre. Une société d'élite était rangée, avant le thé, autour d'une table de jeu. On avait remarqué que Mlle de Montijo occupait la droite de l'empereur, et, comme il y avait des femmes de ministres, cela fut regardé comme un signe du temps. On jouait le vingt et un; Mlle de Montijo ne semblait pas très experte à ce jeu, et elle consultait, dans les cas douteux, son voisin de gauche. A un certain coup, Mlle de Montijo, en relevant ses cartes, trouva deux figures. Elle les montra à l'empereur avec un regard interrogateur. L'empereur répondit à ce regard en disant : « Tenez-vous-en au point; il est très-beau. — Non, répliqua Mlle de Montijo, je veux tout ou rien. » Et elle demanda des cartes. Le tailleur lui jeta un as. On ajoute qu'elle releva son jeu avec un sourire qui fut interprété comme le triomphe de la volonté sur la fortune. »

*Mémoires de Michelet.* — Le journal *le Temps* publie en ce moment, sous le nom de Michelet, des récits autobiographiques relatifs à la jeunesse de ce célèbre écrivain. Mme Michelet a dû retoucher sans doute le manuscrit de son illustre mari,—si même elle ne l'a récrit

Digitized by Google

tout entier d'après les notes qu'il a pu laisser,—car il y a dans ce récit une délicatesse de touche et même de style qui contraste avec la manière en général plus virile et plus accentuée de l'éminent historien. On en jugera par la citation suivante :

« Trop gauche pour jouer avec les autres enfants de mon âge, qui se seraient moqués de moi, je vivais de la vie de ma mère, et beaucoup trop peut-être. Mon père étant presque toujours dehors pour les affaires, j'étais bien forcé de partager son existence sédentaire. Assis près d'elle, je m'appris tout seul à écrire et à lire; j'apprenais mal, mais j'apprenais seul.

« Le premier livre que je lus fut la *Fable* de Chompré; je connus le nom de Jupiter bien avant celui de Jésus-Christ.

« Mon imagination, surexcitée par la solitude, était déjà prodigieuse.

« A sept ans, je conçus le plan d'une tragédie : c'était *la Mort de Brutus*. Je devais fournir les pensées et papa les vers. Il y en eut cinq de faits. Je me rappelle fort bien que la scène était ouverte par un huissier du palais. Voici le premier vers :

Quoi ! je verrai périr le plus juste des rois !

« Qu'on juge du reste. Je me levai un jour de bon matin pour me faire une chaussure antique de mes jar-

Digitized by Google

retières rouges, car je comptais jouer ma pièce et y remplir le principal rôle.

« Ce caprice passa; mais ce qui dura plusieurs années, ce fut un château en Espagne dont j'entretenais insatiablement ma bonne maman. Il ne s'agissait rien de moins que de policer une peuplade sauvage sur laquelle je régnais. Je prévoyais tout : le nombre des sujets que j'admettais dans mon île, le partage des terres, la grandeur de la ville, le nombre des portes, que sais-je encore?

« Ma grand'mère écoutait tout avec une admirable patience, qui parfois m'irritait. J'aurais préféré quelques objections à son éternel : « Oui, oui, mon fils. »

« Cependant, faute d'autre confident, j'aimais beaucoup à être seul avec elle. La présence même de papa, qui m'y conduisait, m'empêchait de jaser de mes grands projets, et l'on s'en apercevait quelquefois.

« Je me rappelle fort bien que, dans nos promenades hors des barrières, le plus souvent du côté de Montmartre, je parlais pendant des heures entières. Nous allions lentement nous deux, tandis que mon grand-père, marchant vite, d'un air demi-fou et demi-fâché, parlant souvent à demi-voix avec lui-même, nous devançait de quelques pas. »

*Les Canotiers.* — Tel est le titre d'un tableau de M. Manet, — tableau orné d'un fond ultra-bleu, — qui a

Digitized by Google

obtenu au dernier Salon un succès de curiosité... excentrique. C'est d'ailleurs ce genre de curiosité qui s'attache en général aux toiles de tons exotiques que persiste à exposer M. Manet. Or cette toile, où l'on voit un canotier et surtout une canotière absolument invraisemblables, a donné lieu à la jolie description que nous reproduisons ci-après, et que nous extrayons d'un feuilleton en vers, *le Naturalisme au Salon*, que M. Chantavoine a publié dans l'*Événement :*

J'ai voulu voir, j'ai vu. Je le déclare net,
Bonnat n'est qu'un rapin à côté de Manet,
Et je ne savais pas tout ce que la peinture
Peut emprunter de charme à la simple nature.
. . . . . .
Le voilà ! regardons : une femme en bateau
Auprès d'un canotier coupant le fil de l'eau,
Qui, le regard plongé dans ceux de sa maîtresse,
Lui parle, avec des mots plus doux qu'une caresse,
En homme qui sait vivre et mener son bachot,
Du petit vin suret qu'on boit, quand il fait chaud,
Dans la folle saison des brises printanières,
Sous la tonnelle en fleur des guinguettes d'Asnières.
S'il vous semble que l'homme et la femme sont laids,
Le peintre vous dira : « C'est ce que je voulais ! »
Dans un coin du canot la femme se pelote
Et songe, enfant rêveuse, à quelque matelote,
Souvenir d'une escale au pont de Billancourt
Dans la lune de miel de son premier amour,
Ou bien au temps fleuri de son adolescence,
Quand elle vit tomber sa robe d'innocence,

Digitized by Google

Et quand, comme autrefois la fille de Jephté,
Elle pleura trois jours sur sa virginité.

Trouvez-moi quelque part un morceau de peinture
Qui vous ait un parfum d'églogue et de friture
Plus fraîchement exquis, plus vif et plus entier,
Que cette canotière avec son canotier !

*Pour l'amour du grec.* — M. de Gavardie, en parlant dernièrement des destitutions opérées dans l'ordre judiciaire, a dit que le ministre avait fait non pas des *hécatombes* de magistrats, mais des *kilotombes,* et même des *myriatombes.* Les journaux de son parti lui ont asséné le coup de pavé de l'ours en célébrant tout l'esprit renfermé dans ce seul mot. Mais M. Sarcey, digne nourrisson de l'École normale, a relevé dans les termes suivants le cas de ce sénateur, plus royaliste qu'étymologiste :

« M. de Gavardie croit évidemment que dans le mot d'hécatombe la syllabe *tombe* indique l'idée de mort. *Hécatombe,* c'est comme qui dirait : cent tombes ou, si l'on aime mieux, cent choses tombées. Kilotombe signifiera donc mille choses tombées, comme kilogramme (qu'il eût fallu d'ailleurs écrire *chiliogramme*) marque mille grammes; et *myriatombe* dix mille choses tombées, comme myriamètre indique dix mille mètres.

« Un élève de cinquième serait capable de rectifier l'erreur de ce pauvre M. de Gavardie. *Hécatombe* n'a jamais voulu dire que *cent bœufs* (*hécaton-bous*), parce qu'en

Digitized by Google

effet il était d'usage, en certains sacrifices solennels dans l'antiquité, d'immoler cent bœufs à la fois.

« Et encore je dois ajouter qu'il en était des hécatombes de Rome comme des salons de cent couverts de la banlieue parisienne, où l'on tient malaisément vingt-cinq. Une demi-douzaine de bœufs, proprement égorgés, formaient une hécatombe très sortable. Jupiter passait là-dessus, et la langue aussi.

« De là il résulte que dans la syllabe *tombe* il y a deux éléments : le *be* rappelle l'idée du bœuf immolé, et *tom* est tout bonnement la fin du mot *hecaton*, qui veut dire *cent*.

« Quand M. de Gavardie s'écrie éloquemment : Ce ne « sont pas des hécatombes, mais des kilotombes et même « des myriatombes de magistrats », on devrait lui répondre tout aussitôt, dans son style : « Ignorantus ! ce n'est « pas en quarantaine qu'il faudrait vous mettre, mais en « cenrantaine ! »

*Une Baignoire présidentielle.* — Plusieurs journaux ont mis en circulation le bruit que M. Gambetta s'était fait construire au palais législatif une baignoire d'un luxe scandaleux. Voici dans quels termes *la Petite République française*, qui ne pouvait laisser accuser ainsi son grand chef, raconte l'histoire de cette baignoire :

« On a beaucoup parlé, dans les journaux de la réaction, d'une luxueuse baignoire qui aurait été établie

Digitized by Google

récemment au Palais-Bourbon. Il n'y a qu'un petit malheur : c'est qu'elle date de la présidence de M. de Morny, de bonapartiste mémoire. Nous l'avons vue, cette baignoire, ou plutôt cette cuve en marbre, une de ces fantaisies de l'empire comme les Morny et les Walewski savaient se les offrir.

« Imaginez une véritable cuve en marbre qui remplit la capacité d'une chambre ; tout autour de cette cuve, des tuyaux et des pommes d'arrosoir qui projettent l'eau dans tous les sens ; puis, au-dessus de la cuve, un trapèze complet, permettant d'accomplir l'exercice si familier aux bonapartistes, la voltige !

« C'est là que sous l'empire s'ébattaient, aux frais des contribuables, les torses des Morny et des Walewski. C'est nous qui payions, et cela nous a coûté trente à quarante mille francs !

« Voilà l'histoire de la baignoire du Palais-Bourbon. »

*Un Actionnaire quand même.* — Dans son curieux livre sur *la Publicité en France*, M. Emile Mermet nous raconte l'anecdote suivante, qui est peut-être plus vraie que vraisemblable.

Un abonné d'un journal financier écrivait au directeur :

Monsieur,

Je viens de lire l'annonce des *Mines de...* Je vous envoie

Digitized by Google

la somme nécessaire pour le premier versement, et vous prie de souscrire à mon compte cent de ces actions.

Le directeur était à moitié honnête ; il répondit à l'abonné :

Monsieur,

L'affaire est mauvaise. Les titres seront en baisse avant six semaines, et, si l'on paye les intérêts jusqu'à la fin de l'année, j'en serai surpris. Ne vous laissez pas affrioler par le charlatanisme déployé dans cette circonstance, et faites, si vous voulez m'en croire, un meilleur emploi de vos fonds.

L'abonné répondit aussitôt :

Je vous suis très reconnaissant, Monsieur, des conseils que vous voulez bien me donner. Puisque l'affaire est mauvaise, au lieu de cent actions, ne m'en prenez que trente.

Qu'on s'étonne, après cela, de voir les mines de cacao fossile et les chemins de fer à la lune trouver des actionnaires!

*La Tortue atmosphérique.* — C'est le titre que l'on pourrait mettre en tête d'une lettre adressée au *Figaro* par un collaborateur de notre petite revue, et dont le sujet nous paraît être assez curieux pour mériter les honneurs d'une reproduction. Nous ferons seulement à notre rédacteur le reproche de ne pas nous en avoir donné la primeur. Voici cette letre :

On parle encore à Paris, — cette ville que l'on prétend oublieuse, — de l'orage de samedi dernier et des funestes effets

Digitized by Google

de la foudre, qui ce jour-là est tombée en quatre ou cinq endroits différents, et n'a malheureusement pas occasionné que des dégâts matériels.

Parmi les phénomènes plus ou moins singuliers qui accompagnent ou suivent généralement les orages, il en est un, point terrible à coup sûr, mais certainement très curieux, que j'ai été à même de constater chez moi samedi, et qu'il serait bon peut-être de soumettre aux discussions éclairées de ces messieurs de l'Académie des sciences. Cet orage, en effet, a fait de moi, simple locataire jusqu'alors, tout bonnement un propriétaire... propriétaire d'une tortue que j'ai trouvée, aussitôt l'orage passé, se promenant sur ma terrasse, et qui n'a pu être voiturée là que par un mode de transport surnaturel. J'habite en effet un cinquième étage, et je puis dire, sans fol orgueil, qu'il n'est personne au-dessus de moi. A gauche et à droite, j'ai bien des voisins; mais leurs terrasses ne communiquent pas avec la mienne, et ces voisins, du reste, m'ont déclaré qu'ils n'avaient jamais élevé de tortue chez eux. Comment celle-là s'est-elle introduite dans mon domicile? quelles étaient ses intentions? Voilà deux questions que je ne me chargerai pas d'élucider. Je ne puis croire qu'elle ait été transportée dans les airs par deux canards, comme la tortue du bon La Fontaine. D'autre part, ma concierge ne peut même pas être soupçonnée; elle est l'ordre même : par conséquent, *j'en réponds*. Enfin, ce que je vous raconte là est vrai, absolument vrai : ma tortue n'est pas un canard, et je la tiens à la disposition des savants, qui pourront examiner si elle ne porte pas sur sa carapace des traces du fluide électrique, qui certainement est le seul agent qui ait pu lui faire faire un pareil voyage.

Puis-je me permettre d'ajouter, Monsieur, que cette pauvre enfant (je parle de la tortue) a trouvé chez moi un accueil sinon chaleureux, du moins sympathique. Je ne crois point à la métempsycose, et je me figure mal un parent ou un

Digitized by Google

ami profitant d'un jour d'orage pour me venir voir sous cette forme-là. Mais cette tortue cachât-elle un ancien créancier, que je ne me reconnaîtrais pas le droit de la maltraiter. Quelles que soient ses mœurs, quels que soient ses antécédents, quelle que soit sa famille, fût-elle née de parents inconnus, fût-elle *tortue naturelle*, je la loge et je la nourris pour rien. C'est pour moi une question d'humanité, dont l'application, dans l'espèce, a d'autant plus de raison d'être que l'humanité, comme on sait, marche à pas de tortue.

J... S...,
62, Chaussée-d'Antin.

*La Semaine des quatre jeudis.* — Ainsi appelions-nous, au collège, la semaine qui ne venait jamais. Nous trouvons une semaine du même genre dans un récit relatif à Théophile Gautier, que nous tirons du volume de souvenirs et de lettres publié récemment par son gendre, M. Bergerat. Notre anecdote est empruntée à la préface que M. de Goncourt a mise en tête du volume :

« Quelquefois il arrivait à la conscience du critique de prendre sa revanche, entre amis, sur le dos des *louangés* qui n'avaient pas son estime littéraire. A une soirée chez la princesse Mathilde, il lui arrivait de traiter *le nommé Ponsard* avec un mépris qui était la négation catégorique de son talent. Là-dessus, quelqu'un lui demandant assez brusquement pourquoi il n'écrivait pas le matin ce qu'il disait le soir : « Je vais vous conter une « petite histoire, répondit tranquillement Théophile « Gautier. Une fois, M. Walewski m'a dit de n'avoir

Digitized by Google

« plus d'indulgence pour personne, vous entendez, pour « personne? Il me déclarait qu'à dater de ce jour il me « laissait complètement libre d'exprimer ma pensée tout « entière sur les pièces représentées. — Mais, lui ai-je « soufflé dans l'oreille, monsieur le ministre, il y a cette « semaine aux Français une pièce de X... — Ah! vrai- « ment! a repris vivement l'Excellence; eh bien! vous « ne commencerez que la semaine prochaine... » Cette semaine, je l'attends toujours! »

*Époux assortis.* — En parcourant, la semaine passée, un de nos grands journaux, nous y avons cueilli, dans le parterre de la quatrième page, cette fleur de publicité, que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs comme mot de la fin:

MARIAGE.

35 ans; fortune, 200,000 fr.; maladie de poitrine; épouserait jeune et jolie personne bien élevée, sans famille, fortune et maladie analogues, désirant vivre tout à fait retirée sur les bords de la Méditerranée. Échange de photographies. Rép. X. 12. n° 35, poste restante, Paris.

Voilà qui promet une jolie postérité!

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 14 — 31 JUILLET 1879

---

SOMMAIRE.

Doudan et la famille de Broglie. — La Vente Fillion. — Les Mariages de Sainte-Beuve. — Le Théâtre inconnu des Goncourt.

*Varia.* — Une Lettre de Jules Vallès. — La Comédie française à Londres (Épilogue). — Henri Martin poète. — La Lettre et le Télégramme. — Une Affiche de théâtre. — Mœurs électorales. — Un Drame express... — Une Vraie Douleur. — Un Portrait de Béranger.

Petite Gazette.

---

DOUDAN ET LA FAMILLE DE BROGLIE. — La Correspondance de Doudan, qui avait paru il y a quelques années dans le format in-8°, vient d'être publiée, avec un grand nombre de lettres nouvelles et en 4 volumes, dans le format in-18.

C'est une fort touchante histoire que celle de cette



Digitized by Google

relation de si longue durée qui exista entre M. Doudan et la famille de Broglie, dans l'intimité de laquelle cet ancien professeur fut d'abord admis comme simple précepteur du jeune enfant qui est aujourd'hui le duc Albert de Broglie. M. Doudan devint presque aussitôt et pour toujours l'ami du duc et celui de toute sa famille, à ce point qu'il passa toute sa vie auprès d'eux, dans leurs diverses demeures de Paris et de la campagne, étant en correspondance permanente avec tous ceux des membres de cette illustre famille dont il était par hasard éloigné. M. le duc de Broglie le père affectionnait particulièrement Doudan, dont il avait fait son secrétaire, et c'est surtout dans son testament, dont une copie nous a été communiquée, que nous trouvons la trace définitive de cette sérieuse affection.

Ce testament du duc de Broglie est l'œuvre d'un grand et noble esprit, et est tellement à l'honneur de cet éminent homme d'État que nous ne regardons pas comme une indiscrétion d'en citer certaines parties, en laissant de côté tout ce qui est trop intime pour pouvoir être publié.

M. le duc de Broglie est mort à Paris le 25 janvier 1870, à l'âge de 84 ans. Voici comment Doudan raconte ses derniers moments dans une lettre datée du 30 janvier et adressée à M. Piscatory :

« ... Que cette fin a été rapide et inattendue ! Albert

Digitized by Google

et moi nous avions quitté M. de Broglie à 9 heures, au moment où il allait se coucher. Rien ne donnait lieu à aucune appréhension, bien que Béhier disait souvent que tout était grave à cet âge. Nous avions causé de toutes les choses du jour, et, en nous retirant, nous n'emportions qu'un peu de tristesse inquiète sur un je ne sais quoi d'un peu changé dans le ton de M. de Broglie; non que les idées ne fussent parfaitement liées et raisonnables, mais elles étaient autrement liées qu'à l'ordinaire. Nous n'étions pas au salon depuis dix minutes que la garde, effrayée, arrive pour nous avertir d'une crise soudaine. Le sang s'était engagé tout à coup dans le cœur et coupait la respiration. En dix minutes toute espérance avait disparu, et les médecins, arrivés dans ces dix minutes, n'ont plus eu qu'à constater la fin. La consternation a été grande, et bien des gens qu'on ne soupçonnerait pas ont montré qu'ils avaient le sentiment qu'une grande âme et un grand esprit étaient sortis de ce monde et de ce pays... [1] »

Le testament de M. de Broglie avait été écrit trente et un ans avant sa mort, et, à part deux codicilles sans grande importance, il n'avait rien changé à ce docu-

1. M. Doudan a survécu deux ans au duc de Broglie; il est décédé à Paris en 1872.

Digitized by Google

ment. En voici les parties que nous croyons pouvoir citer :

Ceci est mon testament.

Je suis entré dans ma cinquante-quatrième année le 30 novembre 1838. J'ai perdu successivement, depuis treize ans, ma fille Béatrix, qui n'a vécu que quelques heures; mon frère et mon meilleur ami Auguste de Staël; son fils, que je devais chérir comme mon propre enfant; mon excellente mère, modèle de bonté, de patience et de dévouement ; ma fille aînée Pauline, la joie et la bénédiction de notre maison ; la pauvre enfant de ma fille Louise; enfin ma chère femme, la meilleure, la plus noble, la plus généreuse des créatures, le plus rare des dons qu'un homme ait pu recevoir en partage.

Parvenu à cet âge où la vie commence à décliner rapidement, et n'ayant plus en ce monde de vœux à former, ni d'espérance à concevoir pour moi-même; résolu, d'ailleurs, à consacrer, s'il dépend de moi, le temps qui me reste à l'étude de la parole de Dieu et de ses œuvres, à l'éducation de mes enfants et aux soins de ma famille, je crois sage de régler dès à présent mes dispositions dernières, sauf à les modifier plus tard, en tant que de besoin.

Je rends grâce à Dieu avec une humble reconnaissance de tous les biens dont il n'a cessé de me combler pendant quarante ans. Je le remercie de la protection qu'il m'a conservée à travers les fortunes diverses de ma carrière publique et de mon existence privée ; je le remercie des consolations qu'il me laisse aux approches de la vieillesse. Je le remercie, enfin, des coups redoublés dont il a jugé bon de me frapper ; je les accepte comme des épreuves dispensées dans une vue miséricordieuse, comme des avertissements rigoureux, mais nécessaires, et qu'il est temps pour moi d'écouter.

Digitized by Google

Je suis né, j'ai vécu et j'espère mourir en chrétien, profondément convaincu de la corruption de notre nature, n'ayant d'espérance devant Dieu que dans la rédemption opérée sur la croix et dans la régénération promise par N. S. J. C. aux âmes qu'il a rachetées de son sang. J'adhère à tous les enseignements de l'Église catholique, tels qu'ils sont exposés dans le livre de Bossuet.

Je désire être inhumé à Broglie, auprès de ma chère femme, dans la portion du cimetière que j'ai achetée de la commune pour y ériger une sépulture de famille. Je désire que mon tombeau soit pareil à celui de ma chère femme, et que la même inscription y soit gravée. Si quelqu'un de mes parents, de mes amis ou de mes domestiques vient jamais à mourir à Broglie, je désire que ce lieu de sépulture leur demeure ouvert. S'il arrivait que mes enfants fussent forcés de se défaire de la terre de Broglie, je désire que cette portion du cimetière ne soit pas vendue, et qu'une fondation soit faite entre les mains de la commune pour l'entretien des tombeaux qui s'y trouveront.

Je bénis ma fille Louise : je lui recommande de penser sans cesse à la mère qu'elle a perdue, de devenir de plus en plus une créature sérieuse; de croître dans l'amour de Dieu et de ses devoirs; d'embellir, par sa tendresse et par ses soins, les derniers jours de son beau-père et de sa belle-mère, et de se consacrer tout entière à son mari et à ses enfants.

Je bénis mes deux fils.

J'espère qu'ils honoreront par leur piété, leurs vertus, leurs talents et leur dévouement à la France le nom que je leur transmets, et qu'ils sauront, au besoin, comme mon père, verser, sans le regretter, leur sang pour la bonne cause.

. . . . . .

Je remercie M. Doudan des soins qu'il a donnés à l'éducation d'Albert; je compte sur la promesse qu'il m'a faite dans un moment bien solennel de veiller assidûment à celle de

Digitized by Google

Paul. Je compte qu'il regardera toujours la maison de mes fils comme la sienne propre, et qu'il ne la quittera jamais, si cela dépend de lui, je veux dire si d'autres devoirs ne l'appellent point ailleurs, et si une autre vocation plus haute, plus digne de lui, ne lui est pas réservée. Je lui lègue l'un de mes manuscrits, à son choix. Je désire qu'il sache que depuis bien des années il ne s'est pas écoulé un seul jour où je n'aie prié Dieu de lui donner la paix et la connaissance de la vérité.

. . . . . .

Je lègue à mon ami M. Guizot un ouvrage, à son choix, à prendre dans ma bibliothèque de Broglie; je regarde notre longue amitié comme l'un des biens les plus précieux que Dieu m'ait accordés.

. . . . . .

En terminant ce travail, je recommande mon âme à Dieu, je remets mon esprit entre ses mains. Je bénis tous mes parents. Je bénis tous mes amis; tous ceux qui ont connu ma bien-aimée femme et qu'elle a chéris. Je bénis mes domestiques; je les remercie des soins qu'ils ont pris de moi et des miens. Je désire qu'ils soient traités, après ma mort, par mes enfants, comme ils l'ont été par moi après la mort de ma femme. Je demande pardon à tous ceux à qui j'ai pu porter préjudice ou causer du scandale durant le cours de ma vie.

Je fais des vœux sincères et fervents pour la prospérité de mon pays, pour le maintien du gouvernement libre, régulier, national, que je m'honore d'avoir concouru à fonder, pour la gloire et le bonheur de la maison régnante.

C'est dans ces sentiments que j'espère vivre et mourir.

*Signé* : V. Broglie.

Coppet, le dix-neuf juin mil huit cent trente-neuf.

Digitized by Google

Enfin, on lit ce qui suit dans un deuxième codicille annexé à ce premier testament :

*Codicille.*

S'il arrivait, contre mes vœux et mon espérance, que M. Doudan eût dessein de former pour lui-même un établissement séparé, j'entends que sa pension serait portée de quatre à six mille francs, ce qui n'est qu'une juste compensation de l'échange d'un capital de quatre-vingts mille francs à lui légué contre une pension viagère.

*Signé :* V. BROGLIE.

Paris, 8 mai 1859.

LA VENTE FILLION. — On vend en ce moment, à l'hôtel Drouot, une partie de la considérable et riche collection d'autographes provenant de la succession de M. Benjamin Fillion. C'est une nouvelle phase de la vente qui a déjà eu depuis plusieurs mois diverses vacations, et qui en aura d'autres encore par la suite, les pièces de ce célèbre cabinet se vendant par spécialités. La vente actuelle comprend les artistes (peintres, sculpteurs, graveurs, dessinateurs), les compositeurs de musique, etc., aussi bien ceux de la France que de l'étranger, et depuis les temps les plus lointains, puisqu'on y trouve en même temps des lettres de Jean de Bologne, de Germain Pilon, de Le Sueur, de Meissonier, de Jean-Paul Laurens, et même de M^lle^ Sarah Bernhardt.

Digitized by Google

Nous nous bornerons à citer ici quelques lettres et billets d'artistes modernes, David, Corot, Henri Regnault, David d'Angers et le sculpteur Rude.

Emprisonné aux Quatre-Nations, en l'an III, Louis David, le célèbre auteur de l'*Enlèvement des Sabines*, dont il composa précisément la première esquisse dans cette prison, écrit en ces termes aux membres du comité de salut public pour les prier de lui rendre la liberté :

27 messidor an III.

J'avais obtenu un congé pour aller rétablir ma santé à la campagne, et j'y vivais solitaire, paisible, étranger aux manœuvres et aux complots qui ont un instant troublé l'ordre public, lorsqu'à l'occasion des événements qui se sont passés dans les premiers jours de prairial, on est venu m'arracher à la retraite pour me mettre de nouveau dans les fers. Citoyens représentants, lisez ma défense, les scellés apposés sur mes papiers viennent d'être levés; jugez-moi : je ne suis coupable que d'avoir aimé cette liberté, l'objet de nos vœux et de vos efforts, avec toute la passion d'un cœur formé pour elle. Je n'ai jamais *accusé*, *dénoncé*, *ni fait* arrêter personne. Mes ennemis les plus acharnés n'ont pu citer contre moi un seul fait de cette nature, et leur ardeur de nuire s'est épuisée sur des suppositions et des conjectures auxquelles ils n'ont trouvé d'autre base que la chaleur de mon patriotisme et l'exaltation de mes opinions. Ma santé s'altère. Mes forces dépérissent. Je sens s'évanouir dans la douleur cette portion de talent que je reçus du Ciel et que je voulus consacrer à la gloire de mon pays. Ne me condamnez pas à cette perte cruelle. Ne me forcez pas de survivre à moi-même.

Digitized by Google

C'est seulement l'année suivante que, grâce au décret d'amnistie du 24 octobre 1795, David fut mis en liberté.

Son célèbre homonyme, le sculpteur David, d'Angers, nous fait connaître, dans le billet suivant, les sentiments élevés qui l'inspiraient dans son travail et qui lui faisaient donner à ses bustes et surtout à ses médaillons à la fois la ressemblance morale et physique :

1er septembre 1854.

Le désir de rendre hommage à la mémoire de quelques grands hommes du passé m'a seul fait produire des médaillons, que je n'ai pas pris sur nature; encore les ai-je moins exécutés d'après les portraits, parfois peu ressemblants, dont je ne pouvais disposer, qu'à l'aide de l'étude approfondie du caractère de chaque personnage, et de sa tournure d'esprit. Je ne me dissimule pas ce que ce procédé a d'incomplet; cependant, comme je cherche à mettre dans les traits un reflet de l'âme, je suis sûrement arrivé plus près de la vérité que si je m'en fusse tenu exclusivement à copier des modèles souvent défectueux, plus souvent encore de seconde que de troisième main. C'est à l'être moral que je m'adresse d'abord; dans mon esprit il ne fait bientôt plus qu'un avec l'homme extérieur. C'est alors que je me mets à l'œuvre. Mes bustes ont été faits suivant la même méthode. La postérité, qu'un artiste doit toujours avoir en vue lorsqu'il travaille, comprendra mieux ainsi nos contemporains illustres.

Henri Regnault, le peintre de la *Salomé*, mort si héroïquement sur le champ de bataille de Buzenval, figure

Digitized by Google

dans la vente Fillion par cette pensée philosophique sur l'art en général, et qu'il avait transcrite sur une feuille de carnet :

L'art ressemble à la terrasse où les femmes du Maroc se tiennent le soir pour prendre le frais : n'y monte pas qui veut.

Voici encore un billet de Rude, au sujet de son fameux bas-relief de l'arc de triomphe de l'Étoile :

Je crois cette fois avoir réussi, car il y a là dedans quelque chose qui me fait passer à moi-même chaud et froid dans l'âme. Mes guerriers courent à la défense de la patrie, et non à la gloire.

Terminons par une lettre de Corot adressée à un personnage curieux, sans doute, de connaître ses débuts :

Monsieur,

D'après votre désir, je vous remets quelques notes biographiques. J'ai été au collége de Rouen jusqu'à dix-huit ans. De là, j'ai passé huit ans dans le commerce. Ne pouvant plus y tenir, je me suis fait peintre de paysages, élève de Michalon d'abord. L'ayant perdu, je suis entré dans l'atelier de Victor Bertin. Après, je me suis lancé tout seul sur la nature, et voilà !

Les Mariages de Sainte-Beuve. — Je reviens encore sur le livre que M. Pons a consacré aux amours, connus

Digitized by Google

et inconnus, du célèbre critique, et dont j'ai parlé dans le dernier numéro de la *Gazette*. Il faut bien dire que ce livre ne sera pour personne d'une grande édification sur le compte des mœurs de Sainte-Beuve. La liste des maîtresses de l'auteur de *Port-Royal* que nous donne ce volume démontre que ce n'est pas chez les duchesses qu'il allait les choisir; d'autre part, les quelques familles respectables chez lesquelles fut reçu Sainte-Beuve quand il eut, un moment, la velléité du mariage, et qui sont nommément désignées par M. Pons, ne doivent pas se trouver non plus très honorées de la compagnie plus qu'étrange où l'auteur les a placées.

C'est sur ce chapitre des mariages de Sainte-Beuve que nous voulons plus particulièrement insister. Il eut, en effet, — c'est M. Pons qui l'affirme, — la monomanie du mariage. Il se fit présenter et recevoir chez de très honorables personnes; mais il semble qu'il était sur ce point, en même temps que monomane, bien difficile et bien méticuleux. Il y avait certainement en lui, sans qu'il s'en doutât peut-être, une révolte de sa conscience qui l'obligeait à s'avouer — *in petto* — qu'il n'était pas de l'étoffe dont on fait les bons maris. Quel piteux époux, en effet, c'eût été là! M. Pons nous donne à chaque instant des preuves convaincantes de cette inaptitude de son illustre maître au *conjungo*. C'est en sortant d'une présentation sérieuse qu'il courait se jeter dans les bras de quelque donzelle ramassée au carre-

Digitized by Google

four ! Ah ! ce livre de M. Pons, si curieux qu'il soit, est un bien mauvais service rendu à la mémoire de Sainte-Beuve, qui ne doit être que médiocrement flatté — s'il voit de là-haut ce qui se passe ici-bas — des révélations posthumes dont la galerie se délecte si grivoisement à ses dépens.

Cette singulière manière de vivre de Sainte-Beuve n'avait point, paraît-il, de son vivant, la notoriété que le livre de M. Pons vient de lui donner. Elle s'accordait si mal avec le respect que méritait à l'illustre écrivain sa haute valeur littéraire qu'elle donna lieu parfois à d'étranges méprises, que doivent bien regretter aujourd'hui certains personnages, tels, par exemple, que M. Édouard Thierry, qui est le héros de l'anecdote suivante :

Sainte-Beuve se trouvait, un soir, à la Comédie française, dans une seconde loge, avec son secrétaire M. Pons et avec une fille nommée Jenny Delval, et qu'il avait eu le courage — c'est M. Pons qui l'assure — de présenter dans certaines maisons comme sa propre nièce. Or M. Édouard Thierry, directeur du Théâtre-Français, ayant aperçu Sainte-Beuve si haut perché, monta bien vite le trouver pour lui proposer de descendre dans une loge de premier étage. Et, dans son respectueux empressement, l'aimable directeur offrit le bras à cette Jenny pour la conduire à la loge, pendant que Sainte-Beuve les suivait tous deux, portant avec pré-

Digitized by Google

caution le mantelet et le chapeau de son amie, M. Pons arrivant ensuite, ne portant rien, comme le troisième page de Marlborough.

« Et cette grande fille, ajoute M. Pons, à qui deux hommes distingués prodiguaient les honneurs et les hommages, et qui se pavanait par les corridors avec des airs de duchesse, était la même que j'avais vue la veille au bal Constant, — et Dieu sait ce qu'était ce bal ! — polker avec rage, amoureusement enlacée au flanc d'un Alphonse de la barrière ! »

Le Théatre inconnu des Goncourt. — On vient de publier, en un volume qui n'est pas bien gros, le théâtre complet des frères de Goncourt. Ce volume ne contient, en effet, que deux pièces : l'une, *Henriette Maréchal,* drame en trois actes, représenté le 5 décembre 1865 à la Comédie française avec le bruyant succès que l'on sait ; l'autre, un drame en cinq actes, en prose, *la Patrie en danger,* qui n'a jamais été joué, et dont M. Edmond de Goncourt nous donne la curieuse histoire dans sa préface.

Cette préface constitue pour nous la partie la plus intéressante de ce volume, et forme à elle seule un document fort piquant pour l'histoire dramatique de notre époque. M. de Goncourt nous y raconte tous les essais de pièces que lui et son frère tentèrent, avant d'arriver à la représentation d'*Henriette Maréchal,* et tous

Digitized by Google

les déboires qu'ils eurent à subir, dans les antichambres directoriales aussi bien que dans les salons, et même dans les loges des acteurs auxquels ils allaient proposer les rôles de leurs comédies. C'est là un tableau tristement amusant, et qui nous initie à bien des secrets de coulisses pleins de décevantes illusions.

C'est par un drame en cinq actes et en vers, *Étienne Marcel,* commis en rhétorique par Jules de Goncourt, que commence le catalogue des pièces inédites des deux frères. Il n'y eut pas, d'ailleurs, de tentative faite pour le proposer à un théâtre quelconque. Vint ensuite un vaudeville en deux actes, intitulé : *Sans titre* (1850), et qui fut présenté au Palais-Royal, puis refusé après lecture. Au mois de décembre de la même année, deuxième vaudeville, cette fois en trois actes, porté au même théâtre, intitulé : *Abou-Hassan,* et que la direction renvoie aux auteurs « avec les condoléances ordinaires ». A la fin de l'année suivante, MM. de Goncourt imaginent un petit acte qui, sous le titre de *La Nuit de la Saint-Sylvestre,* n'était autre qu'une revue de l'année qui se passait en conversation, au coin du feu, entre un homme et une femme, et le tout en manière de proverbe, dans le ton de la Comédie française. C'était là, en effet, que les auteurs avaient l'ambition de faire jouer leur pièce, par Mme Allan et M. Brindeau, à l'intention de qui ils l'avaient surtout écrite. Il faut lire, dans la préface de M. de Goncourt, le récit des allées et venues auxquelles

Digitized by Google

donna lieu la présentation de cette pièce ! Rien de plus étrange, rien de plus décourageant aussi, que l'odyssée de ces deux écrivains de talent courant, dans la même journée, et chez le directeur, et chez l'actrice principale, et chez l'acteur qui doit donner la réplique ; renvoyés de l'un à l'autre, recevant un mot d'espérance partout, et finalement refusés comme le premier débutant venu !

Voici maintenant un petit acte d'opéra-comique : *Mam'zelle Zirzabelle*, traité à la manière des bouffons italiens et destiné au Théâtre-Lyrique, où il ne fut jamais représenté. Puis un autre acte écrit pour le Théâtre-Français, *Incroyables et Merveilleuses*, et dans lequel les auteurs avaient eu le dessein de faire revivre un coin de la société du Directoire, dont l'histoire les occupait alors, acte qui n'eut pas davantage les honneurs de la rampe. Plus tard, en 1857, une grande comédie en cinq actes, réduite ensuite en quatre actes : *Les Hommes de lettres*, de laquelle les auteurs ont, par la suite, tiré leur roman de *Charles Demailly*, est présentée au Vaudeville, où elle subit de même un rejet déguisé. Ce dernier échec découragea si bien les deux vaillants écrivains que pendant six années ils renoncèrent au théâtre. Ce ne fut qu'en 1863 que leur fibre dramatique fut de nouveau réveillée et mise en train et qu'ils écrivirent *Henriette Maréchal*.

Il leur fallut deux ans pour que cette pièce arrivât

Digitized by Google

enfin à la scène. C'est à Édouard Thierry, l'excellent et courageux directeur d'alors, qu'ils durent la représentation de cette œuvre si pleine de chaleur et d'originalité, et en même temps si incomplète au point de vue purement dramatique. M. de Goncourt nous raconte en détail, dans sa préface, l'histoire d'ailleurs très connue de cette pièce, qui dut disparaître de l'affiche après six représentations et bien qu'elle fît des recettes de plus de 4,000 francs.

C'est deux ans après, en 1867, que fut écrit le drame *La Patrie en danger*, que M. de Goncourt regarde comme la meilleure pièce que lui et son frère aient faite, et dont les événements de 1870 ont empêché la représentation à la Comédie française. Citons encore, pour être complets, une comédie-satire, intitulée : *La Blague*, et dont quelques scènes seulement ont été écrites. Ce devait être, dans l'esprit des auteurs, une de ces pièces cinglantes qui eussent emporté le morceau.

La conclusion de la préface de M. Edmond de Goncourt est une boutade paradoxale comme cet écrivain distingué aime assez à en émettre : « Dans cinquante ans, le livre aura tué le théâtre ! » C'est là tout simplement l'opinion d'un homme qui a plus réussi par le moyen du livre que par celui du théâtre, et que d'autres, qui ont mieux réussi ailleurs, tels que MM. Sardou, Dumas et Augier, par exemple, pourraient rétorquer en retournant l'argument de la manière suivante :

Digitized by Google

« Dans cinquante ans, le théâtre aura tué le livre ! » Mais il n'y a rien d'absolu dans ce bas monde, et dans cinquante ans, comme aujourd'hui, aussi bien comme dans deux cents, d'ailleurs, on écrira toujours des pièces nouvelles et des livres nouveaux !...

VARIA. — *Une Lettre de Jules Vallès.* — Il n'aura rien manqué à la gloire de Mlle Sarah Bernhardt pendant son séjour à Londres. Elle en a rapporté, entre autres souvenirs de tous genres, une lettre admirative d'un écrivain distingué qui n'a eu que le tort d'abandonner la littérature pour la politique ultra-progressive, M. Jules Vallès. Cette lettre est des plus curieuses, et il est de notre devoir de la conserver ici.

*A Mademoiselle Sarah Bernhardt, sociétaire de la Comédie française.*

Londres, mardi 8 juillet 1879.

Mademoiselle,

Je voulais absolument faire, à propos de vous, une étude sur les « Irrégulières » de grand talent, meurtries à cause de ce talent même.

Je n'ai eu la joie de vous voir que dans *l'Étrangère*. J'ai été remué jusqu'au cœur.

C'est un témoignage qui a sa valeur, celui d'un Parisien qui n'a pas aperçu le ciel de la France depuis huit ans, et qui,



Digitized by Google

après huit ans, se déclare ému ainsi devant le jeu passionné d'une actrice française !

Mon nom vous dit aussi que je suis de ceux qui s'insurgent contre la routine et la tradition, et qu'il faut être neuf et vivant pour me séduire et m'attacher.

C'est ce nom qui m'a gêné jusqu'ici pour vous écrire. Il représente, en politique, des idées que vous devez maudire, si toutefois vous vous occupez de politique.

J'espère que non !

Je garde mes idées. Mais j'ai gardé aussi l'amour profond et sans drapeau de tout ce qui est beau dans la littérature, l'art, le théâtre. Et je tiendrais à vous défendre, vous, l'émouvante blessée.

Mon ami Zola vient de le faire. C'est ce qui me décide. J'ai été sollicité par un journal d'écrire sur l'Angleterre. J'ai retardé ; mais je serais heureux d'adresser à Paris un article qui parlât de vous, de la situation qu'on vous fait, de votre vie qui saigne comme votre talent !

Nous serions deux — ayant chacun une signification publique — qui vous saluerions chapeau bas.

Dans ces circonstances, il faudrait, pour que mon étude fût vive et vraie, que j'eusse de vous quelques détails et qu'il me fût donné de vous voir.

Un soir, Charpentier, Bergerat et Monselet, qui venaient de dîner chez moi, faillirent aller vous porter ma requête au théâtre. Je ne voulus point. Mais vous allez partir. Je désirais, moi qui ai écrit l'histoire des réfractaires sans nom, ajouter à ma galerie le portrait d'une réfractaire acclamée et glorieuse !

Et j'ai eu l'honneur de vous demander, Mademoiselle, si vous pouvez m'accorder la faveur d'une entrevue, si courte qu'elle soit. Un quart d'heure de France ! J'aurais besoin de cela pour écrire un article digne de l'émotion que votre talent m'a tout d'un coup procurée sous le ciel de Londres. Je

Digitized by Google

tiens à dire ce que je pense aussi bien et aussi fort que possible.

M. Got me fait l'amitié d'oublier qu'il a failli être fusillé par ceux avec lesquels j'ai été vaincu, et me reçoit quelquefois le matin, tout comme si je n'étais pas un proscrit rouge. Nous causons des amis communs de Paris.

Voulez-vous vous souvenir aussi de mon titre d'homme de lettres, et m'aider à faire de vous un portrait qui dise votre âme et explique votre talent plein de flamme et un peu mouillé de larmes amères comme il les faut ?

Vous ne me répondrez peut-être pas : je le regretterai. Ma *copie* en souffrira, mais je ne vous en devrai pas moins une des plus grandes émotions de ma vie d'exil.

Agréez, etc...

JULES VALLÈS.

*La Comédie française à Londres* (Épilogue). — La *Pall-mall Gazette* a publié, à l'occasion du départ de nos comédiens français après les représentations qu'ils ont données à Londres, les curieuses appréciations qui suivent, et qui prouvent que nos voisins ont jugé les acteurs de la rue Richelieu avec autant de faveur que de justice :

« C'est surtout dans ses acteurs que la supériorité du Théâtre-Français est incontestablement évidente. Les avis peuvent différer sur le talent de M^lles^ Bernhardt et Croizette ; il peut y avoir des gens qui trouvent que M^lle^ Brohan est une belle dame âgée, et M^me^ Favart un

Digitized by Google

nom et un passé ; mais personne ne contestera le mérite actuel de MM. Got, Coquelin et Delaunay. Et ils ne sont pas les seuls acteurs de la troupe.

Une des plus agréables figures imaginables est celle de M. Barré, qui est tout humour, art, finesse. C'est un acteur que nous serions fiers de posséder.

M. Coquelin cadet a du tact, de l'intelligence et de l'imagination. C'est un artiste sérieux qui peut rendre de grands services dans tous les rôles.

Quant à M. Febvre, on ne peut que l'admirer et l'estimer. Son imagination est moderne dans ses allures, et son jeu a des réminiscences du temps où il jouait les pièces de Sardou ; mais il a le tempérament d'un acteur ; il est admirablement consciencieux, et il a le don de s'identifier avec ses rôles. Son action est toujours empreinte d'une individualité de bon goût, et son geste et sa voix expriment toujours la passion sincère. Un artiste de cet acabit et de ce talent serait un don du Ciel pour la scène anglaise.

Mais les quatre acteurs qui représentent le mieux le Théâtre-Français, et à qui celui-ci est redevable de la plus grande partie de sa réputation actuelle, sont : MM. Got, Delaunay, Coquelin et Thiron. Ils tiennent, avec éclat, d'une main Molière et Regnard, et de l'autre Augier et Musset ; les deux répertoires leur doivent des succès égaux, et il serait presque impossible d'imaginer un Théâtre-Français sans eux. »

Digitized by Google

*Le château de Ménars.* — Tout le monde a suivi, depuis les longues années qu'ils durent, les interminables procès survenus entre M. le général prince de Bauffremont et sa femme, née Valentine de Caraman-Chimay, aujourd'hui princesse Bibesco. Une des grandes questions en litige dans ce procès était celle qui était relative à la possession du château de Ménars. Le tribunal l'ayant tranchée définivement en faveur du prince de Bauffremont, ce dernier a mis aussitôt le château en vente, sur la mise à prix de 500,000 francs ; M. Watel, conseiller municipal de Paris, en a été rendu adjudicataire moyennant 920,000 francs.

A propos de cette vente, *le Globe* a résumé, en quelques lignes que nous lui emprunterons, les origines et les destinées diverses du château de Ménars, qui est un domaine historique :

« Ménars est un marquisat fieffé dont la propriété entraîne la possession du titre. Pour peu que l'acquéreur y tienne, il pourra prendre le titre de marquis de Ménars et, n'hésitant pas à faire irruption dans une descendance souveraine, s'arranger de manière à prétendre qu'il sort de Louis XV par M^me^ de Pompadour.

Je ne donne pas pour bien correcte l'invention de cette lignée, mais il est de fait que Ménars, construit peut-être par Mansart, a été donné par Louis XV à M^me^ de Pompadour, qui, bonne sœur, l'a transmis à son frère M. de Marigny, mort sans enfants.

Digitized by Google

Ménars, pendant la Révolution, revient à l'État, puis Napoléon Ier, qui n'avait qu'à étendre le doigt pour doter de châteaux les grands maréchaux de France, Napoléon le donne à Victor, duc de Bellune, plus tard ardent légitimiste.

Une indication fugitive nous permet de supposer que, jusqu'à la mort du duc de Bellune, Ménars est resté en sa possession. Je trouve, dans un volume de M. Jules Loiseleur, cette note au sujet du château de Chambord, voisin de Ménars :

« La duchesse de Berri, partie de Paris le 16 mars 1828, déjeune à Ménars, chez le duc de Bellune... »

A la mort du maréchal, — ici nous ressaisissons l'ordre de transmission, — M. de Brigode achète Ménars. M. de Brigode était le premier mari de la princesse de Chimay. Puis, M. de Pellaprat, père de Mme la princesse de Chimay, en devint possesseur, et à sa mort le château de Ménars entra dans le domaine de Mme la comtesse Valentine de Caraman-Chimay, princesse de Bauffremont. »

*Henri Martin poète.* — Qui se souvient aujourd'hui que le grave auteur de l'*Histoire de France* que l'Académie a appelé récemment à l'honneur d'occuper le fauteuil de M. Thiers avait publié dans sa jeunesse des romans et et des chansons ? Le *Globe* vient d'en dénicher une qui

Digitized by Google

avait paru jadis, — il y a plus de quarante ans, — dans un recueil de l'époque intitulé : *Le Gastronome*.

Nous la reproduisons à titre de curiosité :

## LE CHANT DU VÉSUVE

Air : *Veillons au salut de l'empire.*

Aux vapeurs du mont tout s'efface,
Le vieux mont, la ville et les flots.
Et la tarentelle avec grâce
Se prolonge dans mille échos.
Accourez : sous des fleurs qu'on voile toute entrave;
Dansez sur le cratère aux gouffres dévorants !
Vésuve repose et la lave
Épargne esclaves et tyrans.

Le falerne emplit votre verre,
Dans vos bras sourit la beauté.
Qu'importe qu'une aigle étrangère
Plane sur la blanche cité,
Qu'un barbare accouru des rives de la Drave
Vous impose et sa soif et ses amours errants ?
Vésuve repose et la lave
Épargne esclaves et tyrans.

Vos cris défiaient le carnage;
L'étranger vient : il faut choisir
Entre la mort et l'esclavage !
Le peuple choisit de servir.
Il vous reste (en vos cœurs nul souci ne se grave)
Vos beautés et vos vins et vos sommets fumants,
Pour danser, tandis que la lave
Épargne esclaves et tyrans.

Digitized by Google

Quelles voix sortent du cratère ?
Voyez-vous la lune rougir ?
Sous vos pieds a tremblé la terre !
Entendez-vous le sol mugir ?
Ah ! tant mieux ! du volcan la voix est mâle et grave.
Que chacun, enivré de plaisirs délirants,
Danse, en attendant que la lave
Dévore esclaves et tyrans !

*La Lettre et le Télégramme.* — Notre spirituel confrère Charles Monselet est évidemment un rétrograde. Les perfectionnements que les progrès de la science ont apportés dans la transmission de nos correspondances sociales le rendent tout à fait malheureux. Ainsi, par exemple, Monselet a peur des télégrammes, et il préfère — c'est lui qui nous le dit dans un humoristique article de *l'Événement* dont j'extrais les lignes suivantes — la lettre, la bonne vieille lettre de nos pères, peut-être même pliée en quatre, et avant le raffinement de l'enveloppe, à cet émotionnant télégramme qui lui fait toujours redouter l'annonce et l'arrivée de quelque fatale nouvelle :

« Le télégramme a du bon, je le reconnais. On peut dire de lui comme du soleil et de la République : Aveugle qui le nie !

« Pourtant, je ne veux pas m'y accoutumer.

« Chaque fois que je reçois un télégramme, c'est comme si je recevais un coup dans le cœur.

Digitized by Google

« Élevé à l'école du malheur, c'est-à-dire le hasard ne m'ayant jamais gratifié que d'une succession de bourrades, je ne m'attendais plus désormais à quelque chose d'heureux.

« Un télégramme me fait blêmir. Mes mains tremblent en le décachetant. Je rêve d'une mort, ou de quelque chose de pire, car il y a des choses pires que la mort.

« Aussi je supplie tous ceux que je connais, — et je les supplie encore dans cette chronique, — de ne jamais m'envoyer de télégramme.

« La lettre, au contraire,— c'est si bon, si charmant, si naturel! On ne s'en méfie pas : pourquoi s'en méfierait-on? Celui ou celle qui l'écrit a eu tout le temps pour la rédiger. Il ou elle ne veut pas effrayer. On reçoit cette lettre des mains de son concierge, en souriant, comme il vous l'apporte. On ne se hâte même pas de l'ouvrir; on achève sa tasse de chocolat ou sa barbe. On sent qu'on n'a pas affaire à un ennemi, ou, si l'on flaire un danger (ce qui est possible), ce danger est à échéance; on peut le parer. Toute lettre suppose une réponse.

« Et la réponse, c'est le salut, c'est l'inspiration. A-t-on jamais répondu à un télégramme? Il vous stupéfie, il vous coupe bras et jambes. Il est brutal comme un boulet. Même s'il enferme une nouvelle agréable, il manque de procédés. Il ne s'explique pas suffisamment;

Digitized by Google

il vous laisse inquiet ; il vous empêche de dormir, s'il arrive entre onze heures et minuit. »

*Une Affiche de théâtre.* — Connaissez-vous Crozillac ? Pas plus que nous, sans doute. Eh bien, c'est une ville qui vaut la peine qu'on parle d'elle, ne fût-ce que pour l'affiche suivante qui a brillé sur ses murs :

THÉATRE DE CROZILLAC.

*Par permission de monsieur le Maire.*

CE SOIR, DIMANCHE.

Représentation extraordinaire, avec le concours de nos plus grands artistes de Paris, réunis en société, et celui de M. Benjamin S..., opticien dans la rue Neuve, n° 13, joueront :

DON CÉSAR DE BAZAN

Drame historique en cinq actes et huit tableaux, de M. Dennery.

M. Badalou jouera le rôle de don César, qu'il aurait dû créer à Paris : celui de la Maritana sera joué pour la première fois par Mlle Stragol, ex-première chanteuse du Caire. Les autres rôles seront joués par les artistes que tout le monde connaît.

Le public est prévenu qu'au troisième acte, M. Benjamin S... chantera, avec la jolie voix qu'il avait il y a cinq jours, au bénéfice des pauvres :

*La Marseillaise*, chant de guerre et de victoire, de M. Rouget de l'Isle, ex-capitaine d'état-major.

On commencera par *Une Allumette entre deux feux*, pièce du répertoire de la Comédie française.

NOTA. — Le prix des places ne sera pas augmenté.

On peut se procurer des places à l'avance chez le concierge du théâtre, qui fait les raccommodages.

Digitized by Google

*Mœurs électorales.* — On parle beaucoup chez nous de corruption électorale, et, à entendre les gens de parti, nous semblerions en avoir le monopole. Voici pourtant une anecdote, empruntée à la *Nouvelle Presse libre*, qui montre que l'Autriche est loin de nous le céder sur ce point :

« Il y a quelques jours, le compositeur Suppé, l'auteur de *Fatinitza*, s'étant rendu de sa campagne à Vienne, où l'appelaient plusieurs courses d'affaires, se trouva vers le milieu de la journée fatigué et harassé. Il entra dans un café et se réconforta avec une bouteille de vin. Le breuvage était exquis. Au moment de partir, Suppé appelle le garçon et demande combien il doit. Le Ganymède sourit d'un air malin et secoue la tête, comme quand on veut dire non.

« Enfin, combien est-ce? reprend Suppé. — Mais rien du tout, » répond le garçon. Le célèbre musicien croit qu'on l'a reconnu, et que par un sentiment d'admiration on ne veut pas prendre l'argent de l'auteur de *Fatinitza* et de tant d'autres jolis opéras. Il se sent très flatté; cependant il insiste pour payer.

« Jamais de la vie! réplique le garçon ; il m'est abso-
« lument défendu de toucher un kreutzer de qui que ce
« soit qui vient aujourd'hui consommer ici. Vous savez
« bien qu'on vote en ce moment : vous donnerez bien votre
« voix au docteur X... ? » Suppé eut beau expliquer qu'il n'était pas électeur dans la circonscription, qu'en tout

Digitized by Google

cas jamais il ne vendrait son vote, tout fut inutile... Le comité électoral du docteur avait versé d'avance les fonds pour toute la consommation du jour. »

*Un Drame express.* — Paul-Louis, du *Paris-Journal*, nous propose un scénario d'une saisissante simplicité, et que devraient prendre pour modèle les ficeliers du théâtre :

« Un canapé ; sur ce canapé, une dame ; aux pieds de cette dame, un monsieur.

« Au fond de la pièce, une porte.

« La porte s'ouvre. Un second monsieur apparaît, une valise à la main. Il aperçoit les deux amants, lève les bras au ciel, saisit un revolver dans sa poche, fait feu. Pan ! pan ! Les deux amants tombent foudroyés.

« Le monsieur s'approche, retourne les deux cadavres, pousse un cri :

« Je me suis trompé d'étage ! »

« La toile tombe. »

*Une Vraie Douleur.* — Nous n'inventons rien, et voici, dans toute son intégrité, le billet de décès qui nous est tombé dernièrement sous la main :

*Nous venons, les larmes aux yeux et la mort dans le cœur, vous faire part de la perte douloureuse et cruelle que nous venons de faire en la personne de notre fils Edmond D..., décédé*

Digitized by Google

*le 22 mai courant, à l'âge de vingt et un ans et demi, muni des sacrements de l'Église, à l'hôpital militaire de C..., où il était infirmier.*

*Cette perte est bien pénible pour nous, vu sa grande capacité et les services que notre enfant nous aurait rendus.*

*Je me plais à penser que vous prendrez part à notre immense douleur et que vous prierez pour le repos de son âme.*

Charenton-le-Pont, le 26 mai 1879.

Il est vrai que ce billet est daté de Charenton.

*Un portrait de Béranger.* — Par la fureur de statues qui court aujourd'hui, on se prépare à en élever une à Béranger. A ce propos, Louis Veuillot vient de faire de l'illustre chansonnier le portrait suivant, que nous recueillons dans la *Revue du monde catholique,* et dans lequel il ne faut pas s'attendre à trouver une grande impartialité de crayon :

« Quand on a bien pénétré Béranger dans son intimité, on se convainc qu'il n'avait pas une vertu inférieure à celle de Caton. Il était aquarien, légumiste et monogame. Né en Allemagne ou en Angleterre, rien ne l'eût empêché de faire un très bon pasteur de l'Église réformée. Son tempérament ne le poussait point aux excès de la table ; il ne souhaitait point la fortune ni les emplois ; il semble n'avoir pas été infidèle à sa Lisette, qu'il avait trouvée dans une salle d'armes où elle don-

Digitized by Google

nait des leçons. Par la force de son caractère et de son poignet, cette dame le tint dans le devoir toute la vie.

Il commença par respecter aussi le gouvernement, qui était aussi maître d'armes. En ce temps-là, il avait l'idée de faire un poème épique, et cette idée ne vient guère qu'aux gens tranquilles. Il dédia ses premiers vers à un prince de l'époque.

Mais le gouvernement changea, parut d'abord fort doux, devint promptement très débonnaire et eut bientôt contre lui tous les maîtres d'armes. Béranger était trop du parti des maîtres d'armes pour ne pas se tourner contre le gouvernement. Il fut le terrible Béranger.

Son esprit n'était pas de même nature que son tempérament. En esprit, il aimait le vin et les belles ; en esprit, il cassait les assiettes, renversait les trônes et les temples, et faisait à sa dame mille scélératesses. C'est le Béranger poétique. Il finit par imaginer qu'il était un véritable sacripant, qui se grisait au moins une fois par jour.

Il crut que ses excès imaginaires l'avaient rendu chauve, et que c'était sa gloire d'être devenu chauve par ce moyen ; et il fit une belle chanson pour exhorter la jeunesse à l'imiter :

C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Il se poussa de la sorte jusqu'à quatre-vingts ans, et

Digitized by Google

mourut dans la rue de Vendôme, au Marais, avec la réputation d'un sage.

Mais M. Pelletan l'a découronné, et Coquelet, bien injuste, commence à ne plus l'admirer tant. »

---

PETITE GAZETTE. — Le mauvais temps tout à fait exceptionnel que nous subissons n'a pas empêché la grande revue annuelle des troupes de l'armée de Paris d'avoir lieu, au champ de courses du Bois de Boulogne, le 13 de ce mois. Le soleil a même consenti à se montrer pendant tout le temps qu'a duré cette belle cérémonie militaire, que M. le président de la République présidait, dans la tribune centrale, entouré de tous ses ministres.

— Le lendemain 14, grande fête artistique donnée au palais Bourbon, par M. Gambetta, président de la Chambre des députés. Le côté curieux et nouveau de cette fête, qui a été très brillante, c'est que l'élément féminin en était exclu, M. Gambetta n'étant pas marié. M. Faure, Mmes Carvalho et Bilbaut-Vauchelet ont chanté dans l'intermède musical, qui a été suivi d'un fort joli ballet, dansé par Mmes Monchanin, Biot, Roumier, Ottolini et autres jolies personnes de la grande tribu dansante de l'Opéra.

— Le mauvais temps, qui nuit à tant d'industries, lesquelles ne vivent fructueusement que grâce à la chaleur, concerts en plein vent, cafés chantants, bals publics, etc..., agrée cependant très fort à MM. les directeurs de théâtre, qui réalisent de véritables recettes d'hiver en pleine canicule. Ainsi, un de ces

Digitized by Google

derniers soirs, on a relevé les recettes suivantes, qui ne seraient certainement pas indignes du mois de janvier :

PORTE-SAINT-MARTIN, *Les Mystères de Paris* : 5,222 fr.
THÉATRE DES NATIONS, *Notre-Dame de Paris* : 4,442 fr.
THÉATRE DU CHATELET, *Les Pirates de la Savane* : 4,310 fr.

— Les quarante-deux représentations données à Londres par la Comédie française, à Gaiety-Theatre, ont produit 495,125 fr., sur lesquels les artistes du Théâtre-Français ont touché, à raison de 6,000 fr. par représentation, 252,000 fr.

Il reste donc aux impresari Hollingshead et Mayer, avec lesquels avait traité la Comédie française, un bénéfice de 243,125 francs.

— Mme la duchesse Colonna, née Adèle d'Affry, vient de mourir à l'âge de 42 ans. C'est une sensible perte pour les arts, car on sait que, sous le pseudonyme de Marcello, cette grande dame était une artiste de premier ordre.

Elle était fille du comte d'Affry, dont le père commandait les Suisses dans la fameuse journée du 10 août. Devenue veuve un an après son mariage avec le duc Colonna di Castiglione, elle s'adonna tout à fait à la sculpture.

On lui doit des bustes très remarqués à nos différentes expositions. Depuis 1863, elle a exposé *la Gorgone*, qui l'a immédiatement mise en évidence ; *la Bacchante fatiguée*, *la Pythie*, le *Chef abyssin*, *Redemptor mundi*, etc...

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 15 — 15 AOUT 1879

SOMMAIRE.

La Statue de M. Thiers. — Rentrée de la Comédie française. — La Vente Fillion — Bibliographie : Gaston Crémieux. — Nécrologie : Commerson.

*Varia.* — La Comédie française à Londres. — Une Lettre de Méry. — Le Prix Jean Raynaud. — Napoléon Ier et nos tragiques. — Une Histoire de divorce. — Un Mariage télégraphique. — Le Diable au theâtre.

LA STATUE DE M. THIERS. — La ville de Nancy, devenue, depuis la cruelle cession de deux de nos plus riches provinces, en quelque sorte le boulevard de la France du côté de la frontière de l'Est, vient d'élever une statue à M. Thiers, à celui qui a préparé si



Digitized by Google

patiemment et accompli avec tant de bonheur la libération de notre territoire. Cette fête patriotique, qui a duré plusieurs jours, avait attiré à Nancy une foule considérable. Cinq ministres, le président du Sénat et une grande quantité de sénateurs et de députés, au nombre desquels se trouvait M. Jules Simon, représentaient le gouvernement: Le président de la République, empêché, avait envoyé en son lieu et place le premier personnage de la présidence, M. le général Pittié.

La statue de M. Thiers est l'œuvre d'un sculpteur qu'elle vient de mettre tout à fait en évidence, M. Guilbert.

C'est le dimanche 3 août qu'elle a été découverte, en présence de cette foule immense venue de tous les points du territoire, et surtout de l'Alsace et de la Lorraine, et devant M^me^ Thiers et sa sœur, M^lle^ Dosne, émues à tant de titres de l'accueil enthousiaste dont elles avaient été l'objet. Beaucoup de discours ont été prononcés lorsque le rideau qui voilait la statue fut retiré. M. Martel, président du Sénat; M. Lepère, ministre de l'intérieur; M. Jules Simon, sénateur, et M. Ernest Legouvé, au nom de l'Institut, ont successivement parlé.

Voici un des passages les plus applaudis du discours de M. Lepère :

« M. Thiers — pourquoi ne le dirions-nous pas? — a passionnément aimé la gloire. Après la France, cet

Digitized by Google

amour a été le plus grand de sa vie. Après tout, ce noble sentiment était fait pour agiter puissamment l'âme d'un homme qui, dans le silence de la retraite, avait écrit avec une vraie sincérité et une vraie grandeur que sa suprême ambition serait de prendre place parmi les hauts génies qui ont retracé les annales de l humanité. Par une faveur méritée de la fortune, M. Thiers n'a pas été seulement un grand historien : il a fourni lui-même matière à l'histoire.

« Non seulement il a gouverné son pays et lui a rendu les plus éminents services, mais il a relevé la France, la noble blessée, comme il l'appelait avec une affection touchante, d'une chute qui pouvait être mortelle. Non seulement il a contribué à finir la Révolution française en aidant à fonder la République, mais il a tracé pour la République, en quelques traits précis et heureux, les règles de bon gouvernement qui la maintiendront contre les attaques de ses ennemis et serviront à la développer, à lui faire porter tous ses fruits. »

On attendait de M. Jules Simon une allocution politique ayant trait surtout aux débats relatifs à la loi sur l'enseignement supérieur, dont la commission du Sénat l'a nommé à la fois le président et le rapporteur; mais M. Jules Simon, qui était chargé de prendre la parole au nom de la famille de M. Thiers, s'est tenu sagement dans les généralités, et nous a seulement parlé de l'historien et de l'homme d'État, sans même effleurer

Digitized by Google

d'une simple allusion le célèbre projet de loi. Résumant la vie de M. Thiers, il s'est écrié avec beaucoup d'éloquence :

« Ce sont les principes puisés dans l'étude de l'histoire, et confirmés par la pratique des affaires, qui ont dirigé toute la vie de M. Thiers à travers la confusion des événements. Membre de l'opposition sous la Restauration et le second Empire, ministre dirigeant sous Louis-Philippe, président de la République, on retrouve chez lui le défenseur inébranlable et passionné des libertés nécessaires. Il aimait la France, la liberté et l'ordre avec une égale passion. Quoiqu'il fût fécond en ressources, habile à trouver des expédients, d'un commerce aimable et facile dans les relations ordinaires, ambitieux, comme c'était son droit, de gloire et de pouvoir, dès que ses convictions libérales, conservatrices, patriotiques, étaient atteintes, il ne connaissait plus ni ménagement ni hésitation : ministre, il se retirait ; député, il tenait tête à son propre parti ; homme public, il renonçait à sa popularité et la rejetait loin de lui avec un dédain superbe. »

Quant à M. Legouvé, qui parlait le dernier, il s'est exprimé en vers, langage dans lequel il excelle, et nous a présenté trois portraits d'hommes d'État illustres habilement opposés et comparés : Cavour, Bismarck et Thiers.

Voici la part faite à ce dernier dans ces stances à la

Digitized by Google

fois historiques et patriotiques, et que M. Legouvé a lues de sa voix si chaude et si pénétrante.

Après avoir parlé de M. de Cavour, le premier des trois grands hommes qu'il met en parallèle, M. Legouvé continue ainsi :

Le second... Que sert-il de le nommer? L'histoire,
Le baptisant d'un nom de tous les noms vainqueur,
Instruira nos neveux à répéter en chœur :
« Gloire au libérateur de notre territoire ! »
Libérateur !... Quel mot profond, si nous pensons
Qu'il veut dire paîment de toutes nos rançons,
Que c'est rachat de honte autant que d'infortune,
Rachat de l'étranger, rachat de la Commune,
Rachat de la mort même !... O conquérants, vos noms
Inspirent une immense et juste idolâtrie !...
Mais aller relever de dessous les canons,
Sanglant et mutilé, le corps de la patrie !
Mais se pencher sur elle, et, plein, à son aspect,
De tendresse, d'horreur, de pitié, de respect,
La prendre et d'une main filialement sûre
La guérir membre à membre et blessure à blessure !
Trouver tout en ruine et reconstruire tout !
Les débris relevés, mettre les cœurs debout !
Leur souffler le bon sens, la force, la concorde !
Crier ici : « Justice !... » et là : « Miséricorde ! »
Vers l'avenir lancer la France à plein essor !
Renversé du timon, la diriger encor,
Et, parmi les écueils où le navire flotte,
N'en étant plus le chef, en rester le pilote !
Le guider vers le port et marcher en avant,
Tombé comme debout, et mort comme vivant !
Oui, mort ! Eh ! n'est-ce pas de sa tombe elle-même

Digitized by Google

Que sortit la parole éloquente et suprême
Qui, de la République armant encor le bras,
Vint l'aider à jeter ses ennemis à bas ?
Oui ! oui ! Cavour, sa gloire est égale à la tienne :
Tu grandis ta patrie, il a sauvé la sienne !
Il n'existe entre vous ni dernier ni premier,
Et vos deux casques d'or ont le même cimier !

Rentrée de la Comédie française. — L'illustre théâtre, retour de Londres, a rouvert ses portes, le 2 août, après deux mois entiers de fermeture. On jouait *les Femmes savantes* et *le Malade imaginaire ;* mais le spectacle était beaucoup plus, ce soir-là, dans la salle que sur la scène. Il s'agissait, en effet, d'admirer cette salle toute brillante de dorures, entièrement remise à neuf, du haut jusques en bas, et surtout le beau plafond de M. Mazerolles.

Disons bien vite que le Théâtre-Français, bien qu'aucune modification sérieuse n'ait été apportée à l'ensemble de ses dispositions intérieures, n'est plus reconnaissable. Cette salle vieillie, noircie, usée, qu'on n'avait en somme réparée encore que trois fois depuis la centaine d'années qu'elle existe, a été tellement renouvelée, repeinte, redorée, qu'on pourrait, à la rigueur, s'imaginer être dans une salle tout à fait nouvelle. Aussi, pendant les entr'actes, le public a-t-il circulé partout, visitant jusqu'aux moindres recoins, et s'extasiant sur tout ce qu'il voyait. Les fauteuils d'orchestre, qui se lèvent et se renfoncent

Digitized by Google

à loisir, ont été surtout appréciés; très louées aussi les loges du pourtour du parterre qu'on a installées sous la première galerie, et qui sont une excellente innovation dont la recette de chaque soir va rapidement bénéficier.

Mais le plafond de M. Mazerolles, dont on avait déjà tant parlé, était surtout le grand attrait de cette réouverture. C'est une composition d'une grande simplicité en même temps que d'une grande science artistique, et qui gagnera encore dans l'estime du public quand ses tons, un peu trop chauds et trop neufs, auront perdu, par l'action du gaz, de leur éclat trop vif et de leur extrême blancheur. C'est l'histoire même du théâtre en France, depuis Corneille et Molière jusqu'à nos jours (Alfred de Musset représentant dans le côté droit de la toile le théâtre moderne), que M. Mazerolles a voulu faire passer sous nos yeux. Des scènes tragiques et comiques, empruntées au répertoire le plus célèbre, sont jetées çà et là au milieu de nombreux portraits, sur les divers plans du tableau, et tout cet ensemble forme une immense scène d'une conception très originale, en même temps qu'elle témoigne, de la part de son auteur, d'une vive imagination et d'une grande habileté de main.

Revenons un moment sur la scène pour dire que, dans la cérémonie qui a suivi *le Malade imaginaire*, tous les excellents acteurs de la Comédie française se sont présentés à leur tour devant le public, qui les a applaudis à qui mieux mieux. On craignait bien un peu quelque mal-

Digitized by Google

veillance à l'égard de Mlle Sarah Bernhardt, dont le projet de départ avait affligé tant de gens; mais, quand l'intelligente comédienne s'est avancée à son tour devant la rampe, l'animosité qu'on pouvait avoir contre elle s'est subitement évanouie, et les bravos les plus enthousiastes l'ont accueillie. Ainsi finit, espérons-le, le différend qui était survenu entre Mlle Bernhardt et la Comédie, différend qui cependant n'aurait été aplani, nous dit-on, que grâce à des concessions dont Mlle Bernhardt n'aurait pas fait, tant s'en faut, tous les frais!... Après tout, que nous importe? — en fait d'art la question d'argent est si peu de chose!... — pourvu que Phèdre et dona Sol nous restent!...

La Vente Fillion. — *Lettres de Musiciens.* — Nous avons cité, dans notre dernier numéro, quelques lettres autographes provenant de peintres et de sculpteurs, et qui figuraient dans cette magnifique vente; nous citerons et analyserons aujourd'hui des lettres importantes de musiciens célèbres qui ont été adjugées dans les dernières vacations.

On a vendu 255 francs une bien curieuse lettre de Piccini, écrite en français et adressée de Naples à Ginguené à la date du 19 octobre 1797. Elle est ainsi analysée par le catalogue : « Navrant exposé des misères passées et présentes du compositeur, véritable autobiographie qui se termine de la manière suivante :

Digitized by Google

« Mon ami, ayez pitié de moi ; je me jette dans vos bras. Oui, Dieu vous aidera ; vous aurez la gloire de relever votre ami et une famille qui vous a toujours aimé, toujours chéri. »

Du 3 avril 1827, nous avons une lettre de Rossini au vicomte de La Rochefoucauld, relative au traité qui doit lui reconnaître la rente de 6,000 francs que Charles X va en effet lui accorder : « Tout entier à mon art, et ne voulant travailler à l'avenir que dans l'intérêt de ma réputation, il vous semblera tout simple, je l'espère, que mon désir soit de ne conserver aucun doute sur l'exécution de ce traité. » Vendue 50 francs.

On n'a vendu que 9 francs une lettre, pourtant bien curieuse, de Verdi, et datée de Naples, 3 novembre 1849, époque où l'Italie venait de subir de si terribles convulsions politiques. « L'Italie, écrivait le futur auteur d'*Il Trovatore*, n'est plus qu'une large et belle prison. Ce beau climat, ces belles montagnes, ces magnifiques cités, sont un paradis pour la vue, un enfer pour le cœur. Le gouvernement français à Rome n'est pas meilleur que les gouvernements d'Italie. »

De Hændel nous avons une lettre admirable et d'autant plus précieuse que les autographes de ce grand maître sont d'une excessive rareté. Cette lettre, adressée à son beau-frère Michælsen, docteur en droit, résidant à Halle, est datée du 20 février 1719, et le catalogue la décrit ainsi :

Digitized by Google

« Il s'excuse de n'avoir pu se rendre près de lui. Des affaires d'où dépend sa fortune l'en ont empêché. Il espère pouvoir se mettre en route dans un mois, aussi le prie-t-il d'en avertir la *mamma* et toute la famille. Lorsqu'il sera rendu à Halle, il soldera le montant de la lettre de change non payée par le marchand de Magdebourg. »

Le catalogue reproduit autographiquement le dernier fragment de cette missive toute familière et intime :

Que le Toutpuissant veuille vous combler et vôtre chere Famille de toutes sortes de prospérités, et d'addoucir par ses pretieuses benedictions la playe sensible qu'il Luy a plu de vous faire essuyer, ce qui m'a frappé également! Vous pouvez etre asseuré que je conserverai toujours vivement le souvenir des bontés que vous avez eues par (pour ?) feue mà sœur, et que les sentimens de mà reconnoissance dureront aussi longtems que mes jours. Ayez la bonté de faire bien mes complimens à M. Rotth et à tous les bons amis. Je vous embrasse avec toute votre chere famille, et je suis avec une passion inviolable toute ma vie,

Monsieur
et tres Honoré Frere,
Votre
tres humble et tres obeissant
serviteur,

A Londres,
ce 20 février
1719.

GEORGE FRIDÉRIC HÆNDEL.

Cette belle pièce a été vendue 910 francs.

Nous trouvons ensuite au catalogue des pièces in-

Digitized by Google

téressantes de Beethoven. Une lettre du 11 mars 1818, adressée à M. Thompson d'Edimbourg, et, fait très rare, écrite en français, est analysée de la manière suivante : « Thompson lui aurait promis quatre ducats pour chaque air écossais qu'il lui arrangerait ; il ne lui en donne que trois, aussi est-il son débiteur de la différence. Quant à l'ouverture demandée elle sera livrée aux conditions qu'il lui a fait connaître. » Il s'occupe aussi de mettre en musique les poèmes anglais qui lui ont été adressés. Ils sont fort beaux, ce qui l'encourage à se mettre à ce travail dont il désire retirer cinquante-quatre ducats en espèces. « A présent, ajoute-t-il, comme je jouis d'une santé florissante, je vous montrerai avec grand plaisir mon zèle de vous livrer toujours le plus beau de mon art. » Vendue 300 francs.

Une seconde lettre de Beethoven à ses éditeurs a été adjugée 227 francs, et un morceau autographe de sa composition 210 francs.

De Weber, nous trouvons au catalogue une lettre adressée le 16 mai 1824 à un de ses amis, et dans laquelle il lui parle « de son état de maladie et de son découragement ». — « Je n'ai pas écrit une note depuis huit ou neuf mois. » Vendue 130 francs. Une romance manuscrite du même, composée sur des paroles françaises : *Du moins alors je la voyais*, et publiée chez Heugel, a été adjugée à 105 francs.

Il y a trois lettres de Meyerbeer mentionnées dans le

Digitized by Google

catalogue Fillion. L'une, datée de Vienne, 16 novembre 1813, alors que le grand maître n'avait encore que vingt-deux ans, étant né le 23 septembre 1791, et dans laquelle il raconte diverses impressions de sa vie de jeune homme, parlant de sa santé, de ses espérances, etc., a été vendue 65 francs. La seconde lettre est postérieure de onze années (14 novembre 1824), et elle est adressée à M. Pezzi, de Milan : « ... Après quatre mois d'absence, je suis retourné dans cette belle Italie que je chéris comme une seconde patrie, et pour son beau ciel et pour les chers amis que j'y possède, parmi lesquels vous occupez le premier rang dans mon cœur. » Cette lettre a été vendue 20 francs.

La troisième lettre est datée de Milan, 19 juin 1825. En voici l'analyse :

« Il vient d'apprendre qu'on se proposait de monter au Théâtre-Italien de Paris le *Crociato in Egitto*, avec une partition achetée à Milan par Rossini, de M. Ricordi, marchand de musique. Or cette prétendue partition n'est qu'un « amas informe de morceaux de cet « opéra, volés probablement chez un copiste du théâtre « de Florence ». Il a immédiatement écrit à Rossini pour lui apprendre que, dans ce manuscrit venu en sa possession, il manquait six des principaux morceaux, et qu'en outre il y avait des altérations nombreuses dans les autres, ainsi que dans les parties d'orchestre, provenant des modifications apportées par la censure. —

Digitized by Google

A cela Rossini a répondu en l'invitant à lui expédier immédiatement la partition réelle, car les répétitions vont commencer de suite. — Cette demande lui paraît peut-être juste et utile pour le théâtre ; mais il importe que son confrère attende, pour commencer ses répétitions, l'arrivée de la copie de la partition, qu'il fait faire en toute hâte. Il désire que sa lettre soit soumise au ministre, « la suprême autorité théâtrale ». Passant ensuite à la distribution des rôles, dont il parle longuement, il termine en disant que, du moment que le *Crociato in Egitto* n'a pas été écrit pour Paris, il n'a pas, il est vrai, le droit de réclamer les privilèges d'un auteur français ; seulement, s'il ne peut invoquer des textes en sa faveur, il a pour lui la loi de l'équité, « toujours écrite dans le cœur d'un chevalier français ».

Cette lettre, si intéressante pour ce qui se rapporte aux débuts de Meyerbeer en France, n'a cependant pu dépasser l'enchère de 25 francs.

Nous arrivons à l'une des lettres les plus intéressantes du catalogue pour ce qui concerne les musiciens, une lettre de Glück, datée du 16 novembre 1777, et adressée de Paris à M^me^ la comtesse de Friès. Glück écrivait peu, surtout en français : aussi la belle pièce que nous allons citer tout entière, en raison de sa grande importance, a-t-elle atteint le chiffre relativement très élevé de 1,135 francs.

Digitized by Google

Voici le texte de cette lettre capitale tel que le donne le catalogue :

Paris, le 16 novembre 1777.

Madame,

On m'a si tracassé sur la musique, et j'en suis si dégoûté, qu'à présent je n'écrirois pas seulement une note pour un louis. Concevez par là, Madame, le degré de mon dévouement pour vous, puisque j'ai pu me résoudre à vous arranger, pour la harpe, les deux chansons que j'ai l'honneur de vous envoyer. Jamais on a livré une battaglie plus terrible et plus disputée de celle que j'ai donnée avec mon opéra d'*Armide*. Les cabales contre *Iphigénie*, *Orfée* et *Alceste* n'étoient que des petites rencontres entre les troupes légères en comparaison. L'ambassadeur de Naples, pour assurer un grand succès à l'opéra de Piccini, est infaticable pour cabaler contre moi, tant à la cour que parmi la noblesse. Il a gagné Marmontel, La Harpe et quelques académiciens, pour écrire contre mon sistème de musique et ma manière de composer. M. l'abbé Arnaud, M. Suard et quelques autres ont pris ma défense, et la querelle s'est échauffée au point qu'après des injures ils seroient venu aux faites si les amis communs n'auroient pas mis l'ordre entre eux. Le *Journal de Paris*, qu'on débite tous les jours, en est plein. Cette dispute fait la fortune du rédacteur, qui a déjà au delà de 2,500 abonnés dans Paris. Voilà donc la révolution de la musique en France, avec la pompe la plus éclatante. Les enthousiastes me disent : « Monsieur, vous êtes heureux de jouir des honneurs de la persécution ; tous les grandes génies ont passé par là. » Je les enverrois volontier au diable avec leurs beaux discours. Le fait est que l'opéra, qu'on disoit d'être tombé, a produit en 7 représentations 37,200 livres, sans compter les loges louées pour l'année et sans

Digitized by Google

les abonnés. Hier, 8e représentation, on a fait 5,767 livres. Jamais on a vu une plaine si terrible et un silence si soutenu. Le parterre étoit si serré qu'un homme qui avoit le chapeau sur la tête, et à qui la sentinelle disoit de l'ôter, lui a répondu : « Venez donc vous-même à me l'oter, car je ne puis pas faire usage de mes bras. » Cela a fait rire. J'ai vu des gens en sortant les cheveux délabrés et les abits baignés comme s'ils étoient tombez dans une rivière. Il faut être François pour acheter un plaisir à ce prix-là. Il y a 6 endroits dans l'opéra qui forcent le public à perdre la contenance et de s'emporter. Venez y, Madame, à voir tout ce tumulte ; il vous amusera autant que l'opéra même. Je suis au désespoir de ne pouvoir pas encore partir, à cause du mauvais chemin. Ma femme a trop de frayeur. Je vous prie de faire mes complimens à monsieur le baron et à monsieur Gontard. Je suis avec la considération la plus parfait,

Madame,
Votre très humble et très obéissant serviteur,
Le chevalier GLUCK.

Suivent un grand nombre d'autres lettres dont nous nous bornerons à citer les prix de vente :

Cimarosa, lettre de recommandation (30 avril 1793), 250 francs ; Cherubini, demande d'indemnité (20 décembre 1823), 15 francs ; une autre du même, superbe lettre de remerciements de son admission dans la *Société des Enfants d'Apollon* (20 février 1829), 12 francs ; Bellini, lettre au sujet de son opéra *I Puritani* (4 juillet 1834), 40 francs ; J. S. Bach, un morceau autographe pour cor de chasse, 51 francs ; Robert Schu-

Digitized by Google

mann et la célèbre pianiste Clara Wieck, sa femme, deux lettres vendues ensemble 18 francs ; Richard Wagner, une lettre relative à son opéra *le Vaisseau fantôme*, 39 francs ; Joseph Haydn, une lettre ayant trait à l'heureux succès de son oratorio *les Quatre Saisons* (28 avril 1801), vendue 128 francs ; Mozart, une lettre du 4 février 1778, adressée de Manheim à son père, 390 francs ; du même, un morceau manuscrit que le catalogue intitule : « *De Profundis* pour soprano, basse, ténor et orgue », et qui a été vendu 200 francs comme pièce inédite ; Franz Schubert, une romance écrite sur des paroles de Gœthe, 105 francs ; et enfin des lettres ou morceaux autographes sans grande importance de Hummel, 13 francs ; Reicha, 5 francs ; Czerny, 10 francs ; Liszt, 10 francs ; Chopin, 65 francs. Cette dernière ; lettre, du 22 juillet 1836, a été écrite à Nohant, chez Mme Sand. Le lieu d'où elle est datée lui donne tout son intérêt. Etc., etc.

BIBLIOGRAPHIE. — *Gaston Crémieux*. — On vient de publier les œuvres posthumes de ce malheureux garçon, entraîné, lui aussi, comme tant d'autres qui méritaient de même une meilleure destinée, dans le mouvement communaliste de 1871, et qui paya de sa vie sa participation à l'insurrection marseillaise. Ce qui nous gâte un peu ce livre, qui contient d'ailleurs des pages véritable-

Digitized by Google

ment émues et élevées, c'est la sorte d'apothéose de son auteur que M. Naquet a cru devoir placer, en guise de préface, à sa première page. M. Crémieux y est traité en des termes qu'on n'emploie d'ordinaire que pour l'éloge des grands hommes. A en croire M. Naquet, M. Crémieux aurait été un éminent patriote, et il est mort pour la cause de la liberté. Nous ne voulons pas discuter ici les causes de la fin tragique de M. Crémieux; mais il n'est pas possible que, dans aucun cas, on puisse jamais, ainsi que le voudrait M. Naquet, admettre cet infortuné personnage au rang des martyrs !

M. Naquet raconte avec grands détails la mort courageuse de son héros. Nous ne contestons certes pas le courage de M. Crémieux; nous aurions seulement préféré qu'il l'eût employé au service d'une meilleure cause. Cette réserve faite, nous devons reconnaître que ce pauvre garçon est mort d'une manière assez crâne, si le récit suivant, que nous empruntons à la susdite préface, est exact :

« Je voudrais mourir debout, comme j'ai vécu, sans être attaché et sans avoir les yeux bandés, » dit Crémieux au capitaine qui devait commander le feu. Le vieux capitaine répondit par un signe de tête affirmatif. La sentence fut lue une deuxième fois. Gaston Crémieux remercia, se porta à la droite du peloton d'exécution et dit aux douze soldats chargés de le fusiller : « Mes amis, j'ai une recommandation à vous faire. Comme il



Digitized by Google

est probable que mon corps sera rendu à ma famille après l'exécution, je vous prie de ne pas me défigurer. Visez droit au cœur. Je vous montrerai ma poitrine. Ayez du courage comme j'en ai.—Oh! nous en aurons,» lui fut-il répondu.

Après ces paroles, échangées avec beaucoup de fermeté et de sang-froid, Gaston Crémieux fut se placer à six ou sept pas en avant du peloton d'exécution. Il quitta successivement sa casquette, son cache-nez, son pardessus, son gilet, et remit ces divers objets avec une grâce héroïque au rabbin, qui se tenait à sa droite; puis il se plaça carrément devant le peloton, les jambes écartées, la main gauche appuyée sur son cœur, la main droite élevée, et il dit : « Attention! en joue! » Les armes s'abaissaient. L'officier qui commandait le peloton s'avança d'un pas, comme pour dire : « Attendez mon commandement! » Mais Gaston Crémieux commanda : «Feu!» Le sabre de l'officier s'abaissa; la décharge, une décharge un peu déchirée, comme on dit militairement, se fit entendre : «Vive la Républi...» Et Gaston Crémieux tomba à la renverse, un peu incliné sur le côté droit. Il rebondit presque immédiatement sur l'épaule gauche; il eut quelques légères contorsions, les yeux tournèrent dans leurs orbites. On fit avancer le sous-officier chargé de donner le coup de grâce; mais le médecin, ayant tâté le pouls, déclara que c'était fini. »

Quant au volume lui-même, il se compose d'œuvres en

Digitized by Google

général un peu incohérentes. Les souvenirs de prison, intitulés *Impressions d'un condamné à mort*, sont les mieux inspirées des pièces diverses et celles qui ont été certainement les plus senties ; elles ont un caractère de vérité et de conviction qui leur donne un grand intérêt. Dans une autre partie du volume on a réuni bien des choses que leur auteur lui-même n'eût sans doute pas voulu voir publier, et entre autres un grand drame inachevé, *le Neuf thermidor, ou la Mort de Robespierre*, pièce médiocre à tous les points de vue, et dont le premier défaut est d'être absolument injouable.

Nous préférons à tout cela une série de pièces de vers écrites d'un style coloré et brillant, et rassemblées sous le titre général de : *Avant les mauvais jours*. On y sent bien un peu parfois la déclamation, mais il y règne une certaine éloquence dont nos lecteurs jugeront par les extraits suivants :

Quel temps ! le sens moral s'est si bas affaissé
Qu'on ne regarde plus où la honte a passé.
La luxure partout se débite et s'étale ;
La rue est un grand lit. L'honnête femme, pâle,
N'ose plus s'arrêter, marche d'un pas pressé.
Tout se sait, tout se voit, rien ne fait plus scandale.

La nuit, le gaz stoïque éclaire de ses feux
Ce monde où tout est faux, cheveux, bijoux, dentelles,
Hormis l'or de Manon, qui passe à Des Grieux.
Joueurs de baccarat, joueuses de prunelles,

Digitized by Google

Gandins poussifs, boursiers, chevaliers de ruelles,
Pas un visage honnête où reposer ses yeux.

Et tout ce monde, beau d'une beauté factice,
Court la joue empourprée et les cheveux au vent,
Rit, danse, aime, s'enivre au bord du précipice,
Si beau que la pudeur vers ces attraits du vice
Lève ses yeux de vierge et s'éloigne en rêvant.
Ah ! la femme de Loth se retourne souvent !

. . . . . .

La faute en est à vous, écrivailleurs maudits,
Poètes, remanciers, dont les muses infâmes
Comme au siècle d'Auguste ont dégradé les âmes !
Ovide, Horace ! Allons, chantez comme jadis,
Chantez, puisque vos chants sont encore applaudis,
Les faiblesses des dieux, le falerne et les femmes.

*Mæcenas atavis edite regibus !*
Tes vers sont beaux, vraiment ; mais ton cœur, ô poète !
Est si plat que Mécène y peut marcher dessus !
Vois, ton patron sourit, tes vers sont bien reçus ;
Demande une villa, mendiant, fais ta quête :
La honte des Romains vaut le prix qu'on te jette.

Et toi qui te raillais des hommes et des dieux,
Toi qui perdis si vite, en tes amours fatales,
Les faveurs et les dons des mains impériales,
Au fond de la Scythie exilé soucieux,
Entends dans ta cabane, à travers les rafales,
Les cris de la patrie et la plainte des cieux !

Digitized by Google

Terminons par l'extrait suivant, vraiment remarquable, d'une pièce qui a pour titre *Découragement :*

Il me semble aujourd'hui que la nuit m'environne;
Je cherche autour de moi mes amis : je suis seul.
A de tristes pensers mon esprit s'abandonne,
Et mon corps engourdi gît comme en un linceul.

Dans une armée en fuite un blessé qu'on entraîne
Sent que la vie échappe à son corps en lambeaux.
Il se couche au milieu du chemin, sans haleine,
Et dit : « Je veux mourir sous les pieds des chevaux ! »

Et moi je veux mourir, car ma vie est stérile,
Et ma force s'épuise, et je marche, éperdu,
Sans but et sans appui ! Vienne la mort agile,
Elle me trouvera sur la route étendu.

. . . . . .

O toi qui m'as créé d'un souffle de ta bouche,
Qui m'as lancé sans dire où je dois aboutir,
Sorti de ton néant, fais que je m'y recouche,
Si d'un souffle tu veux aussi m'anéantir !

Depuis que, de mes pieds secouant la poussière,
A chaque pas nouveau tu me vois chanceler,
Sans aplanir la route et sans combler l'ornière,
Au moins si je savais jusqu'où je dois aller !

NÉCROLOGIE. — *Commerson.* — Ce rédacteur-fonda-

Digitized by Google

teur du *Tintamarre* vient de mourir à un âge très avancé, ayant depuis un certain temps déjà cédé son fantasque journal. Sa veuve a cru devoir, à cette occasion, adresser au journal *le Voltaire* une notice sur son défunt mari, et dont nous reproduisons, à titre de curiosité, le passage suivant :

« Commerson est mort.

Ce doyen de la petite presse qui avec une constante supériorité, pendant cinquante ans, a tenu *la marotte de la Folie,* n'est plus.

Avec Commerson, le fondateur des journaux *le Tintamarre* et *le Tam-Tam*, la petite presse ne perd pas que son doyen : elle perd un maître.

Il fut le créateur d'un genre d'esprit *dont il emporte le secret dans la tombe.*

Humoriste *sans trivialité,* léger *sans insanité,* rieur à la bonne manière de nos pères, *profond comme Rabelais,* narquois contre tous ceux qui voulaient passer pour l'être, si sa marotte devint quelquefois une férule, elle ne frappa que les sots ; elle n'eut pour ennemis que le ridicule.

D'autres raconteront sa vie ; nous, après avoir recueilli son dernier soupir, nous nous bornons à signaler la perte que fait la petite presse dans Commerson, boute-en-train des journalistes, fondateur des premières feuilles pour rire, d'où sortit autrefois *le Figaro* hebdomadaire.

Commerson, le créateur des journaux *le Tintamarre*

Digitized by Google

et *le Tam-Tam*, finit au moment où l'esprit s'en va, et nous saluons en lui le dernier des Gaulois. »

Ces lignes inspirent au *Gaulois* des réflexions très judicieuses, auxquelles nous nous associons en les reproduisant ci-après :

« Nous respectons les sentiments d'admiration d'une veuve pour son mari défunt ; cependant nous prendrons la liberté de faire observer que *profond comme Rabelais* nous semble une appréciation par trop tintamarresque du talent de Commerson.

Dire que l'esprit français descend dans la tombe avec Commerson, c'est aussi une exagération que peut seule excuser une grande douleur. Nous aimons d'ailleurs à croire que le défunt n'était que l'*avant-dernier* des Gaulois, et non le *dernier*, comme écrit sa veuve. Il ne faut pas décourager les survivants. »

VARIA. — *La Comédie française à Londres* (prix des places). — M. Jules Claretie, qui a suivi nos comédiens à Londres, donne, à propos du prix des places que l'on payait au Gaiety-Théâtre pendant leurs représentations, de curieux détails que nous empruntons à son feuilleton de *l'Indépendance belge :*

« Les *boxes* (loges) valaient 2 livres 2 shillings, soit 52 fr. 50.

Les *stalls* (fauteuils), 1 livre 1 shilling, c'est-à-dire 26 fr. 25.

Digitized by Google

Une place au *balcony*, 10 shillings (12 fr. 50).

Or, par un hasard curieux, je voyais l'autre jour, à l'étalage d'un libraire de la rive gauche, une vieille affiche anglaise de la *dernière représentation* que Rachel donnait à Londres lors de sa campagne de 1850. L'affiche, imprimée en anglais sur papier blanc à lettres rouges et noires, et datée du 24 juin 1850, annonçait la comédie des *Rivaux d'eux-mêmes*, de Pigault-Lebrun, et la tragédie de *Marie Stuart*. Dans *Marie Stuart*, Thiron, qui jouait Folleville dans *les Rivaux d'eux-mêmes*, remplissait le rôle de Seymour, *capitaine des gardes*. M. Randoux et M. Chéry donnaient la réplique à Rachel. Or les prix des places, pour cette représentation de Rachel, étaient ainsi fixés :

*Boxes* (loges), 7 shillings, soit 8 fr. 75.
*Pit* (parterre), 5 shillings, soit 6 fr. 25.
*Amphithéâtre*, 3 shillings 6 deniers, soit 5 fr. 40.

On doit, il est vrai, tenir compte de la différence des époques. Depuis vingt-huit ans, le prix des places dans tous les théâtres, à Paris comme à Londres, a singulièrement augmenté, doublé, parfois triplé, et ce n'est pas ce qui peut arriver de meilleur à l'art dramatique. Le théâtre coûtant trop cher, on va au café chantant. »

*Une Lettre de Méry*. — Nous empruntons l'amusante lettre qui suit au volume publié par Émile Coupy sur

Digitized by Google

M^me^ Dorval, et dont nous avons récemment parlé. Cette lettre avait été adressée par Méry à M^me^ Dorval au lendemain de sa création de Cosima dans la pièce de ce nom de M^me^ Sand, laquelle éprouva un si dur échec sur la scène de la Comédie française, le 29 avril 1840 :

*A Madame Dorval.*

Marseille, le 13 mai 1840.

Je vous remercie, chère amie, de votre lettre sur *Cosima*. Le sort de cet ouvrage ne m'a pas étonné : ce destin est réservé à tous les ouvrages qui sortiront de l'ornière tracée, en 1817, par MM. Scribe et C^e^, négociants en bois de charpente, à Paris. Toutes les fois que la noble idéalité poétique sera traduite en coulisse par un grand talent, elle ne dépassera pas la rampe. Scribe a inventé un genre et un public. En 1816, tous les publics de France et de Navarre avaient été moissonnés à Austerlitz, à Iéna, à Wagram, à Waterloo ; partout il n'y avait d'autre public que les vieillards cultivateurs des Muses, les borgnes, les boiteux et quelques fils uniques de veuves. Scribe parut et dit : « Qu'un public se fasse », et un public fut fait. Tous les jeunes gens de dix-huit ans échappés à la conscription, grâce à Louis XVIII, se ruèrent au théâtre et inaugurèrent le public âgé aujourd'hui de quarante à quarante-cinq ans.

Scribe fit l'éducation théâtrale de ces messieurs. Alors commencèrent les formules dramatiques adorées du parterre, les *Ciel !* les *Quittons ces lieux !* les *Suivons ses pas !* les *Quel est donc ce mystère ?* les *Je fuis ce séjour !* les *Ma surprise est extrême !* les *Grands dieux !* avec un *x* au pluriel, les *Je lui donne ma foi et ma main !* et mille actes d'etc., d'etc.

Digitized by Google

Un imbécile, — je ne sais lequel dans le nombre, — est venu qui a dit :

Nous voulons du nouveau,
N'en fût-il plus au monde.

On a voulu faire du nouveau, on a pris ce proverbe au sérieux. Pauvres novateurs ! on les a livrés aux jeux du cirque.

Nous voulons de l'ancien...

voilà ce qu'il fallait dire, de l'ancien, toujours de l'ancien. Le peuple français s'est imaginé qu'il était vif, mobile, changeant; il s'est dit cela si souvent qu'il a fini par se croire. Oui, nous voulons du nouveau pour la coupe des habits, la forme des chapeaux, les manches à gigot et la taille des robes ; mais pour tout le reste le peuple français ne demande pas mieux que de rester comme le grand sphinx de Gizeh, cramponné au roc du *statu quo* sur ses pattes, avec de la poussière séculaire jusqu'aux yeux.

Nous avons ici une compagnie italienne qui doit alterner tout l'été avec la troupe du drame. L'opéra ne commence qu'en septembre. J'ai lu dans un journal que vous ne nous arriveriez qu'à cette époque. Nous vous espérions à présent ou bientôt.

Je crois, chère amie, que vous avez mal choisi l'époque. Si les représentations de *Cosima* ne sont pas abondantes, comme il est fâcheux de le craindre, vous auriez pu vous donner un printemps marseillais de fleurs et d'or. Les choses ne pouvant être ainsi, il faut nous consoler ; il faut se laisser faire par la vie, puisque nous ne pouvons la faire. Quant à moi, plus je vois les étrangetés de ce monde, plus je me regarde comme le plus grand philosophe de l'antiquité. J'habite gratis un palais rempli de livres et de rayons de soleil : c'est là que je vous attends avec 500 in-folio pleins de grandes images pour les

Digitized by Google

grands enfants comme nous; j'ai toute la Chine sous la main, j'ai un musée chinois, j'ai un Herculanum de chinoiseries à côté de mon lit. Avec la Chine on tue l'ennui et l'on se console de tous les maux, de même qu'on se guérit de tout avec du thé. A côté de mon lit, j'ai deux momies qui me causent de Pharaon; dans mon cabinet, j'ai la défroque de Robinson Crusoé avec un assortiment d'armures sauvages, depuis Vendredi jusqu'au dernier des Mohicans.

Vous voyez qu'avec les mille hochets qui amusent l'éternelle enfance du monde, je puis me consoler de la pluie et du froid, ces fléaux qui nous tuent pendant toute notre vie avant de nous enterrer.

Adieu; écrivez-moi. Mille amitiés à nos amis.

A vous de tout mon cœur,

MÉRY.

*Le Prix Jean Raynaud.* — C'est à M. Henri de Bornier que ce prix, qui est de 10,000 francs, s'il vous plaît, vient d'être pour la première fois attribué. *Paris-Journal* rappelle à ce propos, en nous disant que Victor Hugo a voté en faveur de M. de Bornier, que l'auteur des *Orientales* avait jadis encouragé les premiers pas littéraires du futur auteur de *la Fille de Roland,* en le remerciant par la lettre suivante de strophes qu'il avait reçues de lui sur un discours qu'il venait de prononcer à la Chambre des pairs en faveur de l'indépendance de la Pologne :

*A M. Henri de Bornier.*

Merci, poète; j'ai presque dit : Merci, soldat. Vous êtes en

Digitized by Google

effet, Monsieur, un jeune et vaillant soldat de la pensée qui sera un jour, bientôt peut-être, un éclatant capitaine. Merci donc, et bravo encore!

Recevez, etc.

VICTOR HUGO.

*Napoléon Ier et nos tragiques.* — C'est aux intéressants mémoires de Mme de Rémusat que nous empruntons les curieuses appréciations suivantes de Napoléon, parlant de nos premiers écrivains dramatiques et classiques :

« C'est peut-être ma faute (c'est Napoléon qui parle), mais il y a certaines règles que je ne sens point. Par exemple, ce qu'on appelle le *style*, mauvais ou bon, ne me frappe guère; je ne suis sensible qu'à la force de la pensée. J'ai aimé d'abord Ossian, mais c'est par la même raison qui me fait trouver du plaisir à entendre murmurer le vent et les vagues de la mer. En Égypte, on a voulu me faire lire l'*Iliade :* elle m'a ennuyé. Quant aux poètes français, je ne comprends bien que votre Corneille. Celui-là avait deviné la politique et, formé aux affaires, eût été un homme d'État. Je crois l'apprécier mieux que qui que ce soit, parce qu'en le jugeant j'exclus tous les sentiments dramatiques. Par exemple, il n'y a pas bien longtemps que je me suis expliqué le dénouement de *Cinna*.

...Quant à Racine, il me plaît dans *Iphigénie*. Cette pièce, tant qu'elle dure, vous fait respirer l'air poétique de la Grèce.

Digitized by Google

Dans *Britannicus*, il a été circonscrit par Tacite, contre lequel j'ai des préventions, parce qu'il n'explique pas assez ce qu'il avance. Les tragédies de Voltaire sont passionnées, mais ne fouillent pas profondément l'esprit humain. Par exemple, son Mahomet n'est ni prophète ni Arabe : c'est un imposteur qui semble avoir été élevé à l'École polytechnique, car il démontre ses moyens de puissance comme moi je pourrais le faire dans un siècle comme celui-ci. Le meurtre du père par le fils est un crime inutile : les grands hommes ne sont jamais cruels sans nécessité.

Pour la comédie, elle est pour moi comme si l'on voulait me forcer à m'intéresser aux commérages de vos salons. J'accepte vos admirations pour Molière, mais je ne les partage pas ; il a placé ses personnages dans des cadres où je ne me suis jamais avisé d'aller les regarder agir. »

*Une Histoire de divorce.* — Voici une anecdote qui nous arrive directement de Belgique, et qui, si elle est authentique, ne pourra pas être invoquée par M. Naquet à l'appui de la campagne si éloquente et si courageuse qu'il a entreprise chez nous en faveur du divorce :

« Le baron de X... avait, après des sommations respectueuses, contracté mésalliance en épousant une petite demoiselle de boutique n'ayant pour dot que ses vingt ans, des dents de perles et d'admirables cheveux blonds.

Digitized by Google

Au bout de quelques années passées dans la médiocrité d'une existence dépourvue de tous les agréments du *high life*, tout à coup la famille du baron apprit que celui-ci plaidait le divorce. Il y eut aussitôt un rapprochement, et, en prévision de l'issue du procès, on s'occupa de trouver au divorcé une riche dot à épouser.

Dernièrement la tentative aboutissait sous la forme d'une veuve extraordinairement millionnaire, mais passablement grêlée, boiteuse et bossue.

Le mariage eut lieu.

Mais, au bout de la lune de miel, on s'aperçut que le mari négligeait sa femme pour le cercle, disait-il; il lui arrivait de ne rentrer qu'au matin, et, se prétendant fatigué par les émotions du baccarat, d'avoir besoin, pour se remettre, de la plus absolue des solitudes.

Par malheur pour le marié, sa seconde femme le fit suivre, et on découvrit que le soi-disant cercle était un ingénieux prétexte, mais que le baron faisait de la solitude à deux avec son ancienne femme, dont il avait fait sa maîtresse. »

*Un Mariage télégraphique.* — C'est, comme on le pense bien, en Amérique que la chose se passe, et voici en quels termes elle nous est racontée par le *Courrier des États-Unis :*

« Avant-hier le Rév. Colt, accompagné de miss Margaret Wright et de ses témoins, est entré dans un

Digitized by Google

bureau télégraphique de Newark, et, s'étant mis en rapport avec le docteur Shaw, qui était à Los Angeles (Californie), également dans un bureau télégraphique et accompagné de témoins, il lui a adressé les questions usuelles, et, ayant reçu des réponses satisfaisantes, il a prononcé par le télégraphe la formule sacramentelle déclarant M. Shaw et miss Margaret mari et femme. Celle-ci, entrée demoiselle au bureau du télégraphe, en est ressortie au bout d'un instant, et elle est partie dans la soirée pour aller rejoindre son mari en Californie. »

*Le Diable au théâtre.* — Notre confrère du *Monde Artiste* a eu l'ingénieuse et patiente idée de chercher combien le diable a fourni de sujets à l'art musical.

Un vrai travail de bénédictin, n'est-ce pas? Voici les titres des trente-quatre ouvrages dans lesquels le diable est entré :

*Le Diable à l'école,* Boulanger; *le Diable à quatre,* sujet traité par Bernard Sarta, Portogallo, Philidor et Adam ; *le Diable à Séville*, Gomez ; *le Diable au moulin,* Gevaert; *le Diable boiteux,* Haydn; *le Diable couleur de rose*, Gavreux ; *le Diable en vacances,* du même ; *le Diable est là,* Weber; *le Diable et la Zingara,* Vandenbroock ; *le Diable hydraulique*, Metke ; *le Diable rose,* Déjazet; *le Diable prédicateur,* Baschi ; *Une Diablesse,* Galuppi ; *le Diable couleur de rose,* Petrella ; *le Diable de la Nuit,* Bottesini; *le Moulin du Diable,* Muller; *le*

Digitized by Google

*Château du Diable,* Schubert; *la Femme du Diable,* Jacobi; *les Mémoires du Diable,* Sozzi; *Robert le Diable,* Meyerbeer ; *les Amours du Diable,* Grisar; *la Beauté du Diable,* Alary; *le Château du Diable,* Walter; *Fra Diavolo, la Part du Diable,* Auber; *le Mariage du Diable,* Laruette; *Robert le Diable,* Muller; *les Trois Baisers du Diable,* Offenbach; *le Tuteur et le Diable,* Bona; *le Diable,* Traversari; *le Violon du Diable,* Mercuri; *la Fiancée du Diable,* Adam.

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant,* D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 16 — 31 AOUT 1879

SOMMAIRE.

Lettres inédites de Mérimée. — Les Jésuites supprimés. — Nécrologie : Fechter, la Guimond.

*Varia*. — Une Lettre inédite de Thiers. — Jules Janin et la calligraphie. — Le Boulevard Mazas. — Un Portrait de Lamartine.

Variétés.

LETTRES INÉDITES DE MÉRIMÉE. — L'auteur si distingué de *Colomba* est toujours à la mode; son souvenir est d'ailleurs sans cesse ravivé soit par des publications d'œuvres posthumes, soit par des travaux biographiques ou critiques le concernant. Il vient précisément de paraître, en ces derniers jours, sur cet écrivain d'élite, et



Digitized by Google

coup sur coup, deux études des plus curieuses à divers points de vue, et auxquelles nous voulons faire quelques emprunts. L'une, de M. Othenin d'Haussonville, a paru dans la *Revue des Deux Mondes* (15 août); l'autre, de M. Maurice Tourneux, l'érudit annotateur de Grimm, le gendre et le continuateur habile de Vapereau, a été publiée en un élégant volume, rempli de dessins et de portraits oubliés ou inédits, et elle a pour titre : *Prosper Mérimée; ses portraits, ses dessins, sa bibliothèque.* On voit que ces deux intéressantes publications rentrent tout à fait dans le cadre de notre *Gazette.*

Le grand attrait de l'étude de M. d'Haussonville est dû surtout aux nombreuses et piquantes lettres inédites de Mérimée qui la remplissent. Ces lettres, adressées à « d'autres inconnues », car c'est toujours à des dames que Mérimée écrit, sont plus étendues et plus intéressantes encore que celles qui ont été déjà publiées en trois volumes chez Michel Lévy. Il faudrait les citer toutes, et nous espérons bien qu'elles seront un jour complétées et réunies en volumes. En attendant, en voici une dans laquelle Mérimée étudie Mme Récamier, et qu'il nous faut donner tout entière, comme l'une des plus remarquables de la collection. M. d'Haussonville fait ses réserves au sujet de cette lettre, parce qu'il trouve Mérimée bien sévère pour la déesse de l'Abbaye-aux-Bois, qui n'était pas, dit-il, la coquette qu'il dépeint.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, le portrait est touché de main de de maître et pourrait bien devenir définitif :

British Muséum, 30 mai 1862.

« . . . Je n'ai connu Mme Récamier que lorsqu'elle avait quarante ans bien sonnés. Il était facile de voir qu'elle avait été jolie, mais je ne crois pas qu'elle ait jamais pu prétendre à la beauté. Elle avait la taille carrée, de vilains pieds, de vilaines mains. Quant à son esprit, on n'a commencé à en parler qu'assez tard, après que toutes ses autres ressources pour plaire étaient devenues inutiles. Elle a eu pendant sa jeunesse une assez mauvaise réputation ; dans son âge mûr et dans sa vieillesse, elle a posé pour être une sainte ; mais elle n'a jamais été ni une Ninon de Lenclos ni une Mme de Maintenon. Je crois qu'elle était absolument dépourvue du viscère nommé cœur. Elle aimait tous les hommages; et quand on aime tout le monde, on est incapable d'aimer un seul homme. Son but a été de dominer sur une petite cour de gens distingués. Elle n'en exigeait pas grand'chose : une grande assiduité seulement, [et l'apparence plutôt que la réalité du dévouement. En revanche, elle savait s'ennuyer avec une grâce parfaite. Elle se faisait lire vingt fois les vers de l'un et la prose de l'autre, et chaque fois c'était des admirations sans bornes. Je ne sais que par les confidences de la génération qui m'a précédé de quelle manière elle s'y prenait pour rendre les gens amoureux. Quand ses yeux n'ont plus été assez beaux, elle a commencé à faire des frais de conversation. Son procédé était si simple qu'il vous paraîtra grossier; mais ce sont les meilleurs. Elle vous disait à demi-voix, et pour vous seul, que vous étiez l'homme le plus extraordinaire du siècle. La manière de parler était calculée. Les premiers mots de chaque phrase étaient prononcés avec une vivacité extraordi-

474284 A
Digitized by Google

naire, et semblaient une sorte d'aveu arraché par l'enthousiasme; la fin de la phrase se disait plus lentement et avec une sorte de pudeur qui faisait encore plus d'effet sur les vanités les plus blasées. Il est juste de dire qu'en cherchant à gagner le monde, elle n'a jamais eu en vue son intérêt; du moins elle ne pensait qu'à mettre un lion de plus dans sa ménagerie.

Elle ne cherchait ni l'argent ni une position autre que celle qu'elle occupait. Avoir un salon, n'être jamais seule, être renseignée sur tout et sur tous, elle n'a jamais prétendu à autre chose. Bonne femme au fond et n'ayant jamais fait de mal à personne volontairement. Ce que je n'ai jamais pu comprendre, c'est qu'elle se soit condamnée à l'ennui mortel de recevoir tous les jours de sa vie un certain nombre de personnes, les unes médiocres, d'autres, et c'étaient les pires, fatigantes de prétentions, d'orgueil ou de vanité. M. de Chateaubriand surtout, dans ses dernières années, était devenu insupportable. Elle a travaillé à l'amuser, ce qui était impossible, et, bien entendu, sans le moindre succès.

Un de mes amis très intimes a été amoureux d'elle très violemment. C'était un homme d'un caractère très passionné, très capricieux, très original. Petit à petit, elle l'a façonné de telle manière qu'il est devenu doux, poli, bénin et médiocre comme tout le monde. Chose singulière! elle a détruit le cœur en lui. Lorsqu'elle est morte, il m'a semblé qu'il en éprouvait une sorte de soulagement. Il échappait à des obligations et à des ennuis qui le fatiguaient, mais dont il n'avait pas le courage de se débarrasser.

Pour bien comprendre Mme Récamier, il faut connaître l'oisiveté de Paris, le peu d'originalité de caractère et d'esprit de la bonne compagnie. On trouve dans un salon un certain nombre d'opinions et d'idées toutes faites, qu'on prend et qu'on répand ailleurs. C'est un arsenal où l'on va puiser des munitions pour faire du bruit. De là la gloire, pour une femme,

Digitized by Google

d'avoir le grand arsenal qui approvisionne tous les autres; mais il faut se donner une peine extraordinaire : il faut attirer les gens d'esprit et les retenir; il faut faire agréer leur esprit à ceux qui n'ont que des titres ou de l'argent; il faut cajoler tout le monde, et surtout savoir s'ennuyer, mentir sans cesse, ne jamais avoir trop d'esprit soi-même, et enfin ne pas être méchant, afin de ne pas avoir un ennemi : un ennemi est toujours dangereux... »

Voici maintenant deux anecdotes, également bien curieuses, empruntées à l'étude dans laquelle M. d'Haussonville a encadré les lettres de Mérimée. La première nous fait connaître les causes de la brouille survenue entre lui et George Sand :

« Un matin qu'il venait chercher George Sand pour sortir avec elle, il était resté seul dans sa chambre tandis qu'elle s'habillait dans un cabinet à côté. Il y avait là une table couverte de papiers. Un grand cahier était le manuscrit de *Lélia;* d'autres, plus petits, étaient divers écrits ayant leurs titres sur la première feuille. Il prenait les papiers et les lisait à haute voix, tout en faisant ses réflexions. Sur un des cahiers était écrit : *Marie Dorval.* Il commençait ainsi : « La première fois que je la vis, Marie Dorval avait un chapeau blanc avec une plume blanche, et... » Il interrompit sa lecture pour dire à George Sand : « Comment, Madame, pouvez-vous avoir aucune intimité avec M^me^ Dorval? » Du fond de son cabinet, et tout en s'habillant, George Sand défendait avec vivacité son amie du moment. Sous ce

Digitized by Google

manuscrit s'en trouvait un autre. Il prend et commence à lire à haute voix : « P. M. a cinq pieds cinq pouces. » George Sand n'a pas plutôt entendu ces mots qu'elle se précipite de son cabinet, à demi-vêtue, et, malgré ses efforts, lui arrache des mains ce papier, dont il n'avait pu lire que quelques lignes, vraies peut-être, disait-il, mais peu flatteuses pour lui. Il avoue qu'il regrette vivement d'avoir été honnête homme et de n'avoir pas emporté, pour le brûler, ce manuscrit fait sur lui. »

La seconde anecdote se rapporte à une aventure galante de Mérimée, laquelle se termine par un duel plus plaisant que tragique :

« Mérimée avait noué des relations avec la femme d'un ancien fonctionnaire du premier Empire. Il engagea bientôt avec elle une correspondance dont un fragment tomba par malheur entre les mains du mari, assez jaloux de son naturel et par-dessus le marché duelliste de profession. Mérimée fut appelé sur le terrain. Comme on préparait les armes : « A quel bras préférez-vous être touché? demanda le bretteur. — Au bras gauche, si cela vous est égal, répondit Mérimée avec un parfait sang-froid », et ce fut en effet au bras gauche qu'il reçut une blessure, heureusement sans gravité. Quelques jours après, il apparaissait le bras en écharpe dans une maison où il était familièrement reçu, et comme on s'empressait autour de lui, en lui demandant avec qui et pourquoi il s'était battu : « Je me suis battu, répondit-il,

Digitized by Google

« avec quelqu'un qui n'aimait pas ma prose. » On ne put tirer de lui autre chose. »

Dans son curieux livre, M. Maurice Tourneux nous donne aussi beaucoup de lettres ou de billets inédits de Mérimée, mais d'un caractère plus familier, plus intime, plus déshabillé, si l'on peut dire ainsi, et d'un intérêt plus exclusivement littéraire. Le volume est divisé en trois parties : la première est consacrée à l'étude des divers portraits connus et inconnus de Mérimée; la seconde nous parle longuement de Mérimée peintre et dessinateur, double talent qu'il tenait de sa famille : car on sait que son père, qui fut professeur de dessin à l'École polytechnique de 1801 à 1815, était un artiste distingué, et que sa mère, Mme Anna Mérimée, peignait agréablement la miniature, surtout les portraits d'enfants.

La troisième partie de l'étude de M. Tourneux, qui a pour titre *la Bibliothèque,* est pour nous la plus intéressante. Elle nous donne de nombreux détails sur les travaux littéraires de Mérimée, sur les diverses éditions de ses œuvres, remet en lumière les origines de beaucoup de ses écrits, et nous retrace en son entier la triste affaire Libri, à laquelle Mérimée prit une part si vive comme défenseur de ce savant mais peu délicat personnage; le tout est émaillé de lettres, de billets, qui sont tous excessivement curieux. Nous ne pouvons malheureusement entrer bien avant dans l'analyse de cette

Digitized by Google

partie du livre de M. Tourneux, auquel nous ne saurions trop renvoyer nos lecteurs; mais nous ne résistons pas au plaisir de donner ici quelques citations de billets inédits.

Le 25 octobre 1838, à propos d'une étude qu'il préparait sur Jules César, Mérimée écrivait à M. Requien un billet fort plaisant, dont voici un passage :

« Avez-vous entendu parler d'un nommé Jules César, lequel *fut fait mourir* en l'an de grâce 44? J'écris la vie de ce drôle-là, qui, comme feu M. de Robespierre, n'est pas encore jugé. Je vous vois ouvrir de grands yeux, si vous ne riez pas dans votre vénérable barbe. Que voulez-vous, je suis cuistre par profession et je commence à le devenir par goût : tant de gens qui m'ennuient se sont jetés à corps perdu sur le moyen âge qu'ils m'en ont dégoûté. C'est comme manger après les harpies, qui, comme vous savez, faisaient caca sur la nappe... »

« L'homme propose et Dieu dispose, écrivait-il encore de Rome, l'année suivante, au même M. Requien (15 octobre 1839). Je ne comptais pas voir Rome, et je me suis laissé entraîner par M. Beyle. J'en suis on ne peut plus content (je dis de Rome); mais il y a tant de choses à voir qu'on s'y extermine. La fatigue des jambes n'est rien auprès de celle qu'on éprouve à voir quarante mille belles choses en une matinée. »

Deux ans plus tard (18 juillet 1841), il revient à son étude sur César :

Digitized by Google

« Je suis très préoccupé d'un volume qui comprendrait les premières années politiques de César, période pendant laquelle sa vie ressemble beaucoup à celle du conspirateur que je vis l'autre jour au Mont-Saint-Michel (Barbès). César évita le Mont-Saint-Michel parce qu'il avait beaucoup d'entregent; mais c'était une franche canaille à cette époque. Ce diable d'homme a toujours été en se perfectionnant. Il serait devenu honnête homme si on l'eût laissé vivre. Bref, je trouve que César n'est point encore jugé, et j'ai une terrible démangeaison... »

On sait que Mérimée, ayant critiqué très vivement, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 avril 1852), le jugement qui avait condamné M. Libri, fut poursuivi pour attaque à la chose jugée, et condamné lui-même, le 26 mai suivant, à quinze jours de prison et à 1,000 francs d'amende. Il se constitua prisonnier dans les premiers jours de juillet à la Conciergerie, où il eut pour compagnon « de chaîne » M. Bocher, administrateur des biens de la famille d'Orléans, le sénateur actuel, et qui avait été condamné à un mois de prison comme détenteur d'exemplaires d'une protestation des princes d'Orléans contre le décret de confiscation du 22 janvier 1852. C'est de la Conciergerie que Mérimée adressa à M. Charles Lenormant, croit-on, un amusant billet dont voici le plus curieux passage :

« La justice me doit de la soupe et du pain *de politique,* mais je n'en profite pas. C'est le traiteur, le bu-

Digitized by Google

vetier de Messieurs, qui me nourrit, et c'est un artiste pour le veau et les côtelettes. Outre cela, des dames charitables nous apportent des ananas, des pâtés, des marrons glacés, etc. Nous faisons du thé excellent quand notre esclave, notre cocriminel, ne boit pas l'esprit de vin de nos lampes. Alors c'est un jour de deuil... J'ai vue sur le préau des prisonniers, où je vois leurs ébats, et j'entends quelques conversations édifiantes, comme celle-ci :

« *Demande.* Pourquoi que tu as tué ton onque? — « *Réponse.* C'te bêtise! Pour avoir son argent. — « *D.* Combien qu'y avait? — *R.* 250 francs. — « *D.* C'est pas gros. — *R.* Dame! je croyais qu'y avait davantage. »

« Ce modèle des neveux est un forçat qui vient comme témoin, je pense. »

« Mérimée, ajoute M. Tourneux, supporta vaillamment sa captivité, en profita pour reprendre ses études sur la langue russe, et quand il donna, quelques mois après, son essai dramatique, *les Débuts d'un aventurier*, il se contenta de rappeler dans la préface qu'il avait dû, au mois de juillet précédent, passer quinze jours dans un endroit « où il jouissait d'un profond loisir, et n'était nullement incommodé du soleil ».

Mérimée habitait, à Paris, un appartement situé au second étage du numéro 52 de la rue de Lille. Le

Digitized by Google

23 mai 1871, à trois reprises différentes, sa maison fut aspergée de pétrole et enfin entièrement détruite par l'incendie des gens de la Commune. On ne sauva rien, de ce qui remplissait l'appartement de Mérimée, que les fragments d'une pipe turque qu'il avait l'habitude de fumer et un bronze antique, à moitié déformé par le feu, et que possède aujourd'hui M. Édouard Grenier, qui habitait la même maison. Mais les manuscrits, les papiers et documents nombreux accumulés, et enfin la bibliothèque, toutes ces choses exquises de l'esprit qu'on eût été si heureux de retrouver intactes, et auxquelles la mort récente de Mérimée (novembre 1870) donnait tant de prix, avaient à jamais disparu.

Les Jésuites supprimés (1761). — Les événements actuels (le fameux article 7) donnent un assez vif intérêt à l'épître suivante du poète Robbé de Beauveset, qui fait partie d'un recueil de ses lettres que nous avons publié il y a quelques années à la Librairie générale, et qui est aujourd'hui épuisé. On y verra l'effet que produisit, il y a un peu plus d'un siècle, la suppression des jésuites en France.

Pour bien comprendre cette lettre, il faut se rappeler qu'un arrêt du parlement, en date du 6 août 1761, ayant déclaré la doctrine enseignée par les jésuites *meurtrière et abominable,* avait ordonné que leurs livres seraient brûlés par le bourreau, comme séditieux et destructifs

Digitized by Google

de tous les principes de morale chrétienne, et ordonné en outre la fermeture de leurs écoles.

*A M. Desfriches, à Orléans.*

Paris, 9 août 1761.

Que vous dirai-je des révérends pères, mon très cher, que vous ne deviez savoir actuellement mieux que moi? L'immortel arrêt qui les anéantit doit vous être parvenu, et vous avez dû juger, par sa teneur, qu'il est impossible qu'ils se relèvent jamais de ce coup de foudre, quelque appareil que le Conseil puisse mettre sur cette profonde plaie que le parlement vient de leur faire. Leur collège et leur noviciat fermés, tout enseignement interdit pour jamais, les écoliers qui fréquenteraient leurs gymnases déclarés incapables d'entrer dans l'Université et d'y prendre des grades, inhabiles à posséder les charges civiles et municipales : où sont les fous de parents qui voudront désormais fermer toute porte à la fortune de leurs enfants, en les confiant à ces scélérats notés et diffamés par provision, en attendant l'époque prochaine où, suivant toutes les apparences, on les forcera à vuider le royaume? Non, mon très cher, c'est une affaire faite que leur extinction totale en France. Bien des gens pensent que Sa Majesté est de concert avec le parlement

Digitized by Google

dans ce coup hardi et imprévu, et que les éclaircissements qu'a fait passer au roi celui de Portugal, à propos des jésuites, n'ont pas peu contribué à amener le roi à laisser déployer à son parlement la juste indignation dont il a été saisi à la vue de tant d'attentats démontrés. J'ai vu avant-hier, avec une joie indicible, flamber au bas de l'escalier du palais la bibliothèque entière des révérends pères.

« Las, mon Dieu! me suis-je écrié avec M. Pascal, tous ces brûlés-là étaient-ils chrétiens? » Vous n'avez pas d'idée de la joie que cet arrêt a répandue dans le public. C'est un cri d'allégresse générale. Il n'est personne qui n'applaudisse au zèle efficace avec lequel les pères conscrits de notre respectable Sénat se sont comportés dans une affaire qui touche si essentiellement à la religion et à la chose publique. Quant à moi, je baise bien humblement le bas de leur robe, et je les regarde comme les conservateurs de la patrie et les restaurateurs de l'État et de la religion, qui ne peut manquer de prendre une face nouvelle, dès que ces malheureux corrupteurs des dogmes et de la morale vont se voir bâillonnés et mis hors d'état de répandre leur venin soit dans les chaires, soit dans les écoles publiques.

L'ambassadeur de Portugal a commandé à Simon six mille exemplaires du susdit arrêt pour être répandus dans sa patrie. La peau écorchée de l'hydre jésuitique vaudra dix mille écus à cet imprimeur.

Digitized by Google

J'ai composé à ce sujet l'épigramme suivante :

ÉPIGRAMME

*Sur le chagrin causé aux jésuites par l'arrêt qui les frappe.*

De Loyola les fils audacieux,
Dûment contraints à payer ce qu'ils doivent,
Sans doute sont interdits, furieux,
Du fier soufflet qu'en public ils reçoivent.
Mais un désastre encore plus affreux
Les fait trembler, prêt d'éclater sur eux.
Thémis, qu'enfin révolte leur morale,
Va, foudroyant leur code antichrétien,
Les condamner, par une loi fatale,
A devenir, s'il se peut, gens de bien.

Recevez, mon cher Desfriches, etc.

*Signé :* ROBBÉ.

NÉCROLOGIE. — *Fechter.* — Cet artiste dramatique, bien connu à Paris, et qui avait créé *la Dame aux Camélias* au Vaudeville, vient de mourir en Amérique, à l'âge de 56 ans. Il était né à Londres le 23 octobre 1823, d'un père Allemand et d'une mère Anglaise. Il a joué sur tous les grands théâtres de Paris avant de quitter définitivement la France pour l'Angleterre, puis pour l'Amérique. En 1845 il débuta à la Comédie française; il alla en suite à Berlin (1847), où il rencontra Mlle Éléo-

Digitized by Google

nore Rabut, qu'il épousa à son retour à Paris. On le vit alors successivement à l'Odéon, au Vaudeville, à l'Ambigu, à la Porte-Saint-Martin. En Angleterre, il obtint un vif succès dans l'interprétation des œuvres de Shakespeare, surtout dans *Hamlet*.

Il ne réussit pas aussi bien en Amérique, où d'ailleurs l'état de sa santé nuisit beaucoup à la suite de ses représentations. Les journaux de New-York abondent en détails que *le Figaro* reproduit en ce moment sur sa mort. Voici ceux qui nous ont paru les plus intéressants à conserver, et qui résument les dernières années de la vie de ce comédien si distingué :

« Il y a environ quatre ans, Fechter acheta une ferme de cinquante-sept acres à Quakertown, aux environs de Philadelphie. Il voulait y mener la vie d'un *gentleman farmer*, mais ses débuts en agriculture ne furent pas aussi brillants que ceux qu'il avait eus au théâtre. Il y a quelques mois, avant que la maladie le couchât sur son lit de douleur, le comédien faisait mille projets : il songeait à retourner en Angleterre, il voulait chercher des fonds pour bâtir un théâtre à New-York, y fonder un Conservatoire, une École de l'art dramatique ; il espérait même reparaître de temps à autre sur la scène. Mais ses meilleurs amis prévoyaient bien qu'aucun de ces plans ne pourrait être réalisé.

La dernière fois qu'il parut au théâtre, c'était en octobre dernier, à Boston. Il était tellement abattu que le

Digitized by Google

public s'aperçut de ses souffrances. Le général Banks, qui était un de ses amis intimes, monta dans sa loge après la représentation et l'engagea à cesser ainsi de risquer sa vie. Il suivit ce conseil et se retira dans sa propriété de Quakertown pour n'en plus sortir. Son état empira de jour en jour. L'hydropisie se joignit à la maladie de foie dont il était atteint, et il s'éteignit presque sans souffrance, le 5 août, à dix heures du matin.

D'après ses dernières volontés, ses funérailles ont été des plus simples. Ses amis intimes y ont seuls assisté.

Le cercueil renfermant son corps a eté placé dans une enveloppe d'acier qu'on a dû faire exprès et qui est elle-même dans une caisse en bois de cèdre rouge. Sur cette caisse, une simple plaque de métal portant son nom, la date de sa naissance et celle de sa mort.

Fechter reposera dans le cimetière de Mont-Vernon, à Philadelphie, où la personne qui l'a soignée jusqu'à sa dernière heure possède un terrain. »

Ajoutons que Fechter laisse une veuve et trois enfants. Sa fille Marie a chanté quelque temps, en ces dernières années, à l'Opéra-Comique, où elle s'est fait surtout remarquer dans la *Mignon* d'Ambroise Thomas.

*La Guimond.* — Cette grande dame du demi-monde d'autrefois, car elle vient de mourir à plus de soixante-dix ans, a été très célèbre sous le règne de Louis Philippe. Son salon était alors fréquenté par les hommes

Digitized by Google

politiques et littéraires les plus considérables de l'époque. On dit qu'Alex. Dumas fils s'est inspiré du souvenir de certaines circonstances de sa vie pour écrire *le Demi-Monde,* et que la baronne d'Ange ressemble à la Guimond par beaucoup de côtés intimes étudiés d'après nature, et qui n'ont pas été sans exercer une grande influence sur la valeur et le succès de la pièce.

Voici comment *l'Événement* raconte les débuts de la Guimond dans le monde de la galanterie :

« Un soir, Esther Guimond se risque au bal de l'Opéra ; elle s'habille en pierrot, mais avec toutes les coquetteries d'une gamine qui veut jeter de la poudre aux yeux : pierrot de taffetas blanc relevé de roses blanches, souliers de satin blanc, enfin des dents blanches à tout casser. Ces dents-là, elle les avait encore toutes quand elle est morte. La nuit se passe gaiement, mais, de tous les hommes qui rient avec Esther Guimond, pas un seul qui vaille la peine d'être pris au sérieux.

Le matin, une de ses amies, au bout de la rue du Bac, l'emmène pour déjeuner entre femmes. On déjeune, on babille, on sommeille ; il est midi, il faut pourtant s'en retourner chez soi. Et par un temps de chien, et pas de quoi prendre un fiacre, que dis-je? pas même un parapluie : on avait mis son dernier sou dans le pierrot de taffetas et dans les souliers de satin. Voyez-vous d'ici cette fille de vingt ans qui s'en va de la rue du Bac à la rue Saint-Lazare, n'ayant pour la sauvegarder



Digitized by Google

des moqueries des passants qu'une pelisse noire qui ne la cache qu'à moitié. Tant pis, en carnaval comme en carnaval. Voilà que, sur le pont Royal, un des gros personnages du temps, pair de France et maire d'une des trois premières villes de France, passe avec sa voiture à deux chevaux. Il remarque en souriant ces jolis pieds, chaussés de satin blanc, tout mouchetés de boue. « Qu'est-ce que cela? » dit-il. Il n'en peut croire ses yeux : la fille est jolie, — la beauté du diable ; — elle brave gaiement la pluie et le vent ; elle est fière à la riposte ; elle engueule son monde avec un esprit d'enfer. Le pair de France, un ennuyé s'il en fut, descend de sa voiture et va droit à Esther Guimond :

« Comment diable allez-vous à pied par un pareil temps et avec des souliers de satin? » Esther Guimond, qui n'avait pas ses yeux dans sa poche, répondit tout de suite : « C'est parce que je savais bien que vous me diriez de monter dans votre voiture. »

Ce qui fut dit fut fait. Le pair de France conduisit la demoiselle non pas chez elle, mais chez lui. Il avait de l'argent, il lui en donna ; il n'avait pas d'esprit, elle lui en donna. Ce fut ainsi que débuta Esther Guimond sur le théâtre de la haute galanterie. »

VARIA. — *Une Lettre inédite de Thiers.* — C'est à M. Jules Simon que la lettre suivante est adressée ; elle a été publiée par le journal *le Petit Nord*, dont M. Charles Simon,

Digitized by Google

fils du rapporteur de la loi sur l'enseignement supérieur, est le rédacteur principal. Cette lettre emprunte, surtout dans sa dernière partie, beaucoup d'intérêt aux événements actuels :

Ouchy, près Lausanne, 23 septembre 1873.

... Je vous remercie de votre lettre du 21, pour laquelle je vous dois cependant une grosse querelle. Quoi ! vous quitteriez Paris ! et pourquoi, je vous le demande ? parce que vous êtes sorti du ministère après trois ans, avec la réputation méritée d'un administrateur incomparable et d'un grand orateur, d'un citoyen sans reproche ! Et cela quand il y a si peu d'hommes aujourd'hui capables de défendre la cause d'une liberté sage, quelle que soit la forme du gouvernement ! Ce serait de la folie. Que devrais-je donc faire, moi, avec mes soixante-seize ans et avec pas mal de dégoût aussi des hommes et des choses ? Eh bien ! je prends l'univers comme Dieu l'a fait, et, soyez-en sûr, il en a fait une grande et sublime chose, laborieuse pour ceux qui l'habitent, mais où le prix est pour ceux qui ont le courage de travailler et de marcher jusqu'au bout. On n'a le mot de l'énigme qu'à la porte de sortie ; mais, en attendant, le spectacle est sublime, et les émotions qu'on y éprouve, mêlées de peines et de plaisirs, valent bien qu'on s'y résigne.

...Ce sont les électeurs qui ont commis une faute [1], et c'est à nous à la réparer. Il n'est pas possible qu'on ne puisse pas donner à la France un gouvernement libéral et modéré. Songez que vous avez peut-être quinze ans de moins que moi, et que vous devez par conséquent à notre patron, la Providence, un tiers de journée au moins.

A vous de cœur, A. THIERS.

1. Allusion à l'élection de M. Barodet.

Digitized by Google

*Jules Janin et la Calligraphie.* — Nous trouvons dans le *Journal des Débats* l'éloge suivant de l'écriture et de la calligraphie, éloge auquel l'intervention de Jules Janin donne une saveur toute particulière :

« Il fut un temps, le bon vieux temps, où l'on se glorifiait volontiers de ne savoir pas écrire. Nous en sommes loin aujourd'hui ; mais combien de gens mettent leur vanité à écrire d'une manière illisible ! Notre bon Janin n'était pas de ces gens-là. Il n'était pas un maître en calligraphie, les vieux compositeurs du *Journal des Débats* doivent s'en souvenir ; mais avec quelle bonne grâce et quelle contrition exemplaire il se confessait d'avoir si mal profité des leçons de son professeur d'écriture ! « Vous me demandez, disait-il il y a quelque vingt ans à l'auteur d'un petit livre que nous avons sous les yeux, vous me demandez une préface à vos *Lettres sur l'Écriture*, et j'ai bien peur que vous vous rappeliez en ce moment les ilotes chancelant sous l'ivresse que les gens de Sparte exposaient aux yeux de leurs enfants pour leur apprendre à boire comme il convient à d'honnêtes gens. » A quoi il ajoutait avec son aimable bonhomie : « Bien écrire indique un certain goût dans l'esprit, un ordre, une élégance, une concision, un arrangement, une minutie heureuse. Eh ! laissez dire les griffonneurs qui semblent dédaigner cet art utile et charmant : plus d'un grand poète et plus d'un grand prosateur leur donneraient à l'instant même

Digitized by Google

un démenti sans réplique. Il n'y a rien de plus exact et de plus net que l'écriture de Racine; il n'y a rien de plus aimable à voir que l'écriture de La Fontaine; une lettre de Massillon ferait honneur au plus habile écrivain; Bossuet, de sa main ferme, écrivait à grandes enjambées des pages immortelles et très lisibles; Fénelon, le grand archevêque, était un maître écrivain; J. J. Rousseau a vécu de son métier de copiste; on admire à bon droit les belles pages de S. M. le roi Louis-Philippe : il était le premier à honorer les belles écritures... »

*Le Boulevard Mazas.* — Voici une remarque fort juste faite par *le Charivari* à l'occasion du débaptisement d'un certain nombre des rues de Paris qui vient d'être décidé par le Conseil municipal :

« Je voudrais voir nos édiles se persuader que, de tous les moyens d'honorer un grand homme, le parrainage d'une rue quelconque est l'un des moins sûrs.

Il suffit de l'installation d'un établissement fâcheux dans la rue la plus innocente pour lui donner tout aussitôt, et pour donner par ricochet à celui dont elle porte le nom, un vernis très désagréable. Le boulevard Mazas en est la preuve.

Le lecteur sait-il ce que c'était que Mazas?

Un vaillant soldat, mort colonel à Austerlitz, après s'être distingué, à la tête de la 34e brigade, dans

Digitized by Google

vingt-six combats, un siège et trois batailles rangées.

Son héroïsme lui avait valu de ses compagnons d'armes ce surnom caractéristique : *le Brave*.

Un décret de 1806, voulant honorer la mémoire du *Brave*, donna son nom à une place de Paris.

Or qu'advint-il ?

Que plus tard la fameuse prison cellulaire emprunta son nom à la place, et que, depuis, la locution « digne de Mazas » est devenue, dans le langage courant, l'équivalent de : « ne valant pas même la corde pour le pendre ».

Honorez donc vos grands hommes !

*Un Portrait de Lamartine.* — C'est notre confrère Chapron qui le trace dans les termes suivants, que reconnaîtront pour bien exacts ceux qui, comme nous, ont souvent rencontré Lamartine dans ses dernières années :

« Au collège nous étions tous éperdument épris de Hugo et de Lamartine ; nous mettions le meilleur de notre âme, à l'étude du soir, la narration latine finie, à perpétrer des alexandrins que nous dédiions à ces deux géants. Ces alexandrins naïfs, où l'épithète, la facile épithète, jouait le plus grand rôle, prenaient le chemin de Guernesey ou de la rue de la Ville-l'Évêque. Hugo, éternellement jeune, faisait bon accueil, là-bas, sur la terre d'exil, à nos juvéniles enthousiasmes ; il répondait. Ces niaiseries d'adolescent étaient en somme,

Digitized by Google

pour lui, comme un écho de la patrie absente et follement aimée. Lamartine, sombre, replié sur lui-même, arrivé presque en bas du fatal versant, ne répondait guère. Peut-être, en recevant ces dithyrambes, à la confection desquels le *Dictionnaire des rimes* n'était point étranger, avait-il — le douloureux désabusé — un de ces pâles sourires qui ressemblent à un soleil d'hiver.

J'ai eu, tout jeune homme, la désillusion d'apercevoir le grand poète. Il était fort vieux déjà, de taille svelte et nullement voûté. Il se promenait, place de la Concorde, appuyé sur le bras d'un ami plus jeune. Qui eût reconnu Lamartine? La tête, étroite, busquée en avant, à nez trop effilé, était la tête de ces diplomates à cerveau vide, idéal de M. de Metternich, qu'a si plaisamment raillés Stendhal; la figure, jadis maigre, était alors parcheminée. Il n'y avait rien, absolument rien, dans cette face assez haute et assez élégante, mais d'une banalité froide : les restes d'un homme qui aurait été un agréable valseur. Son compagnon lui parlait assidûment; lui laissait échapper de rares monosyllabes. L'œil, qui parfois révèle tant de choses chez les vieillards, était fixe et sans flamme. Je me sentis *tout chose* en regardant marcher ce cadavre, dont les os devaient rendre un bruit, et je crois bien, sur l'honneur, que j'eus comme un picotement dans les fosses nasales. Songez donc! je n'avais pas dix-huit ans encore. Cet homme-là était

Digitized by Google

Lamartine! l'amant d'Elvire! Ah! Graziella! *povera* Graziella! pauvre petite cigarière amoureuse, amoureuse folle, amoureuse jusqu'à en mourir! Quel drôle de goût! »

---

# VARIÉTÉS

---

## MORT ET TESTAMENT DE VICTOR COUSIN

---

Nous trouvons dans la curieuse étude que M. d'Haussonville vient de publier dans la *Revue des Deux Mondes* sur Mérimée, et dont nous parlons plus haut, une lettre inédite et bien intéressante, dans laquelle l'auteur de la *Chronique de Charles IX* raconte les derniers moments du philosophe Victor Cousin, mort le 14 janvier 1867 à Cannes, où Mérimée se trouvait en même temps que lui. Voici cette lettre :

Cannes, 18 janvier 1867.

Je viens d'assister à de tristes scènes. J'ai vu mourir ce pauvre Cousin de la façon la plus déplorable. La veille, il avait été plein de verve et d'esprit, en apparence mieux portant que jamais; le matin, il travaillait encore, causait avec gaieté et faisait des projets. Il s'est plaint d'une envie de dormir invincible, qui n'avait rien de surprenant, car la nuit précédente il n'avait pas dormi.

Digitized by Google

C'est pendant son sommeil que l'apoplexie l'a frappé. Il n'a pas repris connaissance, il n'a pas même rouvert les yeux; mais la vie matérielle a encore duré près de vingt heures. Il faisait entendre des râlements horribles pour les assistants, et cependant il n'y avait pas dans sa figure la moindre contraction. Les médecins disaient qu'il ne souffrait pas : c'était la dernière lutte du corps déjà abandonné par l'intelligence. En le voyant ainsi, on ne pouvait s'empêcher de souhaiter que la mort vînt. Si on fût parvenu à sauver le corps, il serait demeuré longtemps encore peut-être comme un cadavre galvanisé. Je n'ai jamais rien vu de plus déplorable que le contraste entre les gémissements et les mouvements automatiques de cette agonie et le calme extraordinaire des traits du visage. L'approche de la mort donne une certaine beauté, à part même du respect qu'elle inspire. Tout cela se passait par une nuit lugubre, avec un vent et une pluie horribles...

P. MÉRIMÉE.

Voici maintenant le testament de M. Cousin, auquel la susdite lettre donne une sorte d'actualité, et qui est, dans tous les cas, un document trop important pour que nous ne nous empressions pas de saisir cette occasion de le publier. Ce testament est donné ici pour la première fois dans son intégrité; nous ne l'avions cité jadis que par extraits, au moment de la mort de Cousin, dans une petite Revue depuis longtemps disparue. Il a donc en quelque sorte aujourd'hui l'intérêt et la valeur d'un document en partie inédit et tout au moins complet.

Digitized by Google

*Testament de M. Victor Cousin.*

Ceci est mon testament.

J'institue pour mes légataires universels en pleine et entière propriété, conjointement et avec accroissement entre eux, MM. Frémyn, notaire à Paris; Mignet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, et Barthélemy Saint-Hilaire, membre aussi de cette Académie. Ces trois amis réunis disposeront de tout ce que je laisse, à moins que je n'en détermine moi-même l'emploi par des codicilles successifs, mon intention étant par ces divers codicilles de consacrer ma fortune à la philosophie, à l'Université, à l'amitié.

Fait à Paris, le 1er octobre 1863.

(*Signé*) V. Cousin.

*Codicille à mon testament.*

Je lègue à l'Université, à laquelle je dois le peu que je suis, le meilleur de ma très humble fortune, à savoir ma bibliothèque, y compris mes collections d'art, d'autographes, de gravures historiques, le tout estimé à 7 ou 800,000 francs, avec une rente perpétuelle de 10,000 francs en 3 pour 100, destinée à subvenir à tous les frais d'entretien et de garde de ladite bibliothèque, des collections qui en dépendent et du mobilier qui s'y rapporte, en sorte que ce legs ne puisse jamais rien coûter à l'Université.

Digitized by Google

Je n'y mets que les conditions suivantes :

1° Ma bibliothèque restera dans le local qu'elle occupe aujourd'hui, et prendra le titre de *Bibliothèque de M. Cousin;* et jamais, sous aucun prétexte, elle ne sera réunie à la bibliothèque de l'Université ni à aucune autre bibliothèque.

2° On ne prêtera au dehors et on ne laissera sortir ni manuscrit ni livre : tout sera consulté, examiné, lu sur place, comme au *British Museum* de Londres.

3° Cette bibliothèque, contenant surtout des livres rares et précieux, avec de riches reliures, anciennes et modernes, n'est évidemment pas faite pour des jeunes gens et pour le premier venu; elle convient particulièrement aux membres de l'Institut, aux membres de l'Université ou à d'autres personnes notoirement occupées de recherches philosophiques, historiques et littéraires. Elle sera donc seulement ouverte deux ou trois jours par semaine, de dix à trois heures. On n'y sera admis que sur un billet donné par le recteur de l'Académie de Paris ou par le bibliothécaire en chef, qui sera, autant que possible, un membre de l'Institut.

Le personnel de cette petite bibliothèque sera composé d'un bibliothécaire en chef, d'un sous-bibliothécaire et d'un garçon de bureau chargé de tout le matériel.

Le bibliothécaire en chef recevra 4,000 francs de traitement, le sous-bibliothécaire 2,000 francs, et le

Digitized by Google

garçon de bureau 1,000 francs, avec les autres avantages des garçons de bureau de la Sorbonne.

Les 3,000 francs restants seront affectés aux menus frais du service, surtout à l'achat et à la reliure des livres ou manuscrits qui paraîtront pouvoir enrichir la bibliothèque.

Le bibliothécaire, le sous-bibliothécaire et le garçon de bureau seront nommés par le ministre de l'instruction publique; mais, pour cette fois, je prie M. le ministre de me permettre d'user ici du droit de première nomination, et de désigner pour bibliothécaire en chef M. Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, qui, par amitié pour moi, voudra bien accepter cette modeste fonction et la garder au moins quelques années. Il connaît parfaitement ma bibliothèque; il sait dans quel esprit elle a été formée et quel esprit il faut apporter à sa conservation et à son accroissement. Il présentera au ministre le sous-bibliothécaire, qui devra être un agrégé de philosophie, d'histoire ou de littérature, ayant le goût des livres; et je nomme pour garçon de bureau mon domestique Morin, ancien sous-officier de la garde impériale, homme honnête, exact, laborieux, qui seul logera à la Sorbonne dans son logement actuel, comme préposé à la garde du dépôt.

Plus tard, j'adresserai à M. B. Saint-Hilaire des instructions détaillées et peut-être un catalogue, ou du moins une description générale de ma bibliothèque;

Digitized by Google

mais le présent acte suffit à en assurer après moi l'intégrité, la durée et le meilleur emploi. Cette bibliothèque est mon œuvre la moins imparfaite, et c'est à elle que je confie ma mémoire dans l'Université, qui m'a toujours été une seconde patrie dans la grande.

Fait en Sorbonne, ce 15 octobre 1863.

(*Signé*) VICTOR COUSIN.

Remis à M. Fremyn, notaire, mon exécuteur testamentaire.

*Second codicille à mon testament.*

Mes domestiques.

Je lègue aux époux Morin conjointement, bien entendu s'ils restent à mon service jusqu'à ma mort, une rente perpétuelle de 200 francs en 3 p. 100; je leur lègue en outre, et toujours conjointement, une somme de 2,000 francs une fois payée, qu'ils emploieront à leur gré;

De plus, mon linge, mes habits, ma vaisselle, les meubles à mon usage et qui ne peuvent faire partie du mobilier de ma bibliothèque, à savoir : dans ma chambre à coucher, mon lit, ma toilette, table de nuit; dans mon cabinet de toilette, l'armoire à habits, mais non le secrétaire où sont mon argent et mes papiers.

Je donne à Morin une de mes montres d'or, celle

Digitized by Google

qu'il a tant de fois remontée, et je le prie de la porter en souvenir de moi.

J'entends que ces bonnes gens soient mis en jouissance de ces modestes avantages le plus tôt possible et sans aucuns frais quelconques.

Dans le codicille relatif à ma bibliothèque, l'Université a été priée de vouloir bien laisser à mes deux domestiques le logement qu'ils occupent actuellement. Morin, ancien brigadier de la garde impériale et décoré de la médaille de Crimée, qui sait lire et écrire et connaît bien ma bibliothèque, est très capable d'en être le gardien, et je l'ai désigné pour être le garçon de bureau chargé de la tenir propre, et même, les jours de service public, d'assister le sous-bibliothécaire pour donner les livres et les remettre à leur place. Il recevra un traitement de 1,000 francs en qualité de garçon de bureau, avec les petits avantages attachés en Sorbonne à cette fonction. Je n'ai pas besoin de le recommander à M. B. Saint-Hilaire, qui le connaît et l'apprécie.

Je les prie de penser quelquefois à leur vieux maître, qui leur était sincèrement attaché et pour eux-mêmes et pour leur grand'mère Mme Blanchard.

Fait à Cannes, le 20 novembre 1863.

(*Signé*) V. Cousin.

*Troisième codicille.*

Je laisse beaucoup de papiers, des lettres à moi

Digitized by Google

adressées depuis plus de trente ans par des personnes célèbres, formant une correspondance assez vaste, littérairement et politiquement précieuse. Je laisse aussi une foule de notes pour de nouveaux ouvrages ou pour l'amélioration de mes ouvrages anciens. J'entends que ces manuscrits de toute sorte soient remis à mes deux amis MM. Mignet et Barthélemy Saint-Hilaire, auxquels je les donne et lègue en toute propriété pour en faire l'emploi qu'ils jugeront convenable, leur laissant le droit de publier ou de supprimer ces divers écrits, en un mot, d'en disposer absolument.

J'incline à croire que, de tant de lettres par moi reçues et de celles écrites par moi qu'on pourrait demander à divers amis bien connus, on pourrait composer une sorte de biographie entremêlée de correspondances dans le genre de celle que le jeune Fichte a composée à son père, ou de la biographie et correspondance de Hume par Burton. Je soumets cette idée à M. Saint-Hilaire, qui connaît les deux ouvrages en question. Il y a parmi mes papiers bien des lettres de MM. de Biron, Royer-Collard, Galuppi, Van Hensde, Hamilton, Brandis, Schlesesmacher, Hegel, Schelling, qui ne seraient pas sans intérêt pour le public, sans parler de celles de personnages tels que MM. Molé, Chateaubriand, Guizot, Thiers et bien d'autres.

Fait à Cannes, le 20 novembre 1863.

(*Signé*) V. COUSIN.

Digitized by Google

*Quatrième codicille.*

Je supplie M. Mignet, membre de l'Académie française, membre aussi et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, de me permettre, en dehors du legs général, de lui offrir et de lui léguer 6,000 de rente perpétuelle en 3 p. 100 sur les fonds français, comme une faible récompense des peines que lui pourra donner l'exécution de mon troisième codicille, surtout comme un souvenir de notre longue amitié. Depuis 1821, j'ai eu beaucoup à me louer de lui, jamais à m'en plaindre. Je ne connais pas d'homme plus loyal et d'une délicatesse qui s'allie rarement à tant de droiture.

J'espère que, quand il connaîtra l'état de mes affaires et verra que ce legs ne fait tort à rien ni à personne, il ne me fera pas le chagrin de la refuser. Je lui serre la main une dernière fois.

Fait à Cannes, le 20 novembre 1863.

(*Signé*) V. Cousin.

---

Georges d'Heylli.

*Le Gérant*, D. Jouaust.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 17 — 15 SEPTEMBRE 1879

---

SOMMAIRE.

Aloïsius Bertrand. — Lettres inédites. — L'Indiscipline des Comédiens. — Nécrologie : Belval, Marié, le baron Taylor, Cham, Hostein.

*Varia.* — La Rue du Bac. — Un Portrait de Vermesch. — Pourquoi Musset détestait les chiens. — Un Livre de cantiques. — Curiosités généalogiques. — Le verbe *bombarder*.

---

ALOISIUS BERTRAND. — Qui connaît encore aujourd'hui cet écrivain de l'école romantique, poète original et exquis dont Sainte-Beuve disait : « Il me fait l'effet d'un orfèvre ou d'un bijoutier de la Renaissance », et que plus tard Victor Hugo et David (d'Angers), confirmant l'opinion du célèbre critique, appelaient « un ad-



Digitized by Google

mirable artiste » ? M. Auguste Dide a cherché récemment à reconstituer, à l'aide de papiers inédits, la curieuse personnalité de ce poète oublié, et nous allons faire quelques emprunts à son intéressante étude, qui a paru au *Journal officiel*.

Aloïsius Bertrand se prénommait beaucoup plus simplement Louis ; mais *Louis Bertrand*, cela eût semblé bien commun aux fervents de l'école romantique, et de là vint la transformation du prénom de Louis en celui d'Aloïsius, beaucoup plus conforme aux usages de la susdite école. Né en Italie en 1807, Bertrand vint à Dijon en 1814; c'est là qu'il fit ses études et qu'il publia ses premières œuvres dans les journaux et revues de sa province. C'est en 1828 seulement qu'il se rendit à Paris, tout plein d'espoirs littéraires qui devaient être trop tôt déçus. Il raconte à sa famille et à ses amis, dans des lettres fort touchantes, tous les déboires qu'il a à subir tout d'abord :

« Comment me ferait-on accueil? écrivait-il : j'ai l'aspect d'un pauvre diable; ma redingote est râpée, mon feutre déformé, mes cheveux peignés comme des broussailles. » Les éditeurs lui fermaient leur porte; les rédacteurs de journaux le « toisaient » avec dédain. Seuls les poètes se montraient pour lui accueillants et aimables. Bertrand parle avec émotion de l'hospitalité cordiale que Victor Hugo lui donna à plusieurs reprises, des encouragements que lui offrit Sainte-Beuve, de la

Digitized by Google

bienveillance que lui témoigna Émile Deschamps. « A Paris, disait notre provincial, il n'y a de fraternité que chez les poètes. » Nous voilà bien loin du *genus irritabile vatum...* »

Lorsque Aloïsius Bertrand eut composé un assez grand nombre de petits poèmes pour en former un volume, il se mit à la recherche d'un éditeur. C'était une rude et difficile odyssée, s'il faut s'en rapporter à cette lettre écrite par lui à sa mère et à sa sœur le 8 août 1829 :

Vous ne pouvez vous imaginer combien sont stupides et voleurs la plupart des libraires de la capitale. Je suis maintenant en marché avec un libraire et sur le point de lui vendre un manuscrit. Cependant je crains que cela ne manque, par des circonstances particulières. Voici comment : je suis presque sans chaussures, mon habit est usé sur le devant; je ne puis donc aller voir ce libraire que le soir, et alors il n'est jamais chez lui. Je lui écris, il me répond, et cela n'amène aucun résultat. C'est aussi en partie ma toilette qui m'empêche de poursuivre la représentation d'une pièce reçue au Vaudeville, d'en faire recevoir une autre aux Nouveautés, et qui me fait négliger Victor Hugo et ses amis. Dans quelques jours je saurai à quoi m'en tenir sur mon libraire : je ne lui donne point mon manuscrit à moins de 400 francs. Mon intention était, n'ayant point encore reçu votre lettre, de vous écrire aussitôt la conclusion de cette affaire, et, s'il en est comme je l'espère, de vous envoyer la moitié de la somme que je toucherai, de plus à chacune une robe.

Hélas! ces touchantes espérances ne se réalisèrent pas, et l'éditeur renvoya à notre poète son manuscrit,

Digitized by Google

qu'un autre éditeur accepta ensuite, et qu'il allait publier lorsqu'il vint subitement à faire faillite. Bertrand à retracé dans des lettres jusqu'à présent inédites tous les tourments et les tristesses de ces premiers débuts dans la carrière littéraire :

... Non, ne croyez point que je vous aie oubliées un seul moment, écrit-il encore à sa mère et à sa sœur. J'espérais toujours avoir à vous apprendre quelque retour inespéré de fortune, quelque succès qui compenserait mon silence à votre égard. Mais l'objet de mes désirs m'échappait toujours, et toujours je le poursuivais. C'était surtout le soir, quand j'étais seul dans ma chambre, que je sentais toute l'horreur de la situation où je vous ai laissées ; j'avais continuellement devant les yeux le spectacle de votre abandon, je me dévorais nuit et jour le cœur. Oh ! ce n'est point seulement la faim et le froid que j'ai souffert ! J'ai maintenant acquis toute la science du monde et du malheur, mais aussi j'ai amassé dans mon cœur des trésors pour l'avenir. Ah ! croyez-le, mon amour pour vous demeure debout au milieu de tous mes débris. Je sens chaque jour davantage que le bonheur ne réside qu'au sein des affections du berceau. Oh ! mon héroïque mère, oh ! ma bonne petite sœur Isabelle, combien je pleurerais si je vous pressais sur mon cœur ! Pourquoi ne serions-nous pas réunis bientôt pour ne plus nous séparer ? Il faut croire à une Providence, puisque j'ai vécu à Paris neuf mois sans ressources, sans appuis. Relevez votre cœur moi l'adversité me briserait plutôt que de me plier : aux grands cœurs les grandes infortunes. J'ai plus d'une fois partagé mon dîner, c'est-à-dire mon pain, avec de plus malheureux que moi. C'était une consolation.

Il avait alors terminé un volume intitulé : *Gaspard de*

Digitized by Google

*la nuit*, fantaisie à la mémoire de Rembrandt et de Callot, et pour la publication duquel l'éditeur qu'il cherchait en vain fuyait chaque jour devant lui et de plus belle. Il parvint enfin, en 1830, à faire accepter son manuscrit à l'éditeur Renduel, qui le lui paya 150 francs, en s'engageant à faire une édition de grand luxe. Mais, hélas! Renduel ne devait pas davantage tenir sa promesse!

« Impatienté par les retards que le libraire Renduel apportait à la publication de son livre, nous dit M. Dide, Bertrand, un matin, alla frapper à la porte de l'oublieux éditeur. Ne le trouvant pas au logis, il lui laissa ce joli sonnet :

*A M. Eugène Renduel.*

Quand le raisin est mûr, par un ciel clair et doux,
Dès l'aube, à mi-coteau, rit une foule étrange :
C'est qu'alors dans la vigne, et non plus dans la grange,
Maîtres et serviteurs, joyeux, s'assemblent tous.

A votre huis, clos encor, je heurte. Dormez-vous?
Le matin vous éveille, éveillant sa voix d'ange.
— Mon compère, chacun, en ce temps-ci, vendange;
Nous avons une vigne : eh bien, vendangeons-nous?

Mon livre est cette vigne, où, présent de l'automne,
La grappe d'or attend, pour couler dans la tonne,
Que le pressoir noueux crie enfin avec bruit.

J'invite mes voisins, convoqués sans trompettes,
A s'armer promptement de paniers, de serpettes.
Qu'ils tournent le feuillet : sous le pampre est le fruit.

Digitized by Google

« Renduel resta sourd à ce gracieux appel. Aloïsius, plus malade, revint à l'hôpital, pour n'en plus sortir cette fois. La veille de sa mort, qui eut lieu en 1841, il reçut la visite de David (d'Angers). Averti par quelques amis, le grand sculpteur se rendit vers Bertrand, dont il admirait passionnément le talent. « J'ai passé plusieurs heures auprès de son lit, écrivait David à Sainte-Beuve. Ses yeux, quoique brillants encore, ne distinguaient plus les objets qu'avec difficulté ; il cherchait à rassembler ses idées qu'il exprimait par des phrases fiévreuses et inachevées. Votre nom, mon cher Sainte-Beuve, était souvent prononcé par lui. Il disait : « Puisque vous tenez tous à ce que mon *Gaspard de la nuit* soit imprimé, tâchez de le retirer des mains de Renduel ; mais, hélas ! j'ai bien des choses à y retoucher !... Je ferai cela quand je pourrai me lever, ce qui ne sera pas long, je l'espère... » Il voulait dire d'autres choses, mais de pénibles idées semblaient retenir ses paroles sur ses lèvres mourantes ; ensuite il me disait : « Parlez-moi, car je ne vois plus. » Vers neuf heures, le lendemain matin, je me présentai à l'hospice Necker : « Il est inutile d'aller plus loin, Monsieur, me dit le portier, le n° 6 vient de mourir. » Déjà son corps avait été transporté dans l'ensevelissoir. »

David d'Angers, Sainte-Beuve et Victor Pavie rachetèrent au libraire Renduel le manuscrit de *Gaspard de la nuit,* et en donnèrent à Angers une édition très artistique, devenue rare et très recherchée aujourd'hui des

Digitized by Google

bibliophiles. Une seconde édition de ce livre a été publiée par Charles Asselineau en 1869; elle est également épuisée. Ne se trouvera-t-il pas, conclut M. Dide, un libraire assez ami des curiosités littéraires pour nous rendre de nouveau cet ouvrage d'Aloïsius Bertrand, si peu connu de la génération actuelle, et pour publier les autres œuvres absolument inédites de cet autre Hégésippe Moreau, qui a fini si tristement, comme le doux poète de Provins, sur un grabat d'hôpital?

LETTRES INÉDITES. — Nous trouvons, dans des catalogues de ventes récentes (Fillon et Charavay), l'indication de trois curieuses lettres inédites de Lafayette, d'Ingres et de Raspail, que nous croyons devoir reproduire ici.

*Lafayette.* — Très importante lettre politique, écrite pendant son exil, où il se justifie, en termes très énergiques, des accusations portées contre lui :

Je ne puis pas me faire à l'idée qu'on m'ait jamais regardé comme un ennemi de la France... Si tout le monde, j'entends ceux dont la probité et les lumières peuvent et doivent avoir de l'influence, ne se réunissent pas religieusement pour le maintien de la constitution actuelle, si les haines, les souvenirs, les amours-propres, les partis, l'impression des peines et des malheurs, ne sont pas sacrifiés à la tranquillité publique, au bien général, il n'y a pas de salut, et sans ces sacrifices, il n'y a pas de vertus, il n'y a pas de probité réelle. Le devoir de chacun est, plus que jamais, de concourir au bien de tous,

Digitized by Google

et ainsi seulement on peut sauver cette belle et bonne France, ce peuple léger, mais bon, excellent, aimable, qu'on ne cesse d'aimer, même quand on est malheureux par lui ou en son nom, et auquel aucun autre ne ressemble. Voilà mon Évangile.

*Ingres.* — Fragment d'une lettre adressée, le 4 avril 1848, au graveur Paulin. On était alors en pleine période électorale, et le nom du grand peintre était porté sur une liste de candidats à l'Assemblée constituante. Voici comment il s'en explique à son ami :

... Effectivement, ce n'est pas sans surprise que je me vois désigné comme candidat à l'Assemblée constituante; mais, tout en étant on ne peut plus flatté de cette distinction, je ne crois pas pouvoir l'accepter, ni, par conséquent, devoir me présenter à la réunion de la Société des artistes industriels, attendu que moi, simple artiste, quoique tout dévoué à la République, je n'ai nullement l'habitude de parler en public, que je suis très peu versé dans les choses de haute législation, que j'ai l'ouïe fort dure, et que, de plus, mes occupations d'art et mes devoirs de professeur ne me laisseraient pas le temps de satisfaire à un témoignage aussi éclatant de la confiance de mes concitoyens...

*Raspail.* — Très curieuse lettre adressée, en 1866, à M. G. Mabru, et dans laquelle il s'exprime ainsi sur le journalisme :

C'est une grande mascarade de marionnettes dont Loyola tient la ficelle... la cause du progrès n'a pas de plus cyniques ennemis; sans y trop songer, il propage les germes de la civilisation, comme l'oiseau de proie dissémine dans les lieux

Digitized by Google

incultes les graines qui lui tombent du bec. Par la grande révolution que 89 a inaugurée, tout profite à la diffusion des lumières, tout, jusqu'aux mauvaises intentions.

L'INDISCIPLINE DES COMÉDIENS. — L'excellent baryton de l'Opéra, M. Lassalle, a failli résilier tout récemment son engagement avec son directeur, M. Vaucorbeil, parce que ce dernier avait cru devoir prononcer contre son pensionnaire l'amende que le règlement inflige à tout artiste qui manque une répétition ou qui s'y présente en retard. Grande fureur de M. Lassalle, qui se trouve sans doute au-dessus du règlement, puis envoi de démission, échange de papier timbré et tout ce qui s'ensuit. Mais, quelques jours après, le chanteur indiscipliné reconnaît ses torts, le directeur accepte ses excuses, et tout finit, en somme, pour le mieux, puisque le règlement a eu raison et que M. Lassalle nous reste.

Il paraît qu'au siècle dernier, si nous en croyons le remarquable recueil de documents inédits provenant des archives, et que M. Campardon vient de publier sous ce titre : *Les Comédiens du Roi de la troupe française* (pendant les deux derniers siècles), les choses se passaient d'une manière souvent bien autrement grave. Voici, en effet, une petite histoire qui a pour point de départ, comme dans l'affaire Lassalle, l'arrivée en retard d'un comédien à une représentation. On voit qu'alors les disputes, commencées entre deux portants, se continuaient parfois jusque dans la rue :

Digitized by Google

« A la deuxième représentation de *Caliste* (tragédie de Colardeau), le sieur Florence, qui y joue un rôle, tardait à venir. Le sieur La Rive, semainier, envoie le faire avertir et exciter sa paresse. Celui-ci n'en tient compte, répond impertinemment au messager et, à son arrivée, gourmande le sieur La Rive, lui met le poing sous le nez, ce qui occasionne une rixe entre eux sur la scène même. Ils étaient habillés; ils tirent leur sabre de théâtre et se battent dans l'enfoncement. Les spectateurs crurent que c'était un jeu de leur rôle et ne se pressèrent de les séparer que lorsqu'on vit que c'était sérieux. Ils se donnèrent rendez-vous le lendemain aux Champs-Élysées, et, le sieur La Rive ayant désarmé trois fois son adversaire, on les sépara. Ils furent traduits devant M. Le Noir, lieutenant de police, qui les fit s'embrasser, et envoya cependant le sieur Florence au fort l'Évêque pour son insubordination et son manque d'égards au public. Il y est resté dix jours et en est sorti avant-hier. »

Nécrologie. — Ils sont nombreux, les morts célèbres de cette quinzaine, et ils appartiennent tous à la grande famille des artistes.

Le premier en date est un ancien chanteur de l'Opéra, connu sous le pseudonyme de *Belval*, et qui, de son vrai nom, se nommait Gaffiot. Il fut attaché à notre première scène lyrique de 1855 à 1876. Il a fait applaudir sa

Digitized by Google

belle voix de basse profonde dans les reprises des *Huguenots,* de *la Juive,* de *Robert le Diable,* etc., et il a surtout laissé son nom aux créations suivantes : Gargantua, dans *Pantagruel* (1855) ; Stello de *la Magicienne* (1858) ; Soliman, dans *la Reine de Saba* (1864) ; l'archevêque Turpin, dans *Roland à Roncevaux* (1864); Pedro, dans *l'Africaine* (1865); le roi, dans *Hamlet* (1868), etc.

*Marié.* — Cet autre ancien chanteur de l'Opéra vient également de mourir à Compiègne à l'âge de 78 ans. Il avait d'abord réussi dans la musique instrumentale, ayant remporté au Conservatoire un prix de contrebasse en 1829. Son meilleur rôle, à l'Opéra, a été celui d'Éléazar, dans *la Juive.* La voix de cet artiste distingué présentait une rare particularité : il chantait avec un égal succès les ténors, les barytons et les basses, et se signala en effet dans divers rôles écrits pour ces voix différentes.

Le chanteur Marié, qui se nommait de son vrai nom Marié de l'Ile (Claude-Marie-Mécène), a laissé cinq filles, dont quatre sont plus ou moins célèbres comme cantatrices : 1° Mme Galli, dite Galli-Marié, qui à créé le principal rôle de la *Mignon* d'Ambroise Thomas à l'Opéra-Comique ; 2° Irma Marié, qui est devenue la femme de M. Colonne, l'habile chef d'orchestre et directeur des concerts du Châtelet ; 3° Paola Marié, qui a créé *la Fille de madame Angot,* qu'elle chante en ce moment avec

Digitized by Google

Capoul en Amérique; 4° Mécéna Marié, diva d'opérette à l'Alhambra du faubourg du Temple; 5° Jeanne Marié, qui ne paraît pas devoir se destiner au théâtre.

Viennent ensuite deux hommes bien populaires et qui auront laissé une vive trace de leur passage en ce monde, l'un par le bien qu'il a fait, l'autre par la gaieté et par l'esprit qu'il a répandus autour de lui dans de spirituelles pochades qui ont toujours eu comme premier mérite de n'être jamais blessantes pour personne.

*Le Baron Taylor.* — Isidore-Justin-Séverin, baron Taylor, était né à Bruxelles le 5 août 1789; il venait donc d'entrer, depuis un mois, dans sa quatre-vingt-onzième année. Il avait passé, pendant sa longue existence, par bon nombre de situations qui eussent suffi pour le mettre en grande évidence : chef d'escadron d'état-major, commissaire royal près le Théâtre-Français, commissaire royal en Orient pour aller chercher l'obélisque du Luxor, inspecteur général des établissements des beaux-arts, membre de l'Institut, sénateur, grand officier de la Légion d'honneur (le 6 février 1877, c'est-à-dire quarante ans après avoir été créé commandeur) et décoré de je ne sais combien d'ordres étrangers. Ce n'est pas toutefois en raison de ces hautes positions et de ces divers honneurs que le nom du baron Taylor a mérité de vivre éternellement dans la mémoire des hommes, et surtout dans celle des artistes de tous les

Digitized by Google

genres, mais bien grâce à ses fondations philanthropiques, aujourd'hui si prospères, et qui viennent en aide à tant d'intéressantes situations.

On sait que le baron Taylor a fondé successivement, de 1840 à nos jours, cinq sociétés mutuelles de secours et de protection dont voici la nomenclature :

Association des artistes dramatiques ; — Société des musiciens ; — Société des artistes peintres ; — Association des inventeurs et artistes industriels ; — Association des professeurs.

Voici maintenant le bilan financier actuel de ces cinq Sociétés. Nous ne parlons ici que des rentes qu'elles possédaient à la date du 25 juillet de la présente année :

| | |
|---|---|
| Artistes dramatiques. . . . . | 102,400 |
| Artistes musiciens. . . . . | 69,200 |
| Artistes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs. . . . . | 57,705 |
| Inventeurs et artistes industriels. . . . . | 10,225 |
| Membres de l'enseignement. . . . . | 12,090 |
| Sociétés des gens de letrres. — M. le baron Taylor a remis au Comité, en différentes fois, 110,000 francs, qui ont fondé la rente que possède maintenant cette société, et qui se monte à. . . . . | 21,189 |
| *A reporter*. . . | 272,809 |

Digitized by Google

| | |
|---|---|
| *Report.* . . | 272,809 |
| Société des auteurs et compositeurs dramatiques. — M. le baron Taylor a remis à cette Société un capital de 23,000 fr., représentant une rente de. . . . . | 1,150 |
| Total. . . . | 273,959 |

| | |
|---|---|
| Capital des rentes ci-dessus, au cours moyen et en comptant les obligations au taux du remboursement. . . . . | 7,613,700 |
| Sommes distribuées en pensions et secours. | 3,970,000 |
| Total. . . . | 11,583,700 |

Les comptes des Sociétés des gens de lettres et des auteurs dramatiques méritent une mention spéciale.

Ce n'est point le baron Taylor qui a fondé ces sociétés; mais, en apprenant qu'elles avaient besoin d'être aidées, il crut devoir leur prêter l'appui de son influence et de ses relations. La Société des gens de lettres, par exemple, n'avait pas un sou. A l'aide d'une loterie, il lui apporta d'abord les premiers cent mille francs qui l'aidèrent à se constituer.

Plus tard, en 1869, nommé sénateur, il toucha comme tel une indemnité de trente mille francs. Voici ce qu'il en fit : il paya d'abord son habit de sénateur; puis il porta à la Société des gens de lettres dix mille francs qui for-

Digitized by Google

ment le prix Taylor et dont la rente est servie chaque année à nos confrères; enfin il fonda sept dîners, qu'on appela les dîners de comités, et où devaient se rencontrer, *à ses frais*, les membres des comités de toutes les associations où il avait joué un si grand rôle.

*Cham.* — Ce célèbre caricaturiste était né à Paris le 26 janvier 1818. Il était fils du comte Louis-Pantaléon-Jules-Amédée de Noé, pair de France, et de dame Françoise-Caroline Halliday, son épouse. Son état civil lui donne comme prénoms ceux d'Amédée-Charles-Henri. D'abord destiné à la carrière militaire, il entra à l'École polytechnique; mais il la quitta bientôt pour se livrer à son goût pour la peinture et surtout pour le dessin, et il travailla successivement dans les ateliers de Paul Delaroche et de Charlet. C'est chez ce dernier maître qu'il s'adonna tout à fait à l'étude du genre qui lui a valu son immense notoriété. Quant à son pseudonyme, dont l'origine s'explique tout naturellement, — Cham, fils de Noé, — il le prit dès ses premiers débuts dans la caricature.

Cham n'avait pas, comme caricaturiste, le talent de dessinateur de Daumier ou de Gavarni, bien qu'on l'ait imprudemment comparé à ces deux grands artistes. Il lui manquait en outre cette profondeur de pensées qui a fait de Gavarni un humoriste doublé en quelque sorte d'un philosophe. Cham était avant tout, comme l'a très in-

Digitized by Google

génieusement appelé Charles Monselet dans un article de *l'Événement*, « un journaliste du crayon. » Voici cet article, qui constitue un portrait fort exact et, pour nous, définitif :

« C'est assurément un charmant homme qui nous quitte, et un homme d'un tour d'esprit particulier. Il a fait rire la France pendant longtemps avec ses *Semaines* dessinées du *Charivari*. A ce titre, il a droit à notre reconnaissance.

Mais était-ce bien un caricaturiste? N'était-ce pas plutôt un journaliste du crayon, un chroniqueur, un reporter? Ne manquait-il pas de quelques-unes de ces qualités essentielles qui font les Carle Vernet, les Charlet, les Cruyshanck, ces véritables caricaturistes?

On a voulu faire une place à Cham entre Daumier et Gavarni; on n'y a pas réussi, on n'y pouvait pas réussir. Supprimez les légendes à Daumier et à Gavarni, il reste encore deux artistes dans le meilleur sens du mot, deux dessinateurs d'un ordre supérieur, le premier surtout. Mais si vous enlevez ses légendes à Cham, que reste-t-il? On ose à peine répondre : des croquis n'ayant que la valeur de l'improvisation, toujours les mêmes bonshommes, toujours les mêmes attitudes; une poignée de copeaux en guise de cheveux, un point en guise d'œil; presque toujours le même geste : celui de la surprise ou de l'effroi.

Il serait injuste, d'ailleurs, de nier la prestesse de ces

Digitized by Google

petites pochades, la certitude dans la légèreté de ce crayon taillé comme une plume, l'envolée de ces compositions minuscules. Je ne songe point à diminuer Cham, à qui je dois de bons moments, mais je ne le veux point hors de cadre. Lui-même s'estimait à sa juste valeur, car il était très fin. »

Cham avait reçu tardivement la décoration de la Légion d'honneur, à laquelle son talent et l'honorabilité de sa vie lui avaient depuis longtemps donné droit. Il fut créé chevalier par décret du 8 février 1877, le surlendemain du décret qui venait d'élever à la dignité de grand officier le baron Taylor, qui devait mourir aussi, — à quelques heures près, — en même temps que lui.

Cham, qui était la bonté et l'obligeance mêmes, avait une passion toute particulière pour la race canine. *Le Figaro* nous en cite deux curieux exemples, et d'abord la très jolie lettre qui suit, adressée à M. Philippe Gille, qui vient de la livrer pour la première fois à la publicité :

Mon cher Gille,

Le chien, comme vous savez, est l'ami de l'homme; mais vous m'accorderez que cette amitié est bien mal placée à l'égard de certains professeurs de l'École de médecine qui, s'emparant de ces malheureuses bêtes, leur font subir des opérations atroces d'une utilité douteuse.

Cinquante de ces infortunés animaux ont été, m'a-t-on assuré, disséqués vivants la semaine dernière! Vous avez bien lu, vivants!!!



Digitized by Google

Ne pourrait-on maintenant, dans l'intérêt de la science, pratiquer ces mêmes opérations sur ces messieurs, dont l'organisation intérieure doit, heureusement pour l'humanité, différer complètement de celle des autres hommes? Si ce que je demande avait lieu, je désirerais qu'une tribune publique fût mise à la disposition des chiens. Mais j'y pense! ces excellentes bêtes demanderaient certainement grâce pour leurs anciens bourreaux, et je tiendrais au contraire à ce que la coutellerie française s'en donne à cœur-joie ce jour-là, toujours dans l'intérêt de la science, puisque derrière ce mot peuvent s'abriter les plus révoltantes cruautés!

Merci de m'avoir lu. Une torture comme une autre, me direz-vous. Je termine donc en vous serrant affectueusement les deux mains.

CHAM.

C'est à propos de cet amour de Cham pour les chiens qu'un rédacteur du même journal nous raconte qu'il était un jour avec lui, dans son jardin, en train de lui parler d'une affaire assez importante.

Cham le quittait à chaque instant pour ne pas perdre de vue son chien Bijou, qui folâtrait à travers les plates-bandes.

S'apercevant que ces interruptions continuelles avaient fini par étonner un peu notre confrère :

« Pardonnez-moi et plaignez-moi, lui dit-il d'un air piteux, car, vous le voyez, c'est moi qui suis son chien!... »

*Hostein.* — Enfin, au dernier moment, un nom vient encore s'ajouter à ce nécrologe déjà si chargé : celui de

Digitized by Google

M. Hostein (Jules-Jean-Baptiste-Hippolyte), qui a surtout été connu comme directeur de théâtres, ayant été à la tête de presque toutes les scènes où se jouait le drame, et notamment de l'ancienne Renaissance, de l'Ambigu, du Théâtre-Historique, de la Gaîté, du Cirque de la place du Châtelet, du théâtre du Prince-Impérial, au Château-d'Eau, et en dernier lieu du théâtre d'opérettes de la Renaissance. Auteur dramatique fécond, écrivain habile et compétent dans ces matières spéciales du théâtre, qui fut toute sa vie, Hostein est mort sur la brèche, car son feuilleton hebdomadaire du *Constitutionnel* venait de paraître au moment où une attaque d'apoplexie l'a foudroyé à l'âge de soixante-cinq ans.

VARIA. — *La Rue du Bac.* — On parlait, en ces derniers temps, de donner un autre nom à cette rue, et la presse, en général, s'est prononcée contre son débaptisement, en raison des nombreux souvenirs historiques que rappelle son nom actuel. Voici, en effet, une rapide nomenclature des célébrités de tout genre qui ont, à diverses époques, habité la rue du Bac :

« En 1744, un chantier de bois occupait l'angle de la rue où se trouve aujourd'hui le café d'Orsay. En face, au n° 1, était l'hôtel de Nesle-Mailly. Cet hôtel avait, rue de Beaune, une entrée particulière réservée à Louis XV, qui venait visiter les quatre sœurs ses

Digitized by Google

avorites, dont la dernière était la duchesse de Châteauroux.

Au n° 4 a demeuré Jean Goujon, mort en 1572. Du côté opposé était l'hôtel des Mousquetaires-Gris, tenant à la rue de Lille et à la rue de Verneuil, qui a été remplacé en 1780 par un marché dit Boulainvilliers. Cet établissement a été supprimé en 1843.

Un peintre éminent de l'école classique, membre de l'Institut, Louis Hersent, mort en 1860, demeurait au n° 10. A l'angle de la rue de l'Université (côté gauche) était la maison chef-lieu de l'Université de Paris, qui fut transférée au collège Louis-le-Grand en 1763. Les magasins de nouveautés du Petit-Saint-Thomas s'établirent en 1820 sur le jardin de l'ancien hôtel universitaire.

Le n° 34 appartenait, sous le premier Empire, au duc d'Otrante, qui servit comme ministre de la police Napoléon et Louis XVIII.

Au n° 25 vivait, sous Louis XVI, le comte d'Entraigues, qui fut membre de l'Assemblée constituante, et dont le mariage avec Mlle Saint-Huberti, chanteuse de l'Opéra, fit grand bruit.

Le n° 35 a appartenu au général de Custine, mort sur l'échafaud, à Paris, en 1793.

Le n° 46 a été l'hôtel de Boulogne. Il y a là un jardin avec de grands arbres au milieu desquels on apercoit une statue de Louis XIV. M. Boulogne, riche colon

Digitized by Google

de la Guadeloupe, en avait ramené un fils que lui avait donné une négresse, le fameux chevalier de Saint-Georges, capitaine des gardes du duc de Chartres, auteur d'opéras, de concertos et de sonates, mort en 1799. Piron était le familier de l'hôtel de Boulogne, où a séjourné le célèbre chimiste Chaptal, membre de l'Institut, mort en 1832.

M. Véron, l'ancien directeur de l'Opéra en 1831 et député, est né au n° 53. Il y avait aux n^os 85, 87 et 89 un monastère de récollettes. Ce monastère fut supprimé en 1792. On établit dans la chapelle du couvent un théâtre sur lequel débuta, en 1794, le célèbre comédien Potier, mort à Paris en 1838. Le théâtre fut remplacé par une salle de bal qui eut une certaine vogue sous le nom de Salon de Mars.

Au n° 97 ont résidé le prince et la princesse de Siam; au n° 101 était l'hôtel d'Aubusson de La Feuillade, le célèbre courtisan de Louis XIV qui a créé la place des Victoires; enfin, le grammairien Chapsal était propriétaire du n° 101. »

Citons encore le fameux hôtel de Seyssac, où est mort, en 1865, l'illustre président Dupin; l'hôtel de Clermont-Tonnerre, où habita Chateaubriand après 1830, et enfin l'hôtel de La Vallière, dont le propriétaire, petit-neveu de la célèbre duchesse de ce nom et bibliophile estimé, possédait une riche bibliothèque, qui est devenue celle de l'Arsenal.

Digitized by Google

*Un Portrait de Vermersch.* — A propos du retour des amnistiés, qui a lieu en ce moment, *le Gaulois* nous donne quelques profils intéressants des hommes de lettres égarés dans le mouvement communaliste de 1871. Voici un piquant extrait de l'article consacré au poète Vermersch, l'ancien rédacteur du trop fameux *Père Duchêne,* et qui est mort récemment en Angleterre :

« La première figure qui me tente, dit le rédacteur de l'article, c'est le profil de Vermersch. Ce garnement, qui imitait avec tant de précision le style d'Hébert, ne me fit pas l'effet d'un mauvais garçon lorsque je le vis pour la première fois. Il avait débuté naturellement par un petit volume de vers : *les Printemps du cœur*, par Eugène Vermersch, *étudiant en médecine;* il me l'avait envoyé : je lui fis une petite réclame, et, lorsqu'il écrivit au *Hanneton,* « journal des toqués », dont le fondateur a eu des malheurs non politiques devant la Cour d'assises, il m'éreinta, ce qui ne l'empêcha pas de venir, avec beaucoup d'amabilité, me demander plusieurs services.

En 1865, M. Vermersch était un bucolique; il disait à l'amie de son cœur :

Des villageois naïfs viens te mêler aux rondes;
Tu serreras ta taille avec un ruban bleu;
Tu laisseras flotter au vent tes tresses blondes,
Et je me pâmerai sous tes regards de feu;
Sans nous inquiéter des mortels et des mondes,
Nous marcherons gaîment sous le soleil de Dieu.

Digitized by Google

Dans cette innocence libidineuse, rien ne fait prévoir *la grande colère du père Duchêne contre les jeans-foutre de calotins et les vieilles bougresses de cagotes qui foutent la discorde dans la cité en mentant comme des arracheurs de dents*. Où êtes-vous, rubans bleus, tresses blondes, regards de feu et soleil de Dieu? Je me figure que trois causes ont contribué à dévoyer ce jeune homme, qui ne paraissait pas né pour rallumer les fourneaux du père Duchêne : d'abord il fréquentait trop les cafés où l'on s'admire ; ensuite il a eu besoin d'argent, et il n'avait pas d'état, puisqu'il avait déserté la médecine pour se pâmer sous les regards de feu de son amie; et enfin l'exemple pernicieux de Rochefort l'a perdu. »

*Pourquoi Musset détestait les chiens.* — L'illustre poète racontait, pour expliquer cette aversion, qu'il avait failli avoir deux grands désagréments dans sa vie, tous deux occasionnés par des chiens.

Et d'abord, il tua, un jour, dans une chasse officielle un des chiens du roi Louis-Philippe.

La seconde aventure est plus amusante. Musset, candidat à l'Académie, s'était rendu dans un château des environs pour faire sa visite à l'un des immortels les plus influents. Au moment où il sonne à la grille du parc, un ignoble barbet, couvert de boue, lui saute dans les jambes et le comble de caresses.

Le candidat, fort ému de la visite qu'il allait faire, et

Digitized by Google

pensant que cet ignoble barbet appartenait à son futur confrère, se laissa, malgré une répugnance marquée, lécher les mains et suivre jusqu'au salon.

Un instant après, l'académicien fait son entrée, et la conversation s'engage entre les deux écrivains. Musset remarque que son interlocureur est distrait.

« Il a peut-être honte de son chien, » pense-t-il.

On passe dans la salle à manger, où le couvert est mis. Le chien suit, et, flairant un rôti de volaille, se livre sous la table à une joie immodérée qui se manifeste par des gambades, des cris de joie. Finalement la bête, n'y tenant plus, met ses pattes crottées sur la nappe et vole ce qu'on appelle, en terme de gastronomie, le *bonnet d'évêque* du dindon.

« Voilà un bien horrible animal ! » pensait Musset.

De son côté, l'académicien, rouge de colère, se proposait de blackbouler un candidat qui avait l'inconvenance d'amener son chien dans les visites officielles.

Enfin, au café, le poète, n'y tenant plus, s'écria :

« Vous aimez bien les chiens, Monsieur?

— Moi, fit avec dégoût l'académicien, je les déteste.

— Mais ce barbet ?

— Je le tolère parce qu'il est à vous ! »

Tout s'expliqua bientôt, et les deux hommes rirent si fort que la glace fut rompue.

Qui sait ? c'est peut-être au barbet que Musset dut, cette année-là, son fauteuil à l'Institut !

Digitized by Google

*Un Livre de cantiques.* — Il paraît — c'est l'*Événement* qui l'affirme — qu'on met entre les mains des jeunes filles élevées dans le plus aristocratique couvent de Paris un livre de cantiques où se trouvent les choses qui suivent. Nous laissons, bien entendu, au journal où nous les prenons la responsabilité de ces citations.

« Et d'abord un couplet sur la chasteté :

Si la chasteté vous est chère,
Sur elle veillez constamment.
C'est une rose passagère
Qui se flétrit au moindre vent;
C'est le cristal d'une onde claire
Qu'une feuille trouble en tombant;
C'est un miroir qu'en un instant
Ternit une vapeur légère.

N'y a-t-il pas de quoi faire rêver toutes ces imaginations qui s'ignorent elles-mêmes? Et, dans ce même cantique, on veut bien les avertir qu'elles ont une nature :

Vierge des vierges la plus pure,
Vrai temple de la chasteté,
Contre la rebelle nature
Protège mon cœur agité.

Comme les petits cousins doivent bénir ces cantiques! Voici maintenant pour la danse :

Funeste danse
Qui séduis le cœur des humains,

Digitized by Google

Quoique innocente en apparence,
Tu fis toujours trembler les saints.
Funeste danse!

Ces pauvres saints, il leur faut donc bien peu de chose!

Tout s'y profane,
L'âme, le corps et tous les sens.
La loi sainte qui les condamne,
Et la grâce, et les sacrements.
Tout s'y profane.

Funeste danse,
Triste tombeau de la pudeur,
Fatal écueil de l'innocence,
Le démon seul est ton auteur.
Funeste danse!

Mais voici mieux encore :

Viens m'animer,
Amour céleste,
Viens m'animer,
Viens m'enflammer.

Quelle douceur,
Quand on vous aime,
Quelle douceur,
Quelle ferveur
On goûte au dedans de soi-même!

Et plus loin :

Rien sans Jésus n'est agréable,
Rien sans Jésus ne peut charmer.

Digitized by Google

Ne doit-on pas toujours l'aimer
S'il est toujours aimable?

Comment donc ! c'est parfaitement exact. Mais, au lieu de Jésus, mettez Oscar, ou Pierre, ou Paul, ou Jacques, le petit cousin de la pensionnaire : que deviendra donc la moralité ?

Cueillons, en passant, une autre perle sous ce titre : *Élans d'amour*.

Jésus, ô mon Sauveur,
Mon Créateur,
Source de mon être !
Jésus, ô mon Sauveur,
Toi de mon cœur
L'unique bonheur !

En ce jour
Puis-je méconnaître
Que l'amour
Sur moi règne en maître ?
Jésus, aimable roi,
Détruis en moi
Ce qui n'est pas toi.

Tous mes sens nagent dans l'ivresse,
Et je sens
Ta main qui me presse.
Jésus, ta sainte ardeur
Verse en mon cœur
Des flots de bonheur.

Amour de mon Jésus,
Plus de refus,

Digitized by Google

Je te rends les armes.
Amour de mon Jésus,
Plus de refus,
Mes sens sont vaincus.

Je finirai par une phrase qui est un chef-d'œuvre dans son genre. Dans un livre de messe du même couvent, comme confidence à faire au confesseur dans un examen de conscience, je lis ceci : *Si le mari met de la complaisance et de la condescendance dans les choses permises...* Complaisance et condescendance ! ces deux mots-là me font rêver.

Creusez un peu et vous rêverez aussi. W. »

*Curiosités généalogiques.* — Un fureteur de bibliothèques nous communique une découverte généalogique des plus curieuses au sujet du prince Jérôme-Napoléon, le chef actuel de la famille impériale, et de sa descendance :

« Les princes Victor et Louis, fils du prince Napoléon, sont par leur naissance, à la fois Bourbons, d'Orléans et Bonaparte.

Suivez bien, en effet, la filière généalogique.

Branche des Bourbons :

La sœur de François Ier était duchesse de Savoie. — Madame Royale, fille de Henri IV, était également duchesse de Savoie.

De ce chef, les fils du prince Napoléon ont droit de

Digitized by Google

faire figurer Bouvines, Arques, Ivry et Austerlitz dans leur bannière.

Voici maintenant pour la branche d'Orléans :

Mademoiselle d'Alençon, fille de Gaston, frère de Louis XIII, était duchesse de Savoie. — Mademoiselle d'Orléans, fille de Monsieur, frère de Louis XIV, était également duchesse de Savoie.

Enfin, nouvelles ramifications avec la branche des Bourbons :

Madame Clotilde de France, duchesse de Savoie, était sœur de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X.

On voit donc que les deux jeunes princes sont à la fois Bourbons et d'Orléans par la branche maternelle, issue de la maison de Savoie, et Bonaparte par la branche paternelle.

Poursuivons cette enquête curieuse en disant que le duc d'Aumale est petit-neveu par alliance de Napoléon Ier.

En effet, Marie-Louise et la princesse de Salerne, mère de Mme la duchesse d'Aumale, étaient sœurs. Mme la duchesse d'Aumale et le roi de Rome étaient donc cousins germains.

Voilà comme quoi on peut établir que, si le prince Victor est un peu d'Orléans, le duc d'Aumale, de son côté, est un peu Bonaparte. »

A propos des Bonaparte, Charles Monselet nous cite, dans une de ses chroniques de l'*Événement*, le singulier

Digitized by Google

calcul qui suit et qui lui est adressé par un de ses correspondants, M. Drillon :

« L'ex-prince impérial ayant été frappé de dix-sept coups de zagaie, M. Drillon part de là pour faire remarquer combien le chiffre 17 a toujours été fatal à la famille Napoléon.

Les lettres qui forment le nom de Napoléon Bonaparte sont au nombre de 17.

1808, date de la naissance de Napoléon III, donne, par l'addition des chiffres, le nombre 17.

1826, date de la naissance de M^lle^ Montijo, donne également 17.

1853, date de leur mariage, encore 17.

De 1853, époque de leur mariage, à 1870, époque de leur déchéance, 17 années s'écoulent.

Le prince impérial, à la mort de son père, avait 17 ans.

*Le lieutenant Carey*, 17 lettres.

Enfin, et ceci est le bouquet, si vous additionnez les chiffres de 1862, date de la naissance du prince Victor, vous aurez 17, qui est précisément son âge. »

*Le Verbe « bombarder »*. — Voici, au sujet de ce verbe et de son emploi régulier, un curieux extrait du *Courrier de Vaugelas*, journal qui a, comme on sait, pour mission de relever et de réformer les erreurs grammaticales :

Digitized by Google

« Dernièrement, j'ai entendu dire à quelqu'un :

« Et pour mieux accentuer la chose, on *bombarde* M... ambassadeur à... » Que pensez-vous de ce verbe, que la dernière édition de l'Académie n'a pas enregistré dans ce sens ?

Dans le discours familier, le mot *bombarder* s'emploie de deux manières différentes, au figuré :

1° Pour signifier accabler quelqu'un ou quelque chose de projectiles autres que ceux de guerre :

Telles sont les pommes et les pelures d'orange dont le public espagnol ne manque pas de *bombarder* les acteurs qui lui déplaisent.

(Th. Gautier, cité par le *Gr. Dict. du XIX^e siècle.*)

Le chevalier de Spontini *bombarde* dans ce moment ces pauvres Parisiens avec des lettres lithographiées.

(Henri Heine, cité par le même ouvrage.)

2° Pour dire élever quelqu'un avec une sorte de précipitation et de violence, comparée à celle d'une bombe, à un poste, à une position :

Il s'agissait d'une dame d'atours. Le roi voulut une duchesse, et j'ai dit pourquoi et comment M^me de Maintenon y *bombarda* M^me d'Arpajon.

(Saint-Simon, *Mém.*, t. II, chap. 12.)

Ses protecteurs se servirent du progrès du jeune prince

Digitized by Google

pour ne le point changer de main et laisser faire Dubois; enfin ils le *bombardèrent* précepteur.

(Saint-Simon, *Mém.*, t. II, ch. 42.)

Or, attendu que, dans la phrase proposée, le verbe en question est employé et construit comme dans les derniers exemples que je viens de citer, et que d'ailleurs les hommes de lettres se servent fréquemment dudit verbe, je crois devoir en approuver l'usage, malgré l'oubli de l'Académie à son égard. »

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 18 — 30 SEPTEMBRE 1879

---

SOMMAIRE.

A propos de *la Muette*. — A propos du baron Taylor. — Plus de phylloxera. — Bibliographie : *Poésies posthumes de Ch. Read*. — Nécrologie : Roger, Viollet Le Duc. — Théâtres : *Cendrillon*.

VARIA. — Autres temps, autres opinions. — Histoires de chapeaux. — Les Hauts Faits de dame Censure. — Un Menu de Barras. — Un Duc de Vincennes. — Le Roi Cettivayo chez lui. — Les Débuts des grands compositeurs.

Variétés.

---

A PROPOS DE *la Muette*. — M. Henry Blaze de Bury vient de nous donner, dans la *Revue des Deux Mondes*, à l'occasion de la récente et brillante reprise de *la Muette* à l'Opéra (8 septembre), de bien curieux détails sur le caractère, les habitudes et même les mœurs de l'illustre auteur de ce mélodique ouvrage. Nous emprun-



Digitized by Google

terons à l'intéressant article de M. Blaze de Bury quelques citations que nous donnerons ci-après, un peu à bâtons rompus, sans suivre l'ordre où les présente l'article, et comme documents purement anecdotiques.

« Le moulin d'Auber, c'était l'Opéra, ayant pour dépendances le foyer de l'Opéra-Comique et pour extrême horizon le bois de Boulogne. Je me trompe, disons Saint-Germain, et n'en parlons plus. Ses amis se souviennent en effet de l'avoir vu s'expatrier vers ces lointains parages : *finis terræ;* mais le cas ne se produisit que tout à fait sur le tard, aux approches de la quatre-vingt-sixième année et lorsqu'il devint amoureux, à l'exemple du maréchal de Richelieu, son grand ancêtre, qui à cet âge enlevait encore Hermione. Auber, assure-t-on, se contentait de moins. Quoi qu'il en soit, la campagne le charmait peu, et, s'il voulait s'en donner l'illusion, il lui suffisait, au mois de juin ou de juillet, de changer les tentures de son salon et de faire mettre des housses de cretonne à ses fauteuils. De plus, comme il détestait les longs jours d'été et ne pouvait dîner qu'à la lumière des bougies, au coup de six heures et demie on fermait tout, volets, fenêtres et rideaux, et je vous donne à penser si les convives étouffaient! N'importe, ils ne se plaignaient pas; ces petites manies n'agaçaient personne, étant sincères; vous n'y sentiez jamais le paradoxe. »

Voici un détail peu connu sur l'origine de la création,

Digitized by Google

par Scribe et Auber, du personnage de Fenella (la Muette), qui devait d'abord être, dans l'esprit des auteurs, un grand premier rôle du chant :

« La sœur de Masaniello devait être dans l'origine un personnage chantant comme les autres; la contexture même et l'harmonie de l'ouvrage nous indiquent en elle le grand premier rôle, la cantatrice dramatique (une Falcon, une Stoltz, une Cruvelli, une Krauss, selon les temps), faisant vis-à-vis à la princesse Elvire, la cantatrice légère, ainsi que Masaniello, ténor de force, fait vis-à-vis au prince Alphonse, ténor léger. Et s'il n'en alla point de la sorte, c'est que des circonstances indépendantes de la volonté des auteurs s'y opposèrent.

Par un funeste événement,
La parole à ses lèvres ravie
La livrait sans défense à l'infidèle amant
Dont l'abandon empoisonna sa vie.

Cet événement, qui coupa la parole à l'infortunée jeune fille et sur lequel Scribe ne prend seulement pas la peine de s'expliquer, prouve que la pièce était déjà conçue et le siège fait quand il arriva. L'accident à jamais déplorable qui rendit muette la pauvre Fenella fut tout simplement que, Mme Branchu ayant pris sa retraite, il n'y avait plus à l'Opéra de premier sujet capable de représenter avec autorité cette dramatique figure, et de tenir sa place dignement à côté d'une Elvire ayant nom Cinti-Damoreau. Mais, à défaut de cantatrice, on

Digitized by Google

avait sous la main une danseuse, Mlle Noblet, dont le talent mimique et la beauté se faisaient alors très remarquer. L'administration proposa aux auteurs de modifier le rôle à son intention. L'idée leur sourit, ils l'exécutèrent, elle réussit, et « voilà comment votre fille est muette ».

Richard Wagner et Schumann faisaient naturellement fi du talent d'Auber. « Ainsi, nous dit M. de Bury, l'auteur de *Lohengrin* vous racontera comment, la fantaisie l'ayant pris de composer un opéra-comique, il s'aperçut qu'il écrivait « une musique à la Auber! — J'en ressentis un désespoir profond, ajoute-t-il; tous mes sentiments se révoltèrent, et je me détournai de mon travail avec dégoût! »

Quant à Schumann, qui juge *les Huguenots* une œuvre de platitude grimaçante et « antimusicale », on devine aisément quelle sera son opinion. Qu'il appelle Auber un vaudevilliste, passe encore; mais lui reprocher d'instrumenter grossièrement, d'être « un lourdaud »! autant vaudrait accuser Voltaire de manquer d'esprit!...»

« Dans la distribution des rôles de ses opéras, la jeunesse et les grâces physiques d'une cantatrice le rendaient infiniment moins sévère à l'égard de la voix et du talent. En outre, Auber aimait le changement, et chaque ouvrage nouveau lui servait de prétexte pour convoler à de nouvelles noces. Aussi pendant les soixante ans de ce long règne, quelle consommation de minois

Digitized by Google

charmants et de gosiers choisis! Comment nombrer tous ces becs fins de sa volière? On aimerait à se figurer ainsi une galerie des femmes d'Auber à l'instar des illustrations qui se publient sur l'œuvre des poètes; nous y passerions en revue les divers portraits des cantatrices dans le costume de leurs rôles. Toutes y paraîtraient, depuis la petite Rigault d'*Emma* et la jolie Pradher de *la Bergère châtelaine*, depuis Mlle Falcon, l'Amélie de *Gustave*, et Mme Damoreau, l'Elvire de *la Muette*, l'Henriette de *l'Ambassadrice*, l'Angèle du *Domino noir*, jusqu'à cette infortunée Priola du *Rêve d'amour*, à qui la mort ne laissa pas le temps d'achever son rêve! Auber aimait les femmes et les aimait toutes, dans le monde aussi bien qu'au théâtre, et ce culte assidu, poli toujours, sinon discret, vous rappelait en lui l'homme du XVIIIe siècle, dont il avait l'esprit et les manières.

Tout en étant fort l'ami et même un peu l'amant de ses succès, il ne haïssait point ceux des autres, ou plutôt son éloge en pareil cas trahissait une grande indifférence. Préférer tout le monde, argument suprême des habiles et des ennuyés. Auber avait pourtant des préférences et ne se gênait pas pour vous les dire, mais seulement dans le tête-à-tête et quand il savait n'être menacé d'aucune espèce de discussion. Mozart, Cimarosa, Rossini, formaient son élite. N'oublions pas Verdi, qu'il plaçait très haut pour son double tempérament de mélodiste et de dramaturge.

Digitized by Google

Son empire, c'était le Conservatoire, et le foyer de la danse était Zaïre. La journée se traînait tant bien que mal dans les affaires et les répétitions ; plus tard, c'était la promenade au bois, le dîner, puis les théâtres, les salons. Mais enfin il n'est fête qui toujours dure, et quand le dernier théâtre avait éteint son lustre et le dernier salon sa dernière bougie, il fallait cependant rentrer dans ce lugubre hôtel de la rue Saint-Georges et s'y retrouver seul avec ses quatre-vingt-huit ans. Ne dormant plus, il avait perdu l'habitude de se coucher ; le lit augmentait sa tristesse, son humeur sombre. Enveloppé de sa robe de chambre, plongé dans son fauteuil, il lisait, griffonnait, méditait avec de légers intervalles d'assoupissement, et les premiers rayons de l'aube le surprenaient à son balcon, regardant d'un œil terne et découragé la théorie des balayeurs et balayeuses dévalant des hauteurs de Montmartre. N'exagérons rien toutefois, car ce vieillard morose avait pour se défendre un fonds inépuisable d'ironie et de scepticisme. « Quand je pense, disait-il, que si je m'étais marié, ma femme aujourd'hui ne pourrait pas avoir moins de soixante-quinze à soixante-dix-huit ans ! Une compagne de soixante-dix-huit ans, quel intérieur ! Mieux vaut encore prendre en patience sa vieillesse, puisqu'on n'a jusqu'ici rien inventé de mieux pour vivre longtemps et qu'il faut vieillir sous peine de mort.

Tête frivole et cœur léger, — à Dieu ne plaise que je

Digitized by Google

l'en excuse ! — il était de son temps, et ce diable de Diderot l'avait endoctriné dès le collège. Une très illustre dame, un soir qu'il l'agaçait de ses indiscrétions, lui faisait cette remontrance en le frappant de l'éventail sur le bout des doigts : « Voyons, Auber, vous n'en finirez donc jamais ? Quoi ! pas un retour vers la religion, pas une pensée du Ciel, à votre âge ! car, songez-y, vous avez quatre-vingt-huit ans sonnés. » Auber se mordit la lèvre, et, se souvenant du mot d'Anacréon : « C'est possible, en effet, qu'ils aient sonné ; mais, quant à moi, je n'en ai rien entendu. » Puis, se ravisant et d'un ton de souriant sarcasme : « Le paradis ! Si j'étais seulement sûr de vous y retrouver ! Mais, voilà ! même là-dessus, j'ai mes doutes. Vous me reprochez de n'y penser jamais, qu'en savez-vous ? J'ai souvent, au contraire, essayé de m'en faire une idée. Dante se l'imaginait comme une roue de feu d'artifice débitant à perpétuité les saphirs, les émeraudes et les topazes ; moi, je me le figure en *ut* majeur, et, pour vous parler en pauvre musicien que je suis, ce ton-là m'a toujours ennuyé. »

À PROPOS DU BARON TAYLOR. — Voici un curieux document qui retrouve aujourd'hui son actualité : c'est l'acte constitutif de l'Association des artistes dramatiques créée sous la direction et par l'initiative du baron Taylor :

Par-devant nous, notaires soussignés, ont comparu :

M. Isidore-Justin-Severin, baron TAYLOR ;

Digitized by Google

M. Joseph-Isidore SAMSON, artiste dramatique;

M. François-Joseph-Philoclès REGNIER, artiste dramatique;

M. Auguste-François THIRY, dit ALBERT, artiste dramatique;

M. Jean-Baptiste-Léonard FONTENAY, artiste dramatique;

M. Charles RAUCOURT, artiste dramatique;

M. Pierre-François BOCAGE, artiste dramatique;

M. Louis LEMÉNIL, artiste dramatique,

Et M. Pierre-Alexis SINGIER, propriétaire, ancien directeur des théâtres de Lyon;

Tous les susnommés composant le Comité provisoire de la Société des artistes dramatiques français, et chargés de régulariser l'association et d'en établir les statuts;

Lesquels ont, par ces présentes, déposé à Me Bonnaire, l'un des notaires soussignés, et l'ont requis de mettre au rang de ses minutes

L'original d'un écrit sous signature privée, en date, à Paris, du 16 mars 1840, contenant les statuts d'une Association d'artistes dramatiques français pour la création d'une caisse de fonds dans l'intérêt des artistes faisant partie de cette Association;

Lequel original, dûment signé et approuvé par tous les comparants, est demeuré ci-joint avec mention de son annexe, et sera enregistré avant ou en même temps que ces présentes.

Pour faire publier ces présentes, s'il en est besoin, tout pouvoir est donné au porteur d'un extrait.

Dont acte.

Fait et passé à Paris, en la demeure de M. le baron Taylor, l'an 1840, les 16 et 20 mars.

Et ont les comparants signé avec les notaires, après lecture.

Signé sur la minute : baron I. TAYLOR, fondateur; SAMSON, président; SINGIER, vice-président; FONTENAY, vice-pré-

Digitized by Google

sident; RAUCOURT, BOCAGE, LEMÉNIL, REGNIER, secrétaire; A. F. ALBERT, secrétaire; GUYON et BONNAIRE (ces deux derniers notaires).

Nous trouvons dans *l'Illustration*, à propos du baron Taylor, plusieurs anecdotes parmi lesquelles la suivante nous a semblé devoir être conservée :

« Avec le baron Taylor c'est tout un monde qui finit. On ne saura jamais bien les services que ce digne et vaillant homme a rendus aux lettres. Il sauva un jour de la misère un musicien berlinois qui, sans lui, se fût jeté à la Seine, désespéré, à bout de ressources. Il le rapatria et il lui donna de quoi vivre, lui permettant de faire en Prusse sa trouée. M. de Bismarck, touché du secours apporté à un Allemand, vint, en 1867, rendre visite au baron Taylor, dans cet appartement de la rue de Bondy où tant de souvenirs de voyages, de sabres de cavalerie, tromblons de bandits espagnols, zagaies de Cafres, boucliers, momies d'Égypte, tableaux et gravures, étaient accrochés.

« Ah ! que de poussière chez vous, monsieur le baron ! » dit M. de Bismarck en entrant; puis, avec une politesse rapide :

« J'ai vu d'ailleurs Gœthe à Weimar, et il n'y avait pas moins de poussière chez lui que chez vous. »

En lui offrant un fauteuil, le baron Taylor lui avait dit :

« C'est sur ce fauteuil-là que votre compatriote

Digitized by Google

Meyerbeer est venu s'asseoir un jour, en me demandant la permission de noter un air qu'il venait de trouver tout justement en passant rue de Bondy, à ma porte. Et cet air, monsieur le comte, était tout simplement la fameuse phrase à l'unisson qu'on fait bisser à tous les violons qui jouent l'*Africaine!* »

Ajoutons que, dans la suite de la conversation, le baron Taylor dit à M. de Bismarck :

« Est-il vrai, monsieur le comte, que vous vouliez nous faire la guerre?

— Et qui dit cela? fit M. de Bismarck, en souriant à son tour.

— Qui? Tout le monde. Oui, oui, vous le voudriez bien, continua le baron, mais vous n'avez pas d'argent!

— Croyez-vous? » dit le chancelier.

Puis il détourna la conversation; mais, le baron Taylor étant revenu sur le même sujet avec une insistance malicieuse, son interlocuteur devint sérieux, et, se levant pour quitter la place, il termina en lui disant :

« Monsieur le baron, je vous quitte, mais rappelez-vous bien ce que je vais vous dire. En quelque circonstance que vous vous trouviez dans l'avenir, à quelque heure et en quelque lieu que ce soit, si vous avez une prière à m'adresser, elle sera exaucée. »

Plus de phylloxera. — Ce terrible fléau, qui tous les ans nous enlève une bonne partie de nos récoltes en

Digitized by Google

vins, n'est certes pas une heureuse matière à plaisanterie. On ne peut pas voir cependant sans un franc éclat de rire les moyens de le combattre mis en avant par des âmes trop pieuses.

Ainsi, n'a-t-on pas imaginé, dans le Poitou, d'attacher à chaque cep de vigne une plaque en métal sur laquelle sont gravés les mots suivant : *Arrête, le cœur de Jésus est avec nous !* Voilà, en effet, de quoi faire réfléchir ce terrible insecte, qui, paraît-il, comprend le français, quoiqu'il nous vienne d'Amérique. Seulement, comme le fait remarquer fort spirituellement un de nos confrères, il eût été prudent de rédiger l'injonction en langue latine, qui est une sorte de langue universelle, pour avoir plus de chances d'être compris.

Mais voici un autre remède, qui, celui-là, n'occasionne pas un sou de dépense, et qui, d'après le bienfaiteur qui l'offre à ses concitoyens, est « bien plus actif que le sulfure de carbone ». Laissons, d'ailleurs, la parole à l'inventeur :

« Gardien d'une statue miraculeuse dont le vocable, mal interprété, a fait croire à quelques-uns que Marie s'était constituée ici, quoique dans le Nord, protectrice des vignobles, j'ai reçu des lettres touchantes me demandant des prières contre l'insecte destructeur.

« Or il est une prière, ou plutôt une *bénédiction contre les sauterelles, les insectes et autres animaux nuisibles*, bénédiction rédigée par l'Église et mise par elle au ser-

Digitized by Google

vice de ses enfants. Peut-être que sa récitation serait plus efficace que les injections de sulfure de carbone. L'essai en serait certainement moins coûteux. »

Il nous reste maintenant à donner la rédaction de cette prière, de cette bénédiction , qui doit être prononcée par un prêtre; et en voici les termes :

« Je vous exorcise, vers empestés, au nom du Dieu Père tout-puissant, de Jésus-Christ son fils unique et du Saint-Esprit, qui procède de l'un et de l'autre, afin qu'immédiatement vous vous retiriez de nos terres et de nos champs, que vous n'y habitiez plus désormais et que vous vous en alliez dans des lieux où vous ne puissiez plus nuire à personne. »

Cet exorcisme n'a pas, d'ailleurs, été fait exprès pour le phylloxera, et il est efficace contre tous les animaux nuisibles. L'inventeur l'a trouvé dans un livre imprimé à Venise en 1584, et qui a pour titre : *Sacerdotale ad consuetudinem S. Romanæ ecclesiæ.* Et dire que voilà trois siècles que cette panacée dort dans un vieux livre, sans qu'on ait encore songé sérieusement à en faire usage !

Ajoutons, pour renseigner complètement les personnes qui voudraient l'employer, que le susdit exorcisme doit être suivi d'une malédiction ainsi conçue :

« De la part du Dieu tout-puissant, de toute la curie céleste et de la sainte Église de Dieu, je vous maudis. Et partout où vous serez, vous serez maudits, frappés

Digitized by Google

de jour en jour dans les vôtres et décroissants jusqu'à ce qu'on ne trouve plus nulle part de votre descendance, à moins qu'elle ne devienne propre à l'usage des hommes ou utile à leur salut. »

Et pour qu'il ne reste aucun doute dans les esprits, l'inventeur nous rassure par la note suivante :

« Je puis affirmer que dernièrement un prêtre, autorisé à prononcer cette bénédiction, a délivré une ferme infestée par les rats. On les vit, les jours qui suivirent l'exorcisme, joncher le sol de leurs cadavres. »

Osez nier, après cela !

Bibliographie. — *Poésies posthumes de Ch. Read.* — Le petit recueil que nous signalons ici à nos lecteurs, et qui a paru sous ce titre chez l'éditeur Lemerre, est l'œuvre d'un pauvre jeune homme, mort à vingt ans à peine. Son père est bien connu comme publiciste de curiosités historiques et littéraires. C'est lui-même qui a réuni, dans sa piété paternelle, les poésies éparses de son cher enfant. François Coppée adresse, en tête du volume, sous la forme d'un *Sonnet au lecteur*, un adieu ému et un salut touchant au poëte sitôt disparu, et qui se fût certainement fait, lui aussi, un nom dans les lettres. Nos lecteurs en jugeront par les deux pièces suivantes, extraites de l'élégant volume qui contient dans ses cent cinquante pages, tout ce qui reste ici-bas d'Henri-Charles Read.

Digitized by Google

## CONSEILS POUR BIEN VIVRE.

Souviens-toi que tu n'es qu'acteur
Sur cette scène de la vie;
Ton destin dépend de l'auteur.
Garde-toi de porter envie
A ceux dont le rôle paraît
Plus agréable ou plus tranquille :
Peut-être qu'il te semblerait,
Si tu l'avais, bien moins facile !
Dis-toi donc que tu n'y peux rien,
Et contente-toi de ton rôle ;
Sois honnête : remplis-le bien;
Sois joyeux et gai, s'il est drôle;
Résigné, s'il est ennuyeux;
Prends-le toujours au sérieux;
Bref, acquitte-t'en pour le mieux :
C'est le seul moyen d'être heureux !

## STANCES.

Je crois que Dieu, quand je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense,
Et que le cœur qu'il m'a donné
Était bien vieux dès mon enfance.

Par économie, il logea,
Dans ma juvénile poitrine,
Un cœur ayant servi déjà,
Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,
Il est couvert de meurtrissures,
Et, cependant, je ne sais pas
D'où lui viennent tant de blessures.

Digitized by Google

Il a les souvenirs lointains
De cent passions que j'ignore,
Flammes mortes, rêves éteints,
Soleils disparus dès l'aurore.

Il brûle de feux dévorants
Pour de superbes inconnues
Et sent les parfums délirants
D'amours que je n'ai jamais eues !

O le plus terrible tourment !
Mal sans pareil, douleur suprême,
Sort sinistre ! Aimer follement,
Et ne pas savoir ce qu'on aime !...

NÉCROLOGIE. — *Roger*. — Ce célèbre ténor, qui a fait successivement les beaux jours de l'Opéra-Comique et de l'Opéra, vient de mourir à Paris, à l'âge de soixante-quatre ans. « Roger, nous dit M. Arthur Pougin, a été le dernier type, la dernière incarnation du véritable ténor d'opéra-comique. Il a fermé cette dynastie brillante qui, depuis un siècle, comprend les noms restés célèbres de Caillot, Clairval, Michu, Elleviou, Gavaudan, Ponchard, Chollet, pour s'arrêter à lui. Depuis l'époque où il quitta les planches de l'aimable théâtre Favart pour celles de notre première scène lyrique, l'emploi qu'il laissait vacant a été tenu, on ne saurait le nier, par plusieurs artistes distingués; mais aucun n'y a apporté l'ensemble de qualités qui faisaient de lui un artiste de premier ordre et qui l'avaient rendu digne de succéder à ceux que je viens de nommer. Son début

Digitized by Google

dans l'*Éclair*, en 1838, fit sensation dans tout Paris, et lui valut tout aussitôt un succès prodigieux. Jeune, beau, élégant, bien pris de taille et de tournure, doué d'une grâce naturelle et qui n'avait rien d'efféminé, il s'offrait au public avec une voix enchanteresse et pure, chaude et veloutée, qu'il conduisait en virtuose et qu'il savait animer du feu de la passion; de plus, il déployait, en tant que comédien, une rare intelligence, et se montrait pourvu des qualités les plus diverses, parmi lesquelles une aisance pleine de distinction. C'était, en un mot, un artiste complet, et tel que, par malheur, on n'en a plus revu depuis.

Roger était né à La Chapelle-Saint-Denis, où son père avait une étude de notaire, le 17 décembre 1815. Sa mère était fille du fameux acteur Corse, qui fut célèbre au temps de la Révolution, et qui devint plus tard directeur de l'Ambigu-Comique. Un de ses oncles était le comte Rady de la Grange, qui, colonel de la gendarmerie de Paris en 1812, fut ensuite gouverneur d'Arras et de Beauvais; un autre était le baron Roger, qui fut député du Loiret et mourut en 1849. Resté orphelin de bonne heure, le jeune Roger fut élevé par un de ses oncles, qui, après lui avoir fait faire d'excellentes études littéraires au collège Louis-le-Grand, voulut lui faire étudier le droit et le plaça chez un notaire. Cela ne convenait guère au jeune homme, qui, se sentant une jolie voix, déjà songeait au théâtre et envisageait

Digitized by Google

un avenir d'artiste. Enfin, après une lutte assez ardente, il obtint de son oncle l'autorisation de suivre son penchant et se fit admettre au Conservatoire. Il avait alors vingt ans, car son entrée dans cet établissement date du 17 juin 1836. Il eut le bonheur d'y avoir pour professeur de chant le célèbre chanteur, le célèbre baryton qui fut pendant un quart de siècle l'une des gloires de l'Opéra-Comique, et devint l'élève de Martin pour la déclamation lyrique. Il n'avait qu'un an de classe lorsqu'il obtint, en 1837, deux magnifiques prix de chant et d'opéra-comique. Il fut aussitôt engagé au théâtre Favart, où il débuta avec éclat, le 16 février 1838, dans le rôle de Georges, de *l'Éclair*. »

Les grands succès de Roger à l'Opéra-Comique où sa voix charmante suffisait aux exigences du répertoire, lui valurent malheureusement les plus belles et les plus enviables propositions pour l'Opéra. Roger finit par les accepter, et il débuta sur notre première scène lyrique, le 16 avril 1849, par la création de Jean de Leyde du nouvel opéra de Meyerbeer, *le Prophète*. Ce fut en effet, des différentes pièces dans lesquelles il se montra à l'Opéra, la seule où Roger fut à peu près complet. Mais sa jolie voix, qui manquait de puissance, se fatigua et s'usa vite au dur métier qu'il lui fallut faire désormais, et il allait sans doute quitter l'Opéra pour rentrer définitivement à l'Opéra-Comique, lorsqu'un terrible accident de chasse, qui nécessita l'amputation de son avant-



Digitized by Google

bras, l'obligea à se retirer pendant un certain temps de la scène. Il n'y reparut plus qu'à de rares intervalles, aux Italiens, à l'Opéra-Comique, puis, lorsqu'il dut abandonner la carrière du chant, à la Porte-Saint-Martin, dans un drame de Mme Sand, *Cadio*, où il échoua complètement. Il était, en dernier lieu, professeur au Conservatoire.

Roger, qui a tant chanté les vers des autres, en faisait aussi lui-même, et non des plus mauvais, comme le montre ce charmant sonnet que lui attribue *l'Événement :*

*Au bord de la Moldau.*

Ce matin je rêvais au bord du fleuve immense,
Si large que la rive échappait à mes yeux !
Un abîme fuyant qui toujours recommence,
Tantôt profond et calme, et tantôt furieux.

Sur un des blancs cailloux que lave son écume
Un moineau franc se pose ; il se lisse la plume ;
Il a soif, et, sans peur du grand fleuve irrité,
Il met son petit bec dans cette immensité !

Pourtant à cette soif il fallait peu de chose !
Une larme d'argent dans le sein d'une rose
Eût encore été trop !

Géant par ses désirs, il est ce que nous sommes,
Et pour coupe il prendrait l'Océan ! Pauvres hommes !
Ambitieux pierrot !

— *Viollet Le Duc.* — Né le 27 janvier 1816 à Paris, Eugène-Emmanuel Viollet Le Duc était le fils aîné du

Digitized by Google

littérateur du même nom, qui est mort à Fontainebleau en 1857, et qui a donné d'excellentes éditions de Rotrou, de Boileau, de Regnier, etc. L'éminent architecte vient de mourir à son tour, à Lausanne, le 17 de ce mois. On sait qu'il a attaché son nom à la restauration et même à la restitution d'un grand nombre de monuments historiques, au premier rang desquels il faut placer la vieille basilique de Saint-Denis et le château de Pierrefonds. M. Viollet Le Duc a également publié beaucoup de travaux et de livres d'art, et notamment son fameux *Dictionnaire d'Architecture,* en dix volumes, et au lendemain du siège, un remarquable *Mémoire sur la défense de Paris*. On sait que dans les dernières années de sa vie M. Viollet Le Duc s'était rallié au nouveau gouvernement de la France, à la république, et qu'il avait accepté les fonctions électives de conseiller municipal de Paris. Il trouva souvent l'occasion, dans ces fonctions nouvelles et à propos des nombreux travaux en voie d'exécution dans la capitale, de rendre de grands services en faisant souvent prévaloir ses idées d'amélioration, surtout au point de vue artistique.

Théatres. — *Cendrillon*. — Le théâtre de la Porte-Saint-Martin vient de reprendre (20 septembre) avec un grand luxe de mise en scène cette célèbre féerie de MM. Clairville, Albert Monnier et Ernest Blum, qui avait été créée jadis, en 1865, au théâtre du Châtelet, sous

Digitized by Google

la direction de ce pauvre Hostein, qui vient de mourir, par l'amusant Lesueur et l'ancienne partenaire de Frédérick-Lemaître dans les grands drames romantiques, Clarisse Miroy, tous deux également disparus. Aujourd'hui deux comédiens de même valeur, qu'on regrette de voir égarés dans cette fantaisie grotesque, M. Ravel et Mlle Aline Duval, remplissent les mêmes rôles du roi Hurluberlu XIX et de sa noble compagne Uranie de la Houspignolle. Ils sont fort amusants tous les deux, à coup sûr; mais ces anciens habiles et fins interprètes du répertoire de Labiche ne sont pas là à leur place.

Citons, à propos de cette reprise, qui va faire pendant plus de cent représentations le bonheur de nos enfants, petits et grands, un curieux passage d'une récente conférence de M. Pagès de Noyez à la salle des Capucines, et dans laquelle il nous a donné l'origine probable du joli conte de Perrault qui a servi de point de départ à la susdite féerie, origine que notre confrère croit empruntée à une légende égyptienne.

« Apulée parle en termes enthousiastes, nous a dit M. de Noyez, d'une Égyptienne merveilleusement belle, nommée Rhodopis, qui vivait six cents ans avant Jésus-Christ.

« Elle attendait un jour le retour de son amant Charaxus, et, debout sur une éminence, elle interrogeait du regard l'horizon afin d'apercevoir sur le Nil la galère qui ramenait d'Ionie son adoré, lorsqu'une sandale,

Digitized by Google

s'échappant de son pied, vint rouler jusqu'au pied du fleuve. Un aigle, croyant à une proie, saisit cette sandale, prit son vol et la laissa tomber au loin.

« Cette sandale, placée sous les yeux d'Amasis, donna au satrape le désir de connaître le pied mignon qu'elle avait chaussé. Ordre fut donné de rechercher l'inconnue dans tout l'empire, et Rhodopis, découverte par les émissaires du satrape, fut pompeusement conduite à la cour. Amasis en devint amoureux et la garda près de lui. »

VARIA. — *Autres temps, autres opinions.* — Le 21 septembre, anniversaire de la chute de la royauté, vient d'être célébré par plusieurs banquets républicains. Au milieu des discours antimonarchiques qu'on n'a pas manqué d'y prononcer, la profession de foi suivante, datée de 1831, n'aurait pas été déplacée :

« Électeurs de France !

« Les rois s'en vont. Partout en Europe, depuis Lisbonne et l'Escurial jusqu'au Danube et à la Néva, les rois qui ont des cousins, des successions de peuples, des trônes réversibles par mâle ou femelle, tous ces rois-là s'en vont. L'ampoule de Reims est desséchée ; les oiseaux qu'on lâchait aux sacres ont éteint les cierges en brûlant leurs ailes, et des paroles prophétiques se sont échappées du sanctuaire, comme autrefois à Jérusalem : « Les rois s'en vont ! »

Digitized by Google

« *Avec les rois déchus doivent disparaître aussi les formes qu'ils avaient données aux idées politiques,* formes peut-être bonnes en leurs temps, aujourd'hui usées et vermoulues, et séparées à jamais des affections européennes. En ce temps-là, on faisait un gouvernement comme un opéra italien; il y avait plus ou moins de rôles, suivant les artistes de la troupe; plus ou moins d'emplois, suivant les affiliés et les amis. Quelquefois, dans ce gouvernement, le fashionable était financier, comme souvent, dans l'opéra, le castrato est père noble. Le peuple, convié à la farce, chantait comme du temps de Mazarin; aujourd'hui il chante un peu moins, et il commence à se lasser de payer... »

Mais, nous demanderez-vous, de qui est-elle, cette profession de foi? — Cherchez bien... Mais non, vous ne trouveriez pas : elle est de M. Granier de Cassagnac, et c'est à M. Louis Ulbach, rédacteur de la *Revue politique et littéraire*, que nous en devons l'exhumation.

*Histoires de chapeaux.* — La publication du théâtre de Labiche, la reprise de plusieurs de ses pièces, et la possibilité de son élection à l'Académie, ont ramené sur le tapis les anecdotes qui le concernent. En voici deux que nous avons relevées dans une petite notice biographique que lui a consacrée M. Félicien Champsaur, rédacteur de *l'Événement* :

« Il lisait une pièce à un directeur de théâtre (le

Digitized by Google

théâtre du Panthéon), un directeur qui était chapelier et qui avait composé le comité de lecture de chapeliers ses amis. L'auteur avait posé son chapeau au coin de la table en commençant sa lecture. Voilà qu'un des négociants prend le couvre-chef, le regarde, le tourne, le retourne, le passe à son confrère, qui le passe à un autre, qui le passe à un quatrième, qui le passe à un cinquième. Le chapeau de Labiche était un chapeau de la rive droite, et les négociants étaient des chapeliers de la rive gauche. Enfin le directeur interrompit en ces termes Labiche, ahuri de voir son chapeau circuler et absorber seul l'attention :

« Nous le regrettons beaucoup, Monsieur, mais il « serait inutile de lire le troisième acte : votre comédie n'a « pas la note de la rive gauche. »

« Dans une autre pièce où un chapeau jouait un rôle important, Labiche, à qui le nom du chapelier n'était pas indifférent, avait mis celui de son fournisseur. Il avait invité l'honorable commerçant à la première représentation. Il avait compté sans son collaborateur, qui, ne se servant pas au même magasin, remplaça le nom. Le soir de la première, chacun des deux chapeliers, bien assis aux fauteuils d'orchestre, attendait la fameuse scène où, pour reconnaître le propriétaire du chapeau perdu, on prononçait le nom de sa maison. Labiche, le collaborateur, les deux négociants, entendirent un troisième nom : celui du chapelier de l'acteur. »

Digitized by Google

*Les Hauts Faits de dame Censure.*— On a publié dernièrement un rapport de M. Pelletan relatif à un nouveau projet de loi sur le colportage. Comme annexe à ce rapport, on a donné une liste des livres autorisés et des livres refusés, sous l'empire, par la commission du colportage. Nous voulons simplement choisir quelques titres parmi les uns et les autres.

Livres autorisés : *La Prostitution à Alger, le Catéchisme poissard, le Nouveau Jardin d'Amour, Victoires et Conquêtes d'une jolie femme, la Jolie Lorette, le Chansonnier des amants, les Nuits de la Maison-Dorée, les Femmes, le Jeu et le Vin; — Le Grand Art de tirer les cartes, Oracle horoscope des Demoiselles, la Clef des Songes, la Magie blanche,* etc.

Livres refusés : *La Bible, Montaigne, Pensées de Fénelon, Montesquieu, Paul et Virginie, Pèlerinage à Jérusalem* (de Chateaubriand);— *Ruy-Blas* (de V. Hugo), *Essais historiques et littéraires* (de Vitet), *Souvenirs* (de Berryer), etc.

Cette simple comparaison pour se passer de commentaires, et nous dispense complètement aussi de regretter la disparition d'une commission qui fonctionnait avec tant de tact et d'intelligence.

*Un Menu de Barras.* — C'est le journal *l'Événement* qui nous sert ce menu, qui fait partie de la collection des autographes de M. Vivien, et dont les der-

Digitized by Google

nières lignes, en italique, sont de la main même de Barras :

## CARTE DINATOIRE
pour la table
DU CITOYEN DIRECTEUR ET GÉNÉRAL BARRAS
*le décadi* 30 *Floréal*

---

DOUZE PERSONNES.

Un potage.
Un relevé.
Six entrées, deux plats de rôt, six entremets.
Une salade.
Vingt-quatre plats de dessert.
Le potage : aux petits oignons, à la ci-devant minime.
Le relevé : un tronçon d'esturgeon à la broche.

LES SIX ENTRÉES.

1. D'un sauté de filets de turbot à l'homme de confiance (ci-devant maître d'hôtel).
1. D'anguilles à la tartare.
1. Concombres farcis à la moelle.
1. Vol-au-vent de blanc de volaille à la Béchamel.
1. D'un ci-devant Saint-Pierre, sauce aux câpres.
1. De filets de perdrix en anneaux.

LES DEUX PLATS DE ROT.

1. De goujons du département.
1. D'une carpe au court-bouillon.

LES SIX ENTREMETS.

1. D'œufs à la neige.
1. De betteraves blanches sautées au jambon.

Digitized by Google

1. D'une gelée au vin de Madère.
1. De beignets de crème à la fleur d'oranger.
1. De lentilles à la *ci-devant* reine, à la crème au blond de veau.
1. De culs d'artichauts à la ravigote.
1. Salade. Céleri en rémoulade.

*Trop de poisson. Otez les goujons. Le reste est bien. Qu'on n'oublie pas encore de mettre des coussins sur les sièges pour les citoyennes Tallien, Talma, Beauharnais, Hinguerlot et Mirande.*

*Et pour cinq heures très précises.*

Signé : BARRAS.

*Faites venir des glaces de Veloni. Je n'en veux pas d'autres.*

*Un Duc de Vincennes.* — Voici une curieuse information extraite d'une chronique de notre confrère Léon Duprat, dans *la Presse,* au sujet des Mémoires de Mme de Rémusat, dont la dernière partie publiée abonde en détails minutieux et intimes sur la fin tragique du duc d'Enghien :

« Ils ont, ces fossés de Vincennes, une autre célébrité, une célébrité sinistre : c'est au fond de l'un d'eux que dans une froide nuit d'hiver de 1804 le duc d'Enghien, enlevé, au mépris de tout droit des gens, du territoire étranger, fut amené par une escouade de gendarmes. Comme la nuit était noire, on dut attacher une lanterne au vêtement du prisonnier, et il tomba foudroyé par le peloton d'exécution. Ce lugubre épisode, bien des fois raconté, et qui sera pour Napoléon Ier une tache éternelle, eut un épilogue presque ridicule, qui se

Digitized by Google

résume dans une faute d'impression. Peu de temps après, lorsque l'empire eut été constitué, et lorsque le nouveau César eut créé une noblesse nouvelle, un journal eut à imprimer le nom de Caulaincourt, duc de Vicence. Ce dernier mot était écrit peu lisiblement sur l'original... Or Caulaincourt passait pour avoir pris une part active au drame de Vincennes.

Le typographe, avec une naïveté qui ne prouve pas en faveur du sens moral de cet homme, s'imagina que Caulaincourt avait été créé *duc de Vincennes* en récompense des services rendus. Heureusement on s'aperçut de l'erreur sur l'épreuve assez à temps pour la réparer; mais les censeurs, qui en eurent connaissance, faillirent en faire une maladie. Napoléon ne leur aurait jamais pardonné. »

*Le Roi Cettivayo chez lui.* — Nous trouvons encore dans *la Presse* de bien curieux détails sur les habitudes intimes de ce souverain des Zoulous dont il est depuis si longtemps question, et dont les Anglais viennent de s'emparer. On verra par les renseignements qui suivent que ce roi de sauvages n'était peut-être pas tout à fait aussi sauvage que cela :

« Après tout, c'était un homme qui était bien supérieur à ses sujets, non seulement par sa force corporelle, mais par la capacité et l'énergie. Malgré son embonpoint et son obésité, qui est cependant moins

Digitized by Google

monstrueuse que celle de son père et de ses frères, il était très agile et faisait chaque matin de longues courses à pied, un bâton à la main, pendant que ses armes étaient portées par deux guerriers de l'escorte qui le suivait toujours. Avant de partir, il vidait une grande coupe de thé, de café ou de bière.

« Tous les Zoulous qui le rencontraient le saluaient du titre de *Barjete*, levant leurs bras en l'air avec leurs assaguaies et leurs boucliers. A sa rentrée dans le Kraal-Royal, il s'asseyait sur un siège de bois, se faisait jeter plusieurs jarres d'eau sur la tête et sur le corps, et frotter les membres avec de la pierre ponce. Ces ablutions se faisaient derrière une espèce de rideau tendu devant lui, et devant ce rideau les Zoulous qui avaient des grâces à demander exécutaient des danses bizarres, frappant le sol de leurs talons et formulant leurs suppliques dans un chant aigu et perçant. Le roi paraissait ensuite, les reins ceints d'une peau de tigre; il se mettait à déjeuner, pendant lequel tout le monde observait le silence le plus scrupuleux : on aurait entendu une mouche voler. Cettivayo, sortant du Kraal, s'installait sur un trône grossier. Il avait son bouffon, comme François Ier, qui venait l'égayer par ses plaisanteries et faire des salamalecs. Après cela, il rendait la justice, comme le roi saint Louis sous le chêne de Vincennes. Sa justice consistait surtout à prononcer des amendes, souvent des bastonnades, quelquefois des peines.

Digitized by Google

« Son plus grand mérite était d'avoir imposé le célibat et le service militaire à tous ses sujets, de les avoir disciplinés et aguerris, et de ne leur accorder la permission de se marier que comme une faveur extrême, après s'être longtemps dans les rangs signalés par leur bonne conduite et leur vaillance. Ils devenaient une classe privilégiée, qu'on reconnaissait à l'arrangement particulier de leurs cheveux. Puis il occupait le reste du jour à faire exécuter des manœuvres, à passer des revues de ses troupes, de ses régiments, qui étaient d'une intrépidité, d'un dévouement à toute épreuve, ainsi qu'ils en ont donné la preuve à Isandula et à Umbula. »

*Les Débuts des grands compositeurs.* — M. Albert de Lasalle vient de publier, à propos de la reprise de *la Muette,* l'intéressante nomenclature de l'âge auquel les compositeurs célèbres ont débuté à l'Opéra.

Rossini y débuta, en 1826, par *le Siège de Corinthe.* — Il avait 34 ans.

Hérold, en 1823, par *Lasthénie.* — 31 ans.

Auber, en 1823, par *Vendôme en Espagne* (en collaboration avec Boïeldieu et Hérold). — 41 ans.

Halévy, en 1830, par le ballet de *Manon Lescaut.* — 31 ans.

Meyerbeer, en 1831, par *Robert le Diable.* — 37 ans.

Adolphe Adam, en 1836, par le ballet de *la Fille du Danube.* — 33 ans.

Digitized by Google

M. Ambroise Thomas, en 1839, par le ballet de *la Gipsy*. — 28 ans.

Donizetti, en 1840, par *les Martyrs* (et, dans la même année, par la *Favorite*). — 42 ans.

M. Gounod, en 1854, par *Sapho*. — 33 ans.

Félicien David, en 1859, par *Herculanum*. — 49 ans.

M. Victor Massé, en 1863, par la *Mule de Pedro*. — 42 ans.

---

# VARIÉTÉS

## UNE LETTRE INÉDITE DE RACHEL

On nous communique la touchante lettre d'adieux qui suit, adressée par Rachel à un de ses vieux amis vers la fin de l'année 1857, au moment où elle allait partir pour ce voyage dans le Midi d'où elle ne devait pas revenir. Cette lettre, dont nous supprimons les dernières lignes, absolument relatives à des questions d'affaires, est publiée ici pour la première fois.

*A Monsieur X...* (1857).

« Mon ami, je suis bien malade... Je vais partir, non pour l'autre monde encore, mais pour un climat meilleur, où l'on m'envoie chercher la chaleur qui manque ici. Le moral est chez moi autant attaqué que le reste, et il faut tout refaire dans mon pauvre corps, si tant est qu'il ne soit pas trop tard. Il me semble parfois que la nuit se

Digitized by Google

fasse subitement en moi, et je sens comme un grand vide dans ma tête et dans mon intelligence. Tout s'éteint tout à coup, et votre Rachel demeure anéantie !... Ah ! pauvre moi ! ce *moi* dont j'étais si fière, trop fière peut-être, le voilà aujourd'hui si affaibli qu'il en reste vraiment bien peu de chose !... Cette lettre est donc pour vous dire adieu, mon ami, cet adieu que l'éloignement où nous sommes l'un de l'autre vous empêche de venir chercher auprès de moi, comme il s'oppose à ce que je vous le porte moi-même.

« Que d'événements dans ma triste vie, mon ami, depuis notre dernière rencontre, et quel cruel voyage (l'excursion artistique de Rachel en Amérique) ! Je n'en puis encore parler sans répandre mes larmes, sans me dire ce qu'ont eu de terrible les déceptions qui m'attendaient et que le mal affreux qui me dévore a si rapidement fait naître. Mais pouvais-je m'attendre à cette fin lugubre d'une entreprise qui avait débuté avec assez de bonheur, et qui a avorté à l'heure même où le succès en paraissait certain !... Et ce mal implacable, cette tunique de Nessus que je ne puis arracher, ce mal, il était si facile de le prévenir ! Mais j'ai eu trop de foi dans mes forces physiques, trop de confiance en mon étoile, et, sans précautions aucunes, j'ai marché devant moi sur cette interminable route qui va de New-York à La Havane, la dernière étape de mon odyssée mortelle !... En effet, mon ami, reviendrai-je vivante de ce pays où je

Digitized by Google

pars, et Dieu finira-t-il par me prendre en pitié pour les miens, pour mes pauvres et chers enfants, pour mes amis eux-mêmes, ou me rappellera-t-il à lui?

« Adieu, mon ami. Cette lettre sera peut-être la dernière. Vous qui avez connu Rachel si brillante, qui l'avez vue dans son luxe et dans sa splendeur, qui l'avez tant de fois applaudie dans ses triomphes, que de peine n'auriez-vous pas à la reconnaître aujourd'hui dans cette sorte de spectre décharné qu'elle est devenue et qu'elle promène sans cesse avec elle !...

. . . . . .

« RACHEL. »

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 19 — 15 OCTOBRE 1879

SOMMAIRE.

Le 29 septembre 1820. — La Conquête d'*Aïda*. — Drôleries politiques. — Feuillets d'album inédits.

VARIA. — Le Calife Duruy. — Le Baccalauréat. — A propos de croix d'honneur. — Arago et Napoléon Ier. — Th. Gautier et le mauvais œil. — Histoire d'emprunteur. — Un Mystificateur. — Lettre de Célestin Nanteuil. — Napoléon Ier séminariste. — Le Prix de la vie... il y a cent ans. — Les Auteurs sur la scène. — La Sécurité des maris. — Réclame quasi-centenaire. — Erratum. — Vers d'un suicidé.

LE 29 SEPTEMBRE 1820. — C'est ce jour-là que naquit le comte de Chambord. Son dernier anniversaire a été célébré avec plus de retentissement et d'ensemble que de coutume par les derniers fidèles de la royauté légitime, mais sans que cela tire aucunement à conséquence. A cette occasion, *le Globe* a eu la bonne idée de



Digitized by Google

rechercher dans les journaux de 1820 les poésies qui saluèrent la naissance de celui qu'on ne nommait encore que le duc de Bordeaux. Voici la partie la plus curieuse de cet intéressant article rétrospectif.

« Nous laisserons de côté l'ode de Hugo, qui commence ainsi :

Il est né, l'enfant du mystère;
Il est né, l'enfant glorieux,
L'ange que promit à la terre·
Un martyr partant pour les cieux.

Nous ne parlerons pas non plus des strophes de Lamartine. Ces pièces sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les citer ici. Nous préférons mettre sous les yeux du lecteur les jolies choses que l'événement du 29 septembre 1820 inspira aux poètes de l'époque.

A tout seigneur tout honneur. Le roi de ces *poetæ minores*, Armand Gouffé, écrivit quatre couplets sur l'air *Au soin que je prends de ma gloire*, dont nous donnerons seulement le premier, qui débute par deux vers (?) bien étonnants !

O bonheur ! j'entends du salpêtre
Le bruit si longtemps attendu !
Français ! Berry vient de renaître;
A nos vœux le Ciel l'a rendu !
Gravissant la double colline,
Rimeurs, reprenez vos pipeaux
Pour chanter : Vive Caroline !
Et vive le duc de Bordeaux !

Digitized by Google

« Le duc de Bordeaux » revient, à la fin de chaque couplet, comme refrain. Gouffé veut que tout le monde illumine, qu'un « lis couronné s'incline » sur le front du jeune prince, que toutes les communes de France déposent leurs drapeaux sur le berceau, — ce qui, étant donné qu'il y avait alors 36,000 communes en France, constituait un fardeau bien lourd pour un nouveau-né, même royal. Mais Gouffé n'y regarde pas de si près, et son enthousiasme éclate tout le long de son hymne, qui se termine par cet appel bien senti à l'ivrognerie :

...Que plus d'un flacon soit tari
En l'honneur du fils, de la mère.
En chantant des refrains nouveaux,
Sablons le volnay, le tonnerre,
Mais fêtons surtout le bordeaux !

Ce dernier trait n'est-il pas charmant, charmant, charmant ?...

Après Gouffé, nous avons l'honneur de vous présenter M. le chevalier de Propiac, qui ne crut pas déroger en alignant sur le papier des petites lignes dont l'ensemble, sous le titre de Les Vœux de la mère Poisson, se chantait sur l'air de *Fanfan la Tulipe*. Un seul couplet donnera l'idée d'une œuvre qui mérite de vivre à jamais dans l'admiration des hommes :

Qu'une brillante carrière
Puisse s'ouvrir devant toi !

Digitized by Google

En amour comme à la guerre,
Que tout subisse ta loi !
D'un côté, fais l'bonheur d'la terre,
Et de l'autre sois-en l'effroi.
Sois toujours aimant,
Battant et buvant,
Bon enfant,
Bon vivant,
Diable à quatre !
En avant, p'tit fils d'Henri Quatre !
En avant ! toujours en avant !

Il y a là dedans des vœux imprudents que nous ne voulons pas relever ; nous nous bornerons à appeler l'attention de nos lecteurs sur ce conseil, élégamment exprimé :

D'un côté, fais l'bonheur d'la terre,
Et de l'autre sois-en l'effroi...

De quel côté ? Le côté droit ou le côté gauche ? Voilà ce que M. de Propiac, malheureusement, ne dit pas. Après cela, vous me direz que le « côté » ne fait rien à l'affaire, et que, si le « p'tit-fils d'Henri Quatre » avait voulu suivre l'avis du poète, il aurait été toute sa vie dans une situation physique bien gênante...

Les « théâtriers » aussi s'en donnèrent à cœur joie. Le 13 octobre 1820, Désaugiers, Genty et Brazier firent représenter au Vaudeville une pièce de circonstance in-

Digitized by Google

titulée *les Dames de Bordeaux*. Dans cette pièce, l'acteur Lemaire chantait la... romance que voici :

Bon ! bon ! fête complète !
Pon ! pon ! c'est un garçon !
Flon ! flon ! la chansonnette !
Zon ! zon ! le rigodon !

Comment, dans un jour aussi beau,
Peut-on n'pas crier au prodige ?
L'arbre tombe, on craint pour la tige...
Qui la sauve ? Un petit rameau...
Au nom de ce Bourbon nouveau
Que la France aujourd'hui s'accorde,
Et que l'flambeau de la discorde
S'éteigne au pied de son berceau !
Paris ! quel bonheur est le tien !
Désormais, dans ton gai délire.
Avec orgueil tu pourras dire :
Un fils de France est Parisien.

Bon ! bon ! etc.

Cette strophe aux vers ailés se chantait sur l'air *les Chasseurs et la Laitière*.

A la Porte-Saint-Martin, même allégresse, — cette fois sur l'air *J'aime les prés, les champs et les bois sombres*. Voici un couplet que nous extrayons d'un impromptu intitulé : *Paris, le 29 septembre* 1820 :

Le roi nous dit : « L'enfant qui vient de naître
Rend le bonheur à mes nombreux sujets :

Digitized by Google

C'est le soleil qui commence à paraître
Quand les mortels réclament ses bienfaits.
Ce prince doit être notre espérance :
Portez sur lui vos vœux et votre amour.
Dans ce moment, c'est le fils de la France;
Mais ce bon fils sera bon père un jour. »

La Conquête d'*Aïda*. — On sait que M. Gounod vient de retirer de l'Académie nationale de musique, où elle allait entrer en répétitions, et dans l'intention de la parfaire, sa partition nouvelle *le Tribut de Zamora*. Le maestro a demandé six mois pour compléter son œuvre.

On peut juger de l'embarras où se trouva M. Vaucorbeil, pris au dépourvu et n'ayant sous la main aucun autre ouvrage pour sa saison d'hiver. En effet, M. Ambr. Thomas ne veut livrer sa *Françoise de Rimini* qu'à la condition d'avoir Nilsson pour interprète ; *la Nuit de Cléopâtre,* de Victor Massé, n'est pas terminée ; l'*Hérodiade*, de M. Massenet, demande à être mise au point ; l'exécution du *Sigurd* de Reyer présente des difficultés non encore aplanies... etc. Que faire ? C'est alors que la pensée de monter le dernier grand succès de Verdi, *Aïda,* prit de la consistance, si bien que M. Vaucorbeil se décida à partir pour l'Italie, en compagnie d'un des meilleurs amis de Verdi, M. de Thémines, pour demander à l'illustre maître l'autorisation de monter ce grand ouvrage.

Digitized by Google

La négociation, voyage compris, n'a pas duré plus de trois jours, et, empressons-nous de le dire, elle a heureusement abouti : *Aïda* appartient désormais au répertoire de l'Opéra. M. de Thémines a publié dans *la Patrie* une très intéressante relation de ce rapide voyage à la conquête d'un chef-d'œuvre. Nous en donnerons ci-après les passages les plus curieux.

Verdi habite, en Italie, un château situé dans la commune de Busseto :

« Qui dit Busseto dit Verdi ; seulement Verdi ne demeure pas à Busseto. Il y a bien dans ce bourg un théâtre Verdi, édifice crénelé comme un château du moyen âge (c'était le manoir d'un Pallavicino, dont l'origine remonte plus haut que la première croisade); tout le monde vous y parle de Verdi, son nom est sur toutes les lèvres; mais Verdi n'est pas là : il est environ à deux kilomètres plus loin, à Sant' Agata, un nom que vous chercheriez en vain sur la carte, et pour cause. Sant' Agata, en effet, se compose de la villa Verdi, une véritable châtellenie, que l'auteur d'*Aïda* y a fait bâtir ; d'un parc qu'il a dessiné et planté, d'une vaste étendue de prairies, de champs en pleine culture, de bois en coupe réglée, de beaucoup de fermes, puis d'autres fermes, de pas mal de fermes encore, et c'est tout. C'est là que M. Vaucorbeil et moi nous avons trouvé Verdi. Il n'était prévenu de notre arrivée que par un télégramme mis à la gare au moment de notre départ. Il

Digitized by Google

se promenait dans le jardin, suivi de deux superbes chiens.

Ce jardin est vraiment magnifique. Il y a des arbres de toutes les essences et d'une superbe venue, de nombreux magnolias surtout, aussi hauts que les vernis du Japon de nos boulevards. A l'entrée, avant d'arriver à la grille, quatre peupliers géants semblent placés là en sentinelle. On les aperçoit de bien loin, comme des vigies. C'est Verdi qui les planta, de même que tous les autres, d'ailleurs. Pensez s'il les aime comme des amis! ne sont-ils pas un peu ses enfants ?

Par exemple, ce qu'il aime avant tout, c'est sa tranquillité, cet intérieur paisible où il passe, avec Mme Verdi, son excellente compagne, sept mois de l'année au moins. L'hiver, il habite l'ancien palais Doria, à Gênes.

Dites à Verdi qu'il a complètement manqué le quatuor de *Rigoletto*, cela ne l'émeut point; mais ne lui dites pas qu'il ne s'entend guère à la culture ou au jardinage, vous le froisseriez et vous diriez, sauf votre respect, une fière sottise.

La démarche relative à la demande d'autorisation de donner *Aïda* à l'Opéra était aussi délicate que difficile : il s'agissait d'aller demander à Verdi son consentement au mariage de sa plus jeune fille, haute et puissante demoiselle Aïda, avec monseigneur l'Opéra de Paris. On avait bien dit que la fille, étant majeure, pourrait, à la rigueur, se passer de l'autorisation du père, mais ja-

Digitized by Google

mais, au grand jamais, M. Vaucorbeil n'aurait envoyé au maestro les sommations qu'on appelle « respectueuses » parce qu'elles ne le sont pas. Il eût plutôt renoncé au désir, si vif fût-il, de donner *Aïda*. Il faut dire, à l'éloge des deux, que les griefs, exagérés d'ailleurs, dont il fut question lors des répétitions de *Don Carlos* à l'Opéra, ont été bientôt dissipés, et que l'assentiment a été donné avec la plus exquise bonne grâce. Quant à faire un cadeau de noces à la fiancée et assister à son mariage, ce sont là des détails dont il était prématuré de s'occuper. Verdi est obligé de venir à Paris pendant l'hiver, pour des affaires : si son arrivée ici coïncide avec l'époque des répétitions d'*Aïda*, eh bien ! on verra. Sinon, patience. Le plus important était qu'il consentît à faire représenter *Aïda*, et il a consenti. »

Drôleries politiques. — Un journal citait dernièrement le quatrain-omnibus d'un Michel Savan, qui avait des convictions de rechange pour tous les régimes.

En 1811, il chanta la naissance du roi de Rome :

Si l'étranger, comme un seul homme,
Un jour voulait nous asservir,
Autour du noble roi de Rome
Jurons de vaincre et de mourir.

En 1820, naissance du duc de Bordeaux :

Si, méditant notre ruine,
L'étranger veut nous asservir,

Digitized by Google

Autour du fils de Caroline
Jurons de vaincre et de mourir.

En 1838, naissance du comte de Paris :

Ah ! si l'étranger, dans sa haine,
Un jour voulait nous asservir,
Autour du noble fils d'Hélène
Jurons de vaincre et de mourir.

Dans le même genre, nous pouvons citer les vers d'un poète prévoyant, qui les avait construits de manière à ce qu'ils pussent s'appliquer au roi ou à l'empereur, suivant qu'on les lisait en entier ou qu'on n'en lisait que la moitié.

Vive à jamais l'empereur des Français,
La famille royale est indigne de vivre :
Oublions désormais la race des Capets
La race impériale est seule à lui survivre !
Soyons donc le soutien de ce Napoléon,
Du comte du Chambord chassons l'âme hypocrite.
C'est à lui qu'appartient cette punition,
La raison du plus fort a son juste mérite.

Mais les poètes ne sont pas les seuls palinodistes en politique, et l'on conviendra que parfois des magistrats, et des plus haut placés, ne leur ont cédé en rien. Voici, en effet, un passage de l'adresse de la Cour de cassation à Louis XVIII, lorsqu'on apprit la nouvelle du débarquement de Napoléon au golfe Jouan :

Digitized by Google

« C'est vous seul qui êtes la force de la France, parce que vous êtes tout son bonheur. L'ennemi éternel de la France (Napoléon) a beau s'agiter, il ne peut plus rien contre son repos. Les Français n'ont que trop reconnu qu'ils ne pouvaient plus avoir d'autre souverain que le descendant de Henri IV. »

Et, vingt jours après, la même Cour de cassation, s'adressant à Napoléon, lui disait :

« Le vœu qui vous rappelle au trône vient de se manifester avec autant d'unanimité que d'énergie. Il est l'élan des cœurs sans violence et sans contrainte : la légitimité de votre souveraineté ne peut donc être méconnue lorsqu'elle repose sur la base indestructible de la volonté libre du peuple français. »

Hélas ! on en trouverait bien d'autres !

Feuillets d'album inédits. — C'est sur l'album d'une petite-fille du Girondin Valazé, auquel nous avons déjà fait plusieurs emprunts pour nos lecteurs, que nous copions les citations autographes suivantes, qui sont imprimées ici pour la première fois :

A VALAZÉ

*De la Convention nationale.*

Valazé, quand jadis ta main ferme et hardie
Trancha la destinée de ta vaillante vie,

Digitized by Google

Peut-être voyais-tu, dans le ciel radieux,
Les morts des anciens jours passer devant tes yeux ;
Peut-être voyais-tu Rome et la Grèce armée,
Les trois cents immortels fiers de leur renommée,
Et le divin Socrate, au fond de sa prison,
Buvant, le front serein, le terrible poison,
Et Caton déchirant, dans la ville d'Utique,
Ce sein l'honneur vivant de l'Italie antique.
Pardon si je me laisse à ton nom transporter...
Ah ! c'est André Chénier qui devait te chanter !

Antony DESCHAMPS.

## A VICTOR HUGO

*A propos de son livre sur W. Shakespeare.*

Quand ton merveilleux livre au poétique empire
Devant lui s'est ouvert, en souriant Shakespeare
L'a pris sans se baisser sur son haut piédestal,
Comme on reçoit un don de la main d'un égal.

Antony DESCHAMPS.

Humilité et douceur sont sources de vérité : dans l'une on trouve Dieu, et dans l'autre on sent sa grâce.

17 février 1875.

ARNOULD-PLESSY,
*De la Comédie française.*

La vie est une affaire qu'il faut conduire avec conscience et d'où il faut se tirer avec honneur.

Alexis DE TOCQUEVILLE.

Digitized by Google

VARIA. — *Le Calife Duruy.* — Les vacances sont finies, et la rentrée des classes vient de s'effectuer. Les proviseurs vont reprendre leur sceptre, et nous leur souhaitons de le tenir plus dignement que celui dont nous allons raconter l'histoire, empruntée à une ancienne chronique de M. Philibert Audebrand.

Pour se rendre compte par lui-même de la façon dont les lycées étaient administrés, M. Duruy s'était fait inspecteur des établissements scolaires, imitant en cela le célèbre calife Haroun-al-Raschid.

Un matin, il arrive au lycée de ***, accompagné de son fils. Il entre sans se nommer, et pénètre incognito jusqu'au cabinet du proviseur.

Le ministre frappe trois coups.

« Entrez. »

Il entre sans plus de cérémonie. Le proviseur écrivait à son bureau. Cet honorable fonctionnaire le prend pour un papa qui lui amène un nouvel interne, et lui dit sans se déranger : « C'est bon ; mettez-vous là. »

Le ministre s'y met et attend que la lettre soit terminée. Quand elle est finie, le proviseur daigne enfin lever la tête, et lui dit :

« Quel âge a ce garçon-là ?

— Vingt-deux ans, Monsieur.

— Diable ! Et que comptez-vous en faire ?

— Mon secrétaire et mon ami.

— Tiens ! et vous voulez le mettre au lycée ?

Digitized by Google

— Moi ? pas le moins du monde.

— Mais, alors, qu'est-ce que vous venez chercher ici ?

— Je viens voir comment vous recevez les parents des élèves. Je suis le ministre de l'instruction publique. »

Le proviseur ne reçut pas la bastonnade, ce qui lui fût infailliblement arrivé avec le calife d'Orient ; mais les califes d'Occident sont meilleurs princes, et il est probable que M. Duruy se borna à prendre bonne note de l'urbanité de son administré.

*Le Baccalauréat.* — Voici, d'après *le Rappel,* quelle serait l'étymologie du mot *baccalauréat,* que d'ailleurs ce journal qualifie de barbarisme :

« Introduit, d'après Littré, au XVI^e siècle, il a été forgé du latin *bacca laurei* (baie de laurier), pour désigner la qualité de bachelier. Or le nom de *bachelier* n'a aucun rapport ni avec *bacca* ni avec *laureus.* Emprunté à la basse latinité, il vient de *bacalarius,* mot dont l'origine, en dépit des sueurs des étymologistes, reste absolument obscure. Le *bacalarius* était un possesseur de bien de campagne, tenant le milieu entre le seigneur et le manant. Ce terme, passant en France avec la féodalité, est devenu *baceler* au XI^e siècle, *bacheler* au XIII^e, enfin *bachelier* au XV^e, avec une acception différente de celle qu'il a aujourd'hui. Il

Digitized by Google

s'appliquait aux jeunes gentilshommes qui aspiraient à devenir chevaliers. C'est dans ce sens que Victor Hugo, toujours admirable pour la couleur locale comme pour tout, l'a employé dans une célèbre ballade :

Pour un mot d'une belle bouche,
Pour un signe de deux beaux yeux...
On sait qu'il n'est rien que ne fassent
Les seigneurs et les *bacheliers*. »

*A propos de croix d'honneur.* — La question toujours pendante de la décoration des comédiens a ramené sur le tapis plusieurs histoires de croix. En voici une tirée d'un volume publié, il y a déjà quelque temps, par M. Élie Berthet, sous ce titre : *Histoires des uns et des autres.*

C'était en 1848. Il y avait soirée chez Louis Perrée, le directeur du *Siècle*. Le général Cavaignac, alors chef du pouvoir exécutif, et qui était un habitué de la maison, arriva à une heure avancée. En même temps que lui entrait un rédacteur du journal.

« Général, dit-il respectueusement, permettez-moi de vous faire faire place, de prévenir...

— Non, de grâce, dit Cavaignac en se rejetant vivement en arrière; on rit de si bon cœur!... Je ne veux troubler personne. Le morceau va finir dans un instant. »

Cavaignac et le nouveau venu se retirèrent dans un coin de l'antichambre, et l'on causa. Le rédacteur faisait par-

Digitized by Google

tie de la garde nationale, et quelques jours auparavant il y avait eu large distribution de croix d'honneur dans la milice citoyenne.

« Comment se sont données les décorations dans votre bataillon ? demanda Cavaignac.

— Général, me permettez-vous de vous parler avec franchise ?

— Certainement.

— Elles ont été données en dépit du sens commun.

— Eh bien ! ç'a été partout ainsi, » dit Cavaignac en riant.

*Arago et Napoléon Ier.* — On vient d'élever à Perpignan une statue bien tardive, ce nous semble, à l'illustre astronome François Arago, originaire du département des Pyrénées-Orientales. A cette occasion, beaucoup d'articles anecdotiques ont été publiés. Nous empruntons à celui que notre ami Jules Claretie a donné à *l'Indépendance belge* la curieuse historiette suivante, qui prouve que les opinions républicaines d'Arago datent de bien avant son arrivée au pouvoir comme ministre de la marine, en 1848.

Lors de la proclamation du consulat à vie, un certain nombre d'élèves de l'École polytechnique, où Arago avait été admis, avec dispense d'âge, dès dix-sept ans, et le premier sur la liste aussi bien par l'ordre alphabétique qu'en raison de son mérite déjà éclatant, avaient

Digitized by Google

refusé de se joindre à la députation de l'École qui fut envoyée à Bonaparte pour le féliciter.

Le général Lacuée, gouverneur de l'École, rendit alors compte de cette opposition à Bonaparte. « Monsieur Lacuée, s'écria le futur empereur au milieu d'un groupe de courtisans qui applaudissaient de la voix et du geste, vous ne pouvez conserver à l'École les élèves qui ont montré un républicanisme si ardent; vous les renverrez. » Puis, se reprenant : « Je veux connaître auparavant leurs noms et leur rang de promotion. » Voyant la liste le lendemain, il n'alla pas au delà du premier nom, qui était le premier de l'artillerie. « Je ne chasse pas les premiers de promotion, dit-il. Ah ! s'ils avaient été à la queue... Monsieur Lacuée, restez-en là. »

*Th. Gautier et le mauvais œil.* — Notre confrère Charles Bigot, dans un article du *Journal officiel* consacré à l'examen du livre intéressant que M. Émile Bergerat a publié sur la vie intime de son beau-père, et dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs, résume les impressions diverses que ressentait Théophile Gautier au sujet de certaines superstitions qui sont admises même par les esprits reconnus comme les plus élevés et les plus forts.

« Gautier, nous dit Charles Bigot, non seulement ne cherchait pas l'émotion, mais il la fuyait; il s'était fait



Digitized by Google

une belle théorie de l'impassibilité, qu'il appliquait de son mieux. Mais on a beau faire, on ne dépouille pas l'humanité : la nature reprend ses droits, et l'on ne se dérobe à certaines faiblesses que pour en subir d'autres plus humiliantes peut-être. Cet olympien qui dédaignait les larmes ne put s'affranchir des plus singulières superstitions. Le témoignage de M. Bergerat confirme là-dessus tout ce que nous avaient appris les indiscrétions des amis. Gautier, pour rien au monde, ne pouvait consentir à s'asseoir à une table où l'on eût été treize. Il portait à sa chaîne de montre une de ces breloques en corail auxquelles les Italiens attribuent le pouvoir de conjurer le mauvais œil. Un musicien qui faisait grand bruit au temps du second empire passait pour avoir le don du mauvais œil ; Gautier ne consentit jamais ni à écrire ni à prononcer son nom. Quand il fallait rendre compte d'une pièce de lui au *Journal officiel*, il s'arrangeait toujours pour se faire remplacer. La mort lui inspirait un invincible effroi. Du jour où il sut que la maladie dont il était atteint était une maladie du cœur, il perdit tout courage ; il refusa de se soigner et se laissa mourir.

*Histoire d'emprunteur.* — C'est encore dans la curieuse étude de Blaze de Bury sur Auber, que nous avons citée dans notre dernier numéro, que nous prenons la piquante historiette suivante, relative à son plus fidèle collaborateur, Eugène Scribe :

Digitized by Google

« Scribe n'a le temps de rien. Cet homme ne vit pas, il produit : cent représentations et 100,000 fr. de droits d'auteur, voilà le but ! Mais qu'on ne se méprenne pas sur le sens de mes paroles : ma critique n'atteint ici que le système. Scribe n'en était pour cela ni avare ni cupide. Ce besoin de gagner de l'argent entrait dans la loi même de son activité ; il ne se représentait le succès que sous cette espèce, car jamais on n'eut la main plus ouverte et plus généreuse. Très humain [1], très serviable à l'égard de ses confrères, il mêlait parfois à son obligeance l'ironie du philosophe. Un jour que Buloz, alors au Théâtre-Français, se plaignait des visites obsédantes d'un auteur : « Voulez-vous que je vous donne un moyen de vous en débarrasser ? lui dit Scribe. Faites comme moi, prêtez-lui 500 francs, et vous ne le reverrez plus que dans six mois, quand il croira ou feindra de croire que sa dette est oubliée. C'est environ 1,000 francs par an qu'il vous en coûtera, comme à moi ; et, vrai, pour se délivrer d'un fâcheux, ce n'est pas trop ! »

---

1. Cette charité de premier mouvement lui sauva même la vie. Un matin, un individu besoigneux se présente à l'hôtel de la rue Olivier-Saint-Georges. Il expose sa demande. Scribe, après l'avoir écouté, ouvre un tiroir et lui remet cinq louis. On frémit à la pensée que cet homme de lettres misérable, disons tout court ce misérable, s'appelait Lacenaire. Lui-même raconta plus tard, en cour d'assises, qu'à la vue de ce tiroir plein d'or tous ses instincts de meurtre s'étaient éveillés, et que, placé comme il l'était, debout derrière Scribe, il allait agir du couteau quand la magnificence du présent le désarma.

Digitized by Google

*Un Mystificateur.* — C'est, vous le pensez bien, du célèbre corniste Vivier qu'il s'agit. Ce malin personnage vient, en effet, de publier un somptueux petit volume, en forme d'agenda, qui est une merveille de typographie. On se précipite naturellement sur ce joli livre; on l'achète sur sa bonne mine, et, quand on l'a emporté, puis ouvert, on trouve... une série de feuilles de papier blanc qui contiennent environ chacune trois lignes l'une dans l'autre. Le livre qui s'intitule mystérieusement : *Très peu de ce qu'on entend tous les jours,* ne contient qu'une suite de banalités que vous et moi nous répétons à tout moment depuis un siècle et qui courent absolument les rues.

*Exemples :* « Si ces temps-là continuent, il n'y aura pas d'abricots cette année. »

— « Si mon mari rentre, vous direz que j'ai été au bain. » Etc., etc.

En somme, le merveilleux livre n'est qu'une nouvelle mystification à ajouter à l'actif, déjà si chargé, du spirituel corniste.

Et, à ce propos, les journaux ont naturellement réédité quelques-unes des meilleures plaisanteries de ce roi des mystificateurs. En voici une fort drôle que nous empruntons au *Voltaire :*

« Le célèbre corniste, passant sur le boulevard, avise un bourgeois qu'un chien de haute taille poursuivait d'aboiements rien moins que rassurants. Le pauvre

Digitized by Google

homme, tremblant pour ses mollets, cherchait à se soustraire, en courant autant que son embonpoint le lui permettait, aux importunités du molosse, que cette attitude, loin de désarmer, rendait plus furieux encore. Vivier juge d'un coup d'œil la situation, va droit au bourgeois et lui prend le bras. « Rassurez-vous, Monsieur, lui dit-il; si cet animal s'approche, il aura affaire à moi. »

En même temps, il brandit sa canne dans la direction du chien, qui juge prudent de s'éloigner. Remerciements chaleureux de l'intéressé. On continue de cheminer bras dessus bras dessous.

« Vous êtes bien heureux de n'avoir pas peur de ces animaux-là, Monsieur! s'écrie le bourgeois. — S'il vous avait touché, il était mort! réplique froidement Vivier. — Vous l'auriez tué? — Je l'aurais mordu. — Pardon, mais je ne sais pas... — C'est bien simple : il devenait enragé... Oh! ce n'eût pas été long! — Ah çà! mais... que voulez-vous faire? »

A ce moment, Vivier serre plus étroitement le bras de son compagnon, et, le regardant bien en face : « J'ai été mordu, il y a huit jours, par un de ses confrères atteint d'hydrophobie, et je sens bien que la crise fatale approche! » Si le bourgeois, blême de peur, fit un effort suprême pour se dégager de l'étreinte toujours plus forte de son mystificateur et se sauver à toutes jambes, c'est ce que nous laissons à penser. »

Digitized by Google

*Lettre de Célestin Nanteuil.* — On sait que ce célèbre lithographe de l'école romantique est mort à l'âge de soixante ans, le 4 décembre 1873, à Dijon, où il dirigeait l'École des beaux-arts de cette ville. C'est donc là qu'il passa le temps de la guerre et du siège de Paris, et voici une lettre touchante et désolée dans laquelle, à l'issue de la guerre, il trace à un de ses amis une poignante peinture de ses angoisses passées et de celles de l'heure présente. Cette belle lettre était demeurée inédite jusqu'à la vente des autographes de M. Fillon dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs.

Dijon, le 10 mars 1871.

Depuis tantôt sept mois je n'ai reçu aucune nouvelle de Paris, ni de nos amis, et je suis dans l'ignorance la plus complète sur les éventualités qui ont pu surgir pour eux des lugubres événements que nous traversons, et qui manquent tout à fait de gaieté. Nous étions et sommes encore ici au secret; car l'occupation continue pour nous, et, très malheureusement, il est à craindre qu'elle ne soit pas près de finir, le département de la Côte-d'Or étant probablement compris dans la zone qui restera envahie jusqu'au payement définitif. C'est à y renoncer. Je me sens un peu à bout de courage, et j'ai des envies folles de mettre la clef sur la porte et de me sauver dans un coin, bien loin, aussi loin que possible, de tout cela ! D'autant que j'ignore quelle est notre position *officielle*, et s'il y a encore une École des beaux-arts à Dijon.

Ce que je sais, c'est que nous ne sommes pas payés depuis près de neuf mois; que je suis forcé de faire vivre à mes frais les pétits employés, et de pourvoir aux dépenses de l'École, que j'ai cru devoir rouvrir, *malgré tout*, à l'époque habituelle,

Digitized by Google

afin d'exister en tous cas. Il va sans dire que, sauf les tout jeunes enfants, rien n'est resté ! Les uns sont mobiles, les autres prisonniers en Allemagne, ou tués, ou blessés. Le travail n'est donc pas fatigant. Pour moi, je n'ai pas touché au crayon depuis six mois, et c'est ce qui ne m'était jamais arrivé. Il est vrai que les obus, le canon, la mitraille, les charretées de blessés, les ambulances, l'incertitude de l'heure et de la journée qui va suivre, l'incendie, le pillage, les réquisitions, la bataille, les morts à enterrer, les vivants à craindre, *votre lit* et *votre chambre* en question à chaque instant; les bruits alarmants, les faits sinistres, l'inquiétude générale, l'anxiété particulière, le froid, la neige, la famine, les exigences folles et brutales de l'ennemi, la gaieté intempestive des amis, le présent plein de faits lugubres, l'avenir gros de tempêtes, ne vous laissent que le désir ardent d'être en un lieu où il soit possible de ne rien voir et de ne rien entendre... Jusqu'ici le musée n'a eu aucun sinistre à déplorer... Toutefois, malgré la plus active surveillance, quelques médailles, heureusement sans valeur, ont été soustraites, sans doute comme souvenirs. Par bonheur, c'était en zinc, et ça représentait le duc de Berry. Si vous mettez la main sur Hugo, n'oubliez pas de mettre la mienne dans la sienne. »

En attendant, mes amitiés à tous, et à vous de tout cœur.

CÉLESTIN NANTEUIL.

*Napoléon Ier séminariste.* — Le *Weekly Register* vient de publier une curieuse lettre de Joseph Bonaparte, qui nous montre que le futur empereur, à l'âge de seize ans, songeait à entrer dans les ordres.

*A Monsieur Isoard, à Aix en Provence.*

Août 26, 1785.

Monsieur et cher ami, je profite de l'occasion que m'offre

Digitized by Google

un de mes compatriotes pour avoir l'honneur de vous donner de mes nouvelles, qui, en effet, sont telles que je désire que soient celles de toute votre charmante famille.

Au mois de novembre, j'espère avoir l'honneur de vous revoir à Aix, où je ferai mon droit. Je vous prie de présenter mes respects à madame votre mère, messieurs vos frères et tous ceux de ma connaissance.

Je m'imagine qu'un de mes frères sera arrivé à Aix, ou du moins y arrivera bientôt. C'est un échappé de l'École militaire de Brienne, qui, ne se sentant aucune disposition pour le service de notre bon roi, se réfugie au petit séminaire d'Aix, où, à l'ombre de l'autel, il puisse en liberté suivre son inclination et augmenter le *béat escadron*.

Je vous prie de lui témoigner le 4 (le quart) des bontés que vous avez eues pour moi, et il aura lieu de vous remercier infiniment.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus sincère attachement, monsieur et cher ami, votre très humble et très affectionné serviteur et ami,

BUONAPARTE.

*Le Prix de la vie... il y a cent ans.* — La bibliothèque publique de Dijon possède une bien curieuse lettre autographe du célèbre peintre Prudhon, datée en 1780, et qu'un des bibliothécaires de la ville vient de publier à quelques exemplaires. Cette lettre, que Prudhon adressait à son protecteur, M. de Joursanvault, au mois de septembre 1780, et qui est datée de Cluny, sa ville natale, contient des renseignements fort intéressants sur le

Digitized by Google

prix de la vie commune à Paris il y a cent ans. Voici le principal passage de ce document :

Eh bien! puisque les injustices qu'on lui fait à Dijon (il parle de son camarade J. C. Naigeon, et non de J. A. Naigeon, le critique, ami de Diderot) le dégoûtent, et que, n'ayant plus d'espérances, il ne se soucie peut-être plus d'y retourner, permettez-lui, Monsieur, d'aller avec moi à Paris; nous partirons le mois prochain, et si vos arrangements pour l'y tenir concordaient avec les miens, nous aurions le plaisir d'être ensemble, car, pour moi, je ne pourrois y vivre dans le premier temps qu'avec la plus grande économie. Voilà quels seraient mes arrangements, en attendant mieux : on loue à Paris des petits cabinets logeables pour 6 livres par mois, et on a pour 6 sols par repas un ordinaire assez honnête, qui consiste le matin en une soupe, le bouilli et une petite entrée. Seul j'amodierai un de ces petits cabinets. Ma dépense pour le pain ne se montera au plus qu'à six livres par mois, et lorsque je verrai assez de fonds pour ne pas me hasarder, je sacrifierai six sols par jour à faire bonne chère, c'est-à-dire je dînerai très bien avec une soupe et mon bouilli, et une petite entrée me suffira le soir.

Telle étoit la façon de vivre dans ce pays-là d'un de mes amis chirurgien, qui m'a indiqué le meilleur endroit. De sorte que j'en serai à peu de frais et que le gain d'un louis par mois me suffiroit, et au delà, à vivre ainsi régulièrement et fourniroit encore à mes déboursés académiques.

Passez-moi, Monsieur, des détails si peu intéressants. Je vous les ai faits dans le cas que Naigeon veuille s'accommoder de ce genre de vie et que vous le trouviez bon. Vous verriez à vous décider là-dessus, et vous me procureriez l'avantage d'être avec un de mes amis.

*Les Auteurs sur la scène.* — Tout récemment, dans un

Digitized by Google

théâtre de drame, à la suite du vif succès d'un ballet nouveau intercalé dans un de ses actes principaux, le public ayant acclamé le maître de ballet, celui-ci crut devoir se présenter lui-même sur la scène, entraîné par quelques-unes des plus jolies ballerines auxquelles il devait son succès. Nous avons depuis longtemps protesté contre ces exhibitions des auteurs devant le public, et c'est très rarement d'ailleurs qu'elles se produisent aujourd'hui. Il n'en est pas de même en Italie, où il est d'usage, pour un succès même ordinaire, de rappeler plusieurs fois de suite et à la fin de chaque acte un auteur qui est le favori du public.

Au siècle dernier, l'habitude de ces exhibitions était plus fréquente et ne paraissait choquante pour personne; c'était même alors, pour un auteur, un honneur envié que d'être rappelé sur la scène en même temps que ses interprètes. Nous trouvons dans les mémoires, aujourd'hui bien oubliés, de Grétry, une anecdote assez curieuse à ce sujet. Il arrivait d'Italie, où on avait fort bien accueilli ses ouvrages, mais sans cependant lui accorder ces rappels bruyants dont nos voisins d'au delà les Alpes sont surtout prodigues pour leurs nationaux. D'Italie, Grétry s'en fut tout droit à Genève, et voici le piquant souvenir qu'il a rapporté de la première représentation d'un de ses opéras, *Isabelle et Gertrude*, sur le théâtre de cette ville :

« Mon premier opéra français, à Genève, *Isabelle et*

Digitized by Google

*Gertrude*, eut un succès encourageant pour moi. Le public s'y porta avec affluence pendant six représentations, et c'est beaucoup pour une petite ville telle que Genève. Un musicien de l'orchestre, maître à danser, vint chez moi pour me dire que les jeunes gens de la ville, pour suivre l'usage de Paris, m'appelleraient après la pièce. « Je n'ai, lui dis-je, jamais vu cela en Italie. — Vous le verrez, me dit-il, et vous serez le premier auteur qui ait reçu cet honneur dans notre république. » J'eus beau me défendre, il voulut absolument m'enseigner à faire une révérence avec grâce. Dès que l'opéra fut fini, on me demanda effectivement à plusieurs reprises, et je fus obligé de paraître pour remercier le public. Mon homme, dans son orchestre, me criait : « Ce n'est pas cela!... « Point du tout... Mais allez donc!... — Qu'as-tu donc? « lui dirent ses confrères. — Je suis furieux. J'ai été ex- « près chez lui ce matin pour lui apprendre à se tenir no- « blement. Voyez si l'on peut être plus gauche et plus « bête! »

*La Sécurité des maris.* — Un collaborateur de l'*Intermédiaire* lui a communiqué dernièrement le prospectus suivant, qui remonte, paraît-il, à une dizaine d'années, et qui vaut la peine d'être conservé :

PLUS DE VIOLS!

*Appareil gardien de la fidélité des femmes.*

Avec armure et serrure simples . . . . . 120 fr.

Digitized by Google

Avec armure et serrure soignées et de luxe . . . . . 180 fr.
Avec armure et serrure en argent, le tout très soigné . . . . . 320 fr.

On l'expédie moyennant un bon sur la poste à l'ordre de M. CAMBON, notaire et maire à Cassagnes-Comtaux, par Rignac (Aveyron), chargé de recevoir les fonds et d'en être garant.

Une semblable invention n'a pas besoin d'éloges : chacun sent les services qu'elle peut rendre. Grâce à elle, on pourra mettre les jeunes filles à l'abri de ces malheurs qui les couvrent de honte et plongent les familles dans le deuil ; le mari quittera sa femme sans crainte d'être outragé dans son honneur et dans ses affections. Bien des discussions, bien des turpitudes cesseront.

Les pères seront sûrs d'être pères, et n'auront pas la terrible pensée que leurs enfants peuvent être les enfants d'un autre, et il leur sera possible d'avoir sous la clef des choses plus précieuses que l'or.

Dans un temps de désordre comme celui où nous vivons, où il y a tant d'époux dupes, tant de mères trompées, j'ai cru faire une bonne action et rendre service à la société en lui offrant une invention destinée à protéger les bonnes mœurs ; et il a fallu être bien sûr de son utilité pour l'annoncer et braver les plaisanteries qui l'entoureront.

On dira que l'entreprise est folle.

Mais quel est le plus fou, l'inventeur de la camisole de force ou ceux qui en ont besoin ?

*Réclame quasi centenaire.* — On parle souvent de l'abus que nos industriels de tout genre font aujour-

Digitized by Google

d'hui de la réclame. On cite, comme curiosité et même comme innovation, ces lettres nombreuses de gens guéris, ou soi-disant tels, par les remèdes et les panacées inventés journellement, et qui viennent témoigner de leur gratitude en même temps qu'ils attestent leur retour à la santé, grâce à l'absorption du remède dont ils vantent les merveilleux effets. Mais cela n'est pas si nouveau qu'on veut bien le dire. Voici, en effet, une lettre que tout le monde peut lire dans *le Moniteur* du 17 mars 1791, et qui prouve qu'à cette époque-là, comme aujourd'hui, on entendait très bien la réclame, et qu'en somme, sur ce point comme sur tant d'autres, nous n'avons rien inventé!...

*Au Rédacteur.*

J'aime le chocolat, Monsieur, comme les anciens héros des romans aimaient leur maîtresse, malgré leurs rigueurs. Le chocolat m'a fait plus d'une fois éprouver les siennes; j'ai essuyé des indigestions, des nausées, des coliques. C'en était, je pense, bien assez pour amener une rupture entre le chocolat et moi; mais je ne romps avec mes amis qu'après un bien mûr examen. J'en fis un, et je reconnus que j'étais le jouet d'un ami faux, d'un chocolat factice, qu'une manipulation trop compliquée et des mélanges hétérogènes avaient rendu très malsain. Une tasse de ce mauvais chocolat peut amener des accidents graves, et, loin de répondre alors aux intentions des médecins qui en prescrivent l'usage, loin de rétablir les forces digestives de l'estomac, c'est lui-même qui contribue le plus à les détruire.

Que faire donc en pareil cas? Ce que j'ai fait : j'ai cherché

Digitized by Google

le bon chocolat, comme Diogène cherchait un homme sans défaut, recherche très inutile et très folle de sa part, très sage de la mienne. Elle m'a réussi, grâce à mon médecin, qui m'a indiqué M. Duthu, fabricant de chocolat dans cette ville, rue Saint-Denis, 272, vis-à-vis Sainte-Opportune.

J'ai trouvé chez lui, en effet, un chocolat délicieux et salubre ; il m'a fait un bien indicible au milieu des ravages d'un rhume qui me minait depuis longtemps et dont les quintes violentes étaient presque toujours accompagnées d'hémorrhagies. Au reste, la réputation de M. Duthu est faite : je sais que son talent, la franchise de ses procédés et la solidité de ses connaissances le préservent du besoin d'être loué. Mais qu'importe ? Je me plais à lui rendre justice, dans l'espérance que le public en pourra faire son profit.

LADIXMERIE.

*Erratum.* — On nous demande la double rectification suivante au sujet de notre article sur les *Poésies posthumes de Henri-Charles Read*, dont nous avons cité deux pièces dans notre précédent numéro.

Ce n'est pas le père du pauvre jeune poète qui s'est fait l'éditeur du recueil des vers de son fils, mais bien M. Paul Haag, son meilleur ami, qui a même écrit à cette occasion, en tête du volume, une touchante notice biographique et littéraire.

La belle pièce de vers de M. Coppée n'est pas un *sonnet au lecteur*, comme nous l'avions dit ; elle a pour titre : *A la mémoire de Henri-Charles Read*, et contient six strophes pleines de chaleur et d'émotion, dont nos lecteurs jugeront par la reproduction de la première :

Digitized by Google

Celui qui fit ces vers est mort à dix-neuf ans[1] :
— Tel l'amandier précoce, au début du printemps,
Meurt pour une neige qui tombe. —
Il ne reste de lui que ce bouquet glané,
Et d'une main pieuse, ainsi qu'un frère aîné,
Je viens le poser sur sa tombe !

*Vers d'un suicidé.* — Les vers suivants ont été trouvés dans un cabinet particulier, chez Baratte, sur l'assiette d'un monsieur qui, à la suite d'un bon dîner, venait de se brûler la cervelle. Le suicidé n'ayant pas laissé le moyen de constater son identité, nous ne pouvons davantage vous faire connaître le nom de ce malheureux, qui d'ailleurs n'a peut-être été poète que ce jour-là, et à sa dernière heure :

AMERTUME.

Puisqu'ici-bas tout est mensonge,
Que la vie est un carnaval,
Puisque l'amour est un vain songe,
Et l'amitié un mot banal;

Puisque toute gloire est ternie,
Que règne l'imbécillité;
Puisqu'on se moque du génie,
Qu'on insulte la pauvreté;

Puisque la vertu noble et fière
N'a plus de temple pour prier,

1. Henri-Charles Read était né à Paris le 24 août 1857. Il y est mort le 2 décembre 1876.

Digitized by Google

Puisque toute âme haute, altière,
Est contrainte à s'humilier;

Puisque l'or règne sur le monde,
Que la fortune est le seul bien,
Que sur elle seule on se fonde,
Et que le reste n'est plus rien,

Dégoûté de tant de bassesse,
N'espérant rien de l'avenir,
Le cœur plein d'amère tristesse,
Je me dépêche de mourir!

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 20 — 31 OCTOBRE 1879

---

SOMMAIRE.

Professions de foi académiques. — Lettres inédites du maréchal Bosquet. — Vers de table d'hôte. — Affiches de théâtre. — Bibliographie : *Nana*. — Théâtres : Réouverture de l'Opéra-Comique. — Nécrologie : Louis Belmontet.

*Varia*. — Victor Hugo tout nu. — L'Hôtel Contat. — Testament d'un abbé. — Amour et colique. — Ni fonctionnaire ni particulier. — Un trop bon père. — Musiciens et danseurs. — Ni marié ni fiancé.

---

PROFESSIONS DE FOI ACADÉMIQUES. — Les deux concurrents les plus sérieux aux fauteuils actuellement vacants à l'Académie française sont MM. Ch. de Mazade, le courriériste politique si distingué de la *Revue des Deux Mondes*, et Eug. Labiche, l'amusant auteur de *Le Misanthrope et*



Digitized by Google

*l'Auvergnat*[1] et de tant d'autres spirituelles comédies. Nous trouvons précisément, publiées à quelques semaines de distance, deux autobiographies que ces écrivains ont données, l'un à la *Revue des Deux Mondes*, l'autre à *l'Événement*, et auxquelles leur double candidature donne un vif intérêt d'actualité. Nous les reproduisons ci-après :

*A M. E. Montégut.*

Mon histoire n'est guère compliquée : c'est l'histoire d'un homme de travail. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ma famille a toujours eu quelque considération dans le Midi. Mon grand-père avait été de la Convention pour la Haute-Garonne ; mon père était un magistrat de la vieille roche, de la haute tradition, qui a laissé des souvenirs d'honneur dans le pays : c'était l'intégrité même dans la douceur. Il avait été procureur du roi à Castel-Sarrasin, où je suis né ; il est mort président à Moissac après 1830. Je m'en souviens à peine. Détail singulier, mon père avait été, après 1815, à Castel-Sarrasin, le protecteur de M. Troplong, qui n'était alors qu'un petit maître d'étude, et il avait contribué à faire sortir de là le futur président de la Cour de cassation et

1. Ce qui a fait dire, assez méchamment d'ailleurs, à M. Blaze de Bury : « L'Académie en a vu bien d'autres ! L'auteur du *Misanthrope* n'en fut jamais ; l'auteur de *Le Misanthrope et l'Auvergnat* en sera !... »

Digitized by Google

du Sénat. Ma mère était aussi la fille d'un magistrat qui avait été de la première Assemblée législative, puis président de la cour criminelle à Auch, puis conseiller à Agen. C'était une femme de grande et simple vertu, très pieuse et très tendre. Veuve jeune encore, elle m'a élevé par la confiance et l'affection plus qu'autrement; elle m'a laissé des traces indélébiles. Je l'ai perdue il y a déjà vingt-cinq ans; elle est morte à Flamarens (Gers), où je garde encore la modeste maison de famille. C'est là que j'ai vécu et que j'ai grandi, mon pauvre ami, devant beaucoup à ma mère. J'avais commencé mon droit à Toulouse, très jeune, vers 1840. C'est après cette date que je suis venu à Paris, où je me suis trouvé seul chargé de ma petite destinée, cherchant peu les protections. J'avais écrit, vers 1843 ou 44, quelques articles à *la Presse*. Sainte-Beuve, que j'avais rencontré par hasard, me tira de là et m'appela à la *Revue*. Il n'y eut pas dix paroles échangées entre Buloz et moi pour mon entrée, et depuis, vous savez l'histoire, nous avons presque toujours vécu côte à côte... CH. DE MAZADE.

---

*A M. Félicien Champsaur*

(Notice sur lui-même, adressée par M. Eugène Labiche).

Eugène Labiche, né à Paris le 6 mai 1815, fit ses études au collège Bourbon, depuis Bonaparte, Condorcet, Fontanes. Pas fort en thème, quelques petits

Digitized by Google

succès en version et en discours français. En somme, s'est réservé pendant les années de collège. Bachelier ès lettres, licencié en droit, fit au sortir du collège (1834), en compagnie de trois amis, un voyage en Suisse, en Italie et en Sicile. Tous les soirs, Labiche consignait ses impressions sur des petits cahiers que Nadar a recopiés sur un gros registre avec des illustrations.

Il donna en 1835 quelques articles dans différents journaux : *l'Essor*, la *Revue de France*, *le Chérubin*, la *Gazette des Théâtres*. Il publia en 1839 un roman introuvable aujourd'hui : *la Clef des champs*. Sa première pièce fut jouée au Palais-Royal le 2 juillet 1838 ; elle s'appelait *Monsieur de Coyllin*. Sa dernière pièce, qui est du 5 janvier 1877, avait pour titre *la Clef*, et fut jouée au Palais-Royal. Labiche a donc travaillé pour les différents théâtres de Paris pendant trente-neuf ans ; il a fait jouer 170 pièces. Il est officier de la Légion d'honneur. Ses principaux collaborateurs furent Marc-Michel, Lefranc, Édouard Martin et Delacour ; il a collaboré avec deux académiciens : *le Prix Martin*, en collaboration avec Émile Augier, et *la Cigale chez les Fourmis*, avec Ernest Legouvé.

Il s'est marié à vingt-six ans ; il a un fils. Il a acheté en 1853 une très grande terre en Sologne, de 900 hectares, qu'il fait valoir lui-même ; il a défriché des landes, planté des bois, construit des fermes ; il a la passion de l'agriculture : il la préfère à celle du théâtre.

Digitized by Google

Il a été nommé maire de sa commune ; il est resté à son poste pendant l'invasion ; il a subi souvent les Prussiens, mais il a mis son amour-propre à résister à toutes leurs réquisitions : sa commune n'a donné ni un pain, ni une botte de paille, ni un grain d'avoine. Il a résigné ses fonctions de maire, volontairement, il y a deux ans ; il est resté du conseil municipal. C'est sa dernière gloire.

EUGÈNE LABICHE.

17 juillet 1879.

LETTRES INÉDITES DU MARÉCHAL BOSQUET. — Voici encore deux lettres empruntées au dernier volume paru de l'intéressante correspondance du maréchal, lettres datées d'Orient, deux mois après l'arrivée de Bosquet à la tête de son corps d'armée :

*A Madame Bosquet.*

Andrinople, 12 juin 1854.

Je t'écris d'Andrinople, bonne mère. Mes troupes arrivent successivement, et je passe mes journées à les installer, à préparer des magasins, des hôpitaux, tout ce qui est nécessaire à un corps d'armée qui marche en avant. Comme il n'y avait pas un plan de guerre tracé d'avance, rien n'avait été prévu, et c'est une preuve de grande confiance qu'on m'a donnée en me chargeant de cette lourde tâche. J'ai des officiers qui courent à trente et quarante lieues de moi, dans les Balkans, pour recon-

Digitized by Google

naître les routes et les passages. Les ordres que j'ai donnés au pacha de la Roumélie mettent tout ce pays en mouvement pour approvisionner d'orge, de paille, de bois et de viande nos gîtes d'étape en avant, comme ceux que j'avais fait établir entre Gallipoli et Andrinople. J'ai une armée de boulangers en turbans qui me fait du biscuit et du pain dans toute la ville, pendant qu'une autre armée d'ouvriers construit vingt-cinq fours à la française, qui feront par jour cinquante mille rations. Les autres fours y ajouteront presque la même quantité, et cela nous fera la provision à envoyer en avant.

Je transforme en hôpital une belle caserne turque; il y aura quinze cents lits pour nos blessés, d'excellents lits, paillasses et matelas neufs en bonne laine. Des milliers de détails, tous intéressants, prennent mon temps depuis l'aube jusqu'à neuf heures du soir. Les journées passent comme des coups de canon. Hier dimanche, je me suis rendu à la chapelle catholique, suivi de tous mes officiers, à cheval, en grande tenue. Nous étions précédés d'un beau piquet d'infanterie et suivis d'une brillante escorte de cavalerie. Depuis des siècles, jamais, assurément, messe militaire n'avait été entendue ici. Les catholiques du pays, en petit nombre, se cachaient presque pour qu'il leur fût possible de suivre leur culte... Eh bien! nous sommes allés à la chapelle, la tête haute, à travers toute une population qui saluait, qui se disait : « Voilà le chef français qui va faire ses prières. » Elle n'osait

Digitized by Google

plus avoir pour le chrétien qu'un sentiment de respect.

La grande majorité de la ville est chrétienne, mais du rite grec. L'archevêque m'est venu voir et m'a envoyé des confitures faites avec de vraies feuilles de roses; confitures d'une grande délicatesse, qui ne devraient être mangées que par des femmes. Nos vieilles moustaches grises ne s'en sont pas mal trouvées. Je suis campé sous la ville, près du vieux sérail.

Mon quartier général est établi dans un grand kiosque où le sultan venait respirer l'air frais d'une île de la Tondja, aux belles plantes, aux grands arbres. C'est très beau. Mes troupes sont près de moi et s'étendent au loin, au delà de la rivière. Le kiosque est vieux et délabré, comme tous les monuments et établissements turcs; on y monte par un escalier en pierre à deux rampes, où il y a un mouvement continuel d'officiers, de Turcs, de tous ceux qui ont des ordres à recevoir, des affaires à traiter. Dans l'intérieur, ton fils, qui est toujours le même enfant de bonne foi, tâchant de bien faire devant Dieu et devant les hommes, prépare de son mieux la marche d'une portion de cette armée, qui, je l'espère bien, inscrira une belle page de plus dans les annales militaires de la France, et une autre dans l'histoire des faits et des gestes de notre patrie en l'honneur de la civilisation du monde.

Mille caresses autour de toi.

BOSQUET.

Digitized by Google

*P. S.* Mon quartier général est le même qu'avait choisi en 1829 le général russe Diebitsch, quand il entra à Andrinople. Je passais alors un examen pour l'École polytechnique !...

*A Madame Bosquet.*

Décembre 1854.

Ma bonne mère, voici mes étrennes. Cette année, les Russes et l'empereur m'ont aidé à te les préparer : c'est mon étoile de grand officier de la Légion d'honneur que je viens de recevoir et que je place sur ton grand châle, avec l'aide d'Anna, comme nous faisions un jour, si tu t'en souviens, pour mon collier de commandeur. Que n'as-tu pu entendre tous les compliments anglais et français qui ont accompagné cette étoile ! Lord Raglan s'est donné la peine de venir lui-même avec son état-major à mon quartier général pour féliciter le *French* Bosquet. J'étais à cheval aux avant-postes, et je n'ai pu que lui rendre ses compliments chez lui. Décidément, ils vont faire de moi un « milord », comme tu dis ; mais j'aime mieux rester pour eux le *French* tout peu.

Le soleil a reparu depuis hier avec les gelées. La pluie, la tempête et le grésil avaient duré pendant vingt-huit jours sans interruption. Au milieu de ces tourmentes du ciel et du tonnerre des hommes, la gaieté française ne s'est point refroidie ; mais il n'est pas facile d'avancer

Digitized by Google

dans les travaux du siège par des temps pareils; il faut ajouter que les Russes se défendent bien derrière leur camp de Sébastopol. Au reste, depuis la bataille d'Inkermann, ils n'ont plus rien tenté. Rude journée, dont je n'avais pas apprécié assez haut les résultats!... Il paraît aujourd'hui que je leur ai jeté par terre, morts et blessés, plus de quinze mille hommes; on me montrait hier la copie d'une lettre du prince Menschikoff qui avouait près de dix-sept-mille hommes hors de combat. Je n'en ai eu que neuf cents, et les Anglais deux mille quatre cents. Quels beaux soldats que ces braves enfants que j'ai menés le 5 contre ces masses russes! quel cœur! quel esprit! quelle adresse! Il leur suffit d'un signe pour comprendre et frapper [1].

Que cette lettre, ma bonne mère, te porte tous les vœux de mon cœur, tous les souhaits que je forme pour toi et pour ceux qui t'entourent. C'est aujourd'hui que je voudrais être un instant « milord » pour tout de bon; mais je ne le suis guère que dans les bivouacs et aux avant-postes. Mon Dieu, qu'importe? Il te suffit de pouvoir offrir autour de toi de quoi égayer un peu le premier jour de l'année qui s'approche.

---

1. « Allez, mes zouaves irrésistibles! » leur avait dit Bosquet; et en arabe, aux tirailleurs algériens : « Montrez-vous enfants du feu! » Puis, les voyant se précipiter à l'envi, terribles, sur l'ennemi, qu'ils frappaient et qui ne savait où les frapper, il s'écriait : « Ce sont des panthères qui bondissent dans les buissons! »

Digitized by Google

J'embrasse Anna de tout mon cœur, et Lacoste, et toi, et Victorine, et tous nos amis. J'écris à l'*aulhé;* je lui envoie ses étrennes.

BOSQUET.

VERS DE TABLE D'HÔTE. — Le mérite des petits vers que nous citons ci-après leur vient surtout de ce qu'ils ont Victor Hugo pour auteur; puis, comme ils n'ont jamais figuré et ne figureront jamais, sans doute, dans les œuvres complètes de l'illustre poète, il nous a semblé curieux de les conserver ici :

*Couplet improvisé à un dessert.*

Air : *Souvent, la nuit, quand je sommeille.*

D'attraits ravissants pourvue,
Seule elle réunit tout :
Ses appas charment la vue,
Et chacun vante son goût;
Sa peau, veloutée et fraîche,
Joint toujours la rose au lis.
Ce pourrait être Philis,
Si ce n'était une pêche.

V. H.

*Sur une auberge de Genève.*

Au diable, infâme auberge, hôtel de la punaise,
Où la peau, le matin, se couvre de rougeurs;
Où la cuisine pue, où l'on dort mal à l'aise,
Où l'on entend chanter les commis voyageurs !...

V. H.

Digitized by Google

*Sur l'aubergiste de la susdite auberge.*

Vendeur de fricot frelaté,
Gargotier chez qui l'on fricasse
L'ordure avec la saleté,
Hôtelier chez qui l'on ramasse
Soupe maigre et vaisselle grasse,
Et tous les poux de la cité,
Ton auberge, ainsi que ta face,
Est hure par la bonne grâce
Et groin pour la propreté!...

V. H.

AFFICHES DE THÉATRES. — On nous a envoyé de Séville le programme suivant, qui nous a paru curieux pour sa naïveté, et dont nous donnons ici la traduction :

*THÉATRE-CIRQUE DEL DUQUE*

—

SPECTACLE EXTRAORDINAIRE ET GRANDIOSE

—

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

du drame sacro-biblico-traditionnel, en sept actes, divisé en huit tableaux et un épilogue en vers, composition originale de D. José Julian Cavero, intitulé :

*LES SEPT DOULEURS*

DE

LA TRÈS SAINTE MARIE

Mise en scène et direction de M. Galvan.

*Personnages de la pièce :* la Vierge Marie, Magdeleine,

Digitized by Google

Véronique, Rachel, une femme, un enfant, Jésus, Dimas, Gestas, Ponce Pilate, saint Joseph, saint Jean, Siméon, l'ange de garde, Issachar, Barrabas, Joseph d'Arimathie, Nicodème, le centurion, Simon le Cyrénéen, Longinus, Samuel, soldats, bourreaux, bandits, citadins, rabbins, bandouliers, hommes, femmes et enfants du peuple.

ACTE I. — *Première Douleur.* — Présentation de l'Enfant Jésus au Temple. La Décollation.

ACTE II. — *Deuxième Douleur.* — La Fuite en Égypte.

ACTE III. — *Troisième Douleur.* — L'Enfant perdu.

ACTE IV. — Vingt ans après. — Premier tableau : Rédemption de Madeleine et entrée à Jérusalem. — Deuxième tableau : Jugement de Pilate.

ACTE V. — *Quatrième Douleur.* — La Rue de l'Amertume.

ACTE VI. — *Cinquième Douleur.* — Le Mont Calvaire. Les Sept Paroles. Mort de Jésus.

ACTE VII. — *Sixième et Septième Douleurs.* — La Descente de croix. Tableau de la Mère de Douleur. Transport du corps sacré. La Solitude.

ÉPILOGUE. — La Résurrection.

En voici maintenant une autre qui vient de moins loin. C'est au directeur du théâtre de Pont-Audemer que nous la devons :

THÉATRE

*Dimanche* 21 *septembre* 18.9

—

1re REPRÉSENTATION DE :

AVEUGLE, BOSSU ET BANQUIER

Comédie-drame en 5 actes

*du théâtre de l'Odéon.*

Digitized by Google

M. Oullot et Mlle ***, de Pont-Audemer, joueront dans ce magnifique ouvrage.

Nous ne sommes pas curieux, mais nous voudrions bien savoir à quel moment cette pièce a paru sur la scène de l'Odéon.

BIBLIOGRAPHIE. — *Nana.* — Quelle orgie d'affiches, d'annonces de tous genres et de réclames prodigieuses en l'honneur de ce nouveau livre de M. Zola, dont la publication vient de commencer dans *le Voltaire!* M. Zola n'a-t-il donc plus assez de talent pour forcer l'attention publique sans ce surcroît de boniments excessifs?

On sait que cette Nana est une des héroïnes de *l'Assommoir :* c'est la propre fille de Gervaise et de Coupeau, ces deux aimables types que le théâtre nous a montrés près de trois cents soirées durant, après les cinquante éditions du livre! Or la physionomie de Nana ne fait que poindre dans la dernière partie de *l'Assommoir;* mais elle promet déjà tout ce qu'elle va tenir sans doute dans le nouveau volume, si nous en croyons les réclames. Quant au style de cette suite si prônée, il ne sera pas inférieur à celui du célèbre roman duquel il procède. En voici, d'ailleurs, un spécimen emprunté au premier chapitre, dont la scène de début se passe au théâtre des Variétés :

« A neuf heures, la salle du théâtre des Variétés était encore vide. Quelques personnes seulement, au balcon

Digitized by Google

et à l'orchestre, attendaient, perdues parmi les fauteuils de velours grenat, dans le petit jour du lustre à demi-feux. Une ombre noyait la grande tache rouge du rideau, et pas un bruit ne venait de la scène, la rampe éteinte, les pupitres des musiciens débandés. En haut seulement, à la troisième galerie, autour de la rotonde du plafond, où des femmes et des enfants nus prenaient leur volée dans un ciel verdi par le gaz, des appels et des rires sortaient d'un brouhaha continu de voix, des têtes coiffées de bonnets et de casquettes s'étageaient sous les vastes baies rondes encadrées d'or. Par moments, une ouvreuse se montrait, affairée, des coupons à la main, poussant devant elle un monsieur et une dame qui s'asseyaient, l'homme en habit, la femme mince et cambrée, promenant un lent regard. »

Et maintenant le point de départ de cette bruyante *Nana* est-il bien nouveau? est-ce même M. Zola qui a trouvé, le premier, le nom de son héroïne? Cela est moins que sûr depuis la curieuse trouvaille que nous venons de faire dans le prospectus d'une édition nouvelle des *Dialogues* de l'Arétin que prépare M. Liseux. Voici, en effet, un extrait du premier dialogue :

*Première journée*, dans laquelle la Nanna, à Rome, sous un figuier, raconte à l'Antonia la vie des religieuses.

. . . . . .

« *Nanna.* Antonia, chacun a ses peines, et il y en a

Digitized by Google

tant où tu crois qu'il y a des plaisirs, il y en a tant que tu en serais stupéfaite. Crois-moi, crois-moi, ce monde-ci est un sale monde.

« *Antonia*. Tu dis vrai : c'est un sale monde pour moi, mais non pour toi, qui n'as été nourrie que du lait de la poule. Par les places, par les hôtelleries, on n'entend que : *Nanna par-ci*, *Nanna par-là;* et toujours ta maison est pleine comme un œuf, et toute Rome te fait fête, comme les Hongrois au jubilé. »

Le passage souligné se trouve textuellement dans le premier feuilleton de *Nana,* publié par *le Voltaire*. Il ne manquerait plus vraiment à l'œuvre nouvelle de M. Zola de n'être qu'une réminiscence de l'Arétin !...

THÉATRES. — *Réouverture de l'Opéra-Comique*. — C'est seulement depuis le 16 mai 1840 que l'Opéra-Comique occupe définitivement la salle où il vient de rentrer depuis quelques jours, après des embellissements considérables et une remise à neuf complète. L'Opéra-Comique a voulu imiter la Comédie française en faisant absolument peau neuve.

La transformation est aujourd'hui complète et des plus heureuses, et l'Opéra-Comique a rouvert dans une salle brillante où une coupole nouvelle — toujours comme à la Comédie française — attire tout particulièrement les regards. Cette coupole, qui a près de 180 mètres super-

Digitized by Google

ficiels, est l'œuvre de M. Lavastre jeune, et elle ne comprend pas moins de soixante-dix personnages d'un quart plus grands que nature. Ces personnages sont empruntés pour la plupart aux pièces du répertoire : *Joseph, l'Étoile du Nord, le Pré aux Clercs, Fra Diavolo, la Dame Blanche, Galatée, Lalla Rouck,* etc. Les figures allégoriques de la Danse, la Tragédie, la Comédie et la Musique, servent de séparation aux quatres parties de cette vaste composition.

Ce sont MM. Rubé et Chaperon qui ont composé le rideau, simple draperie sans figure aucune, et par cela même d'un plus grand effet. C'est d'ailleurs à ces deux éminents artistes qu'était dû le rideau nouveau du Théâtre-Français. Quant au foyer public, il a été également rajeuni et embelli par MM. Lavastre et Carpezat. Enfin on a même placé un nouveau lustre qui a 4m50 de diamètre et qui porte près de deux cents feux. La première pièce éclairée par ce grand foyer de lumière a été *le Pré aux Clers,* ce chef-d'œuvre immortel du vieil Opéra-Comique.

Nécrologie. — *Louis Belmontet.* — Ce dernier barde impérial — c'est ainsi qu'on l'avait surnommé — vient de mourir, bien oublié, dans une petite rue retirée des Batignolles. Né le 26 mars 1799 à Montauban, Belmontet venait donc d'entrer dans sa quatre-vingt-unième année. D'un bonapartisme ardent, exalté même, il avait

Digitized by Google

été jadis, au lendemain de la révolution de 1830, partisan non moins chaud des idées républicaines, sans doute par opposition au pouvoir nouveau issu des journées de juillet. Voici, en effet, ce que nous lisons dans une brochure tout à fait introuvable aujourd'hui, et que Belmontet publia en 1831 :

« ..... Mon père a quitté la charrue en 93 pour aller vaincre les rois en Italie. Le sang de ma famille a coulé sous les drapeaux de la liberté, et non sur les échafauds de la République. Je suis donc républicain d'origine; je le suis encore de sentiment et de raison. Le gouvernement de la vertu me plaît mieux que le gouvernement de l'intrigue. Le système en faveur de tous m'a toujours semblé plus noble, plus humain, plus pur et plus beau que le système en faveur de quelques-uns... La république est la patrie des abnégations sublimes; je ne vois de bonheur possible pour les peuples que par elle, mais la république dans toute la vertu de sa nature... »

Et un peu plus loin le futur impérialiste parle avec indignation des « corruptions du Directoire, de l'Empire, de la Restauration, incrustées dans les sommités sociales..., etc. »

D'ailleurs, dans sa jeunesse, Belmontet accomplit divers actes de libéralisme très louables et qu'il est curieux de citer à son actif. C'est sous la Restauration qu'il manifesta, en plusieurs occasions, ses sentiments de patriotisme et aussi l'indépendance de ses opinions en



Digitized by Google

matière religieuse. Ainsi, le jour de l'entrée des Anglais à Toulouse, où Belmontet suivait les cours du lycée, il se fit arrêter pour avoir publiquement reproché, en termes indignés, à de grandes dames royalistes, leur conduite trop favorable à la cause des vainqueurs. Après les Cent-Jours, il fut expulsé du lycée, au nom du roi, à cause de son trop peu de ferveur royaliste. L'année suivante, un missionnaire, étant venu prêcher à Toulouse, s'avisa de parler politique en pleine chaire. Belmontet, qui assistait au sermon, ne put se contenir, et il interpella hautement le missionnaire, qui s'arrêta tout court, assez embarrassé de sa personne. Le scandale fut grand dans l'église, et le missionnaire dut abandonner, pour ce soir-là au moins, le terrain brûlant sur lequel il s'était imprudemment engagé.

La mort de Napoléon inspira à Belmontet une ode qui parut deux jours après que la nouvelle en eut été annoncée. Cette ode, intitulée *Funérailles de Napoléon*, est une pièce véritablement élevée, et l'on ne se douterait guère, en la relisant aujourd'hui, qu'elle est de la même plume qui a signé, dans ces vingt dernières années, tant de fades et plates poésies; elle eut alors un succès prodigieux, et il en fallut donner plusieurs éditions de suite. C'est dans cette belle ode qu'on lisait les vers suivants :

Avant sa renommée, en vastes plans féconde,
Sa tête fut un camp où se mouvait le monde,
Où déjà d'Austerlitz le soleil avait lui ;

Digitized by Google

Et, quand la paix au loin éteignait son tonnerre,
Sa tête, vaste encor, portait encor la terre : -
Tout ce qu'elle enfantait était grand comme lui.

Citons encore ces vers, relatifs à la fin même de Napoléon :

... La mort venait sans le troubler.
L'envoyé d'Albion, que la honte dévore,
Vient savoir si les rois doivent trembler encore ;
Il approche... Les rois n'avaient plus à trembler !...

Au théâtre, M. Belmontet remporta un succès assez vif avec sa tragédie *Une Fête de Néron*, pour laquelle il eut A. Soumet comme collaborateur. Représentée à l'Odéon le 28 décembre 1829, elle fut créée par Mlle Georges (Agrippine) et Ligier (Néron). Elle eut cent cinq représentations de suite. Reprise, plus de trente ans plus tard (1861), sur le même théâtre, elle fournit encore une assez brillante carrière. Mlle Karoly jouait alors Agrippine, et M. Gibeau Néron. Enfin, en 1870, *Une Fête de Néron* passa au répertoire de la Comédie française, où la première représentation en fut donnée le 3 août. Mais, hélas ! c'était à la veille même de nos défaites terribles que cette reprise avait lieu, et la tragédie de Belmontet ne fut représentée que onze fois, et toujours avec des recettes dérisoires. Mlle Agar jouait alors Agrippine, et M. Gibeau reparaissait dans le rôle de Néron.

Nous ne saurions raconter ici la vie politique de

Digitized by Google

M. Belmontet. Il fut député pendant toute la durée de l'Empire, et célébra annuellement, en poésies dithyrambiques, le régime qui l'avait choisi pour candidat officiel. On a cité de lui, comme modèle du genre, ce vers prudhommesque, extrait de l'un de ses poèmes écrit à l'occasion des feux d'artifice d'un 15 août quelconque qui avait donné lieu à une amnistie politique.

Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime !...

Voici d'autres curieuses citations du même genre :

C'est par ce qui sort d'eux que les grands hommes sont !...

Vient ensuite un aphorisme sur l'amour :

Si la beauté du corps de l'amour est la flamme,
L'estime est le soleil de la beauté de l'âme.

Puis une définition du mariage dont la pointe gauloise doit se deviner :

L'hymen est un pays, même par un beau temps,
Aimé des étrangers et fui des habitants !

Citons encore un aphorisme en prose émis par Belmontet dans un toast porté lors d'un banquet impérialiste, en 1865 :

« Le chapeau de Napoléon Ier, c'est le triangle de la gloire !... »

En somme, M. Belmontet a joué un certain rôle lit-

Digitized by Google

téraire dans la première partie de sa vie, à l'époque brillante de la grande période romantique; mais on peut dire que le jour où il est entré dans la politique par la porte de la députation, il a abdiqué tout à fait ce rôle pour ne plus être que le poète officiel et attitré de l'Empire, situation qui lui a valu moins de gloire que de quolibets : d'ailleurs, homme de cœur, dévoué à ses amis, désintéressé, demeuré fidèle à ses convictions de l'âge mûr, M. Belmontet laisse un nom honorable et estimé.

Il avait épousé une nièce du girondin Vergniaud, qui était aussi petite-fille du conventionnel Brival.

VARIA. — *Victor Hugo tout nu.* — C'est d'un portrait qu'il s'agit, belle lectrice. Vous n'en doutez pas, et c'est le chroniqueur de *l'Illustration* qui nous signale, parmi ceux qui ont été faits de Victor Hugo, une image aujourd'hui perdue et qu'il serait pourtant bien curieux de retrouver.

C'est un portrait de Victor Hugo nu, une image de Victor Hugo sous les traits du Christ.

« Je me hâte, nous dit-il, d'expliquer le fait.

Le peintre Louis Boulanger, l'intime ami de Victor Hugo pendant la période romantique, travaillait pour l'église Saint-Paul à un *Jésus en croix*. Le poète le venait voir souvent; il pria Victor Hugo de *lui poser* la figure du Christ, ce qui fut fait. Les longs cheveux de

Digitized by Google

l'auteur d'*Hernani* devinrent les cheveux du crucifié, collés par la sueur de l'agonie. Victor Hugo, paraît-il, était fort reconnaissable sur cette toile, que Louis Boulanger envoya bientôt à l'église, où elle demeura accrochée durant des années.

Les filles de Victor Hugo, qui firent leur première communion à l'église Saint-Paul, pouvaient regarder, en passant, leur père mis en croix.

Lorsque vint l'empire, la peinture de Louis Boulanger fut décrochée de la muraille, et le portrait de Victor Hugo, en Christ, roulé et déposé dans quelque grenier de la paroisse, où il est, sans nul doute, encore.

Je le recommande aux recherches des curieux. »

*L'Hôtel Contat.* — Ce bel hôtel, l'un des derniers existant aux Champs-Élysées qui aient encore un vaste jardin, vient d'être mis en vente. *Le Globe* nous donne de curieux détails sur son origine et son histoire :

« Cet hôtel compte un siècle d'existence, et il est d'origine princière.

Le comte d'Artois, qui a régné sous le nom de Charles X, était propriétaire de l'ancienne pépinière du vieux chemin du Roule, lorsque Louis XVI, son frère, lui permit, dans le but d'embellir le quartier, d'ouvrir une rue sous l'invocation de son fils aîné, le duc d'Angoulême.

A l'époque dont nous parlons, l'actrice Louise Contat venait d'entrer à la Comédie française. Le comte d'Artois,

Digitized by Google

à peine âgé de vingt-deux ans, beau, bien fait, frivole, très répandu dans le monde et montré du doigt à la cour de Louis XVI, son frère, pour ses galanteries multipliées, divint amoureux de la belle débutante.

Il lui fit bâtir aux Champs-Élysées, désignés alors « le Grand Cours », et à l'angle de la rue d'Angoulême, le bel hôtel que nous voyons. Chalguis, architecte du roi, dirigea la construction ; les plafonds furent ornés par Barthélemy ; le jardin, qui était bien plus spacieux que celui qui existe, fut dessiné et ordonnancé par un jardinier du Petit-Trianon.

Les salons de l'hôtel Contat furent ouverts aux réunions les plus recherchées. L'élégance coquette de Célimène, la grâce et la finesse de la Rosine du *Barbier de Séville*, attirèrent une foule d'adorateurs.

M^lle^ Contat est morte en 1813. Son hôtel avait été acquis, quelques années auparavant, par l'ambassadeur italien Marescalchi ; puis il devint la propriété du comte de Flahaut et le séjour du jeune de Morny, son fils naturel.

On a longtemps parlé du bal masqué qui a été donné dans l'hôtel d'Angoulême par le célèbre homme d'État italien. C'était en 1809. Marescalchi, idolâtre de Napoléon, lui offrit là une des fêtes les plus somptueuses qui aient eu lieu dans cet aristocratique quartier.

Quant à la rue au coin de laquelle s'élève cette historique demeure, elle a déjà bien souvent changé de

Digitized by Google

nom : rue d'Angoulême avant 89, elle s'appela rue de l'Union jusqu'à la Restauration; elle reprit ensuite le nom du fils de Charles X, puis, sous le second Empire, on la baptisa rue de Morny, sans doute à cause des souvenirs que cet hôtel rappelait au frère de Napoléon III; enfin la dernière République vient de donner à la même rue le nom de Pierre-Charron. »

*Testament d'un abbé.* — Dom Surin, ancien moine de l'abbaye de Cambrou, décédé à Mons en 1821, aurait laissé, nous dit *l'Événement*, un testament bien inattendu, dont voici la teneur singulièrement curieuse, en effet :

*A mes exécuteurs testamentaires.*

« Messieurs et bons amis,

« Je vous adresse spécialement la disposition codicillaire suivante, dans la persuasion que vous ne balancerez pas de la faire exécuter :

« Ennemi du faste pendant toute ma vie, je ne veux pas être fastueux après ma mort. Également ennemi de toutes les superstitions, je repousse avec horreur les cérémonies sacerdotales que des jongleurs en surplis pratiquent, à la honte de la raison humaine, sur un peu de matière inanimée.

« Désirant donc être inhumé avec la plus grande

Digitized by Google

simplicité possible, je veux que ma dépouille mortelle soit de grand matin, à l'ouverture des portes de la ville, portée directement au lieu de ma dernière demeure, que je laisse à votre choix, par quatre hommes de peine que vous choisirez parmi les plus pauvres et en même temps les plus honnêtes de la ville de Mons ou des environs. Chacun d'eux recevra pour salaire cinquante francs avec dix pains blancs et quarante livres de viande ; on leur donnera en outre le drap noir qu'on achètera pour couvrir mon cercueil depuis ma maison jusqu'à l'endroit où vous me ferez inhumer.

« Quand vous ferez la lecture de cette lettre, ô mes bons et chers amis! mes yeux ne verront plus, mes oreilles n'entendront plus! Je serai sourd aux regrets que vous formerez, je n'en doute pas, de m'avoir perdu. J'aurai quitté pour toujours le territoire des méchants pour franchir les bornes de l'éternité et rentrer dans le sein de la nature, notre mère commune à tous. Adieu, ô mes bons et honorables amis! sans espoir de vous revoir jamais! Adieu pour le temps sans borne! Semez de fleurs, s'il est possible, le reste de votre carrière. Ne me plaignez pas, je suis heureux.

« Signé : Dom Surin. »

*Amour et Colique.* — On ne lit pas assez la *Gazette des Tribunaux*, qui cependant contient parfois de bien drôles de choses. Ainsi, tout récemment, une jeune femme com-

Digitized by Google

paraissait devant la police correctionnelle sous une prévention d'abus de confiance. Comme elle a été acquittée, nous ne dirons pas son nom, lequel d'ailleurs importe peu dans l'affaire; mais c'était une femme bien étrange, qui avait au suprême degré la manie des grandeurs, et de là une série d'excentricités plus stupéfiantes les unes que les autres : voitures luxueuses, bals, dîners fins, spectacles, courses et voyages à Nice, à Monaco, et tout ce qui s'ensuit.

Cependant un beau jour, l'amour — un amour vrai, paraît-il — s'introduisit tout à coup dans le cœur de la jeune fille; elle s'éprit d'un personnage qui habitait à Paris sur le même carré qu'elle. On a lu, au tribunal, une partie de la correspondance qu'échangèrent entre eux ces deux amoureux, que Charenton devrait certainement réunir dans une même cellule.

Première lettre (c'est l'amoureux qui tient toujours la plume) :

Ma chère amie,

J'ai eu un peu de calme cette nuit. Oh ! je t'aime ! Depuis cinq heures j'ai des coliques qui vont me faire vomir. Je ne suis pas sans inquiétude. Que deviens-tu ? Je voudrais savoir où vous êtes. Dans deux heures tu auras une lettre avec un timbre-poste pour me répondre, et je me traînerai aux Champs-Elysées pour te voir, à moins que mes coliques...

Deuxième lettre, plus entreprenante :

Digitized by Google

Ma chère petite Camille adorée,

Oui, j'ai le droit de t'appeler amie, quoique je n'aie pas encore obtenu complètement ce que j'ai tant désiré et désire tant encore, parce que, pour satisfaire ce désir ardent de te posséder, je me suis laissé dépouiller de tout, même de ma chemise, chaussures, coiffure, etc... Que j'ai supporté de misère depuis plus d'un an !... Le motif de tout, c'est que je t'aime et que je suis persévérant et entêté ; je t'aime et je te veux, à vous, à toi, bien à toi, à la vie, à la mort, jusqu'à la mort.

Troisième épître, avec réapparition de la colique signalée dans la première :

Écrit par moi au milieu d'une forte colique. L'argent, l'or, les diamants, sont les rois du monde ; les rois sont les représentants de Dieu sur la terre. Si on me mettait les sacs d'argent de Rothschild dans un plateau, dans une balance, et toi dans l'autre, je sais bien quel plateau je prendrais : le tien ! le tien !

On reprochait à la jeune beauté objet de tant d'amour le rapt d'une simple couverture. Le tribunal, en l'acquittant, a jugé que le cas de l'avoir soustraite devait rentrer dans la catégorie des excentricités provenant d'un dérangement des facultés mentales constaté dans le cas de la pauvre fille. Vous auriez certainement vous-même jugé comme lui !...

*Ni fonctionnaire ni particulier.* — Le maire de Saint-Yrieix présidait dernièrement la distribution des prix de l'école communale congréganiste des filles. Dans son

Digitized by Google

discours il avait fait l'éloge des sœurs, mais il le terminait ainsi :

« Les sœurs réaliseraient mon idéal si elles pratiquaient dans le ménage les vertus dont elles sont si abondamment pourvues, et si elles y joignaient le titre de mère de famille, cette vraie noblesse de la femme. »

Là-dessus, M. Paul de Cassagnac, qui prend si souvent et si facilement la mouche qu'on s'étonne qu'il en reste encore une seule dans l'atmosphère qui l'environne, s'est armé de sa plume vengeresse pour déclarer que le maire qui avait tenu ce langage était « un polisson ».

Le maire de Saint-Yrieix, trouvant cette appréciation quelque peu injurieuse, s'est adressé à la justice pour en obtenir la réparation; mais les juges ont estimé que le plaignant, n'ayant pas présidé la distribution de prix en qualité de maire, n'avait pas été injurié à raison de ses fonctions, et ont prononcé l'acquittement de l'accusé.

Mais, nous semble-t-il, si ce n'est pas au maire que s'adressait l'injure, c'est au particulier, et nous n'avons jamais entendu dire que les particuliers pussent être injuriés impunément. Le tribunal se sera peut-être fait le raisonnement suivant : ce n'était pas comme fonctionnaire que le maire présidait la distribution des prix, mais il n'en était pas moins le maire pour cela, et ne pouvait être assimilé à un simple particulier; il n'a donc été attaqué ni comme maire ni comme particulier, et n'a aucun droit à se plaindre de l'injure dont il a été l'objet.

Digitized by Google

Nous n'en félicitons pas moins M. Paul de Cassagnac de son acquittement, parce que nous sommes toujours heureux de voir un confrère échapper au fléau[1] de la justice; mais nous déclarons naïvement ne pas comprendre.

*Un trop bon père.* — On nous rendra cette justice que nous ne nous hasardons jamais sur le terrain religieux, mais nous ne nous sommes pas interdit d'y glaner les cocasseries que nous y pourrions rencontrer, d'autant plus que la religion n'a rien à faire avec les extravagances auxquelles elle peut donner lieu.

Dans un livre que M. Paul Parfait vient de publier sous le titre de *la Foire aux reliques*, nous trouvons l'histoire d'un homme à qui la dévotion avait tourné la tête. Il n'en était pas moins, nous dit-on, un très bon père, mais il aimait sa fille « en chrétien ». Or voici un trait qui montre jusqu'à quel point le fanatisme avait égaré ses sentiments. La chose est racontée par l'abbé Janvier lui-même :

« Un jour, durant un voyage de vacances fait à Paris, la jeune créole, volontaire et capricieuse comme on l'est trop souvent à cet âge (remarquons qu'elle avait au plus quinze ans), laissa tout à coup percer un certain désir de quelques spectacles mondains et le vif regret d'en

1. Par *fléau* nous entendons, on le voit bien, celui qui fait partie de la balance par laquelle la justice aime à se symboliser.

Digitized by Google

avoir été privée. Ce n'avait été dans ce jeune cœur, d'ailleurs si pieux, qu'un nuage passager ; mais l'œil vigilant du père l'avait aperçu. Connaissant le caractère de sa fille, et, avec l'esprit de foi qui le caractérisait, entrevoyant pour elle les périls de l'avenir (tout cela parce que l'enfant avait soupiré après quelque bal ou quelque spectacle !), il en fut effrayé. « Mon Dieu ! dit-« il, si vous prévoyez qu'elle doive s'écarter de la droite « voie, je consens à ce que vous me l'enleviez, plutôt « que de la voir se livrer aux vanités du siècle !... » Il sembla que Dieu eût entendu cette prière héroïque, faite avec le désintéressement et la foi d'Abraham. Quelque temps après, la jeune fille fut brusquement atteinte d'une fièvre typhoïde que la tendresse des soins et les secours de l'art ne purent maîtriser. En cinq jours elle mourait comme foudroyée. Durant ces jours d'angoisse, M. Dupont se montra admirable ; il offrit de nouveau sa fille à Dieu, aimant mieux la lui donner que de la voir exposée à se perdre dans le monde. »

La piété et la dévotion sont choses essentiellement respectables, et ont fait accomplir plus d'un acte d'héroïsme ; mais c'est aller un peu loin que de se montrer aussi *chrétin*[1] dans l'affection qu'on a pour ses enfants.

---

1. Il ne nous a pas échappé que le compositeur avait fait ici une faute en mettant *chrétin* au lieu de *chrétien*, mais nous avons pensé qu'il valait peut-être mieux la laisser subsister.

Digitized by Google

*Musiciens et Danseurs.* — On lit dans le *Globo* de Madrid l'anecdote suivante, qui nous a paru valoir la peine d'être recueillie :

« Un curé d'Estramadure, ayant prêché avec beaucoup d'éloquence contre la gourmandise, avait fortement impressionné son auditoire, dans lequel se trouvait sa gouvernante. Celle-ci, rentrant au presbytère, résolue à appliquer les théories qu'elle venait d'entendre développer, crut bien faire en jetant par la fenêtre le succulent déjeuner préparé pour le curé et en le remplaçant par quelques légumes. Le curé arrive et se plaint de la frugalité de son déjeuner. La gouvernante lui rappelle alors les termes de son sermon ; mais celui-ci lui répond : « Vous êtes allée quelquefois sur la place, le dimanche, voir danser ?

— Oui, répond la gouvernante.

— Avez-vous quelquefois vu la musique danser ?

— Non ! certes.

— Eh bien ! moi, je suis... la musique. »

*Ni marié ni fiancé.* — C'est sous ce titre que nous croyons devoir reproduire l'anecdote suivante, empruntée à une chronique de Gérard de Frontenay, de *l'Événement :*

« Décidément, la Bretagne s'en va ; elle entre dans la *vie parisienne.*

Notre ami X..., se rendant à Saint-Malo, voyageait à

Digitized by Google

petites journées, visitant chaque localité sur sa route.

Il demande à une vieille Bretonne qui vend des chapelets, des croix et des médailles sous le porche d'une église, le prix d'un de ces objets.

— Est-ce pour votre femme ou pour votre promise? demande la marchande.

— Pour ma *promise*, répond l'autre à tout hasard, assez intrigué par cette question.

— Mon bon monsieur, c'est dix francs.

— Dix francs! » dit le Parisien. Et il tourne les talons.

« Ah! reprit la vieille, vous marchandez? Vous m'avez trompée, vous n'avez pas de *promise*. Eh bien! prenez-le pour trois francs.

— Trois francs, soit.

— Et vous n'êtes pas marié non plus, ajoute la Bretonne. Si c'était pour votre femme, vous rabattriez vingt sous. »

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 21 — 15 NOVEMBRE 1879

SOMMAIRE.

Un Conseiller dramatique. — Quelques traits de Napoléon Ier. — La Clef des *Rois en exil*. — Théâtres : *les Mirabeau ;* Herrmann ; *la Jolie Persane*. — Nécrologie : Louis Reybaud.
*Varia*. — M. Zola et la critique. — Le Palais de l'Industrie.
Variétés.

UN CONSEILLER DRAMATIQUE. — Tel est le titre d'une intéressante notice consacrée par M. Ernest Legouvé à la biographie de M. Mahérault père, celui-là même à qui la Comédie-Française a dû sa reconstitution en 1799, et qui est mort à quatre-vingt-quatre ans, au mois de juin dernier. M. Legouvé vient de lire cette notice en séance publique, à l'Institut, et elle y a obtenu un vif succès,



Digitized by Google

dû autant au charme du talent de liseur de son éminent auteur qu'à la nouveauté des curieux détails qu'elle faisait connaître. Nous donnerons ici quelques extraits de cette piquante lecture.

Ce Mahérault, que notre génération ne connaît guère, et à qui M. Legouvé donne une notoriété posthume qui, grâce à lui, va devenir définitive, avait le goût passionné du théâtre, un coup d'œil sûr, un goût parfait, et un véritable instinct comme « conseiller dramatique ». Le mot est de M. Legouvé lui-même. On ne se figure pas tout ce que Scribe dut de retouches heureuses et de modifications bienfaisantes, dans ses nombreuses pièces, aux conseils sans cesse renouvelés de son ami Mahérault. Il lui soumettait toutes ses œuvres, pièces ou romans, et il les travaillait à nouveau après que Mahérault les avait lues et annotées. M. Legouvé lui-même s'est bien trouvé des conseils de cet homme expert. .

« Un jour, après une lecture intime d'*Adrienne Lecouvreur,* Mahérault nous dit : « Il manque un personnage dans votre pièce. — Et où veux-tu, répondit Scribe, que nous le mettions, ton personnage de plus ? — A la place d'un autre. — Comment ? — Vous avez un duc d'Aumont qui joue un rôle assez insignifiant. Ce n'est rien qu'une caillette de cour. Pourquoi ne pas le remplacer par un petit abbé ? Voilà une vraie figure du XVIII^e siècle. Une actrice, une princesse, un héros et un abbé, le tableau sera complet. » Nous suivîmes

Digitized by Google

le conseil de Mahérault, et nous lui dûmes un des rôles les plus heureux de notre ouvrage. »

C'est le jeudi, chez Scribe, et après ou avant dîner, qu'avaient lieu, en général, les consultations dramatiques données par Mahérault, et dont il n'était pas seul à profiter, puisque, outre Legouvé, les Delavigne, Casimir et Germain, s'y trouvaient presque toujours comme à un rendez-vous littéraire. Voici, à ce propos, une curieuse anecdote :

« Les dîners du jeudi n'étaient pas seulement des séances de consultation; on échangeait des sujets, on se prêtait des dénouements. Un jour Casimir arrive consterné : il ne pouvait venir à bout de son cinquième acte de *l'École des Vieillards*, la situation finale lui manquait. « Attends! lui dit Scribe : j'achève en ce moment un vaudeville intitulé *Michel et Christine*, et je me tire d'affaire à la fin par un moyen fort ingénieux; ce moyen va parfaitement à ta pièce, prends-le! — Et toi? — Moi, je le garderai. — Mais le public? — Le public? Il n'y verra rien. Personne n'ira s'imaginer que le dénouement d'un petit vaudeville en un acte soit celui d'une grande comédie en cinq actes et en vers. Prends sans inquiétude, et je garde sans remords. » Scribe avait deviné juste, aucun critique ne s'aperçut de la ressemblance; seulement le dénouement du vaudeville parut charmant, tandis que celui de la comédie parut faible. Un fil suffit pour nouer un petit acte, et il faut le

Digitized by Google

délier d'une main légère; mais une grande œuvre demande plus de force dans le nœud et plus de vigueur dans la solution. »

Voici maintenant un très intéressant aperçu de la manière de travailler de Scribe, et qui nous vaut une anecdote historique bonne à conserver.

« Sans vanité, sans entêtement, sans faiblesse, une observation se faisait-elle jour, il sautait dessus comme sur son bien, se l'assimilait, la développait, en faisait sortir, séance tenante, mille aperçus dont s'étonnait celui même qui l'avait faite. Lui adressait-on une critique fausse ou puérile, il la repoussait avec une impatience qui n'avait rien de blessant, tant on sentait que son amour-propre n'était pour rien dans sa vivacité, et qu'il n'était choqué que de ce qui choquait le bon sens, ou de ce qu'il sentait en désaccord avec son œuvre ou sa nature d'esprit. « Il ne me suffit pas, disait-il souvent, qu'un avis soit bon, il faut qu'il soit bon pour moi. » A ce propos, il citait volontiers le trait si caractéristique de Gouvion-Saint-Cyr. C'était pendant la guerre d'Espagne; le général *** commandait en chef, Gouvion-Saint-Cyr en second. L'ennemi serrait de près notre corps d'armée. Fallait-il livrer bataille, ou battre en retraite? Le conseil de guerre s'assemble; Gouvion-Saint-Cyr opine vivement pour la retraite; son avis l'emporte. Une heure avant le moment fixé pour le départ, le général en chef, dans une reconnaissance, est blessé d'un

Digitized by Google

éclat d'obus. Gouvion-Saint-Cyr prend le commandement, et immédiatement il contremande tous les plans de retraite, engage la bataille et la gagne. « Pourquoi donc, lui dit-on, l'avez-vous déconseillée ce matin au général en chef? — Parce qu'il l'aurait perdue! » « Eh bien, disait Scribe, ce mot profond s'applique au théâtre tout aussi bien qu'au théâtre de la guerre. C'est un principe de stratégie dramatique. Il ne faut conseiller aux autres que les batailles qu'ils peuvent gagner, il ne faut accepter que les conseils qu'on est capable de suivre. »

M. Legouvé a eu entre les mains la correspondance échangée entre Scribe et son judicieux conseiller. Voici d'abord quelques lignes qui prouvent le cas que faisait Scribe des avis de Mahérault :

Sericourt, 8 octobre 1845.

Mon cher ami, mon second volume (il s'agissait d'un roman) sera achevé dans trois jours. Je te le porterai à Paris, pour qu'il reste quelque temps en pension chez toi. Le premier volume s'est trop bien trouvé de tes soins pour que son frère ne les réclame pas.

J'ai lu depuis ton départ toutes tes observations : tu as fait là, mon pauvre ami, un travail prodigieux. Dans tout ce que j'ai vu, tu as parfaitement raison; toutes tes notes sont d'un goût excellent, mais je ne sais si je dois t'en remercier, car me voilà obligé d'y faire droit, ce qui sera encore un très long travail.

« Songez, nous dit M. Legouvé, qu'au moment où

Digitized by Google

Scribe écrivait ces lignes, il régnait sur quatre théâtres. Il me semble que, pour un homme à qui on reproche de n'être pas original, cette modestie ne manque pas d'originalité. »

Le dernier paragraphe ajoute encore au charme de ce billet :

Il est cinq heures du matin, je me lève et je t'écris d'abord, pour bien commencer ma journée et pour que cela me porte bonheur. »

Finissons par un extrait d'une autre lettre adressée par Scribe à la femme de son ami, Mme Mahérault, qui lui avait recommandé une jeune et nouvelle actrice :

Votre protégée est une femme charmante; elle a tout pour elle, le talent et la vertu, c'est-à-dire le nécessaire... et le superflu... au théâtre, s'entend. J'étais déjà charmé d'elle, mais, grâce à votre protection toute-puissante, et qui, celle-là, ne coûtera rien à son superflu, je vous réponds qu'elle deviendra notre première actrice. Je me mets à l'ouvrage pour elle ; Mahérault jugera de la pièce, et, lui aidant, elle deviendra meilleure.

La personne dont parle ce billet prophétique n'était autre que Mme Rose Chéri.

L'étude de M. Legouvé se termine par une petite pointe ironique et désillusionnée, qui a été vivement applaudie par les auditeurs d'élite qui se pressaient sous la coupole de l'Institut, et qui démontre qu'il est encore possible de parler, sans aigreur ou sans communications

Digitized by Google

indiscrètes ou scandaleuses, de personnages considérables ou simplement érudits ayant, comme Scribe, les Delavigne et Mahérault, vécu même dans un temps aussi rapproché de nous :

« J'ai fini ; mais, en finissant, une réflexion me vient à l'esprit : j'ai parlé, dans ces pages, de gens connus, même célèbres, et je n'ai parlé que de braves gens. J'ai interrogé leurs secrets, j'ai fouillé leur correspondance, et je n'ai pas révélé le plus léger scandale. Des amis qui s'aiment, des confrères qui ne se déchirent pas ; des lettres qui font honneur à ceux qui les ont écrites, et, en fait d'inconnues, pas autre chose que quelques bonnes actions tenues secrètes par ceux qui les avaient faites.... A quoi ai-je pensé de choisir un pareil sujet? Ce n'est pas de notre temps. »

Quelques traits de Napoléon Ier. — Voici une bien piquante anecdote, empruntée à la nouvelle partie de ces *Mémoires de Madame de Rémusat* qui vient de paraître dans la *Revue des Deux Mondes*, et qui contient d'étranges détails sur la vie intime et sur les mœurs privées de Napoléon Ier.

« Depuis un temps, Mme Bonaparte croyait s'apercevoir d'un redoublement d'intimité entre son mari et Mme de M..... En vain je la conjurais de ne point fournir à l'empereur le prétexte d'une querelle dont on tirerait parti contre elle ; trop animée pour se montrer prudente,

Digitized by Google

elle épiait, malgré mes avis, l'occasion de se convaincre de ce qu'elle soupçonnait. A Saint-Cloud, l'empereur occupait l'appartement qui donne sur le jardin et qui est de plain-pied avec lui. Au-dessus de cet appartement il avait fait meubler un petit logement particulier qui communiquait avec le sien par un escalier dérobé. L'impératrice avait quelque raison de craindre la destination de cette retraite mystérieuse. Un matin qu'il se trouvait assez de monde dans son salon (Mme de M... étant établie depuis quelques jours à Saint-Cloud), l'impératrice, la voyant sortir tout à coup de l'appartement, se lève peu d'instants après son départ, et, me prenant dans l'embrasure d'une fenêtre : « Je vais, me dit-elle, éclaircir mes soupçons : demeurez dans ce salon avec tout mon cercle, et, si on cherche ce que je suis devenue, vous direz que l'empereur m'a demandée. » J'essayai de la retenir, mais elle était hors d'elle-même et ne m'écouta point ; elle sortit au même moment, et je demeurai très inquiète de ce qui allait se passer. Au bout d'une demi-heure d'absence, elle rentra brusquement par la porte de son appartement opposée à celle par où elle était sortie ; elle paraissait fort émue et pouvait à peine se contraindre ; elle se rassit à un métier qui était dans le salon. Je me tenais loin d'elle, occupée de quelque ouvrage et évitant de la regarder ; mais je m'apercevais facilement de son trouble à la précipitation de tous ses mouvements, habituellement si doux.

Digitized by Google

« Enfin, comme elle était incapable de garder en silence une forte émotion, quelle qu'elle fût, elle ne put demeurer longtemps dans cette contrainte, et, m'appelant à haute voix, elle m'ordonna de la suivre, et, dès qu'elle fut dans sa chambre : « Tout est perdu, me dit-elle ; ce que j'avais prévu n'est que trop avéré. J'ai été chercher l'empereur dans son cabinet, il n'y était point ; alors je suis montée par l'escalier dérobé dans le petit appartement ; j'en ai trouvé la porte fermée, et au travers de la serrure j'ai entendu les voix de Bonaparte et de Mme de ***. J'ai frappé fortement, en me nommant ; vous concevez le trouble que je leur ai causé. Ils ont fort tardé à m'ouvrir, et, quand ils l'ont fait, l'état dans lequel ils étaient tous deux et leur désordre ne m'ont pas laissé le moindre doute. Je sais bien que j'aurais dû me contraindre ; mais il ne m'a pas été possible : j'ai éclaté en reproches. Mme de *** s'est mise à pleurer ; Bonaparte est entré dans une colère si violente que j'ai eu à peine le temps de m'enfuir pour échapper à son ressentiment. En vérité, j'en suis encore tremblante, car je ne sais à quel excès il l'aurait porté. »

Autre anecdote, plus curieuse encore et dont il faut même absolument laisser la responsabilité à Mme de Rémusat, tant elle est étonnante !...

« L'empereur, ayant renoncé pour ce moment au divorce, mais toujours pressé du désir d'avoir un héritier, demanda un jour à sa femme si elle consentirait à en

Digitized by Google

accepter un qui n'appartiendrait qu'à lui, et à feindre une grossesse avec assez d'habileté pour que tout le monde y fût trompé. Elle était loin de se refuser à aucune de ses fantaisies à cet égard. Alors Bonaparte, faisant venir son premier médecin Corvisart, en qui il avait une confiance étendue et méritée, lui confia son projet : « Si je parviens, lui dit-il, à m'assurer de la naissance d'un garçon qui sera mon fils, à moi, je voudrais que, témoin du feint accouchement de l'impératrice, vous fissiez tout ce qui serait nécessaire pour donner à cette ruse toutes les apparences d'une réalité. » Corvisart trouva que la délicatesse de sa probité était compromise par cette proposition; il promit le secret le plus inviolable, mais il lui refusa de se prêter à ce qu'on voulait exiger de lui. Ce n'est que longtemps après, et depuis le second mariage de Bonaparte, qu'il m'a confié cette anecdote, en m'attestant la naissance légitime du roi de Rome, sur laquelle on avait essayé d'exciter des doutes parfaitement injustes. »

La Clef des *Rois en exil*. — Ce roman nouveau, et déjà célèbre, de M. Alph. Daudet, vient de paraître en volume chez Dentu, aussitôt après sa publication au rez-de-chaussée du journal *le Temps*, qui en avait eu la primeur. Cette publication a eu, en quelque sorte, l'importance d'un événement en librairie. Ainsi le premier tirage, divisé en un certain nombre d'éditions mises en

Digitized by Google

vente en même temps, a été de 20,000, et ce tirage a été bien vite insuffisant.

Le roman de M. Daudet mérite cet accueil du public, aussi bien par l'intérêt de ses détails que par sa véritable valeur littéraire : il est écrit avec une grande sobriété de moyens, qui décèle cependant un travail considérable ; le style en est vivant, imagé, plein de netteté et de concision, et porte bien une marque de fabrique absolument originale et personnelle. Comme intrigue bien conduite, le livre vaut moins, pour nous, que *Fromont jeune et Risler aîné*, qui demeure encore le récit le plus attachant que nous ait donné M. Alph. Daudet ; cependant il est, précisément à ce point de vue de l'intérêt de l'intrigue, très supérieur au *Nabab*, dont les brillants tableaux manquaient un peu de cohésion.

Comme dans *le Nabab*, le roman des *Rois en exil* nous présente une série de portraits peints d'après nature et dans lesquels on retrouve beaucoup de physionomies exactes et connues. Ce roman a donc, lui aussi, besoin d'une clef pour être lu avec un intérêt complet. Il met en scène des personnages royaux, tombés du trône, et reconnaissables à certains traits empruntés en effet à l'histoire véritable, au caractère, aux habitudes de princes et de princesses illustres que nous avons tous vus et que nous voyons encore aujourd'hui à Paris. Enfin, l'auteur a introduit aussi dans sa fiction d'autres personnalités plus exclusivement parisiennes, appartenant

Digitized by Google

à divers rangs de la société, dont il est assez facile de deviner les noms à certains traits bien connus de leur existence publique ou privée. Nous avons donc cru intéressant de donner ici cette clef des *Rois en exil* pour la plupart des personnages que M. Daudet a mis si habilement en scène :

*Christian II*, roi d'Illyrie, et la reine *Frédérique*, sa femme, ont beaucoup, cette dernière surtout, de ressemblance avec le roi et la reine de Naples. Seulement le roi François II n'a jamais mené la vie crapuleuse que M. Daudet inflige à son héros, et on ne retrouve guère dans ce singulier roi d'Illyrie que la faiblesse de caractère et les irrésolutions de son cousin de Naples. Le reste est de pure invention : car il n'y a jamais eu, de nos jours à Paris, de roi déchu méritant de tomber aussi bas dans l'estime publique que ce misérable Christian. La reine Frédérique, si fière et si digne de respect, a beaucoup plus d'affinité avec l'ancienne reine de Naples. Comme trait particulier, remarquez que ce ménage royal vient s'installer à Saint-Mandé, là précisément où François II et sa femme sont venus demeurer après leur chute. Quant au siége de Raguse, ce dernier boulevard de la résistance héroïque de cette royauté aux abois, c'est tout simplement le siége de Gaëte.

L'image brillante et frivole de la princesse *Herbert* (Colette), est prise un peu partout dans la vie parisienne; mais l'histoire de sa fuite d'un cabinet particulier

Digitized by Google

de restaurant, et sous le costume d'un mitron de l'endroit, est tout à fait authentique et a été mise récemment en lumière par un procès non encore oublié, et dont Mme S..., née A..., était l'héroïne.

Le *roi de Westphalie*, « la plus fière de ces majestés tombées », et sa fille, « sa blonde *Antigone* », ne sont autres que le défunt roi de Hanovre et la princesse Frédérique.

« L'épaisse *reine de Galice* », assez peu flattée par M. Daudet (page 236), est la reine Isabelle d'Espagne : on n'a pas encore oublié la fameuse vente de ses diamants, auquel le livre fait également allusion (page 160).

Le duc *de Palma* est le duc de Madrid (Don Carlos), et M. Daudet ne le ménage guère non plus (voir surtout page 237). Sa femme est également mise en scène, dans la séance de l'Institut si bien décrite au neuvième chapitre.

Ce prince *d'Axel* qu'on a surnommé « queue de poule », et dont la physionomie est si complètement étudiée, est le plus reconnaissable de toute la galerie : c'est le trop célèbre prince d'Orange, celui-là même qui avait reçu du duc de Caderousse, son compagnon de fêtes, le surnom peu royal de Citron, et qui est mort tout dernièrement à Paris.

Le duc *d'Athis*, secrétaire du comte de Chambord, représente l'un des principaux familiers du prince, M. le duc de Lévis-Mirepoix.

Digitized by Google

*Pesquidoux*, du *Voltaire*, est le nom véritable d'un critique d'art assez connu, et *Larminat*, du *Procope*, ressemble trop, comme synonyme, à notre confrère Jules Lerminat pour ne pas être reconnu.

Le couturier pour dames *Spricht*, avec son étrange maison de Courbevoie, rappelle de bien près le célèbre Woorth de la rue de la Paix, dont la maison de Suresnes, à la descente du chemin de fer, attire en effet tous les regards par la singularité de sa construction.

*Biscarat*, « le grand coiffeur qui officie au milieu de ses trente garçons » et qui a reçu l'ordre du Lion d'Illyrie, est le coiffeur Lespès, dont les démêlés avec la chancellerie, au sujet d'une croix du Christ du Portugal qu'il n'a jamais pu être autorisé à porter, n'ont pas beaucoup plus d'une année de date.

Le duc *Mora*, qui reparaît à la page 276, est le principal personnage du *Nabab*, dans lequel tout le monde sait qu'était incarné le duc de Morny.

*Sismondo*, pourrait se lire Camondo; mais le personnage n'est que nommé et n'a pas de rôle.

La grande scène, si pompeuse et si piquante à la fois, de l'abdication de Christian II comme roi d'Illyrie, est la reproduction de celle à laquelle a donné lieu, il y a quelques années, à l'hôtel Basilewski, et en vue des mêmes intérêts, la renonciation d'Isabelle II à la couronne d'Espagne en faveur de son fils Alphonse XII.

Le joli et coquet hôtel de Séphora, avenue de Mes-

Digitized by Google

sine, a été décrit de point en point d'après la célèbre et merveilleuse habitation du comte Mniztcheck, située rue Daru, et dont les hautes tourelles François Ier s'aperçoivent de tous les quartiers d'alentour.

La création si originale d'Élysée Méraut, le précepteur légitimiste du petit prince Zara, amoureux platonique et discret de la reine, mérite une mention toute particulière. Son père, qui ne figure dans le volume qu'à l'état de souvenir, et pour mieux aider à établir la physionomie si vivante du fils, est d'abord peint par M. Daudet d'après son propre père à lui-même. La scène dans laquelle le duc d'Athis (duc de Lévis-Mirepoix) l'interroge sur sa famille est entièrement authentique, et M. Daudet a dû se complaire avec amour à nous rendre la noble et touchante physionomie de ce vieux légitimiste fidèle quand même à ses princes, et qui fut son père.

Quant à Élysée lui-même, il a également existé, et M. Daudet l'a personnellement connu. Il se nommait Thérion, et il était étudiant. Il quitta un beau jour le quartier Latin pour accepter, — comme dans le roman, — et à raison de 30,000 fr. par an, l'éducation d'un prince en Autriche. Il est mort aujourd'hui. M. Félicien Champsaur, qui consacre dans *le Gaulois* une intéressante étude au livre de M. Daudet, nous cite la lettre suivante, que le frère de ce Thérion, pharmacien à Langres, vient d'adresser à l'auteur des *Rois en exil* au sujet

Digitized by Google

du rôle capital qu'il lui a donné dans son livre, lettre qui confirme encore mieux la vérité du portrait :

Mon cher monsieur,

Vous deviez bien l'aimer, ce cher Élysée, pour lui donner la place d'honneur dans vos *Rois en exil*. Tous ceux qui l'ont connu ne l'oublieront jamais.

Grand de cœur et d'esprit, il ne s'adressait qu'aux grandes intelligences, aux grands sentiments. Sympathique avant tout, le drapeau lui importait peu quand son adversaire était honnête et franc. Il méprisait l'intrigue, et la répulsion des serments était la sauvegarde de son indépendance.

Si j'avais connu vos desseins, mon cher monsieur, j'aurais pu vous confier bien des notes sur Élysée : souvenirs d'Autriche, souvenirs d'école, souvenirs de bohème, souvenirs de misère.

Partout on remarque une ténacité incroyable de volonté et une confiance inébranlable dans l'avenir. Je ne vous parlerai pas de ses idées politiques. Je comprenais sa haine pour le régime déchu ; je m'explique moins son culte pour un prétendant qu'il aimait comme un Dieu.

Mais respectons ses croyances, et vivons de nouveau avec l'Élysée du café Voltaire et de la rue Vavin. Grâce à vous, Élysée Méraut vivra aussi longtemps que les *Rois en exil*, c'est-à-dire toujours. Votre livre sera désormais, pour moi et les miens, un livre d'ami, un livre de famille.

Reste encore l'agence de *Tom Lévis*, et Tom Lévis lui-même. Il existe, rue de la Paix, une grande agence dirigée par un Anglais, John Arthur, qui a beaucoup de points de ressemblance avec celle que nous dépeint si

Digitized by Google

curieusement M. Daudet. Mais là s'arrête la possibilité d'un rapprochement. Tom Lévis, acrobate devenu commerçant et se déguisant en insulaire ventripotent, est une création fort amusante, mais qui ne peut appartenir en propre qu'à l'auteur.

On s'est étonné de voir paraître le nouveau livre de M. Daudet ailleurs qu'à la librairie Charpentier, qui avait si brillamment édité *Fromont jeune* et *le Nabab*. D'aucuns ont même prétendu — ce qui était pourtant peu vraisemblable — qu'il y avait eu brouille entre l'éditeur de ces deux romans et leur sympathique auteur. La vérité est qu'un traité lie M. Daudet à la fois à M. Charpentier et à M. Dentu, qui doivent publier, chacun à tour de rôle, les romans de l'auteur des *Rois en exil*. C'est donc M. Charpentier qui aura la bonne fortune de mettre au monde, en librairie, le prochain livre de M. Daudet.

Théatres. — *Les Mirabeau*. — Sous ce titre superbe, M. Jules Claretie vient de donner au théâtre des Nations (31 octobre) un drame nouveau en cinq actes et huit tableaux, qui est du plus dramatique et du plus puissant effet. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'œuvre est littéraire au suprême degré, et que, bien que l'auteur ait un peu asservi les faits historiques à l'intérêt de son intrigue, ce drame n'en a pas moins, comme pièce précisément historique, un attrait tout particulier et une



Digitized by Google

incontestable valeur. Le cadre de notre *Gazette* ne nous permet pas, à notre vif regret, de nous étendre sur les développements du drame que le tout Paris lettré et curieux voudra voir.

« Le Paris mondain sera également attiré à la place du Châtelet par le drame de M. Claretie, nous dit le chroniqueur masqué de *la Liberté*, grâce à la situation privilégiée que s'est faite dans les salons et les cercles parisiens, particulièrement au club de l'Union, dont il est un des piliers, le marquis actuel de Mirabeau, veuf d'une fille de la duchesse d'Esclignac, seul survivant aujourd'hui des trois Mirabeau que le Paris actuel a connus et qui sont les propres petits-fils de Mirabeau-Tonneau, le frère du grand orateur, le vaillant et spirituel émigré.

M^me^ la comtesse de Mirabeau, née de Gonneville, qui a publié les intéressants mémoires de son père, le vaillant colonel de Gonneville, et écrit elle-même d'une plume extrêmement spirituelle et facile des chroniques à foison et des romans, qui a fait jouer non sans succès une grande pièce en trois actes au Gymnase, et qui est la mère de M^me^ la comtesse de Martel, avait épousé le frère du marquis de Mirabeau. Le comte mourut d'une façon tragique à Rome, où il avait pris du service dans les zouaves du pape. Un de ses amis, attablé avec lui, jouant avec la batterie d'un revolver qu'il ne savait pas chargé, le tua à bout portant. Le plus jeune des trois

Digitized by Google

Mirabeau de notre temps, le vicomte Édouard (un des hommes de Paris qui ont eu le plus de relations dans tous les mondes pendant une vingtaine d'années), est mort, il n'y a pas deux ou trois ans, en Russie, où il s'était marié à une femme riche et de qualité, avec laquelle il vivait retiré dans leurs terres. Voilà donc ce grand nom de Mirabeau, auquel tant de souvenirs éclatants et divers sont rattachés, cette race si forte, si grande, si originale, cette « race tempêtueuse », comme disait le marquis, l'auteur de l'*Ami des hommes*, le père prodigue... de lettres de cachet pour l'amant de Sophie, qui ne repose plus que sur un bien petit nombre de têtes. »

*Herrmann.* — Nous devons au moins une mention à un émule de Robert Houdin, le célèbre prestidigitateur Herrmann, qui attire actuellement tout Paris au petit théâtre des Nouveautés. C'est du Nord que nous vient ce nouveau sorcier, qui à une dextérité sans exemple joint les façons les plus distinguées. Et sachez bien que la distinction n'existe pas seulement chez lui à la surface, comme le prouve l'anecdote suivante, racontée par notre confrère Dorante :

« Invité chez un grand seigneur, il donna une soirée qui était destinée aux pauvres. Il y obtint, comme toujours, un grand succès, et ne rentra que fort tard chez lui. Quand il fut entré dans ses appartements, il trouva sur sa table de travail une boîte contenant une forte

Digitized by Google

somme d'argent, accompagnée d'une magnifique bague de grande valeur.

Dès le lendemain matin, le seigneur recevait le mot suivant du professeur :

Monsieur le prince,

J'ai reçu votre lettre, qui contenait trois choses : d'abord des compliments, que j'accepte de tout cœur ; ensuite une bague, que j'accepte également et qui ne me quittera jamais.

Quant à la troisième... chose, il y a eu une erreur de votre part, sans aucun doute, car vous avez dû oublier que cette fête à laquelle je prêtais mon concours était une fête de charité. Permettez-moi donc de vous retourner cette somme ; vous la trouverez peut-être doublée, mais acceptez tout de même, puisque cet argent est pour les pauvres. Prenez vite, car, si vous refusiez, je serais capable de vous faire un tour.

Cet argent ne me coûte rien, au surplus, car vous savez que je change les pièces de dix francs en pièces de vingt francs.

Votre respectueux,

HERRMANN. »

*La Jolie Persane.* — Un philosophe fantaisiste — tous les philosophes le sont plus ou moins — pourrait diviser l'espèce humaine en deux grandes catégories : ceux qui ont de la chance et ceux qui n'en ont pas. Ce qui est vrai des individus ne l'est pas moins des théâtres. Pendant que certains directeurs s'épuisent en efforts infructueux, se ruinent en affiches incessamment

Digitized by Google

renouvelées, d'autres, au contraire, n'ont qu'à lancer dans le public l'annonce d'une nouveauté pour voir se dérouler à leurs guichets une queue formidable.

Une scène fortunée parmi les fortunées est à coup sûr la Renaissance. Si, la veille d'une première, vous trouvez M. Koning préoccupé, M. Emile Abraham anxieux, vous vous imaginerez volontiers que ces messieurs songent à la représentation du lendemain. Erreur : ces messieurs se demandent s'ils ne remplaceront pas le dîner traditionnel de la centième par quelque chose de plus nouveau. Les critiques, eux aussi, commencent à prendre la douce habitude, dès qu'il s'agit de la Renaissance, de faire leur compte rendu la veille de chaque première. Personne n'est sûr du lendemain, dit le sage. Ces messieurs disent le contraire. Si le pauvre abbé de Vertot, que l'on a tant abreuvé de sarcasmes à cause de son malheureux siège écrit d'avance, revenait dans cette vallée de larmes, il obtiendrait de droit le poste d'historiographe de la Renaissance.

Mais nous nous apercevons que nous n'avons rien dit, jusqu'à présent, de *la Jolie Persane*. Or la place nous manque pour dire tout le bien que nous voudrions de cette intéressante étrangère ; mais, si nous n'avons pas parlé d'elle, nous avons parlé de son théâtre. Qu'elle nous désavoue, si elle l'ose !

Nécrologie. — *Louis Reybaud*. — L'inventeur de

Digitized by Google

Jérôme Paturot vient de mourir à Paris à l'âge de 80 ans. Économiste, historien, romancier, M. Reybaud est surtout connu, nous dirions volontiers est seulement connu, comme étant l'auteur des deux suites de ce fantasque et spirituel Jérôme Paturot à la recherche d'abord d'une position sociale, puis de la meilleure des républiques. Cette sorte de pamphlet bourgeois était tout simplement une satire fort piquante des habitudes et des travers de ce qu'on a appelé le juste milieu sous le règne de Louis-Philippe, pour sa première partie; puis, pour la seconde, du gouvernement issu de la révolution de février.

*Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* a surtout réussi. Paru en 1842 chez Paulin (3 vol. in-8°), cet amusant ouvrage a eu cinq éditions, dont une en grand format illustrée par Grandville. La vogue s'en est soutenue jusqu'à nos jours, et le livre est même devenu obligatoire pour toute bibliothèque qui se respecte. Le volume suivant, *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques* (4 vol. in-12, Michel Lévy, 1848), a obtenu moins de vogue, parce qu'il était plus exclusivement politique. Il a cependant eu quatre éditions, dont une illustrée par Tony Johannot. On trouve surtout dans ce volume des portraits en charge, dont quelques-uns ne manquent ni d'exactitude ni de piquant, témoin les suivants, qui eurent à l'époque un vif succès d'actualité.

Digitized by Google

Il s'agit du gouvernement provisoire de 1848, qui était, composé d'après l'esthétique de Jérôme Paturot, « d'une lyre éolienne (Lamartine), d'un astrologue tombant dans un puits (Arago), d'une tête de parade bonne à mettre sur une devanture de boutique (Ledru-Rollin), d'un bon vieillard qui serait excellent accommodé au sel et au poivre à la mode de Sumatra (Dupont de l'Eure), d'une insuffisance notoire de taille (Louis Blanc) et d'un abus de disgrâce physique (Crémieux) ». Un peu plus loin, le président Louis-Napoléon Bonaparte était représenté avec son aigle empaillé, entouré de ses principaux fidèles déguisés en dragons de la vieille garde impériale.

M. Louis Reybaud, qui rentra dans la vie privée au coup d'État, a écrit depuis beaucoup d'autres livres, dont certains ont une portée autrement utilitaire et sérieuse, surtout au point de vue purement économique; mais, de tout ce bagage varié, l'histoire littéraire de l'avenir ne conservera que le souvenir de Jérôme Paturot : car c'est là un type original, de la nature de ceux qui caractérisent une époque, et qui, par cela même, ne s'oublient jamais.

VARIA. — *M. Zola et la critique.* — L'auteur de *Nana* n'admet pas qu'on le discute. Du haut de sa tribune théâtrale du *Voltaire*, où il exerce chaque semaine le

Digitized by Google

sacerdoce dramatique, M. Zola *tombe* (parlons comme lui) tous ceux qui ont le malheur de ne pas l'encenser suffisamment et de n'être pas de son avis. Deux des plus brillants rédacteurs de *l'Événement*, M. A. Scholl et Chapron, ayant eu le mauvais goût de trouver que le scénario de *Nana*, publié par avance, n'était pas positivement nouveau, et que d'ailleurs la trame de ce roman était plus qu'invraisemblable, se sont vu administrer une sérieuse volée de bois vert par ledit Zola, installé au pinacle de son feuilleton. Mais MM. Scholl et Chapron, bien qu'ils n'emploient pas le langage spécial de *l'Assommoir*, si cher à M. Zola, lui ont néanmoins répondu avec de bonne encre.

Ainsi, M. Scholl avait trouvé que la fin de cette Nana, mourant, comme une honnête femme, pour avoir trop bien soigné son enfant, c'était là une chose tout à fait improbable :

« J'avais dit : « Une femme comme Rose Chéri, grande artiste, femme honnête, meurt de la maladie de son enfant, qu'elle soigne. Une fille comme Nana ne peut finir ainsi. Ce qui était vrai en haut est faux en bas. » Zola s'écrie : « Comment ! Nana ne peut prendre la petite vérole en soignant son enfant, parce qu'elle est une fille ? O Guibollard ! est-ce que toutes les femmes ne peuvent pas attraper la petite vérole ? » Eh bien ! non, Nana ne prend pas la petite vérole, parce que, sortant de la maison de passe, soûle de dégoût, avilie, im-

Digitized by Google

monde, elle laissera crever son enfant entre les mains de sa bonne; elle ne le soignera pas, de peur d'attraper la petite vérole. Et rien de plus logique : n'ayant pas de talent, elle a besoin de son physique pour vivre.

J'ai connu une Nana aux Variétés mêmes. Cette Nana avait une fille de neuf ans qui tomba malade. La mère dit à la bonne : « Faites venir un médecin, et occupez-vous de cette enfant. »

Nana adorait le veau piqué qui se vend par tranches chez les charcutiers. Trois ou quatre fois par semaine, il fallait, en sortant du théâtre, lui acheter deux ou trois tranches de veau piqué.

Sa fille mourut. « Eh bien ! dis-je à Nana, la pauvre enfant a succombé ? — Oui, me répondit-elle en se mettant du rouge ; si tu la voyais étendue sur son petit lit, tu ne la reconnaîtrais pas... Elle était si fraîche et si rose !... A présent, on dirait du *veau piqué !* »

Quant à M. Chapron, il a été beaucoup plus vif, et il a exécuté en deux colonnes M. Zola, son système et son école, ce qui malheureusement ne nuira pas, pour le moment du moins, au succès ni de l'école ni du système !

« M. Zola me rappelle un peu Cyrano de Bergerac, moins l'esprit. Cyrano de Bergerac, sortant un soir du cabaret de Renard, envoya un cartel au genre humain tout entier, avec ordre d'être mort dans trois jours, sous peine d'avoir affaire à lui. M. Zola fait savoir *urbi et orbi* qu'il interdit formellement la critique de ses œuvres,

Digitized by Google

particulièrement de celle qui est en cours de publication.

J'estime qu'il est absolument nécessaire d'être orgueilleux : l'orgueil est l'aliment et la force d'une vie; mais il y a, dans le cas réellement fâcheux de M. Zola, une intoxication de vanité qui eût dérouté Claude Bernard lui-même. La moindre critique le met hors de lui. Il est à ce point aveuglé par la fureur qu'il perd toute retenue et j'oserai dire toute bienséance; il traite le monde des journalistes, duquel il est, avec une inconcevable hauteur. C'est le naturalisme transporté dans les relations littéraires. Il me paraît que M. Zola s'est trop longtemps frotté à Mes-Bottes et à Bibi-la-Grillade... »

L'article tout entier est à lire; nous le signalons à nos lecteurs comme une étude très complète sur le point spécial du caractère de M. Zola que vise son contradicteur : l'orgueil. Cet article a paru dans *l'Événement* du 3 novembre.

*Le Palais de l'Industrie.* — Nous ne voulons pas laisser se fermer l'Exposition universelle du palais de l'Industrie sans en laisser un souvenir dans notre *Gazette*. Il n'est d'ailleurs jamais trop tard pour parler d'une bonne chose, surtout quand cette bonne chose intéresse l'universalité du public. L'Exposition actuelle, qui, bien que se mouvant sur un terrain moins vaste, est aussi universelle que son aînée de 1878, et dans laquelle fi-

Digitized by Google

gurent toutes les inventions et tous les perfectionnements qui se sont produits depuis un an, a été merveilleusement organisée par M. Nicolle, le très estimé président des chambres syndicales. La direction des travaux d'aménagement a été confiée à M. Boulanger, un architecte qui est un artiste, et qui l'a prouvé en reliant la vaste nef du palais aux galeries supérieures par un escalier monumental qui mériterait d'être conservé.

L'Exposition du palais de l'Industrie offre du nouveau aussi bien à l'heureux mortel qui veut et peut s'offrir une voiture de Gueitte, qu'à la ménagère désireuse de trouver un procédé rapide pour faire son café du matin. Nous ne parlons pas des inventions plus ou moins merveilleuses qui apparaissent régulièrement dans chaque exposition, et qui permettent de faire la cuisine sans feu, un civet sans lièvre, et de fabriquer des cigarettes de tabac sans tabac. Ceci est le côté amusant de ces sortes d'entreprises, et n'empêche nullement l'Exposition de 1879 d'être très sérieuse, et, nous sommes heureux de le constater, très réussie.

---

# VARIÉTÉS

Voici, à propos du grand drame à succès de M. Claretie, *les Mirabeau*, dont nous parlons plus haut, une note curieuse dans

Digitized by Google

laquelle l'auteur lui-même nous cite un passage de sa pièce supprimé aux répétitions. Ce passage se trouve avoir, en ce moment de si vive propagande en faveur de la question du divorce, un intérêt à la fois littéraire et d'actualité.

## Le Divorce et *les Mirabeau.*

Au fond, l'idée intime des *Mirabeau*, c'est la question brûlante du divorce. Elle n'est peut-être pas très nettement mise en lumière, parce que j'ai enlevé du drame un personnage qui ne faisait que le traverser, Mme de Mirabeau, la femme du tribun. Le tête-à-tête de ces deux êtres, unis l'un à l'autre sans amour, n'était peut-être pas sans curiosité. La fameuse question à l'ordre du jour, cette question pour laquelle combattent MM. Dumas fils et Naquet, et qu'un seul cahier des États géraux de 1789 posa nettement (c'est le duc d'Orléans, Philippe-Égalité, qui la présenta), la question du divorce y était je ne dis pas abordée, mais indiquée par une conversation que voici :

LA COMTESSE DE MIRABEAU, *apercevant son mari.*

Vous, Monsieur ?

MIRABEAU.

Moi, sur votre chemin, Madame, amené par la destinée dans la ville que vous habitez, et vous rencontrant sur une place publique par hasard, et vous saluant, après des années, avec le respect le plus sincère et le plus profond.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Oui, des années, en effet, et pendant lesquelles vous avez fait beaucoup parler de vous. Je vous en félicite!

MIRABEAU.

Il faudrait peut-être plutôt m'en plaindre. Mais, moi, je vous remercie, Madame, d'avoir silencieusement porté ce nom de Mirabeau qu'on vous a presque forcée de subir.

LA COMTESSE.

Vous ne doutiez pas, Monsieur, en me le donnant, que je serais digne de le bien garder?

MIRABEAU.

Et je vous en suis d'autant plus reconnaissant, Madame, que ce nom-là doit vous peser comme un fardeau.

LA COMTESSE.

Dites comme un devoir, monsieur le comte.

MIRABEAU.

C'est la même chose souvent. Bref, remarquez, Comtesse, l'ironie des destinées qui met ainsi en présence deux êtres portant le même nom, un époux et une femme pour tout dire, et qui, — lui estimant celle qu'il salue, elle ayant sans doute pardonné à son mari, — sont cependant aussi violemment séparés que s'ils étaient deux étrangers. Je me trompe! étrangers, nous serions peut-être amis...

Digitized by Google

LA COMTESSE, *souriant.*

Époux, nous sommes ennemis! Non, monsieur le comte; mais nous portons l'un et l'autre le poids d'une faute que nous n'avons pas commise. Vous avez eu l'illusion de croire que vous pourriez m'aimer; j'ai eu la faiblesse, en obéissant à mon père, d'espérer que je vous aimerais. Ni vous ni moi n'avons réussi à faire de notre lien autre chose qu'une chaîne. Et moi, en vous plaignant beaucoup, vous en m'estimant un peu, nous sommes cependant, non pas des ennemis, comme vous alliez le dire, ni des amis... mais... des adversaires... des plaideurs...

MIRABEAU.

Avouez, Comtesse, que, si je gagnais mon procès, vous ne m'en voudriez pas trop.

LA COMTESSE.

Je ne comprends pas, Monsieur.

MIRABEAU.

Avouez que, si je parvenais à rompre ce lien, à briser cette chaîne, vous seriez profondément, vraiment heureuse... Vous ne me répondez pas?... Entre nous, nous n'en sommes plus à la politesse, mais à la franchise. Mon espoir est de nous rendre libres!

LA COMTESSE.

En vérité?

MIRABEAU.

Votre sourire a répondu pour vous. Eh bien! oui, je

Digitized by Google

travaille pour vous, pauvre femme prisonnière, comme moi, comme moi condamnée à un veuvage pendant que votre mari vit encore, pour vous qui êtes jeune, digne d'être aimée, qu'un autre aimerait, et qui subissez la peine d'une erreur de votre père, comme moi je paye l'ambition et la folie du mien! Et si jamais, par une volonté supérieure, notre union venait à être annulée, souvenez-vous, Madame, qu'il n'y a pas d'être au monde qui vous soit plus respectueusement dévoué que celui qui, n'ayant pas eu pour vous cet amour que vous n'aviez pas pour lui, vous garde la vénération qu'il a toujours eue pour l'honnêteté, la résignation et la bonté.

LA COMTESSE.

Décidément nous étions faits pour être amis, monsieur! Il n'y a que l'Église qui puisse rompre notre union. Il faudrait de plus puissants moyens que ceux dont nous disposons, vous et moi.

MIRABEAU.

Qui sait, Madame?... Mais je vous demande pardon de vous avoir pris une minute encore de votre vie!...

LA COMTESSE.

Ce n'est pas celle-ci que je regrette, Monsieur!

MIRABEAU.

Je conçois, ce sont les autres. Pardonnez-moi, et, dans votre ombre et votre paix, soyez heureuse, Madame!

Digitized by Google

MIRABEAU.

Et vous, Monsieur, soyez glorieux!

MIRABEAU, *la saluant.*

Comtesse...

LA COMTESSE, *s'inclinant.*

Monsieur le comte!

(*Elle salue, remonte dans sa chaise à porteurs, et disparaît dans la foule, qui respectueusement s'ouvre devant elle.*)

MIRABEAU, *la regardant s'éloigner.*

De loin ou de près, nous traînons la même chaîne! Pauvre femme!

Si cette scène eût été jouée, on m'eût reproché sans doute d'avoir présenté comme pouvant se comprendre deux êtres qui plaidaient l'un contre l'autre; et puis Mirabeau, ayant été trahi par sa femme, ne pouvait, au point de vue dramatique, se montrer si profondément plein de mansuétude. Un coup de crayon rouge, et la scène a disparu.

JULES CLARETIE.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 22 — 30 NOVEMBRE 1879

SOMMAIRE.

Académie française. — La Croix d'honneur. — Le Voltaire de l'impératrice. — Querelles naturalistes. — Berlioz et *les Troyens*. — Bibliographie : Mme Campan à Écouen. — Théâtres : *le Mariage de Figaro*.

*Varia*. — Les Présidents de la Chambre. — Un Discours à la porte de l'Académie. — Bullier et Cherbuliez. — La Guillotine sentimentale.

ACADÉMIE FRANÇAISE. — *Réception de M. Henri Martin*. — Cette solennité était vivement attendue, et il nous semble qu'elle n'a pas donné tout ce qu'elle promettait. Longtemps retardée, en raison des dissentiments survenus entre la commission de lecture et M. Émile Ollivier, qui, en qualité de directeur de l'Académie, devait d'abord répondre à M. Henri Martin,



Digitized by Google

cette réception est sortie un peu du programme des séances ordinaires de ce genre. On s'y est plus occupé de politique que de littérature, et l'auteur du *Consulat et de l'Empire* y a été trop sacrifié à l'ancien ministre de la monarchie de Juillet et au premier président de la troisième République. M. Marmier, qui au dernier moment avait dû remplacer M. Ollivier pour répondre au récipiendaire, et qui n'était pas, comme M. Henri Martin, un homme politique du jour, a cédé cependant, lui aussi, à l'entraînement auquel s'était laissé prendre l'éminent et sévère auteur de l'*Histoire de France*, et il l'a suivi sur le terrain où celui-ci s'était si belliqueusement engagé.

A ce moment même paraissait chez tous les libraires une brochure de M. Émile Ollivier, qui avait pour titre : *M. Thiers à l'Académie et dans l'histoire*. De telle sorte que M. Thiers était loué et critiqué à la même heure par trois académiciens, qui tous trois prétendaient prononcer sur lui le jugement définitif de l'histoire. Or celui des trois orateurs qui, peut-être, a étudié M. Thiers avec le plus de soin et le plus de minutie, qui l'a, qu'on nous permette le mot, le mieux « retourné » et exposé sous toutes ses faces, c'est précisément l'académicien qui n'a pu nous livrer son avis que sous la forme imprimée, M. Émile Ollivier. Mais l'ancien et dernier ministre du dernier Empire n'a malheureusement pas su demeurer impartial, et son appréciation de M. Thiers

Digitized by Google

comme homme politique, surtout en ses dernières années, tient beaucoup trop du pamphlet pour pouvoir être acceptée comme un document utile et même sérieux.

En somme, de cette journée du 13 novembre qui a vu la réception de M. Henri Martin, et qui devait être une fête exclusivement littéraire, n'est point sorti l'éloge solennel et définitif auquel avait droit l'illustre M. Thiers. Sur ce point, l'Académie nous doit une revanche. Lamartine n'avait pas eu non plus, — toujours grâce à M. Ollivier, — l'éloge académique dont il était digne, et cet éloge vient précisément d'être proposé comme sujet d'un des prix littéraires que décerne l'Institut. Nous ne pouvons que souhaiter que l'objectif du même prix soit, l'année prochaine, l'éloge encore à faire de M. Thiers.

En terminant, égayons cette séance un peu sombre de l'Académie française par une note plus gaie que notre confrère Monselet recueillait dernièrement dans un petit volume anonyme, imprimé en 1874, à cent vingt exemplaires seulement, et dont l'auteur est le même M. Marmier qui vient de prononcer l'éloge de M. Thiers. Ce sont de petits vers, que nous trouvons vraiment charmants. Les voici :

A la Chaudeau, voilà longtemps,
J'étais jeune : j'avais vingt ans ;
Tout souriait à ma retraite,

Digitized by Google

Rêves d'amour et chants de fête,
Azur du ciel, cristal de l'eau,
A la Chaudeau.

A la Chaudeau je reviens vieux,
Tête grise, esprit soucieux,
Cherchant le long de la pelouse,
Cherchant au bord de la Seymouse,
Les jours de mon printemps si beau,
A la Chaudeau.

A la Chaudeau, si le destin
Avait borné mon long chemin,
Peut-être que j'aurais sans cesse
Conservé ma verte jeunesse,
Sous les ombrages du coteau,
A la Chaudeau.

A la Chaudeau vivez, amis,
Heureux d'être où Dieu vous a mis,
Et quelquefois, en son absence,
Pensez à celui qui ne pense
Qu'à venir s'asseoir de nouveau
A la Chaudeau.

Nous pourrions aussi, pendant que nous y sommes, citer des vers, — ceux-là plus graves et plus solennels, — de M. Henri Martin; mais le lecteur les trouvera déjà reproduits dans notre numéro du 31 juillet, page 55.

La Croix d'honneur. — Il n'y a pas de chose qu'on recherche plus et dont on médise plus que la croix de

Digitized by Google

la Légion d'honneur. Mais disons tout de suite que les médisants sont la minorité, et que dans cette minorité, pour quelques personnes qui sincèrement ne se soucient guère du ruban rouge, le plus grand nombre ne le méprise que parce qu'il le trouve trop vert.

On a beaucoup parlé de la croix d'honneur dans ces derniers temps. Il paraît que les comédiens ne seraient pas fâchés de la porter, et que les amnistiés voudraient la reporter. Décorera-t-on ceux-là? redécorera-t-on ceux-ci? Telles sont les deux graves questions qui s'agitent dans les journaux depuis quelques mois.

A propos de la décoration, ou plutôt de la non-décoration des comédiens, le *Mémorial diplomatique* nous apprend que la question n'est pas nouvelle, et qu'en 1839 Frédéric-Guillaume III, le père de l'empereur actuel d'Allemagne, ne crut pas devoir, malgré la proposition de son ministre, accorder la croix au comédien Louis Schneider, qui pourtant était aussi un lettré et un savant des plus distingués.

Ce même Schneider, qui est mort l'année dernière, a laissé des mémoires que sa famille publie actuellement, et dans lesquels se trouve l'anecdote suivante, dont les acteurs sont Napoléon et Talma :

« C'était en 1808, au congrès d'Erfurt. L'empereur Alexandre, entrant chez Napoléon, y rencontra Talma. Après les premiers compliments, Napoléon dit :

« Ce soir, nous comptons sur la présence de Votre

Digitized by Google

Majesté. Ce monsieur-là (Talma) se fera assassiner pour le grand plaisir de mes invités.

— Assassiner? Qui est-il donc?

— C'est Sa Majesté dramatique, Talma, empereur du Théâtre-Français.

— Ah! enchanté de connaître personnellement un artiste aussi éminent. »

Talma s'inclina. Napoléon, souriant et lui pinçant l'oreille, dit: « Pas de compliments, Talma. Nous sommes ici entre nous. Toi, tu joues les rôles d'empereur au théâtre, nous dans la vie, et qui sait si nous aurons le même succès que toi? »

Talma comprit que Napoléon donnait avec intention cette tournure à la conversation, et peut-être pour se dispenser de parler de sujets plus importants. Aussi s'empressa-t-il d'entrer dans les idées de son auguste protecteur.

« Votre Majesté daigne se moquer d'un pauvre acteur.

— Pas du tout. Sans doute, j'ai fait cette réflexion en plaisantant; mais plus j'y songe, plus la comparaison me paraît juste. Bien plus, je soutiendrais que de nous trois tu es le plus heureux. Est-ce que tu ne portes pas la couronne plus souvent que nous? Tes gardes du corps ne t'obéissent-ils pas aussi strictement qu'à nous? Que tu gouvernes bien ou mal, que tu sois Titus ou Néron. le peuple t'applaudit toujours. Alors même qu'un

Digitized by Google

jour tu sois détrôné, au bout de vingt-quatre heures tu remontes sur le trône, et le peuple s'assied à tes pieds; il t'apporte même spontanément ses contributions, chose dont nous ne pouvons nous vanter. N'ai-je pas raison, Majesté? ajouta-t-il en se tournant en riant vers l'empereur Alexandre.

—Sans doute, fit le czar, et ce qui me paraît surtout digne d'envie, c'est qu'un empereur de théâtre n'entend autour de lui que le langage le plus noble, le plus beau; jamais ce qui est vulgaire et commun ne l'approche; c'est le langage de l'Olympe, la poésie, qui l'entoure. »

Talma répliqua :

« Mais combien de temps, Sire, dure notre règne? Trois heures tout au plus.

— Le voilà, dit Napoléon, cet homme ingrat! Combien de temps y a-t-il que tu as pour la première fois ceint la couronne au théâtre?

— Je joue déjà depuis trente ans.

— Eh bien! fit Napoléon, trois heures par jour pendant trente ans, cela fait trois années d'un règne heureux et absolu. Où est le souverain qui pourrait en dire autant? »

La conversation continua sur ce ton pendant un temps. Talma, s'y trouvant mal à l'aise, cherche à l'éluder. Peine perdue. L'empereur revient toujours sur sa comparaison. Alors, piqué au jeu, Talma s'écrie :

« Eh bien! alors, Majesté, puisque je suis réellement

Digitized by Google

si digne d'envie, puisque j'occupe réellement une position aussi honorable, puisque je suis le premier entre mes camarades, me donneriez-vous, par exemple, l'ordre de la Légion d'honneur? »

Napoléon garda le silence. Son regard s'assombrit, son front reprit ce caractère de gravité terrible qui souvent faisait trembler son entourage. Au bout d'un moment, il dit : « Non. Adieu, Talma! »

L'anecdote précédente nous a entraîné un peu loin de la croix des amnistiés, sur laquelle nous n'avons pas d'ailleurs notre avis à donner; mais il nous semble que le dernier mot sur la question a été dit dernièrement par *la Presse* dans les quelques lignes qui suivent :

« Nous ne comprenons pas le désir qu'ont les amnistiés de porter des décorations.

Dans la séance de la Commune du 17 avril 1871, le citoyen Vésinier a fait, aux applaudissements de ses collègues, la proposition suivante :

« La Légion d'honneur et tous les ordres honorifiques sont abolis.

« Un décret ultérieur déterminera les pensions des légionnaires qui doivent être conservées; les autres sont supprimées. »

Les amnistiés devraient être logiques. »

Le Voltaire de l'impératrice. — Notre ami Philippe de Saint-Albin, qui fut sous l'Empire bibliothé-

Digitized by Google

caire privé de l'impératrice, et que tout Paris connaissait, vient de mourir des suites d'une pneumonie contractée au sortir du spectacle. C'est ainsi, en effet, que devait finir Saint-Albin. Il passait toutes ses soirées au théâtre ; vous le rencontriez à l'Opéra, aux Français, aux Italiens, quand ils existaient encore, souvent à ces trois théâtres dans la même soirée, courant de loge en loge, saluant toutes les belles dames du petit et du grand monde, et même du demi-monde, avec lesquelles il était lié. Comme c'était un homme d'esprit, et du plus fin, caustique sans méchanceté, très au courant de tout ce qui se passait, et en somme très bien élevé et de la meilleure compagnie, on était toujours heureux de l'avoir chez soi, et Saint-Albin ne dînait pas en ville beaucoup moins de sept fois par semaine.

Saint-Albin était encore au premier chef un curieux, un érudit et un lettré ; en outre, il avait le goût des collections. Son petit appartement de la rue Boudreau était un véritable musée, où le XVIII^e siècle était surtout en honneur. Livres, tableaux, manuscrits, tabatières, il avait de tout cela en quantité suffisante pour intéresser les visiteurs, et tous les objets qu'il vous montrait avec tant de grâce et de plaisir étaient de premier choix. Il paraît qu'il a légué à diverses bibliothèques et au musée du Louvre ses curiosités les plus rares. C'est chez lui que nous avons vu, entre autres livres introuvables, un exemplaire, à coup sûr unique,

Digitized by Google

de la première édition de *la Folle Journée*, de Beaumarchais, sur peau de vélin.

Bibliothécaire de l'impératrice, il avait donné à l'ancienne souveraine ce même goût des belles éditions qui le possédait. Aussi était-il parvenu à composer aux Tuileries une bibliothèque privée, peu nombreuse, mais exclusivement remplie de livres d'un choix exquis. C'est dans cette bibliothèque qu'il fit entrer un jour un livre magnifique, et plus que rare, puisqu'il ne pouvait avoir son pareil dans le monde entier, c'est-à-dire un exemplaire des Œuvres de Voltaire, édition de Kehl, publiée par Beaumarchais, exemplaire tiré sur papier vélin, et orné des cent huit dessins originaux de Moreau, reproduits par la gravure pour l'édition tout entière. Nous ne savons pour quelle cause cet exemplaire, qui avait été destiné à l'impératrice Catherine II, ne lui fut pas envoyé. Il demeura entre les mains de Beaumarchais jusqu'en 1799, époque de sa mort, puis il devint la propriété de son gendre, M. Toussaint-Delarue. Ce dernier voulut se défaire de ce splendide ouvrage en 1849, mais il n'en put alors trouver 3,000 francs. Un peu plus tard, M. Auguste Fontaine, le libraire du passage des Panoramas, parvint à le vendre 13,500 francs à M. Double. Enfin, à la mort de M. Double, le Voltaire fut de nouveau mis aux enchères, et cette fois en vente publique. Saint-Albin proposa alors à l'empereur d'en faire l'acquisition; Napoléon III y consentit, mais il ne

Digitized by Google

voulut pas que le livre fût poussé au delà de 15,000 francs.

M. de Saint-Albin était fort connu des libraires, petits et grands, comme préposé à l'entretien de la bibliothèque privée de l'impératrice. S'il eût tenté d'acheter lui-même le Voltaire, le nom de l'acquéreur pour lequel il agissait eût été bien vite deviné. Il pria donc un de ses parents, alors inconnu et qui s'est fait depuis un nom dans les lettres, M. Fernand de Marescot, de pousser lui-même à la vente Double l'ouvrage que l'empereur convoitait. Les enchères montèrent rapidement jusqu'à 9,000 francs, M. de Marescot ayant pour seul concurrent l'éditeur Fontaine. Au moment où ce dernier chiffre fut proclamé, il y eut une légère discussion entre les deux rivaux, persuadés tous deux que la dernière mise à prix annoncée leur appartenait. Enfin M. de Marescot trancha la difficulté en mettant une surenchère de 25 francs, et les 70 volumes du Voltaire lui furent adjugés.

Saint-Albin nous a souvent raconté comment ce bel ouvrage, acheté pour la bibliothèque de l'empereur, passa dans celle de l'impératrice. Il venait d'apporter aux Tuileries tous ces beaux volumes, et l'empereur les avait fait étaler sur les canapés et sur les tapis de son cabinet, les ôtant de leurs étuis pour les mieux admirer et les regardant l'un après l'autre, lorsque tout à coup la porte conduisant aux appartements de l'impé-

Digitized by Google

ratrice s'ouvrit et l'impératrice elle-même apparut. A la vue de ces admirables livres que l'empereur feuilletait en s'extasiant à tout moment sur la splendeur de l'édition et sur la haute valeur des dessins qui l'ornaient, l'impératrice jeta une exclamation enthousiaste, et elle supplia son mari de les lui donner :

« Je les veux pour ma bibliothèque, s'écria-t-elle à plusieurs reprises; vous permettrez que je les y fasse aussitôt placer!

— Mais Voltaire n'est pas un livre de femme!... » objectait l'empereur.

L'impératrice, insista et n'eut pas d'ailleurs une lutte bien longue ni bien difficile à soutenir pour avoir gain de cause, et le fameux Voltaire fut aussitôt placé dans sa bibliothèque.

Après la révolution du 4 septembre, les livres de la bibliothèque de l'impératrice — environ 6,000 volumes — furent mis sous le séquestre, puis inventoriés et enfin portés dans une pièce située au-dessus de ses anciens appartements et connue sous le nom de chambre des atours. Ils y restèrent durant tout le siège de Paris et pendant la Commune. Enfin tous ces beaux livres — y compris ce magnifique Voltaire dont nous venons de vous raconter la dernière mise en vente — furent détruits lors de l'incendie du palais des Tuileries au mois de mai 1871.

Digitized by Google

QUERELLES NATURALISTES. — M. Alex. Dumas fils vient de publier le sixième volume de son *Théâtre complet,* contenant *Monsieur Alphonse* et *l'Étrangère.* Ces deux pièces sont précédées de préfaces qui ont été l'événement littéraire de la quinzaine. Dans la préface de *l'Étrangère* M. Dumas a pris assez vivement à partie l'école naturaliste et son grand pontife M. Zola. On sait que ce dernier a la repartie prompte et qu'il ne se laisse jamais prendre sans vert! Aussi a-t-il aussitôt répondu à son éminent contradicteur, en l'accusant tout d'abord de l'avoir maltraité « sans réflexion » :... « M. Dumas me fait l'honneur de me mettre en cause dans sa préface. Je serai très franc : j'étais prévenu, et j'avais espéré de sa part une étude plus réfléchie. Lui n'est ni un reporter, ni un chroniqueur, ni un critique que les nécessités du journal emportent; il a pu consacrer des mois à sa préface; il avait le temps de se renseigner, de lire, de contrôler. Eh bien, il me paraît s'être contenté, lui comme les autres, d'avoir pris sur moi l'opinion courante, de m'avoir vu à travers les caricatures et les plaisanteries des journaux. De là une base fausse, qui fait crouler toute son étude.

« Où a-t-il lu, grand Dieu, que je réclamais les gros mots de la langue au théâtre? Qu'il me cite ma phrase, qu'il appuie au moins son affirmation sur une preuve. Et, voyez le résultat, toute sa préface repose là-dessus. Il prétend qu'il y a une nouvelle école, l'école natura-

Digitized by Google

liste, qui veut imposer au public les ordures du langage. Alors, il emplit vingt pages, il part en guerre, il cite Shakespeare et Molière, il appelle Boileau à son secours, il invoque Jean-Jacques Rousseau, il utilise en passant Frédérick-Lemaître, il met en branle notre littérature et les littératures du monde entier, pour prouver quoi? « Que de nos jours, avec nos mœurs, avec notre « public actuel, il nous est radicalement impossible de lan- « cer un gros mot dans une salle de spectacle ». Eh bien, Monsieur, vous avez raison. J'ai toujours été de votre avis, jamais je n'ai dit le contraire. Mais avouez que voilà bien du papier perdu. »

Quant au naturalisme, déclare ensuite M. Zola, « M. Dumas l'avait inventé avant moi! » Et l'auteur de *Nana* cite les œuvres principales de l'auteur du *Demi-Monde*, lesquelles en effet pouvaient bien, elles aussi, passer pour quelque peu naturalistes en leur temps :

« M. Dumas jette, avec une complaisance des plus légitimes, un regard sur sa longue et glorieuse carrière. Il se plaît à s'arrêter un instant sur le terrain de ses victoires. C'est lui qui le premier a osé mettre au théâtre la fille avec ses amants, ses marchandages, sa vie de désordre; et il salue *la Dame aux camélias*. C'est lui qui le premier a osé mettre au théâtre le bâtard dans ses réalités contemporaines; et il salue le *Fils naturel*. C'est lui qui le premier a osé mettre au théâtre ce dénouement révolutionnaire, un honnête garçon épousant

Digitized by Google

une fille mère dont le premier amant vit encore; et il salue les *Idées de madame Aubray*. C'est lui qui le premier a osé mettre au théâtre le type immonde du bellâtre vivant aux crochets des femmes; et il salue *Monsieur Alphonse*. Telles sont les triomphantes étapes qu'il a parcourues, livrant chaque fois une bataille aux conventions de la scène, aux préjugés et aux peurs du public; élargissant chaque fois le domaine de l'auteur dramatique. »

C'est dans *le Voltaire* du 18 novembre qu'a paru cette curieuse réponse de M. Zola, qui ne manque ni de sel ni d'opportunité, et qui a au moins le mérite d'une discussion un peu plus approfondie et moins entachée de parti pris que les autres discussions de même nature qu'a déjà soulevées ou soutenues l'auteur de *l'Assommoir*.

Dans ce même article, signalons encore un passage qui nous paraît démontrer une fois de plus que M. Zola a beaucoup de souvenirs de l'Arétin dans sa vaste mémoire, et qu'il en profite au besoin. Nous rapprochons ci-après quelques lignes du susdit article d'un passage de la « lettre adressée par l'Arétin à son sapajou », et qui précède le premier de ses Dialogues, publiés récemment par l'éditeur Liseux.

| M. Zola. | L'Arétin. |
| --- | --- |
| On paraît croire que j'ai inventé la note brutale... Je | Je n'aurais jamais osé ni penser ni écrire ce que j'ai dit |

Digitized by Google

n'ai jamais risqué un de ces mots abominables qu'après l'avoir pesé pendant des mois dans ma conscience d'écrivain et de moraliste : il était venu sous ma plume comme une nécessité atroce, et si je le laissais, c'était comme un fer rouge dans une plaie avec le cri de terreur et de souffrance qu'il arrachait.

des religieuses si je n'étais dans la persuasion que la flamme de ma plume brûlante ne dût purifier les taches honteuses dont leurs lubricités ont maculé leur vie... J'espère donc que mon livre sera ce fer, à la fois cruel et salutaire, dont le bon médecin coupe le membre gangrené pour rendre la santé aux autres.

Berlioz et *les Troyens*. — M. Pasdeloup a la bonne intention de nous faire entendre, cet hiver, aux Concerts populaires, les morceaux les plus importants du *Lohengrin* de Wagner et des *Troyens* de Berlioz. On sait que ce dernier opéra a été joué, le 24 novembre 1863, au Théâtre-Lyrique, où il a obtenu un succès relatif de vingt et une représentations. Berlioz avait subi bien des déboires avant cette soirée, qui fut un triomphe, et le dernier d'ailleurs dont il put jouir avant sa mort.

Nous trouvons dans *le Ménestrel*, à propos de l'enfantement de ce grand ouvrage, diverses lettres inédites de Berlioz, auxquelles nous emprunterons exclusivement les passages qui se rapportent aux *Troyens*, lettres d'autant plus précieuses à conserver qu'elles ne figurent pas dans la *Correspondance* du célèbre musicien publiée par Calmann Lévy.

Digitized by Google

Paris, 26 décembre 1857, rue de Calais, 4.

Mon cher Samuel,

C'est bien d'un excellent ami tel que vous de m'avoir écrit la lettre que je viens de recevoir. J'ai compris tous vos malaises de cœur et d'âme; mais, si cela peut vous consoler, sachez que j'en aurais tout autant à vous décrire qui me sont personnels et qui tiennent à des causes à peu près semblables aux causes des vôtres. Je travaille beaucoup pourtant; mais, à côté de l'artiste amoureux de l'idéal, il y a l'esprit critique de l'observateur du monde réel, qui regarde l'artiste travailler et le prend en pitié, et se moque de lui, et rit de ses poétiques illusions et de ses aspirations ardentes. Vous avez vos leçons à donner qui vous tourmentent, vous enragent et vous humilient; j'ai à subir mille tourments, mille humiliations, à éprouver de volcaniques rages, dans le milieu où je suis forcé de vivre, rien qu'à l'aspect de ce qui se passe dans ce monde de crétins et de gredins qui est le monde des arts à Paris. Vous donnez des *leçons;* nous en recevons ici de tout le monde. La musique est administrée, régentée, disciplinée par des gens qui ne savent pas la gamme et qui sont sensibles aux beautés de ce grand art comme des Hottentots. Les prétentions insensées des chanteurs augmentent, et leur talent diminue. L'indifférence du public est à peu près complète pour toutes les productions sérieuses de l'esprit. On ne songe qu'à gagner de l'argent pour pouvoir gagner encore de l'argent.

Nous autres, mon cher Samuel, nous ne pouvons vivre que froissés, meurtris et irrités dans un pareil monde. Aussi quel prix immense chacun de nous doit attacher à la découverte d'un être de sa race, d'une âme sœur de son âme, d'un frère ailé, avec lequel il peut voler de compagnie vers ce coin splendide du ciel où l'amour et la poésie, enlacés, chantent leur su-



Digitized by Google

blime et éternel duo! Vous comprenez alors l'impression que j'éprouve en recevant vos lettres. Votre beau portrait de Beethoven m'est arrivé hier; il me sera doublement cher et précieux, et à cause du grand homme et à cause de vous.

J'aurais dû vous répondre tout de suite, mais j'étais enfiévré par une scène passionnée de mon cinquième acte (des *Troyens*), et ne pouvais réellement m'en arracher. Je l'ai finie ce matin, et je respire un peu maintenant.

Je me demande ce que je vais ressentir de chagrins et de regrets cuisants quand j'aurai tout à fait terminé cette immense construction dramatique et musicale; et le moment approche : dans deux mois, très probablement, ce sera fini. Où trouver alors le directeur de théâtre, le chef d'orchestre et les chanteurs-acteurs dont j'aurai besoin? Le nouvel Opéra restera là, comme le grand canot de Robinson, jusqu'à ce que la mer vienne le prendre, si toutefois il y a une mer pour des œuvres de cette nature. Je commence à croire que la mer n'a jamais existé, que c'est un rêve des constructeurs de navires...

---

26 janvier 1858.

.....Oui, *les Troyens* sont presque achevés; je n'ai plus à écrire que la dernière scène. J'ai demain à faire devant une vingtaine de personnes une lecture du poème. J'en ai fait une autre, le mois dernier, devant une réunion de nos confrères de l'Institut. Cela a produit grand effet : on trouve cela beau. Je voudrais bien pouvoir vous le faire connaître. J'ai travaillé à ce poème avec une patience extrême; je n'y changerai plus rien maintenant. Mais comment n'aurions-nous pas de la patience? Je lisais hier, dans la vie de Virgile, qu'il a mis *onze ans* à écrire l'*Enéide*, et cette merveille de poésie lui paraissait si incomplète encore qu'avant de mourir il ordonna à ses héritiers de la brûler.

Digitized by Google

Shakespeare a refait trois fois *Hamlet*. Ce n'est qu'en travaillant ainsi qu'on peut faire de grandes choses durables.

Je crois que vous serez content de ma partition des *Troyens*. Vous pouvez aisément deviner ce que sont les scènes de passion, de tendresse, les tableaux de la nature calme ou bouleversée; mais il y a aussi des scènes dont il est impossible que vous vous fassiez une idée : tels sont, entre autres, le morceau d'ensemble où tous les personnages et le chœur expriment l'horreur, l'épouvante que vient de leur inspirer le récit de la catastrophe de Laocoon, dévoré par les serpents, et encore le finale du troisième acte et la dernière scène du rôle d'Énée au cinquième. Je suis résolu de faire un arrangement de tout l'ouvrage pour le piano. Ce sera pour moi une étude critique de la grande partition, que je crois devoir être utile, en m'en faisant scruter les plus recrets réduits.

Peu importe ce que l'œuvre ensuite deviendra, qu'elle soit représentée ou non. Ma passion virgilienne et musicale aura été ainsi satisfaite, et j'aurai au moins montré ce que je conçois qu'on peut faire sur un sujet antique traité largement.

Adieu, mon cher ami; patience et persévérance, et j'oserai même ajouter indifférence. Qu'importe tout ?

Votre tristement dévoué,

HECTOR BERLIOZ.

---

1er janvier 1859.

.....Je ne réponds pas à vos questions sur *les Troyens* : je n'en ai pas la force. On s'en est occupé dernièrement à la commission de l'Opéra; l'empereur semble avoir recommandé mon ouvrage. J'ai eu une longue conversation à ce sujet avec le ministre d'État; mais je ne veux pas absolument en parler au directeur de l'Opéra, dont je connais les singulières prétentions au *goût musical*.

Digitized by Google

La mise en scène des *Troyens* viendra comme il convient qu'elle vienne, ou elle ne viendra pas. Cela me paraît beau : la partition a été dictée à la fois par Virgile et par Shakespeare. Ai-je bien compris mes deux maîtres?... En tout cas, je ne supporterais pas de la voir insultée par les crétins qui possèdent à cette heure le pouvoir à l'Opéra [1]...

HECTOR BERLIOZ.

BIBLIOGRAPHIE. — *Mme Campan à Écouen.* — Un avocat distingué, M. Louis Bonneville de Marsangy, vient de publier sous ce titre, chez l'éditeur H. Champion, une étude historique et biographique consacrée à la fois au célèbre château d'Ecouen, transformé par Napoléon Ier en maison d'éducation pour les jeunes filles des membres de la Légion d'honneur, ainsi qu'à sa première et plus illustre directrice, Mme Campan. Le livre abonde en faits intéressants, et surtout en documents inédits et curieux empruntés à toutes les sources, et particulièrement aux archives de la Légion d'honneur.

---

1. Le directeur de l'Opéra était alors Alph. Royer. Voici comment le traitait Berlioz dans une lettre à l'empereur publiée par lui dans ses *Mémoires* (t. II, p. 373) :

« Le théâtre de l'Opéra est en ce moment dirigé par un de mes anciens amis qui professe au sujet de mon style en musique, style qu'il n'a jamais connu et qu'il ne peut apprécier, les opinions les plus étranges; les deux chefs du service musical placés sous ses ordres sont mes ennemis. Gardez-moi, Sire, de mon ami, et, quant à mes ennemis, comme dit le proverbe italien, je m'en garderai moi-même. »

Digitized by Google

On y trouve, en fait de ces curiosités anecdotiques qui intéressent surtout notre recueil, le récit des trois visites faites à la maison d'éducation par Napoléon Ier. Nous parlerons seulement de la première, qui eut lieu le 3 mars 1809. Il paraît que, ce jour-là, l'empereur se montra charmant, bon, familier, examinant les bas que les petites tricotaient, les ouvrant, y passant les mains pour les inspecter comme eût fait une bonne ménagère; regardant ensuite les enfants danser des rondes; puis visitant les dortoirs, les réfectoires, aimable jusqu'au bout et pour tout le monde, petits et grands. Il partit donc comblé des bénédictions de tout le personnel de la maison, maîtresses et élèves. Le lendemain, le préfet du palais de service, M. de Saint-Didier, écrivait à Mme Campan pour lui annoncer l'envoi d'un dessert impérial destiné à un diner qui devait être donné aux élèves aux frais de l'empereur et en l'honneur de sa visite. « J'ai vu, écrit plus tard l'une d'elles, toutes les classes réunies dans la cour. Elles étaient bien joyeuses, car on déballait une grande quantité de mannes d'osier remplies de vingt sortes de dragées et de confitures... La joie des enfants est ce qu'elle doit être... Les petites sont vraiment amusantes! Une d'elles disait, en voyant passer un panier de sucreries : « Ah! la belle chose que d'être un conquérant! que l'on a de bonbons! »

Le même jour (4 mars), Mme Campan écrivait à M. de Lacépède, grand chancelier, pour lui faire part

Digitized by Google

de la grande bonne fortune en friandises qui venait d'échoir à ses élèves : « ...La lettre de M. de Saint-Didier, préfet du palais de service, était accompagnée de l'envoi d'un fourgon chargé d'oranges, de pâtisseries, de dessert, de pralines, etc... Le congé, le désordre, les cris de *Vive l'empereur!* formaient un spectacle moins régulier que celui d'hier (celui de la réception de l'empereur), mais où la joie et le sentiment de reconnaissance éclataient d'une manière si pure et si franche... »

A propos de cet institut d'Ecouen créé par Napoléon, et qui fut le berceau des maisons actuelles de la Légion d'honneur, voici ce qu'on en dit dans une *Histoire secrète de Napoléon* publiée par Lewis Goldsmith en 1814 :

« Cet assassin voluptueux (Napoléon) a établi à Écouen, près Paris, un séminaire de jeunes personnes sous la direction de Mme Campan, qui a été femme de chambre de la reine, et qui est chargée d'élever pour Bonaparte les orphelines de la Légion d'honneur... »

Mme la générale Durand, ancienne élève, a répondu ainsi à cette stupide calomnie dans des *Mémoires sur Napoléon* publiés par elle :

« Écouen éprouva dans l'origine le sort de la maison de Saint-Germain : on disait que ce dernier établissement avait été le *sérail* de l'empereur, et qu'il en serait de même d'Écouen. Il était impossible de dire quelque

Digitized by Google

chose de plus absurde : dans l'espace de six ans, l'empereur a été *trois fois* à Écouen; les deux dernières fois, il était accompagné de Marie-Louise. »

THÉATRES. — *Le Mariage de Figaro.* — La Comédie française vient de reprendre avec un grand luxe de mise en scène et une distribution à peu près nouvelle ce chef-d'œuvre de Beaumarchais, qu'elle n'avait pas joué depuis le 30 novembre 1873. A l'occasion de cette reprise, notre confrère Jules Prével a publié de fort curieux renseignements que lui a fournis M. Monval, l'aimable archiviste de la Comédie française. Nous allons résumer ici ces renseignements, qui sont tout à fait documentaires.

Avant la reprise actuelle, *le Mariage de Figaro* comptait déjà 606 représentations à la Comédie française. Jouée pour la première fois, le 27 avril 1784, dans la salle nouvellement construite de l'Odéon, où siégeait depuis deux ans le Théâtre-Français, la brillante comédie de Beaumarchais eut 80 représentations en seize mois et sans quitter le répertoire. Elle parvint à sa centième soirée le 22 mai 1787, et enfin elle fut abandonnée par suite des événements de 1790 à 1797, et reprise alors au théâtre Feydeau. C'est seulement en 1800 que la Comédie française la remit brillamment à son répertoire, où elle demeura jusqu'en 1821. A cette époque, la pièce rentre dans l'ombre et disparaît

Digitized by Google

jusqu'en 1828. On la joue depuis lors, 150 fois jusqu'en 1849; de 1850 à 1861, on en donne 120 représentations, et enfin 101 de 1862 à 1873.

Voici maintenant le nom des artistes les plus célèbres ou les plus connus du Théâtre-Français qui se sont succédé dans les cinq principaux rôles de la comédie de Beaumarchais :

*Comte Almaviva :* Molé, Fleury, Baptiste ainé, Damas, Armand, David, Périer, Geffroy, Leroux, Bressant, Delaunay.

*Figaro :* Dazincourt, Dugazon, Thénard, Cartigny, Monrose, Regnier, Samson, Monrose (fils), Got et les deux Coquelin.

*La comtesse :* M^mes^ Sainval (cadette), Contat, Talma, Leverd, Volnys, Mante, Noblet, Nathalie, Judith, Madeleine Brohan, Édile Riquer et Émilie Broisat.

*Suzanne :* M^mes^ Contat, Devienne, Mars, Leverd, Dupont, Plessis, A. Brohan, Provost-Ponsin, Croizette.

*Chérubin :* M^mes^ Olivier, Émilie Contat, Mars, Bourgoin, Devin, Demerson, Menjaud, Anaïs, Solié, D. Fix, E. Dubois, Rosa Didier, Lloyd, Sarah-Bernhardt et Reichemberg.

En dehors de ces artistes, beaucoup d'autres se sont essayé, à leurs débuts, dans l'un de ces cinq rôles, mais sans y avoir marqué. La distribution actuelle nous présente, pour la première fois : MM. Delaunay dans le comte Almaviva, Garraud dans Bartholo, et M^mes^ Broi-

Digitized by Google

sat dans la comtesse, et Reichemberg dans Suzanne. Le rôle de Brid'Oison, si peu important qu'il puisse paraître, a cependant dû être toujours joué, en raison de sa grande difficulté, par des artistes de premier ordre. C'est l'illustre Préville qui l'a créé; Samson l'avait fait sien dans les derniers temps de sa carrière et s'y montrait fort remarquable; aujourd'hui Thiron, qui l'a joué pour la première fois à la Comédie française le 4 mars 1869, y a remporté le plus grand succès de la reprise actuelle [1].

VARIA. — *Les Présidents de la Chambre.* — Au moment où vient de se rouvrir la Chambre des députés, il nous a paru curieux d'emprunter à un article du *Figaro* la nomenclature suivante des divers présidents qui se sont succédé à la tête de ce grand corps de l'État depuis sa création par Napoléon Ier :

FONTANES (Louis, marquis de), 6 janvier 1804-19 janvier 1810.

MONTESQUIOU-FEZENSAC (Elisabeth-Pierre, baron,

---

1. On trouvera l'historique détaillé du *Mariage de Figaro*, aussi bien que des autres pièces de Beaumarchais, dans son *Théâtre complet*, que nous avons publié en 4 volumes in-8°, Fernand de Marescot et moi, à la Librairie des Bibliophiles (1869-71). Nous avons donné dans cette édition les variantes inédites de chaque pièce, empruntées aux manuscrits de la Bibliothèque nationale et de la Comédie française. G. D'HEYLLI.

Digitized by Google

puis comte de), pendant les sessions de 1810-1811-1813.

Pas de session en 1812.

RÉGNIER, duc de Massa, 1813-1814.

LAINÉ, 1814-1815.

LANJUINAIS, 4 juin-16 juillet 1815 (Chambre des représentants des Cent-Jours).

LAINÉ, 7 octobre 1815-7 mai 1816.

PASQUIER (Étienne-Denis, baron, puis duc), 4 novembre 1816-19 janvier 1817.

DE SERRE, 1817-1818.

RAVEZ, 1818-1828.

ROYER-COLLARD, 1828-1829-1830.

CASIMIR PÉRIER, 5 août 1830-13 mars 1831.

GIROD (de l'Ain), fin de la session de 1831.

DUPIN aîné, 1832-1839.

PASSY (Hippolyte), 26 mars-12 mai 1839.

SAUZET, 12 mai 1839-24 février 1848.

BUCHEZ, 6 mai 1848.

SENARD, 5 juin.

MARIE, juillet.

MARRAST (Armand), 19 juillet 1848 jusqu'à la fin de l'Assemblée constituante.

DUPIN aîné, 28 mai 1849-2 décembre 1851.

BILLAULT, 1852-1854.

MORNY (comte, puis duc de), 1854-1865.

WALEWSKI (comte), 1866.

Digitized by Google

SCHNEIDER, 1867-4 septembre 1870.

GRÉVY (Jules), 16 février 1871, démissionnaire le 2 avril 1873.

BUFFET, 4 avril 1873-11 mars 1875.

D'AUDIFFRET-PASQUIER (Edme-Armand-Gaston, duc), 15 mars-31 décembre 1875, où l'Assemblée nationale termina ses travaux.

GRÉVY (Jules), 13 mars 1876-18 mai 1877, date de la prorogation de la Chambre, suivie de sa dissolution, et du 10 novembre 1877 au 30 janvier 1879. Ce jour-là, il fut appelé à la présidence de la République.

GAMBETTA (Léon), 31 janvier 1879.

Le traitement attaché à la haute situation de président de la Chambre a souvent varié. Il était de 72,000 francs en 1804; de 100,000 francs sous la Restauration; de 80,000 francs sous Louis-Philippe; de 48,000 francs pendant la république de 1848; de 100,000 francs sous Napoléon III, et enfin il est de 60,000 francs sous le régime actuel. Il est vrai que le président de la Chambre cumule maintenant son traitement de député (9,000 francs) avec celui de président, et qu'il est en outre logé, chauffé et éclairé aux frais de l'État.

*Un Discours à la porte de l'Académie.* — Nous avions celui de Jules Janin lors de son échec, discours qui est un chef-d'œuvre de malice et de bonne humeur. En

Digitized by Google

voici maintenant un de M. Émile Ollivier, qui ne se recommande pas par des qualités du même genre.

Nous venons de dire plus haut qu'il devait répondre à M. Henri Martin, et que le sujet de son discours était M. Thiers. M. Ollivier n'ayant pas voulu faire le sacrifice de certains passages que l'Académie trouvait trop vifs, M. Marmier a été désigné pour le remplacer, et le discours écarté vient de paraître, sous forme d'article, dans la *Revue de France*, puis en une brochure que nous signalons dans le premier article de ce numéro.

Nous en détachons, pour nos lecteurs, une appréciation assez exacte du talent oratoire de M. Thiers :

« Celui qui n'avait pas déjà entendu sa merveilleuse parole éprouvait d'abord quelque déception. Il ne possédait, en effet, aucun des prestiges extérieurs auxquels des orateurs célèbres ont dû une partie de leurs succès ; il n'avait pas la tête d'aigle de Lamartine, ou le profil sculptural de Guizot, ou l'éloquence simple de Montalembert, ou l'organe irrésistible de Berryer. Sa tête était pleine, disposée pour beaucoup recevoir et pour beaucoup garder, l'œil pétillant d'une vivacité lumineuse, la lèvre ferme et malicieuse, la physionomie toute parlante et d'où sortaient sans cesse comme des étincelles d'esprit ; mais de sa stature courte et sans noblesse il dépassait à peine le marbre de la tribune ; sa voix criarde était impuissante aux accents solennels ou pathétiques.

Digitized by Google

« Ses développements étaient d'une longueur impatientante, semés de précautions oratoires impertinentes, abondants en répétitions et en redondances, de ce ton péremptoire qui vous plante les choses comme infaillibles et vous porte à les haïr. Les inspirations subites ne les traversaient jamais : tout y était préparé, et avant d'être porté à la tribune avait été essayé sur les familiers, fragments par fragments. Pas un seul de ces grands coups qui soulèvent l'auditeur et le rejettent sur lui-même, haletant d'émotions : une multitude de petits coups assénés avec dextérité et prestesse; ni la dialectique colorée de de Serre, ni l'ampleur de Lamartine, ni l'élévation de Guizot, ni l'impétuosité réglée de Montalembert, ni les sublimes élans de Berryer.

« D'abord c'était, plutôt qu'une action oratoire imposante, une causerie délicieuse qui donnait le plaisir de ce qu'il y a de plus sensé, de plus net, de plus vif, de plus attique dans le langage français; peu à peu les développements prenaient de l'ampleur, les répétitions diminuaient, la diction acquérait de la force, une passion communicative animait, portait, poussait les raisonnements; la voix devenait vibrante, le geste dominateur, et le causeur se transformait en orateur entraînant qui subjuguait les assemblées. »

Nous passerons par-dessus la partie politique, celle qui contient les passages agressifs, et nous ajouterons à notre première citation l'anecdote suivante :

Digitized by Google

« Un jour, Thiers aborde mon père à l'Assemblée constituante, et lui dit : « Si j'étais votre ami Ledru-Rollin, je ferais un bien beau discours contre l'expédition romaine. — Que ne le faites-vous vous-même? répondit mon père surpris. — Moi, dit-il, je ne le puis; mais, si vous le voulez, je vous communiquerai mes idées, et vous les rapporterez à votre ami. » Rendez-vous est pris dans la salle des conférences, et là il expose, pour l'instruction de Ledru-Rollin, qui en profita quelques jours après, tous les arguments contre une expédition dont ailleurs il se déclarait le partisan. »

*Bullier et Cherbuliez.* — C'est notre aimable confrère Charles Monselet qui raconte l'anecdote suivante, peut-être, à tout prendre, plus vraisemblable que vraie, mais assez piquante toutefois pour mériter d'être conservée :

« Sylvius est un étudiant de plusieurs années, que vient voir de loin en loin un vieux et grave monsieur qui s'est chargé de transmettre de ses nouvelles à sa famille.

Voici un extrait des dernières nouvelles transmises par le vieux et grave monsieur : « .....Soyez sans inquiétude sur le compte de ce cher enfant : sa santé est toujours fort bonne, et il n'a rien perdu de son enjouement. Je lui voudrais une barbe plus courte et une pipe moins longue, mais ce ne sont pas mes affaires. Il me paraît avoir noué quelques relations sérieuses et avoir

Digitized by Google

fait connaissance avec des littérateurs distingués, car je lui ai entendu dire à deux ou trois de ses jeunes amis qu'il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait aller chez son *Cherbuliez.* »

Question d'orthographe! L'étudiant voulait parler de son *cher Bullier*, ce qui est bien différent. »

*La Guillotine sentimentale.* — Dans une précieuse collection d'autographes, nous dit *l'Intermédiaire*, se trouve un autographe d'Henri Heine dont voici la traduction littérale :

1649—1793—...?

« Les Anglais se sont montrés fort rudes et fort grossiers dans le régicide. Le roi Charles Ier, à Whitehall, ne put dormir sa dernière nuit : l'outrage chantait sous ses fenêtres, et le marteau clouait son échafaud.

« Les Français ne furent guère plus polis : c'est dans un fiacre qu'ils conduisirent Louis Capet au lieu de l'exécution; ils ne lui accordèrent même pas un carrosse de remise, ainsi que l'eût voulu, pour cette Majesté, la vieille étiquette.

« Ce fut pis encore pour Marie-Antoinette, car on ne lui octroya qu'une charrette. Au lieu d'un chambellan ou d'une dame d'atours, un sans-culotte l'accompagna. La veuve Capet relevait dédaigneusement la lourde lippe inférieure des Hapsbourg.

Digitized by Google

« Français et Anglais sont naturellement dénués de toute sentimentalité. La sentimentalité, l'Allemand seul la possède. Sentimental il sera jusque dans ses emportements terroristes : toujours l'Allemand traitera une Majesté avec piété.

« Il y aura un carrosse de cour attelé de six chevaux empanachés de noir, enguirlandés, conduits par un cocher armé du fouet de deuil et pleurant sur le siège élevé.

« Ainsi sera voituré vers la place de l'exécution et très respectueusement décapité le monarque germanique. »

C'est-à-dire que ce sera pour lui un véritable plaisir d'aller porter sa tête sur l'échafaud, tant on y mettra de respect et de délicatesse !

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 23 — 15 DÉCEMBRE 1879

SOMMAIRE.

Les Mémoires de Metternich. — Lettres inédites du maréchal Bugeaud. — Un Instituteur en 1761. — Bibliographie : *Souvenirs de Frédérick-Lemaître*. — Théâtres : Débuts à l'Opéra.

*Varia*. — La Neige. — Le Cercle de la Librairie. — Poésies de Vache. — Un Nouveau Philtre de jeunesse. — Dans le Midi. — Quelques Annonces.

Variétés : Nadaud et ses chansons ; — Les Cris de Paris.

LES MÉMOIRES DE METTERNICH. — Voilà vingt ans déjà que le célèbre ministre autrichien est mort (5 juin 1859), et ses *Mémoires* vont enfin être publiés. Ainsi que Talleyrand, l'illustre auteur de ces mémoires avait fixé un délai assez long pour leur apparition ; mais, plus fidèles à la promesse donnée, les exécuteurs testamentaires du prince de Metternich ont tenu à satisfaire la curiosité publique à l'heure dite, tandis que nous attendons tou-



Digitized by Google

jours les mémoires de Talleyrand, qui devaient paraître, d'après les termes mêmes de son testament, trente ans après sa mort. Or il y a quarante-trois ans déjà que l'âme de Talleyrand est partie pour l'éternité, et ses fameux mémoires sont toujours sous les scellés. On paraît craindre que leur publication ne donne lieu à quelques gros scandales, même après tant d'années écoulées et une génération entièrement renouvelée. Il se peut bien qu'un jour, en fin de compte, les futurs lecteurs des mémoires de Talleyrand se trouvent avoir à éprouver une forte déception, un peu semblable d'ailleurs à celle que nous venons de ressentir déjà pour la partie des mémoires de Metternich que vient de publier la *Revue des Deux Mondes* (1er décembre), et qui ne nous offrent aucun fait particulièrement nouveau, et par conséquent ne nous apprennent rien que nous ne sachions depuis longtemps déjà.

On a choisi, paraît-il, le passage le plus piquant et le plus palpitant de l'ouvrage, pour nous donner un avant-goût de l'intérêt que doit nous offrir sa totalité. En lisant ces pages, on en est réduit à se demander quel inconvénient il aurait pu y avoir à les imprimer vingt ans et même quarante ans plus tôt. Le passage publié nous raconte la fin de la campagne de 1813, après Bautzen, la campage de 1814, la première chute de Napoléon et la rentrée de Louis XVIII aux Tuileries.

On sait que M. Thiers avait été en grandes relations

Digitized by Google

avec le prince de Metternich, qu'il avait eu avec lui de nombreuses conversations, dans lesquelles il interrogea bien souvent — c'est lui-même qui l'a raconté — le vieux diplomate sur les grands faits de l'histoire du premier Empire auxquels il avait plus particulièrement été mêlé. Or il est une étude fort curieuse à faire : c'est de prendre la partie du *Consulat et de l'Empire* de M. Thiers qui correspond aux fragments des *Mémoires de Metternich* que vient de publier la *Revue des Deux Mondes*, et de rapprocher les deux narrations. On verra par là à quel point et avec quelle adresse infinie M. Thiers a su profiter des conversations du prince de Metternich, et combien il les a habilement mises en œuvre. Cette partie publiée des mémoires de M. de Metternich ne nous révèle donc aucun détail capital que le bel ouvrage de M. Thiers ne nous ait déjà donné, et il est peu probable que les autres parties, qui vont voir le jour à la fois, en trois langues et dans trois pays, nous offrent sur ce point plus ample satisfaction. L'apparition de ces mémoires, que M. Plon va avoir l'honneur de publier pour la France, n'en est pas moins un événement littéraire et historique de premier ordre. En admettant même que leur intérêt ait déjà été un peu « éventé » par les publications nombreuses qui ont jeté depuis un si grand nombre d'années tant de lumière sur les faits qu'ils racontent, ces mémoires, où l'un des plus éminents personnages de ce siècle se met lui-même en scène, seront lus avec

Digitized by Google

une avide curiosité, ne dussent-ils servir qu'à corroborer les assertions de tous les historiens qui ont écrit sur l'époque pendant laquelle il a si longtemps occupé les plus hautes fonctions politiques; leur seul tort est de n'avoir pas été publiés vingt ou trente ans plus tôt!...

LETTRES INÉDITES DU MARÉCHAL BUGEAUD. — M. Henri d'Ideville vient de publier, dans la *Revue du Monde catholique*, une bien intéressante étude sur les premiers temps de la carrière militaire de celui qui fut le maréchal Bugeaud. Cette étude est émaillée de lettres inédites de Bugeaud, adressées à sa sœur aînée de 1804 à 1806, alors que, comme jeune soldat, il faisait partie de la grande armée qui écrasa l'Autriche et la Russie à Austerlitz et la Prusse à Iéna. Voici quelques extraits de deux des plus curieuses de ces lettres.

Nous sommes au lendemain de la prise d'Ulm, 16 brumaire 1806. La lettre dont le fragment suit est datée de Linz, en Autriche :

J'ai eu la gloire de voir défiler vingt-huit mille hommes... C'était un bien beau spectacle. L'armée était rangée par échelons, en amphithéâtre, sur une colline peu élevée qui entoure Ulm. L'empereur était sur un rocher près duquel nous étions en bataille; il était entouré des principaux généraux de l'armée et voyait passer comme à ses pieds l'armée ennemie qui sortait par une des portes de la ville et rentrait par l'autre après avoir déposé ses armes. Il regardait tout d'un œil tranquille et modeste, en se chauffant près d'un feu que nous lui avions allumé, et où, par parenthèse, il a brûlé cette redingote

Digitized by Google

grise à laquelle il semble attacher un peu de superstition. Après avoir fait défiler à l'ennemi cette belle parade, nous avons tourné bride et sommes revenus à Augsbourg, où nous avons très peu séjourné, car l'empereur ne veut pas se donner de repos qu'il n'ait entièrement vaincu ses ennemis.

..... A la guerre, ce ne sont point les combats que l'on redoute; au contraire, on les désire souvent pour se délivrer des souffrances, des fatigues et des privations, qui sont plus cruelles que la mort. Je t'assure qu'un jour où nous étions en présence de l'ennemi, c'est-à-dire en seconde ligne, mais très près; qu'il pleuvait, neigeait, grêlait alternativement, j'ai vingt fois désiré qu'on nous fît charger. Nous étions obligés de rester en bataille, sac sur le dos, sans pouvoir allumer du feu, n'ayant pas eu de pain depuis quatre ou cinq jours, mouillés jusqu'aux os, et cela dura toute la journée et une partie de la nuit, jusqu'à ce que nous prîmes possession d'un village très fort qu'occupait l'ennemi. J'ai été assez faible, ce jour-là, pour désirer la mort, et j'appelais à moi quelques-uns de ces boulets que je voyais rouler dans nos rangs. Si, dans ces moments, on nous avait fait charger, certainement que nous aurions mis tout à sang. Je ne te parle pas des horreurs de la guerre, des villages saccagés, des injustices et des barbaries qu'elle entraîne. Je réserve ces détails pour le moment heureux qui nous verra réunis. Je me bornerai à te dire que le métier de héros est si fort celui d'un brigand que je le déteste de toute mon âme. Il faut avoir un cœur de rocher, dénué de toute humanité, pour aimer la guerre.

La lettre suivante raconte à grands traits la bataille d'Austerlitz, et l'impression ressentie par Bugeaud à la suite de la victoire :

Trois jours avant la bataille, on nous a fait sortir de la ville et nous avons été camper à une lieue de l'ennemi. L'em-

Digitized by Google

pereur y est venu lui-même et a couché dans sa voiture, au milieu de notre camp. Pendant les trois jours qui ont précédé la bataille, il n'a cessé de se promener dans tous les camps et de parler tantôt aux soldats, tantôt aux chefs...

Dès l'aurore, les tambours et les trompettes annoncent le combat; on part au cri de Vive l'empereur! On bat la charge. Ces mots sont encore répétés avec plus de force et portent la terreur dans les rangs ennemis. Nous chargeons avec la rapidité de l'éclair, et le carnage est horrible. Les balles sifflent. L'air gémit au bruit des canons et de nos voix menaçantes que la mort suit de près. Bientôt les phalanges ennemies s'ébranlent et se mettent en désordre; enfin nous les culbutons entièrement. Un point nous résiste; les batteries en un instant sont enlevées. Les canonniers hachés sur leurs pièces, et ce qui échappe à notre fer cherche son salut dans la fuite ou une mort plus lente dans les lacs. On n'a rien vu d'égal, ma bonne amie, à cette bataille mémorable. De l'avis des plus vieux militaires, c'est la plus meurtrière qu'il y ait encore eu.

Je ne veux pas te peindre l'horreur du champ de bataille : les blessés, les mourants implorant la pitié de leurs camarades. J'aime mieux ménager ta sensibilité et me bornerai à te dire que j'ai été très ému et que j'ai désiré que les empereurs et les rois qui cherchent la guerre sans des motifs légitimes fussent condamnés, pour leur vie, à entendre les cris des misérables blessés qui sont restés trois jours sur le champ de bataille sans qu'on leur ait porté aucun secours.

L'Empereur nous a fait un petit discours en proclamation qui a été lu dans toute l'armée. Il y a témoigné sa satisfaction pour notre courage, et commence par ces mots : « Soldats, je suis content de vous! » Il nous promet ensuite une paix digne de nous, et puis nous annonce notre prochain retour dans notre patrie et la joie de nos compatriotes en nous revoyant. Il termina ainsi sa harangue : « Il vous suffira de dire : « J'étais à la bataille d'Austerlitz », pour qu'on dise : « Voilà un brave! »

Digitized by Google

Un Instituteur... *en* 1761. — Voici un bien curieux document cité par notre confrère et ami Sarcey dans le *XIX*e *Siècle*. C'est le procès-verbal de nomination d'un instituteur dans la commune de Bannet, en 1761. On verra quelles singulières et humiliantes obligations étaient, il y a un peu plus d'un siècle, imposées aux malheureux qui avaient le courage de se charger de l'instruction primaire des enfants dans les centres éloignés de Paris.

« Ce jourd'hui, 3me jour du mois de février 1761, est comparu devant Joseph Neveu, notaire royal, N... N... et autres principaux ci-après soussignés, déclarant que, la communauté ayant été assemblée samedi dernier, se serait présenté le sieur prieur, et aurait remontré que, la charge et emploi de maître d'école étant vacante, il était nécessaire d'y pourvoir. »

L'acte raconte avec d'assez longs détails comment cinq concurrents se sont présentés, ont répondu, et comment enfin a été choisi l'un d'entre eux, nommé F. Coppinet. Il continue ainsi :

« En conséquence, ledit sieur prieur l'aurait reçu et accepté pour faire les fonctions de maître d'école dans cette paroisse, et ce pour trois ans, à commencer le 1er février de la présente année, à charge et condition que ledit F. Coppinet, acceptant, acceptera et promettra,

Digitized by Google

comme il promet et s'engage par ledit acte, d'assister à tous les offices qu'il se fera dans ladite paroisse, y chanter, aider dans l'administration des sacrements, tenir les écoles pendant toute l'année, y faire chaque semaine les instructions familières du catéchisme du diocèse, apprendre à prier, lire, écrire, l'arithmétique aux enfants, faire tous les jours la prière du soir à l'église, plus solennellement les dimanches et fêtes, chanter les complies les samedis et veilles des fêtes les plus solennelles, et les vêpres les veilles des fêtes solennelles, *sonner pour les commencements des orages,* sonner ou faire sonner les angelus et grand midi les veilles des fêtes et dimanches, porter ou faire porter l'eau bénite tous les dimanches dans chaque maison de le paroisse, *balayer l'église une fois par semaine, sans gages.*

« De plus, ledit acceptant promet d'écrire les actes et autres pièces qui sont du ressort du syndic, et de n'accepter ni recevoir, sous peine d'être privé de son emploi de maîtrise, aucune charge et emploi, ni bureau des aides, ni du contrôle, etc.

« Au moyen de quoi et de toutes ses fonctions et charges mentionnées, les habitants et ledit sieur prieur soussignés s'obligent par le présent acte, de la part des habitants, de payer six sols par an pour chaque ménage plein, et trois sols par demi-ménage, trois sols par mois pour chaque petit écolier, quatre sols pour ceux qui commencent à écrire, et pour ceux qui écrivent et lisent

Digitized by Google

dans les écritures et qui apprendront l'arithmétique, cinq sols, etc. »

Voici maintenant quels sont les avantages faits à l'instituteur par le prieur :

« Et de la part du prieur qui constituera ledit F. Coppinet son clerc pour les sacrements, lui cède en conséquence son droit d'eau bénite; lui accorde la quête du vin sur tous les particuliers de ladite communauté, laquelle quête sera et demeurera à la bonne volonté desdits habitants pour reconnaître tant les services dudit maître qu'en particulier ceux de conduire l'horloge et de sonner pour les orages. »

BIBLIOGRAPHIE. — *Souvenirs de Frédérick-Lemaître.* — On avait souvent parlé, pendant la vie de ce célèbre comédien, des mémoires qu'il gardait en portefeuille, et quelques passages en avaient même été par avance publiés dans les journaux. Ces mémoires viennent de paraître intégralement chez le libraire Paul Ollendorff, qui devient décidément l'éditeur spécial des meilleurs ouvrages relatifs au théâtre. Les *Souvenirs de Frédérick-Lemaître* offrent en effet un vif intérêt, précisément parce qu'ils ne parlent que des créations auxquelles leur illustre auteur a attaché son nom. Au récit curieux de l'enfantement de ces pièces célèbres d'Hugo, de Dumas et autres, viennent s'ajouter beaucoup d'anec-

Digitized by Google

dotes piquantes qui ont un égal intérêt, et dont bon nombre n'étaient pas connues, ou étaient du moins bien oubliées.

Nous pourrions remplir plusieurs numéros de notre *Gazette* avec les plus intéressantes de ces anecdotes; nous en citerons une seule, qui nous a paru particulièrement caractéristique et qui est relative à Harel, le fameux directeur de la Porte-Saint-Martin, dont la carrière a éprouvé tant de vicissitudes, et qui, l'histoire suivante en fait foi, n'avait pas toujours beaucoup de scrupules :

« Le marquis de Custine était un gentilhomme dans toute l'acception du mot; quoique excessivement riche, il cultivait les Muses à ses moments perdus. Un jour, il m'apporta le manuscrit d'une tragédie en cinq actes et en vers, *Béatrix Cinci*, en me demandant de vouloir bien être le parrain de son œuvre, dont il me destinait, me dit-il, le rôle principal.

Je lus la pièce et je fus étonné d'y trouver certaines qualités rares chez un écrivain n'ayant encore jamais travaillé pour le théâtre. J'en parlai à Harel, qui, après renseignements pris sur *la position financière* de l'auteur, reçut son ouvrage.

... La pièce fut mise en répétitions ; mais que de temps elles durèrent ! Un jour, c'était 8 ou 10,000 francs qui manquaient pour achever les décorations; une autre fois, c'était pour l'achat et la confection des costumes que l'on faisait donner à M. de Custine une somme à peu

Digitized by Google

près équivalente. Enfin deux jours avant la représentation, Harel parvint à lui persuader qu'il était d'usage qu'un auteur qui n'avait encore été joué sur aucun théâtre *achetât* les trois premières représentations. C'était un déboursé de 15,000 francs que l'on demandait à M. de Custine ; mais les trois recettes étaient pour lui et devaient indubitablement dépasser ce chiffre.

Je me trouvais là en ce moment ; je voulus me retirer, moins par discrétion que honteux pour moi-même d'être obligé d'assister à un semblable débat ; on me retint, et le pauvre marquis de Custine ne partit qu'après avoir bel et bien signé un bon de 15,000 francs payable à vue, qu'il laissa entre les mains de Harel. C'était environ 30,000 francs que lui coûtait sa pièce.

J'étais scandalisé, et ce mot qui m'échappa lorsqu'il fut sorti, et qui fut répété depuis comme une simple raillerie : « Vous le laissez partir ? Il a encore sa montre !... » exprimait mon indignation mieux que tout autre n'eût pu le faire.

*Béatrix Cenci* fut jouée et obtint un succès fort honorable. Dorval y fut belle, très belle, et réalisa au delà de tout ce qu'on pouvait espérer l'idéal rêvé par l'auteur. Le lendemain de la troisième représentation, la pièce était retirée de l'affiche, sans aucune explication... Le procédé était dur, mais la direction, paraît-il, était dans son droit et nul n'avait rien à réclamer. M. le marquis de Custine s'exécuta en grand seigneur, et

Digitized by Google

M^me^ Dorval se consola en allant créer au Théâtre-Français *Chatterton* et *Angelo*. »

THEATRES. — *Débuts à l'Opéra*. — Depuis que M. Vaucorbeil a pris la direction effective de l'Opéra, il a voulu nous montrer successivement, et cela en quelques semaines, tous les sujets nouveaux qui sont venus augmenter la troupe de l'Académie de musique et donner plus de relief encore aux forces dont il dispose. Le répertoire ne se modifiant guère et se maintenant toujours dans un cercle où tournent et reparaissent sans cesse les mêmes opéras, c'est-à-dire sept ou huit tout au plus, M. Vaucorbeil a justement pensé qu'il convenait de les rajeunir et de nous les rendre un peu plus intéressants par une interprétation nouvelle des principaux rôles.

Il faut passer bien vite sur les débuts un peu pâles de trois cantatrices qui ont ouvert le feu, et que celui de la rampe a évidemment beaucoup intimidées, M^mes^ de Stucklé dans *l'Africaine* (Sélika) et Hamman et Leslino dans les rôles de la Reine et de Valentine des *Huguenots*. Ces trois artistes brilleront mieux au second plan, et elles manquent surtout de l'expérience et de l'habileté nécessaires pour reprendre, sur la première scène lyrique du monde, des rôles où les plus grandes et les plus illustres cantatrices ont brillé.

Est venue ensuite M^lle^ Marie Heilbronn, jouissant, à

Digitized by Google

tort ou à raison, d'une réputation qui en fait une quasi-étoile. Mlle Heilbronn est une Belge qui a remporté ses prix de chant et de piano au Conservatoire de Bruxelles. Il y a plus de dix ans déjà qu'elle a débuté bien obscurément à l'Opéra-Comique : elle y fut en effet ordinaire. Mais Mlle Heilbronn est douée d'un tempérament artistique très sérieux et elle a surtout une grande ambition, et, par suite, un amour du travail qui ne s'est pas un seul instant démenti. Quand elle a débuté, il y a quelques années, aux Italiens, dans *la Traviata*, elle s'est révélée tout à coup comme une cantatrice accomplie. Ses succès dans *Paul et Virginie* et les *Amants de Vérone* l'ont ensuite placée au premier rang des cantatrices françaises et lui ont ouvert immédiatement les portes de l'Opéra.

Mlle Heilbronn a débuté dans *Faust* par ce rôle de Marguerite où Mme Miolan-Carvalho a laissé un souvenir si vif que toutes les cantatrices qui s'y sont essayées après elle ont toujours paru inférieures à elles-mêmes. C'est ce qui est arrivé pour Mlle Heilbronn, à qui la comparaison a été fatale. Il n'en est pas moins vrai que cette artiste est la plus précieuse acquisition qu'ait encore faite M. Vaucorbeil pour les rôles de soprano, et que son succès sera tout à fait complet lorsqu'elle paraîtra dans des rôles que la personnalité de leur créatrice n'aura pas marqués d'une aussi ineffaçable empreinte.

M. Melchissédec a succédé à Mlle Heilbronn, et a

Digitized by Google

paru pour la première fois dans le petit rôle de Nevers des *Huguenots*. Bien lui en a pris, car, en ne voulant pas se hausser du premier coup jusqu'à un premier grand rôle, M. Melchissédec a remporté un succès très flatteur dans les quelques phrases de chant dont se compose le personnage de Nevers. Il est vrai d'ajouter que M. Melchissédec n'est pas pour nous une nouvelle connaissance. Né en 1843, cet artiste distingué a débuté à l'Opéra-Comique en 1866, et il y a rempli pendant plusieurs années les meilleurs rôles de son emploi. Il a joué ensuite au Théâtre-Lyrique de la Gaîté, et même à celui que M. Escudier a tenté d'acclimater à la salle Ventadour, où il a créé, l'an dernier, avec grand succès, le rôle du capitaine Fracasse, dans l'opéra de ce nom que M. Catulle Mendès avait tiré du célèbre roman de son beau-père et dont M. E. Pessard avait écrit la musique.

En même temps que M. Melchissédec, débutait une brillante élève du Conservatoire, M^lle^ Janvier, qui a obtenu un premier prix aux derniers concours. Le grand air du page des *Huguenots* lui a été très favorable, ainsi d'ailleurs que celui de Siebel de *Faust*, qu'elle a chanté pour son second début.

Nous arrivons au plus éclatant des débuts nouveaux, celui de M. Maurel dans le rôle d'Hamlet, de l'opéra d'Ambroise Thomas. Ancien élève de notre Conservatoire, M. Maurel avait débuté une première fois, il y a

Digitized by Google

dix ans, à l'Opéra, dans le rôle de Nevers des *Huguenots*, mais sans succès. Il s'adonna ensuite à l'opéra italien et remporta de véritables triomphes à l'étranger, notamment à Saint-Pétersbourg et à Londres. M. Vaucorbeil s'est empressé d'engager ce remarquable baryton, et c'est dans un des rôles où Faure a le plus brillé, celui du prince de Danemark, que M. Maurel n'a pas craint de paraître pour la première fois à l'Opéra. Son succès a été complet. Ce n'est pas l'Hamlet de M. Faure que nous avons vu ce soir-là, c'est-à-dire l'Hamlet soigné, brillant, peut-être un peu trop précieux, que nous avait montré le créateur du rôle, mais bien un Hamlet qui a semblé être beaucoup plus dans la vérité de la tradition shakespearienne : car il faut dire que, pour M. Maurel, le succès du comédien l'a encore emporté sur celui du chanteur.

M. Dereims, que nous avons vu quelques jours après dans *Faust*, arrive de l'Opéra-Comique, où il avait créé le Cinq-Mars, de M. Gounod. C'est un charmant cavalier et, au point de vue plastique, le Faust le plus complet que nous ayons encore vu. Mais la voix est un peu faible, et il nous paraît que cet élégant artiste sera plus à son aise dans le personnage moins dramatique du comte Ory, qu'il va chanter bientôt. En somme, très bonne acquisition pour les rôles de second plan.

Signalons encore, pour achever la liste des débuts actuels, celui de M. Dubrulle, bonne basse chantante,

Digitized by Google

qui a paru dans le rôle du Roi, d'*Hamlet*, et enfin la brillante rentrée de M. Mierzwinski, ténor que l'Opéra a déjà possédé il y a quelques années, et qui a joué ensuite avec grand succès en province. C'est dans le rôle de Vasco de Gama, de l'*Africaine*, que le ténor polonais a fait sa rentrée, avec assez de succès pour qu'il soit possible de prévoir déjà en lui un heureux successeur de Salomon, aujourd'hui à Marseille, et un suppléant de cet infatigable Villaret, qui a bien droit à un peu de repos!...

VARIA. — *La Neige.* — De mémoire d'homme on n'en avait tant vu! Nous parlons des hommes de notre génération, puisqu'il paraît qu'il faut remonter à une cinquantaine d'années au moins pour retrouver l'exemple d'une trombe de neige comparable à celle qui nous a assaillis les 4 et 5 de ce mois. On aura une idée de la situation faite à la ville de Paris, qui n'en peut mais, par l'amoncellement subit de cette formidable quantité de neige, en lisant l'extrait suivant de la séance du conseil municipal où ont été votés les fonds nécessaires pour procéder aux travaux les plus urgents de déblayement :

« Le conseil municipal a délibéré d'urgence sur la question de l'enlèvement des neiges. On a voté un crédit de 500,000 francs pour les frais extraordinaires que va coûter cette opération. Ensuite le conseil, adoptant une proposition de M. Cernesson et de quelques-

Digitized by Google

uns de ses collègues, a alloué une gratification de 10,000 francs aux cochers, conducteurs et hommes de peine de la Compagnie des omnibus, à titre de récompense des efforts faits par ces agents pour assurer pendant ces jours d'encombrement la circulation du public.

L'allocation du crédit de 500,000 francs a été décidée à la suite d'un très intéressant rapport de M. Engelhard, dont nous reproduisons ci-après le passage le plus important :

« Vous savez la quantité de neige tombée à Paris pendant ces deux derniers jours. Depuis 1830 il n'en était pas tombé une aussi grande quantité en aussi peu de temps. La superficie de Paris est de 14 millions de mètres superficiels, la hauteur de neige tombée est de $0^{m}50$ centimètres. Le total de la neige recouvrant le sol est donc de 7 millions de mètres cubes. Or, la dépense pour l'enlèvement d'un mètre cube étant évaluée à 3 francs, c'est une somme de 21 millions qu'il faudrait dépenser si l'on voulait enlever ces neiges instantanément. Mais cela est impossible, il faut savoir se borner, nous ne demandons que 500,000 francs. »

*Le Cercle de la Librairie.* — Le nouveau et splendide bâtiment que le Cercle de la Librairie a fait édifier sur le boulevard Saint-Germain, au coin de la rue Grégoire-de-Tours, vient d'être solennellement inauguré. On sait que l'architecte de cette brillante construc-



Digitized by Google

tion n'est autre que M. Charles Garnier, l'illustre artiste qui doit sa célébrité au nouvel Opéra. Aussi n'a-t-on été qu'à moitié étonné en entendant, pendant la fête d'inauguration, Mlle Fayolle, de la Comédie-Française, déclamer une fort piquante pièce de vers dont l'auteur est M. Charles Garnier lui-même, qui est un peu, comme on sait, bon à tout faire, même de la poésie. Voici le début de cette pièce humoristique, dans laquelle l'architecte du monument vient lui-même au-devant des critiques et des objections qu'il suppose pouvoir lui être adressées :

Messieurs, je suis la Librairie,
Et je viens, au nom de mes sœurs,
La Musique, l'Imprimerie,
L'Estampe et la Papeterie,
Ainsi que la Lithographie,
Remercier nos éditeurs,
Qui, voulant dans un nouveau gîte
Nous loger convenablement,
Au moyen d'une commandite,
Nous ont bâti, mais pas trop vite,
Un très beau, très beau monument.
Oui, très beau, la chose est certaine,
Car l'architecte en son devis
L'a dit : ne lui faites point peine
En n'étant pas de son avis.
Si vous trouvez le billard sombre,
Au moyen de quelques écus
On y mettra pour ôter l'ombre
Quelques girandoles de plus.
Si l'on vous dit que la rotonde
N'est pas assez brillante encor,

Digitized by Google

Afin de contenter son monde,
L'architecte y mettra plus d'or.
Il fait trop chaud! quelle atmosphère!
Et chacun pousse des hélas.
Ce n'est pas une grosse affaire :
Éteignez le calorifère,
Et puis ouvrez les vasistas.
Pas de tableaux en garniture
Dans l'escalier! c'est indigent.
C'est vrai, Messieurs; mais la peinture,
Ça coûte encor pas mal d'argent.
Enfin, si quelque géomètre
Trouve le Cercle rétréci,
Vous lui répondrez que le mètre
De terrain coûte cher aussi.

*Poésies de Vache.* — N'allez pas croire, au moins, que l'auteur des poésies dont nous voulons parler appartienne au règne animal. Il s'agit d'un poète de Vaucluse répondant au doux nom de Vache, et qui publie des chansons dont nous avons eu la bonne fortune de trouver un exemplaire. Nous en détachons deux pour l'esbaudissement de nos lecteurs, regrettant de ne pouvoir les leurs offrir toutes.

Voici d'abord la chanson politique :

### L'AIGLE RAVISSEUR

#### PASSSE UN JOUR PRÈS DE MA PAUVRE CHAUMIÈRE.

Un jour, près de ma pauvre chaumière,
Je vis passer l'Aigle ravisseur;
Ce siniste oiseau, de mon lierre,
Semblait vouloir respirer la fraîcheur,

Digitized by Google

REFRAIN :

Je dis : Oiseau qu'au tyran sers d'emblème,
Que cherches-tu auprès de ma maison ?
Contre toi je lance l'anathème,
Tu périras à la nouvelle saison !

Planant sur la race gallicane,
Saisit les coqs dans ses ongles serrés ;
A coups de bec frappe sur leur crâne,
Les pauvres êtres furent atterrés.

REFRAIN :

Je dis : Oiseau qu'au tyran sers d'emblème.

Fuis loin d'ici, siniste plumitif,
Vas au désert où rien n'est cultivé ;
Là tu vivras avec des catifs,
Tu mourras sans avoir achevé.

Passons maintenant à la chanson sentimentale :

LES ADIEUX DE CHARLES A SA MÈRE.

Ah ! ma tendre mère,
Je te fais mes adieux ;
Si je meurs à la guerre, *bis*.
Nous nous reverrons aux cieux.

En servant la France
Je montrerai ma valeur,
J'aurai pour récompense, *bis*.
Un jour la croix d'honneur.

Après cinq ans d'absence,
Je reviendrai au pays,
Instruit de mes vaillances
Le peuple sera ébahis, *bis*.

Digitized by Google

Je reverrai ma belle
Ce sera un beau jour.
Bien aimée Gabrielle, *bis*.
Nous pourrons faire l'amour.

Nous avons reproduit ces deux chansons, bien que l'auteur ait eu soin d'imprimer sur le cahier : *Reproduction interdite*. Aussi comptons-nous bien que nos lecteurs nous sauront gré de notre audace. Elle est pourtant surpassée par celle de la commission du colportage, qui a osé mettre son estampille sur les produits d'Edmond Vache, de Valréas (Vaucluse).

*Un Nouveau Philtre de jeunesse.* — Voici une bien étrange circulaire qui est envoyée *confidentiellement* à beaucoup de jeunes dames et même à des dames d'un âge plus mûr, mais ne dépassant cependant pas la trentaine, l'eau que cette circulaire préconise ne pouvant rendre la jeunesse qu'à celles qui ne l'ont pas tout à fait perdue.

*Confidentielle.*

Madame,

« C'est avec la plus grande discrétion et tout confidentiellement que je me permets de vous écrire.

« Il est des secrets dans l'existence d'une femme qu'elle ne doit même pas laisser soupçonner à sa femme de chambre ; aussi est-ce avec la plus grande confiance que

Digitized by Google

je viens vous proposer une EAU RÉGÉNÉRATRICE, dont l'efficacité *prompte* et *infaillible* est merveilleuse.

« Par ces temps d'énervement et de fatigues, résultats des soirées, des bals, des nuits sans sommeil, et souvent des chagrins du cœur auxquels notre pauvre sexe est assujetti, les *seins* des dames subissent un affaissement et une diminution tellement effrayants que la plus grande, la plus charmante beauté de la femme, celle à laquelle les hommes attachent le prix le plus précieux, se trouve enlevée.

« Aussi est-ce cet épouvantable et terrible ennemi des jolies femmes que je viens vous engager à combattre, en vous servant contre lui du Philtre merveilleux dont la découverte fut l'œuvre à jamais impérissable de deux des plus grands médecins chimistes du siècle du Grand Roi Louis XIV !

« Je viens vous offrir l'EAU DE TOILETTE MONTESPAN, *réputée sans rivale, dont j'ai seule le monopole*, et qui, UNIQUE *pour le développement et le raffermissement de la poitrine*, a le double avantage *d'éviter et d'effacer les rides précoces, de rendre aux chairs* la beauté et la fermeté que possède la jeune fille de dix-huit ans.

« Ah ! que de femmes, que de jeunes filles seraient heureuses de connaître cette eau merveilleuse ! elle leur éviterait bien des chagrins et bien des déceptions en leur faisant conserver l'affection de celui qu'elles aiment,

Digitized by Google

qui, hélas! va chercher ailleurs des plaisirs et des joies qu'il sait ne pas trouver chez lui.

« Aussi, Madame, la principale propriété de mon EAU DE MONTESPAN est-elle de développer, de raffermir les seins, de fortifier les tissus. Grâce à son emploi, la poitrine conserve et acquiert une *opulence*, une *fermeté*, une *beauté* de jeune fille.

« Les sillons causés par les rides ne résistent pas à son usage.

« Elle rend au visage le ton et la fraîcheur de la jeunesse.

« Employée à la toilette *intime*, elle régénère, rétrécit, tonifie, assainit instantanément les chairs.

« Elle communique au derme un sentiment de fraîcheur et de bien-être inexprimable, et une fois qu'une femme en a employé, elle ne veut plus d'autres produits hygiéniques pour sa toilette, car en toute assurance elle peut affirmer n'avoir que vingt ans.

« Si vous voulez bien, Madame, me faire l'honneur de m'accorder votre confiance et me demander cette EAU MERVEILLEUSE, je vous enverrai une dame sur la discrétion de laquelle vous pourrez compter; elle vous donnera *confidentiellement* tous les renseignements qui vous seront nécessaires pour employer efficacement l'EAU MONTESPAN, qui n'est point un remède pharmaceutique, mais bien un produit spécial d'hygiène et de toilette

Digitized by Google

DÉPOSÉ selon la loi! et qui par cela seul mérite toute confiance... etc. »

*Dans le Midi.* — On sait que nos compatriotes du Midi se distinguent à une certaine dose de hâblerie mélangée de naïveté, qui a souvent son côté comique. Nous venons de faire une petite excursion parmi les prospectus et affiches qu'on peut lire dans cette partie de la France, et nous apportons à nos lecteurs le résultat de notre collecte.

Voici d'abord M. Dessort, d'Ustou (Ariège), qui, comme César pour sa femme, n'admet pas que sa bonne puisse être soupçonnée. Aussi voyez comme il prend fait et cause pour elle :

DÉFI APRÈS PROCÈS

*dont on a eu raison*

Porté par M. DESSORT, d'Ustou, aux quelques calomniateurs de sa domestique.

Si la médecine peut reconnaître la virginité d'une fille de 30 à 50 ans, ledit Dessort fait aux quelques riches calomniateurs un pari de dix, quinze ou vingt mille francs, que sa domestique n'a jamais connu d'homme.

En cas d'acceptation, la fille sera visitée par dix médecins, cinq de l'arrondissement, cinq de Toulouse, et d'un onzième au besoin. Tous les frais seront à la charge du perdant.

Rendez vous chez M. Barthet, notaire à Saint-Girons.

Ustou, le 29 septembre 1879.

E. DESSORT.

Digitized by Google

C'est d'un bon maître, n'est-ce pas? Mais M. Peyrega, de Mauléon-Barousse (Hautes-Pyrénées), est un non moins bon médecin, qui, lorsqu'il voyage, le fait dans l'intérêt de sa clientèle. Lisez plutôt sa proclamation de rentrée.

AVIS

BERTRAND PEYREGA

*Médecin, propriétaire et maire de la commune d'Esbarech, canton de Mauléon-Barousse,*

a l'honneur d'informer les habitants de la commune de Mauléon qu'il vient de faire une absence de quelques mois, qu'il a cru devoir rendre profitable aux personnes qui l'ont déjà honoré de leur confiance dans l'exercice de sa profession.

Il s'est livré à des études sérieuses. Il a eu *des rapports* avec des médecins de premier mérite et *la visite des hôpitaux*; par conséquent, c'est au profit de la science et de l'humanité qu'il s'est éloigné de son pays.

Aujourd'hui, muni de son diplôme, il se présente aux personnes qui voudront avoir recours à lui, et on peut être bien assuré qu'il fera tous ses efforts pour mériter la confiance non seulement de ceux qui l'ont déjà appelé dans leur maladie, mais encore de ceux qui l'appelleraient auprès d'eux.

Esbarech, le 10 octobre 1879.

PEYREGA.

Si la ville de Figeac n'est pas dans ce qu'on appelle proprement le Midi, elle est bien sur la limite, et nous n'aurons pas grand chemin à faire pour aller y lire sur l'église de Notre-Dame-du-Puy l'écriteau suivant, dans

Digitized by Google

la rédaction duquel un maire des plus prévoyonts a épanché toutes les grâces de son style.

Il est défendu aux enfants de s'amuser dans l'église, de parler et de fumer dans les tambours, de salir les portes de blanc ou de rouge, de jouer à demeure sur la plus haute terrasse, de dire des mots grossiers, de jeter des pierres ou du sable, de toucher aux arbres, aux arbustes, aux fleurs, aux palissades ou barrières, de passer dans les pelouses, de faire des ordures aux abords de l'église ou sur quelque point que ce soit des terrasses.

Il est défendu d'introduire des bêtes dans cette promenage, et d'y étendre du linge.

Tout prolixe qu'il ait été, le maire de Figeac a oublié bien des choses, et si les gamins de la ville s'autorisaient de ce que tout ce qui n'est pas défendu est permis, ils en pourraient faire de belles tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'église.

*Quelques Annonces.* — L'Amérique n'a pas, comme on est porté à le penser, le monopole de annonces excentriques. La sérieuse et grave Allemagne s'en permet parfois d'assez étranges, parmi lesquelles en voici une tirée du *Tageblatt* de Berlin :

« Une jeune personne d'une famille noble des plus considérées, belle comme Hélène, ménagère comme Pénélope, économe comme l'Électrice Marianne de Brandebourg, spirituelle comme M^me^ de Staël, chanteuse comme Jenny Lind, « le rossignol suédois », danseuse

Digitized by Google

comme la Ceritto, pianiste comme Rosa Kastner, violoniste comme Teresita Milanollo, harpiste comme la Bertrand, sculpteur comme la princesse Marie d'Orléans, austère comme Lucrèce, charitable comme sainte Élisabeth de Hongrie, dévouée comme Nighthingale, disposant d'une grande fortune, cherche, faute de connaissances masculines, un mari par la voie usitée du journal. S'adresser à la rédaction. »

Rendons également hommage à l'Angleterre, dont un journal contenait dernièrement l'annonce suivante :

A VENDRE

*Un singe, un chat et un perroquet.*

S'adresser à M. Bronson Davids, L...-square, qui, *venant de se marier,* n'a plus besoin de ces animaux.

---

# VARIÉTÉS

## NADAUD ET SES CHANSONS.

La Librairie des Bibliophiles publie actuellement une charmante édition, en trois volumes, des *Chansons de Nadaud,* ornée de douze eaux-fortes dans lesquelles Edmond Morin vient de donner un des plus brillants échantillons de son vif et ingénieux talent. Dans l'avertissement de l'éditeur, qui ouvre le premier volume, nous trouvons un tableau assez exact de Nadaud et de ses chansons, et nous le reproduisons ici avec la certitude d'être agréable à ceux de nos lecteurs qui ont été

Digitized by Google

témoins de l'immense succès de salon obtenu par le chansonnier, comme à ceux qui, plus jeunes de quelques années, n'ont eu que le plaisir, bien grand encore, de connaître son œuvre par la lecture.

Nadau n'a copié ni imité personne, il a sa personnalité bien accusée, qui lui a valu un succès complet et mérité, et c'est triomphalement que ses chansons, dès leur apparition, ont enterré les romances de Loïsa Puget, de Paul Henrion et *tutti quanti*. Dans le grand monde comme dans la société moyenne, il n'était pas de soirée où l'on ne voulût avoir Nadaud et ses chansons; l'espoir de rencontrer Nadaud était la *greatest attraction* pour les invités :

Et NADAUD, qui plus est, m'a donné sa parole.....
Quoi ! NADAUD ? — Oui, NADAUD. A demain ? — C'est assez.

Et, plus poli que Lambert, Nadaud venait toujours exactement. Et avec quelle simplicité et quelle bonne grâce il s'installait au piano pour dire une de ses chansons : une... suivie de plusieurs autres, car, une fois assis, il ne se relevait plus de longtemps, incapable de résister aux pressantes sollicitations des assistants. Après chaque chanson finie, de tous les coins du salon partait le cri : « Encore une, monsieur Nadaud ! » et M. Nadaud ne se faisait pas prier. Chacun avait sa chanson de prédilection : pour l'un c'était celle-ci, pour l'autre celle-là, qui était la plus jolie, et il se trouvait que chacun avait raison.

Digitized by Google

On sait que les *Chansons de Nadaud* ne tardèrent pas à dépasser le cercle des salons où l'on avait la bonne fortune de l'entendre. Les *Deux Gendarmes* (pour n'en citer qu'une) ont fait le tour du monde, si bien qu'on ne peut voir, surtout le dimanche, un gendarme sans penser à Nadaud, et qu'on ne peut voir Nadaud sans rêver de « Pandore », de « sardine blanche » et de « jaune baudrier ». Aussi est-ce avec raison que l'aimable chansonnier a donné le nom de *Chalet Pandore* à la petite maison qu'il a bâtie, aux bords de la Méditerranée, sur l'*angulus terræ* où il compte finir doucement sa carrière dans cette *aurea mediocritas* tant prônée par Horace, dont il est quelque peu le parent.

Aujourd'hui que la vogue, cette échevelée qui se livre à tout venant, accueille avec un enthousiasme stupide les refrains aussi niais que révoltants des cafés-concerts, on chante moins Nadaud, si on le prise toujours autant. Aussi le moment nous a-t-il paru opportun pour donner à son œuvre si charmante le renouveau et la consécration d'une édition artistique, en la faisant entrer dans une collection où nous n'admettons que les productions destinées à vivre toujours. Il faut bien le reconnaître, d'ailleurs, le moment d'être chanté a passé pour lui, il en arrive à être lu, et nous ne savons pas un plus bel éloge à faire de ses chansons.

---

Digitized by Google

Un de nos lecteurs nous envoie une curieuse pièce de vers extraite d'un petit journal de Rennes où elle dort bien oubliée depuis plus de dix ans, sans devoir jamais figurer dans les œuvres complètes de son auteur, lesquelles d'ailleurs ne seront sans doute pas publiées. Notre correspondant ne nous dit pas si Jean-Baptiste Rozier, qui a signé les jolis vers suivants, continue à en écrire, quelle situation il occupe et même s'il est encore vivant. C'est là une lacune que, dans l'intérêt de notre *Gazette*, il devrait bien combler.

## LES CRIS DE PARIS.

Quel bruit assourdissant vient frapper mon oreille !
Quel tapage, bon Dieu, quand Paris se réveille !
D'abord, c'est l'Auvergnat dont j'entends la clameur
Se répandant au loin : *Voilà le rétameur !*
Puis vient son compagnon criant à perdre haleine :
*Faites raccomoder robinets et fontaine !*
Un autre, sur un ton qu'il cherche à varier,
Pousse, les yeux en l'air, son cri de *Vitrier !*
Tout cela me plaît fort... Si vous voulez m'en croire,
Nous allons en citer quelques-uns pour mémoire.
Quoique n'atteignant pas au même diapason,
Ils nous charment toujours annonçant la saison
Qu'en son cours régulier le temps fait reparaître.
Pour combien n'est-ce pas le plus sûr chronomètre !
Et quand, tremblants, transis, nous soufflons dans nos doigts,
Faites-nous, disent-ils, un grand feu sous les toits !
Écoutez cet augure affublé d'une hotte,

Digitized by Google

Il annonce tout haut : *Du bon poussier de motte !*
Et cette bonne vieille, au coin du carrefour,
S'enrouant à crier : *Poires cuites au four !*
Voyez-vous les bambins entourant la marchande
Et convoitant de l'œil une part si friande?....
Voici le repasseur hurlant : *Couteaux !... ciseaux !...*
Une autre : *Du mouron pour les petits oiseaux !...*
Ce dernier, qui fend l'air d'une voix forte et rauque,
Vient nous offrir ses œufs : *A la coque ! à la coque !*
On voit poindre plus loin le grand opérateur :
*Il tond les chiens frisés, dont il est la frayeur?*
Voici la poissonnière, et si fraîche et si vive,
Avec son éventaire : *Il arrive !... il arrive !...*
*Quelle fraîcheur, voyez !...* Aussitôt les chalands
S'empressent d'acheter et soles et merlans.
Mais voici du printemps la brise parfumée...
Tout renaît... tout sourit !... La nature embaumée
Commence à nous offrir ses plus vertes primeurs...
Aussi quelle gaîté !... quelle folle rumeur !...
Écoutez ce Normand, bien connu des concierges :
*Des pois verts au boisseau !... Grosses bottes d'asperges !...*
Il marche à pas comptés en poussant son brancard,
Puis sa voix s'affaiblit et se perd à l'écart...
Vous subissez encore une autre roucoulade :
*Navets !... les bons navets !... artichauts et salades !...*
Il s'échappe dans l'air un autre crix plus doux :
*C'est la montmorency !... la livre à quatre sous !...*

Digitized by Google

Il passe une voiture : *A la fraise !... à la fraise !...*
Tout près vous entendez : *Au choix !... tout est à treize !...*
Mais je crains d'abuser de votre attention...
Si je m'arrête ici, c'est par discrétion...
Dépeindre tous ces cris serait acte arbitraire ;
A ce point qui voudrait se montrer téméraire ?...
Pourtant, qui ne connaît le *marchand de ballons !*
*Peaux de lapins, ferraille, habits neufs, vieux galons !...*
Du garçon de café le *Boum* épouvantable,
Et du restaurateur le *Voilà* formidable !...
Sans oublier : *Prenez, Mesdames, du plaisir !...*
Et les petits gâteaux : *Messieurs, venez choisir !...*
Le marchand de cerneaux, la robuste écaillère,
Puis, au milieu des fleurs, la jeune bouquetière :
*Fleurissez vos amours !...* A cet appel charmant
Qui pourrait résister ?... J'approche hardiment
Et je choisis soudain, parmi ces fleurs nouvelles,
Celles qui m'ont paru de toutes les plus belles...
A tous les assistants mon cœur veut les offrir :
Comme elles, puissions-nous voir nos ans refleurir !

J. B. Rozier.

---

Georges d'Heylli.

*Le Gérant*, D. Jouaust.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

Digitized by Google

# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 24 — 31 DÉCEMBRE 1879

SOMMAIRE.

Paris-Murcie. — Poésies pour jeunes filles. — Poncifs dramatiques. — Un Feuilleton type. — Théâtres : *le Trésor*. — Nécrologie : Mme Louis Figuier.

*Varia*. — La Neuvaine de saint Hubert. — M. Loyson poète. — Vers inédits et vers oubliés. — Le mot *Bouler*. — Une Église qui parle. — Gracié et Disgracié. — Le Saucisson homœopathique.

Table analytique de la quatrième année.

PARIS-MURCIE. — Le grand événement de la quinzaine, en dehors de l'étonnante persistance du froid et d'une température comme on n'en avait pas encore subi deux fois en ce siècle, c'est la fête extraordinaire donnée à l'Hippodrome par le comité de la presse française au bénéfice des victimes des inondations d'Espagne, et



Digitized by Google

notamment de celles de Murcie, ainsi que des pauvres de la ville de Paris. Cette fête, que le mauvais temps avait d'abord retardée, a enfin eu lieu le 18 de ce mois, et elle a été couronnée d'un plein succès. La recette a en effet dépassé 300,000 francs. On suppose que, tous frais déduits, il en restera bien 200,000 à partager entre les malheureux qu'il s'agissait de secourir.

Une des grandes curiosités de cette fête si éminemment curieuse a été la publication du numéro unique d'un journal intitulé *Paris-Murcie*, à la composition duquel ont concouru les premiers écrivains en même temps que les plus grands artistes de notre époque. Ajoutez à cet attrait tout spécial la réunion d'une série d'autographes donnés, pour ce numéro, par les souverains et les plus grands personnages de l'Europe, en tête desquels figure le pape Léon XIII lui-même.

Tous les articles du numéro de *Paris-Murcie* sont inédits et ont été composés absolument pour la circonstance. On y trouve en même temps du Victor Hugo et de l'Alexandre Dumas fils, aussi bien que des articles du général Galliffet, de M. Dufaure, de l'architecte Charles Garnier, de l'ambassadeur marquis de Molins et du maréchal Canrobert. Aurélien Scholl y coudoie J. J. Weiss, et Jules Simon y précède immédiatement Jacques Offenbach; puis vient un conte de M^lle^ Sarah Bernhardt et un extrait d'un travail du R. P. Félix sur le problème social; enfin des vers sur Murcie de Paul

Digitized by Google

Déroulède, et une patriotique profession de foi de Louis Blanc, qui est, comme on sait, originaire d'Espagne, etc., etc.

Nous ne saurions citer particulièrement un extrait quelconque de ce numéro hors ligne, que M. Meissonier lui-même a tenu aussi à illustrer, et il nous semble d'ailleurs qu'il doit être à l'heure actuelle dans toutes les mains. Cependant, dans les premiers jours de son apparition, le public a éprouvé, en raison de la spéculation qui s'en est mêlée, bien des difficultés pour se le procurer. En quelques heures ce journal sans pareil avait fait prime sur le boulevard, et le premier jour on vendait couramment deux francs les exemplaires restants, bien que le prix marqué ne fût que d'un franc : ce qui prouve qu'en fait de charité, comme pour tout le reste, l'usage sera bien longtemps encore de commencer par soi-même !...

Poésies pour jeunes filles. — Nous ne voulons pas parler ici de poésies bonnes pour les jeunes filles, et ce ne sont certes pas celles-là que nous mettrions entre leurs mains si la chose dépendait de nous ; mais, puisqu'on croit devoir les introduire dans les pensionnats, nous pensons pouvoir aller les y chercher avec un de nos confrères qui les citait dernièrement.

Vous connaissez sans doute assez peu l'abbé Delain. Admirez néanmoins ce poète, qui a le défaut d'apparte-

Digitized by Google

nir un peu trop à l'*école pratique*. Dans son *Mystère de la Nativité*, il tient à prouver que la Vierge n'a pas eu besoin de sage-femme. La conversation a lieu entre la Vierge Marie et une jeune fille qui la questionne.

Pour accoucher, Madame,
Fut-il besoin
De quelque sage-femme?
N'en vint-il point?
Sentîtes-vous les douleurs et tranchées
Des autres accouchées,
Quand ce vint à ce point?

La Vierge lui répond avec une précision remarquable :

Ma jeunesse était sainte
Et sans péché;
Sans douleur et sans plainte
J'ai accouché.
Contre les lois de la nature,
D'une manière pure,
Mon fils s'est détaché.

Aussi la jeune fille, convaincue, n'a-t-elle plus qu'à s'écrier :

Dame Vierge Marie,
Votre entretien
M'a tout à fait ravie,
Je l'entends bien;
Et je comprends l'admirable mystère

Digitized by Google

Qui vous rend vierge et mère,
Je ne doute de rien.

En vérité, on ne saurait trop tôt préparer les jeunes filles à la vie de ménage par d'aussi pieuses démonstrations obstétricales.

Poncifs dramatiques. — Voici une amusante fantaisie d'Aurélien Scholl, candidat à la direction bientôt vacante du théâtre de l'Odéon. Le futur directeur a groupé avec soin tous les poncifs qui ont fait la fortune de l'ancien répertoire dramatique au boulevard, et il espère — au besoin il les proscrirait — ne pas les retrouver dans les manuscrits qui pourront lui être soumis si ses espérances directoriales se réalisent. Voici un certain nombre des phrases, aujourd'hui usées jusqu'à la corde, et jadis célèbres, que M. Scholl signale comme particulièrement devenues hors d'usage de nos jours.

— Pauvre père! qu'il ignore ma faute!

— Ruiné... oui, ruiné... ce riche banquier de Londres à qui j'avais confié toute ma fortune... disparu!

— Qui je suis? tu veux le savoir? Je suis la vengeance!

— Votre père est innocent, vous dis-je, et voici les papiers qui le justifient.

— Oh! j'arrive trop tard!

Digitized by Google

— Taisez-vous! oh! taisez-vous, de grâce!... Votre voix me fait mal!

— Perdue! mon enfant!... et c'est par moi!

— Mais dis-moi donc que tu es innocente!... N'vois-tu pas que je perds la raison?... Rien! elle ne répond rien!... O mon Dieu! c'était donc vrai?

— Et dans cet exil lointain je n'ai jamais cessé de penser à vous, Amélie.

— Pas une minute à perdre! Ma voiture à l'instant! chez le ministre!

— Ils l'ont condamné sans l'entendre!

— Il y a de ces êtres, voyez-vous, qui sont nés pour aimer... et pour souffrir!

— Ici, le bal et ses enivrements, la joie, les fêtes...; là-bas, le deuil, la souffrance, la mort!

— Quelque chose me dit que ce coffret renferme le secret de ma naissance.

— Avant de mourir... je veux écrire un dernier mot à celui que j'ai tant aimé...

— Croyez-vous, monsieur le comte, qu'il y ait deux honneurs, un pour les gens de votre monde, un autre pour les artisans?

— De l'argent! Il m'offre de l'argent! Il fallait que la honte fût complète!

— Une barrière infranchissable s'élève entre vous et moi.

— Je suis la fille d'un condamné!

Digitized by Google

— Dites la fille d'un martyr.

— Vous frapperez à la porte de cette cabane. Vous y trouverez un homme; remettez-lui cet anneau, et il vous conduira par un sentier connu de Dieu seul.

— Fatale rencontre!

Nous ne voyons pas figurer dans cette piquante nomenclature la fameuse « Croix de ma mère » et le non moins fameux « Merci, mon Dieu! » qui ont fait la fortune de tant de drames de M. Dennery; mais nous supposons que ce n'est là qu'un oubli, et que M. Scholl n'a pas non plus le désir de donner à ces exclamations surannées un asile quelconque à l'Odéon.

Un Feuilleton type. — Ces phrases toutes faites à l'usage du drame moderne, que nous venons de citer après M. Aurélien Scholl, nous remettent en mémoire un certain feuilleton dramatique écrit par Jules Janin, et qui n'a pas été recueilli dans les volumes de *Critique dramatique* qui font partie de ses Œuvres diverses. C'était en 1832, alors que le prince de la critique régnait en souverain dans le domaine du feuilleton et pouvait se permettre toutes les incartades avec la certitude d'être amnistié, et, de plus, applaudi.

Voici donc en quels termes il rendit compte, un lundi, dans le *Journal des Débats*, d'un mélodrame ayant pour titre *Jenny Durand*.

« Jenny aime M. Alfred, M. Alfred aime Jenny.

Digitized by Google

Quand M. Alfred a dit à Jenny : « Je t'aime, Jenny! » Jenny a répondu à M. Alfred : « Vous êtes fiancé à Mlle Louise, Alfred. » A quoi Alfred a répondu : « Cela ne fait rien, Jenny. » Mais Jenny a dit à Alfred : « Cela fait beaucoup, Alfred. »

Alors survient la mère d'Alfred, qui dit : « Cela fait beaucoup, Alfred. » Puis, Alfred dit : « Adieu, Jenny! »

Jenny va retrouver Alfred chez le père d'Alfred, pour l'engager à l'oublier, elle, Jenny. Mais, dans l'intervalle, Alfred revient chez Jenny, et lui dit : « Je ne puis pas t'oublier, Jenny! » A quoi elle répond : « Oublie-moi, Alfred! » Puis, il lui dit : « Je veux t'enlever, Jenny! » Elle répond : « Puisque tu le veux, enlève-moi, Alfred! »

Et Alfred enlevait Jenny, quand sont rentrés le père de Jenny, qui a dit : « Ne me l'enlevez pas, Alfred! » et la mère de Jenny, qui a crié : « Ne nous quitte pas pour Alfred, Jenny! »

On a sifflé Alfred, on a sifflé Jenny. »

THÉATRES. — *Le Trésor.* — M. F. Coppée vient de nous donner sous ce titre, au théâtre de l'Odéon, un digne pendant à son adorable saynette *le Passant.* Cette fois la trame de la pièce est un peu plus forte, et l'on y sent davantage l'auteur dramatique. Quant au poète, il est toujours plein de finesse et de distinction.

Les jolis vers abondent dans ce *Trésor,* qui deviendra

Digitized by Google

rapidement populaire. La Comédie française, nous dit-on, l'avait depuis longtemps accueilli et ne le représentait jamais. Las de voir sa pièce dormir dans les cartons, M. Coppée aurait pris un parti héroïque : retirer son œuvre et la porter au delà des ponts, où *le Passant* avait jadis si fort réussi. Or il est depuis longtemps question de reprendre *le Passant* à la Comédie française : il se peut donc que, par la suite, *le Trésor* revienne aussi à la rue de Richelieu, où ce petit chef-d'œuvre sera vraiment à sa place : ce qui prouvera une fois de plus que, bien souvent, le chemin le plus court pour arriver à la Comédie française, c'est encore de passer par l'Odéon!

NÉCROLOGIE. — *Mme Louis Figuier.* — La femme du célèbre vulgarisateur scientifique qui a nom Louis Figuier vient de mourir subitement à Paris. Mme Figuier a marqué suffisamment dans la littérature actuelle, en ces dernières années, pour que son nom mérite de lui survivre. M. Montagne, au nom de la Société des gens de lettres, a prononcé sur la tombe encore ouverte de la pauvre femme un discours biographique duquel nous croyons devoir extraire les passages suivants, où sont retracés les traits principaux de la vie publique de Mme Figuier :

« Petite-nièce de Cambon le conventionnel, ministre des finances de la République, son enfance s'écoula dans une propriété que son père, M. Jules Bouscaren,

Digitized by Google

possédait à Gigean (Hérault). Elle suivit à Montpellier des cours d'histoire, de littérature, de physique et de botanique.

... Le désir d'écrire ses impressions la séduisait dès l'enfance; mais sa mère, en femme prudente et sage, modérait les élans de cette vocation naissante. Aucun luxe, pas même celui de l'imagination, n'était permis dans la demeure champêtre. Chaque heure marquait le moment d'une étude sérieuse ou d'un travail utile. La vie était si bien réglée d'avance qu'il semblait impossible à Mme Bouscaren que sa fille pût donner carrière aux rêves de sa pensée. L'avenir a prouvé le contraire.

Ce fut en 1848 que Mlle Juliette Bouscaren épousa M. Louis Figuier, son compatriote. Jamais deux êtres ne furent mieux faits pour se comprendre et s'aimer. Tous deux s'en vinrent à Paris, où la jeunesse et l'espérance, leur seul bagage, les entraînaient irrésistiblement. La renommée naissante de son mari ne tarda pas à ouvrir à la jeune femme les salons des Thénard, des J. B. Dumas, des Orfila, des Hachette, des Enfantin et de bien d'autres. Mme Louis Figuier eut bientôt, à son tour, un salon retentissant.

L'entraînement de la vie parisienne la laissa pourtant fidèle aux souvenirs de son enfance; elle y revenait même avec un charme persistant. C'est ainsi qu'elle écrivit cette nouvelle délicieuse intitulée : *Mos de Lavène.*

Digitized by Google

*Mos de Lavène* causa une vérirable sensation dans le monde des lettres. Ce petit bijou de simplicité et de tendresse émue parut dans la *Revue des Deux Mondes,* en 1858, sous le pseudonyme de Claire Sénart, donné par Méry à l'auteur, dont la modestie hésitait à livrer son nom. Mais, l'incognito ayant été trahi, Mme Louis Figuier dut se résigner à signer désormais ses œuvres.

... De ses voyages, qui furent nombreux, Mme Louis Figuier avait rapporté la poésie de la pensée et le coloris d'un style imagé. Ces qualités se retrouvent dans *l'Italie d'après nature,* comme dans tous les ouvrages du même auteur.

Ici se place l'incident le plus cruel de la vie de Mme Figuier. Au milieu d'un bonheur jusque-là sans mélange, son fils unique lui fut enlevé, tout plein de sève, de vie et de talent.

Mme Louis Figuier vécut dès lors loin du bruit et de l'agitation de Paris, entre son mari et ses souvenirs, dans une petite maison d'un quartier calme et solitaire.

La mère avait donné à cette retraite comme un reflet du paisible berceau de son enfance. Quoi qu'on en ait dit, la plume d'un savant ne conduit pas à la fortune, et cette modeste demeure était toute la richesse du studieux ménage. »

VARIA. — *La Neuvaine de saint Hubert.* — On vient

Digitized by Google

de publier une nouvelle édition du *Manuel du Chasseur chrétien,* ouvrage dont l'origine remonte, dit-on, au moyen âge. Nous doutons cependant que, même à cette époque reculée, on ait jamais observé de point en point le programme édicté par ce manuel. Voici, d'ailleurs, les prescriptions de la susdite neuvaine :

« 1° On doit se confesser et communier neuf jours consécutifs ;

2° On doit coucher en draps blancs et nets, ou bien tout vêtu ;

3° On doit boire dans un verre ou autre vaisseau particulier, et on ne doit point baisser la tête pour boire aux fontaines ou rivières ;

4° On peut boire du vin rouge, clairet ou blanc, mêlé avec de l'eau pure ;

5° On peut manger du pain blanc ou autre, de la chair de porc mâle d'un an au plus, des poissons, œufs durs, etc. ;

6° On ne doit pas peigner ses cheveux pendant quarante jours ;

7° Le dixième jour, on doit faire ôter son bandeau par un prêtre, le brûler et en mettre les cendres dans la piscine ;

8° Il faut garder tous les ans la fête de saint Hubert, qui est le 3 novembre ;

9° Et si la personne recevait blessure de quelque animal enragé qui allât jusqu'au sang, elle doit faire la

Digitized by Google

même abstinence l'espace de trois jours, sans qu'il soit besoin de retourner à saint Hubert;

10° On pourra enfin donner répit ou délai de quarante en quarante jours à toute personne qui sera blessée ou mordue à sang, ou autrement infectée par quelque animal enragé. »

C'est sans doute comme compensation au carnage des animaux des bois et des plaines que l'article 6 semble favoriser la sécurité des bêtes qui poussent sur un autre terrain.

*M. Loyson poète.* — Qui l'eût cru? M. Loyson, — autrefois en religion le père Hyacinthe, — a, lui aussi, sacrifié jadis à la muse en écrivant, en 1843, une ode à Henri IV, dont nous extrayons la strophe suivante, laquelle prouve surabondamment que l'illustre prédicateur a bien fait de ne pas persister à marcher dans la voie où l'avaient précédé les Lamartine, les Musset et les Victor Hugo :

C'est ainsi que lorsque l'orage,
Loin des champs qu'il a ravagés,
S'enfuit, et va porter sa rage
A des bords longtemps ménagés,
L'oiseau retrouve sous la mousse
Son nid et sa compagne douce
Et sa gracieuse chanson,
Tandis que traçant, nuancée,
Sa courbe dans l'air balancée,
L'arc-en-ciel brille à l'horizon!

Digitized by Google

*Vers inédits et vers oubliés.* — Notre fidèle collaborateur M. Alexandre Piedagnel nous communique un quatrain inédit d'Émile Deschamps, un spirituel quatrain de Béranger, et de vers galants de Dufresny, bien à tort oubliés, car ils sont charmants. Voici ces trois pièces, intéressantes à divers titres :

A M. J. BOFFINET

(*à propos de la dédicace d'une fable, en* 1858).

Eh quoi! Monsieur, mon nom en tête
De tels vers! Je le vois, et je ne le crois pas;
Mais, pour lui, ce serait une bien autre fête
S'il pouvait se trouver au bas!

ÉMILE DESCHAMPS.

*Ecrit sur un album, au-dessous d'une poésie de* LAMARTINE.

Si le Temps, pour montrer jusqu'où va son empire,
Pulvérise jamais le beau nom que voilà,
Qu'il daigne sur celui que j'ose encore écrire
Jeter un peu de cette poudre-là!

P. J. DE BÉRANGER.

LE LENDEMAIN :

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Clitandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire :
Pour le berger le troc fut bon,

Digitized by Google

Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis, plus tendre,
Craignant de se voir refuser,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, peu sage,
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donna pour rien.

DUFRESNY.

On se le rappelle, c'est à l'auteur du *Lendemain* que le Roi-Soleil disait un jour : *Pauvreté n'est pas vice !* — *Oh ! non, Sire,* répondit le poète; *c'est bien pis.*

*Le Mot* BOULER. — M. Thénard, professeur au lycée de Montpellier, nous fait, au sujet du mot *bouler*, la communication suivante, que nous nous empressons d'insérer :

« Le Dictionnaire de la *langue verte* contient sans doute le mot *bouler* comme synonyme de vaincre, surpasser quelqu'un, mais je ne crois pas que l'on rencontre cette expression dans le grave Dictionnaire de l'Académie. A quelle date le verbe *bouler* s'est-il introduit dans notre langue familière ? En attendant que les érudits nous élucident le problème, je vous envoie une citation prise dans le meilleur monde, je veux dire chez la noblesse

Digitized by Google

de l'ancien régime. Voici les fait en deux mots : En 1789, le comte de La Saumès voulut imposer un nom nouveau à une paroisse de Sa Seigneurie, les habitants se mutinèrent. M. le comte écrivit à l'intendant, le baron de Balainvilliers, qui engagea ledit comte à patienter, car on était alors non en pleine révolution, mais sous l'empire des émotions causées par la prise de la Bastille et par la séance du 4 août.

L'affaire s'était engagée le 9 juin 1789. Le 27 septembre, le comte de la Saumès écrit de *Paris, rue Royale, butte Saint-Roch, n° 27* :

« A M. l'Intendant.

« Vu les circonstances, vous voudrez bien faire de « manière à retarder de donner votre avis, qui serait aussi « fâcheux pour les uns que pour les autres, et qui m'expo- « serait à être *boulé*, ou à voir les miens assassinés. »

Comme on le voit, le mot *bouler* compte quelques quartiers de noblesse, et le ton des lettres du comte de La Saumès est d'un dilettante en matière de langage. Du reste, l'affaire était trop sérieuse pour se prêter au ton plaisant ou badin.

*Une Église qui parle.* — Il fut un temps où les bêtes parlaient; voilà qu'aujourd'hui les pierres prennent la parole. C'est dans la personne de l'église de Tupigny

Digitized by Google

(par Guise, Aisne) que vient de s'accomplir le miracle. Honteuse et navrée de son état de délabrement, elle adresse aux âmes pieuses et donnantes la supplique suivante, rédigée dans le langage des dieux, et qui nous est arrivée sous forme de prospectus :

Chrétiens bons et pieux,
De tout bien soucieux,
Écoutez ma détresse :
Je suis une pauvresse
N'existant qu'à moitié ;
Tout en moi fait pitié.

Mais ma laideur insigne
D'intérêt me rend digne,
Car je suis la Maison
De la sainte oraison ;
Jésus en moi demeure,
Par amour, à toute heure.

Depuis vingt mortels ans
Ma cloche est à tous vents,
Sur de vieux troncs portée ;
Elle est en vain frappée,
Sans élan de sa voix
Ni l'ombre de la croix.

Ma misérable cime
D'ouragans fut victime ;
Par mon toit de cartons
Découpés en festons



Digitized by Google

Le beau ciel est visible :
C'est riant, mais horrible.

Ma voûte est en lambeaux
Et tombe par morceaux :
Chute peu rassurante.
Chose plus menaçante :
Des murs près de tomber
Me feront succomber.

L'eau, le froid et la neige
Ont l'affreux privilège
D'entrer fort librement.
Vous pensez le tourment
D'un bon peuple fidèle
Si gêné dans son zèle.

La boue et les ruisseaux,
Les traces des oiseaux,
Rien ne manque à ma honte,
Et ce n'est point un conte :
Orgue, tribune et bancs
Reçoivent ces présents.

Un bras, une chapelle,
N'est plus; l'autre chancelle.
Et, pour comble de maux,
D'immondes animaux
Me donnent de l'étable
Le goût insupportable.

Digitized by Google

Leurs lugubres accents
Accompagnent les chants,
La prière et les craintes,
Les soupirs et les plaintes
Des fidèles, émus
De tous ces bruits confus.

Aux grands cœurs je signale
Misère sans égale,
Qui les devra toucher.
Sans toit et sans clocher,
Je tends à l'âme aimante
Une main suppliante.

Donnez, ami lecteur,
Offrez-moi de bon cœur
Une obole, une pierre.
L'offrande utile et chère
Que Jésus recevra,
Cent fois vous reviendra.

L'ÉGLISE DE TUPIGNY,
*Par Guise (Aisne).*

Si des plaintes aussi touchantes ne vous arrachent pas des larmes et des écus, c'est que vous avez un cœur non pas de pierre, puisque les pierres mêmes s'attendrissent, mais fait de ce triple airain par lequel Horace a symbolisé la dureté.

*Gracié et Disgracié.* — Le gracié, ou, pour être

Digitized by Google

plus exact, l'amnistié, est le récemment célèbre Humbert, qui a fait dans Paris une rentrée retentissante en se faisant nommer membre du Conseil municipal. Le disgracié est M. Gent, nommé gouverneur de la Martinique, à qui on n'a pas cru devoir laisser la peine d'aller prendre possession de son gouvernement.

Or il y avait ces jours derniers, dans le Vaucluse, lutte électorale pour un siège de député entre le retour réel de Nouméa et le retour fictif de la Martinique. C'est ce dernier qui l'a emporté, quoique l'autre ait encore recueilli un nombre de voix assez respectable.

La mésaventure coloniale de M. Gent et sa candidature dans le Vaucluse ont fortement appelé l'attention publique sur sa personne, et le *XIXe Siècle*, en parlant de lui, vient de publier l'anecdote suivante, qui est toute à son honneur.

Il y avait, en 1835, une terrible épidémie de choléra dans les hôpitaux d'Aix. Les étudiants de la ville, dans un élan généreux, demandèrent à y être admis en qualité de gardes-malades, et parmi eux se trouvaient MM. Gent et Madier de Montjau. Tous ces jeunes gens restèrent à leur poste jusqu'à la disparition du fléau, et le Conseil municipal voulut, par une délibération dont voici le texte, conserver le souvenir de leur dévouement :

Digitized by Google

Le 14 juillet 1835, à sept heures du matin.

La commission administrative,

Attendu l'invasion du choléra-morbus, s'est extraordinairement assemblée, à l'Hôtel-Dieu, au lieu ordinaire de ses séances ;

Attendu que le service des malades cholériques exige l'assistance d'un grand nombre de personnes, accueille avec reconnaissance l'offre qui lui est faite par des étudiants en droit de concourir au service de ces malades admis dans l'hôpital ;

Et attendu que ce beau dévouement doit être constaté, elle délibère de consigner dans le registre de ses délibérations le le nom de MM. :

(Suivent les noms, parmi lesquels ceux de MM. Madier de Montjau et Alphonse Gent.)

*Le Saucisson homœopathique.* — Voici une curieuse anecdote dont Henri Heine est le héros, et que nous avons recueillie dans *l'Ordre* il y a quelque temps :

« Le célèbre moqueur, voyageant avec sa femme dans le midi de la France, fit la rencontre du violoniste Ernst. Celui-ci le chargea d'un superbe saucisson de Lyon, avec prière de le remettre à un médecin homœopathe de ses amis aussitôt après son arrivée à Paris. Heine accepta et partit. La route était longue, car le chemin de fer n'existait pas. M^me^ Heine eut faim et entama du saucisson la largeur de sa langue : elle le trouva parfait ; Henri Heine y goûta aussi et le trouva exquis. Bref, ce

Digitized by Google

malheureux saucisson fit les délices de la route, et diminua tellement qu'à son arrivée à Paris Heine n'osa plus expédier au destinataire le tronçon qui lui restait... Mais bientôt il se ravise, en coupe avec un rasoir une tranche mince comme une feuille de papier, et la met sous enveloppe avec la lettre suivante :

Monsieur le docteur,

D'après vos investigations, il est acquis à la science que des millionièmes de parties produisent les plus grands effets. Acceptez donc ci-joint le millionième d'un saucisson de Lyon que notre ami Ernst m'a chargé de vous remettre. Si l'homœopathie est une vérité, cette petite partie produira sur vous le même effet que le saucisson tout entier.

HENRI HEINE.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Digitized by Google

# TABLE ANALYTIQUE

## DE LA QUATRIÈME ANNÉE


Académie française. Élection Pasquier, I, 1 ; Curieuse candidature, 23 ; Réception Renan, 193 ; Incident Ollivier, 321 ; Réception H. Martin, II, 289.

Affiches curieuses, II, 235, 344.

Age de divers compositeurs, II, 189.

Anecdotes. Tome Ier, Histoire d'un Goupillon, 116 ; Pie IX et Fanny Elssler, 154 ; Les Deux Américains de L. Blanc, 305 ; Galimatias, 311.

Tome II. Une baignoire présidentielle, 27; La Tortue atmosphérique, 29; Un Drame express, 60 ; Sur le divorce, 93 ; Sur Auber, 161 ; Histoire de Chapeaux, 182 ; Cavaignac et la Légion d'honneur, 207 ; Un Curé espagnol, 255 ; Une Promise bretonne, 256 ; Bullier et Cherbuliez, 318 ; La Guillotine sentimentale, 319; Le Saucisson homœopathique, 373.

Annonces. A l'étranger, I, 60 ; chez les anciens, 140 ; chez les Anglais et les Américains, 141 ; en Allemagne, II, 346 ; en Angleterre, 347.

Arago. Sa statue, II, 208.

Artistes dramatiques. Acte constitutif de leur association, II, 107.

Attaques (Les) nocturnes, I, 138.

Auber. Notice et anecdotes, II, 161.


Digitized by Google

Bac (Rue du). Ses habitants célèbres, II, 147.

Baccalauréat (Le). Origine du mot, II, 206.

Balzac. Orgueil littéraire, I, 57.

Baudelaire. Candidat à l'Académie, I, 257.

Béranger jugé par Veuillot, II, 61.

Bernard (Claude) jugé par Renan, I, 195.

Bernhardt (Mlle Sarah). Sa prétendue conversion, I, 356; son intérieur, 377; son projet de tournée en Amérique, II, 1.

Berryer. Sa statue, I, 16, 88, 120.

Bertrand (Aloïsius). Lettres et notice, II, 129.

Bibliographie. Tome I, *Le Chancelier Pasquier*, 5; *Les Bains de Bade*, 26; *Catalogue* de Fontaine, 40; Vente curieuse d'un livre rare, 42; *Les Boutiques d'esprit*, 73, 160; *Le Bric-à-brac de l'amour*, 111; Notice sur Glatigny, 136; *La Pitié suprême*, 143; *Le Fils de Coralie*, 169; *Connaissances nécessaires à un bibliophile*, 174; *Le Drapeau*, 208; *Journal intime de la Comédie française*, 251; *Annales du théâtre et de la musique*, 262; *Missions diplomatiques de Retz à Rome*, 266; *Les Frères Zemganno*, 283; *Mémoires du* prince de Metternich, 310; *Les Mystères de Marseille*, de Zola, 360; *Th. Gautier*, par Bergerat, 362; *L'Ours du Nord*, 375.

Tome II. *Mémoires de Madame de Rémusat*, 10, 92, 263; *Sainte-Beuve et ses inconnues*, 13, 42; *Marie Dorval*, par Coupy, 16; *Mémoires de Michelet*, 22; *La Publicité en France*, 28; *Th. Gautier*, par Bergerat, 31; *Correspondance* de Doudan, 33; *Théâtre* des frères de Goncourt, 45; *Œuvres posthumes* de G. Crémieux, 80; *Prosper Mérimée* de Tourneux, 103; *Les Comédiens du Roi* de Campardon, 137; *Poésies posthumes* de Ch. Read, 173, 222; *Très peu de ce qu'on entend tous les jours*, 212; *Nana*, 237; *La Foire aux reliques*, 253; La Clef des *Rois en exil*, 266; *M. Thiers à l'Académie et dans l'histoire*, 290, 316; Le *Voltaire* de l'impératrice, 296; *Madame Campan à Ecouen*, 308; *Mémoires de Metternich*, 321; *Souvenirs de Frédérick-Lemaître*, 329; *Nadaud et ses chan-*

Digitized by Google

*sons*, 347; *Paris-Murcie*, 353.
Blanqui. Ses gants noirs, I, 277.
Bombarder. Sur l'emploi de ce verbe, II, 158.
Bonaparte. Tombeaux de la famille, II, 7.
Bornier (H. de). Lauréat de l'Institut, II, 91.
Bouler. Origine de ce verbe, II, 367.
Broglie (duc V. de). Son testament, II, 36.

Calligraphie (La). Son éloge par J. Janin, II, 116.
Canaques (Les). I, 53.
Cantiques. II, 153.
Casquin (Le peintre). Une Curieuse Facture, I, 180.
Cassagnac (P. de) et le maire de Saint-Yrieix, II, 251.
Cercle (Le) de la librairie. Sa réinstallation, I, 21; ses divers présidents, 22; son inauguration, II, 337.
Cettivayo, roi des Zoulous, II, 187,
Chambord (Comte de). Son anniversaire, II, 193; Poésies sur sa naissance, 194.
Chambre des députés. Ses présidents depuis l'origine, II, 313.
Charron (Pierre). Son nom donné à une rue, I, 80.
Chateaubriand. Son discours à l'Académie, I, 379.
Chopin et Mme Sand, I, 158.
Claretie (Jules). Jugé par Zola, I, 48; ses Lettres sur le tombeau de Marat, I, 52, 189.
Colet (Louise). Lecture dans son salon, I, 285.
Comédie française. Son album au prince de Galles, I, 200, II, 19; ses divers voyages, I, 290; à Londres, I; 330, 353; II, 51; ses recettes à Londres, 64; sa réouverture à Paris, 70; prix de ses places à Londres, 87.
Conférenciers (Les) jugés par A. Daudet, I, 218.
Coppée (Fr.). Sa présentation à Dumas père, I, 187.
Coquelin. Portraits des deux frères, I, 6.
Corneille (Antoine). Sa complainte imitée dans *le Cid*, I, 28.
Cousin (V.). Sa mort, II, 120; son testament, 122.

Daumier. Son esprit, I, 107.
David (d'Angers). Profession de foi artistique, II, 41.
David (Louis), incarcéré, demande sa liberté, II, 40.

Digitized by Google

Diable (Le) au théâtre, II, 95.
Divorce (Le) et M. Naquet, I, 341.
Dupanloup (Mgr). Comment il devint évêque, I, 150.
Duruy (V.). Une de ses inspections, II, 205.

École (L') de Vannac, I, 281.
Eglise (Une) qui parle, II, 368.
Éditions classiques. Prix élevés de quelques-unes, I, 40.
Eugénie (L'impératrice), II, 21.
Exposition. Au palais de l'Industrie, II, 282.

Faire part (Un Curieux Billet de), II, 60.
Falloux (De). Comment il devint ministre, I, 18.
Félix (L'acteur) jugé par A. Daudet, I, 144.
Feuilleton type (Un), II, 359.

Gambetta. Sa généalogie, I, 115; au Palais-Bourbon, II, 63.
Garibaldi. Ses mariages, I, 245.
Gautier (Th.). Ses superstitions, II, 209.
Gavardie (De). Sénateur et helléniste, II, 26.
Généalogies. De Gambetta, I, 115; des Gommeux, 317; curieuses, II, 156.
Gent et Humbert, II, 371.
Goncourt (Les frères de). Leur théâtre, II, 45.
Granier de Gassagnac. Une profession de foi, II, 181.
Grétry. Rappelé sur la scène, II, 217.
Grévy (Jules). Élu président de la République, I, 66.

Hugo (V.). Ses débuts, I, 184; sa maison natale, 185; quatrain inédit, 244; tout nu! II, 245.
Humbert et Gent, II, 371.

Instituteur (Un) en 1761, II, 327.

Journaux (Les) en 1878, I, 113; *le Moliériste*, la *Revue réaliste*, la *Revue moderne*, 236.

Labiche. Lettre autobiographique, II, 227.
Lamartine. Un portrait par Chapron, II, 118.
Laroche-Joubert. Querelle poétique avec A. Millaud, I, 211.

Digitized by Google

Lassalle. Litige avec M. Vaucorbeil, II, 137.

Légion d'honneur (La) et les comédiens, II, 293 ; et les amnistiés, 296.

Legouvé. Vers sur la statue de Thiers, II, 68.

Lepère. Ministre et chansonnier, I, 130.

Lettres. Tome I. Louis-Philippe au duc Pasquier, 2; le duc Pasquier au *Gaulois*, 4 ; amiral Touchard au président de la Chambre, 39; Berryer au comte de Chambord, 40 ; Claretie à G. d'Heylli, 52 ; Lacordaire à Aug. Nicolas, 55 ; E. de Pradel, sur lui-même, 59; Zola à A. Wolff, 72 ; Talma à Ducis, 84 ; Un Anonyme, sur Jacques Richard, 90; Vermorel à un ami, 97, 133, 162 ; Thiers à M. de Falloux, 102 ; V. Fournel, sur Berryer, 120; Glatigny à Claretie, 136; Baudelaire et Banville, 170 ; Lanfrey à sa mère, 182 ; Camille Desmoulins, 202 ; Blanchemain, sur les omnibus, 214; Sainte-Beuve à Jouvin, 222 ; le maréchal Bosquet, 225 ; Vigny et Baudelaire, 258; le baron Pichon à l'éditeur Liseux, 278; Dumas père, Méry et Th. Gautier, sur l'Académie, 296; Berryer à une dame, 318 ; Naquet, sur son mariage, 341; sur la mort du prince impérial, 369; Casimir Delavigne, 372.

Tome II. Rachel, 3, 4, 5; Hugo, sur Mme Dorval, 18; Corot, 42; Jules Vallès à Sarah Bernhardt, 49; divers musiciens (vente Fillion) 72; Méry à Mme Dorval, 88; inédites de Mérimée, 97; le poète Robbé, sur les jésuites, 107; Thiers à Jules Simon, 114; Aloïsius Bertrand, 129; Lafayette, 135; Ingres, Raspail, 136; Rachel à un ami, 190; C. Nanteuil, sur la guerre, 214; J. Bonaparte sur Napoléon Ier, 215 ; le peintre Prudhon, sur son budget, 216; le maréchal Bosquet, 229; Berlioz, sur *les Troyens*, 304; maréchal Bugeaud, 324.

Levallois (Jules), chansonnier, I, 345, 380.

Loyson (L'abbé), pontife de l'Eglise gallicane, I, 164, 306; poète, II, 365.

Mac Mahon (Maréchal de). Quitte la présidence de la République, I, 66.

Digitized by Google

Mahérault. Notice par Legouvé, II, 257.
Manet. Son tableau des *Canotiers*, II, 24.
Marat. Son tombeau, I, 25, 52.
Maréchales (Les) de France, I, 373.
Mariages. Annonce relative, II, 32; Union télégraphique, 94.
*Marseillaise* (*La*). Son origine, I, 114.
Mathilde (Princesse). Son prétendu mariage avec C. Popelin, I, 20,
Mazade (Ch. de). Lettre autobiographique, II, 225.
Mazas (Boulevard). Origine de son nom, II, 117.
Médecins (Les) de nuit, I, 85.
Menu (Un) de Barras, II, 184.
Mérimée. Lettres inédites et biographie, II, 97.
Millaud (A.). Querelle poétique avec Laroche-Joubert, I, 211.
Monnier (H.). Dessins inédits, I, 252.
Monselet, candidat à l'Académie, I, 152 ; ennemi des télégrammes, II, 56.
Musset (A. de) détestait les chiens, II, 151.
Napoléon Ier. Son écriture et ses dictées, II, 11 ; son opinion sur nos tragiques, 92.
Naturalisme (Le), Zola et Dumas fils, II, 301.
Nécrologie. Tome I. Mme Rimsky-Korsakow, 11 ; la Reine Soulouque, 13 ; Mme Perrière-Pilté, 14 ; Marc Fournier, 15 ; Préault, 33 ; amiral Touchard, 38 ; Khalil-Bey, 51 ; Clairville, 77 ; Léon Dufils, 78 ; J. de Gères, 79 ; De Sacy, 105 ; Daumier, 107 ; Saint-René Taillandier, 146 ; Couture, 210 ; de Villemessant, 239 ; Roch, bourreau de Paris, 270 ; Mme Bonaparte-Patterson, 272 ; Dr Piorry, 340 ; prince d'Orange, 366 ; prince impérial, 368.
Tome II. Émile Coupy, 16; le sculpteur Marcello, 64; Fechter, 110; Esther Guimond, 112 ; Belval, 138 ; Marié, 139 ; baron Taylor, 140 ; Cham, 143; Hostein, 146; le chanteur Roger, 175 ; Viollet Le Duc, 178 ; Belmontet, 240 ; L. Reybaud, 277 ; Ph. de Saint-Albin, 296; Mme L. Figuier, 361.
Neige (La) à Paris, II, 336.

Digitized by Google

Neuvaine (La) de saint Hubert, II, 363.
Ney (Le maréchal). Son sosie, I, 148.

Odéon (Théâtre de l'). Son ancien foyer, I, 118.
Omnibus (Les). Leur origine, I, 214.

Peste (La) à Marseille en 1720, I, 170.
Phylloxera (Le). Un Pieux Remède, II, 170.
*Poésies*. Méry, sur l'ail, I, 252; Ch. Garnier, 315; Th. Gautier acceptant à dîner, 382; Henri Martin, II, 54; Ch. Read, 173, 222; vers d'album, 203; un suicidé, 223; vers de table d'hôte par Victor Hugo, 234; X. Marmier, 291; Ch. Garnier, 338; Vache, 339; J. B. Rozier, 350; pour jeunes filles, 355; vers inédits et vers oubliés, 366.
Pomme de terre (La). I, 279, 313.
Poncifs dramatiques, II, 357.
Pradel (E. de) pensionné du ministère, I, 87.
Préault. Son esprit, I, 34.

Rachel. Sa prétendue conversion, I, 356; en Amérique, II, 1.
Réclames. A la folie, I, 319; la sécurité des maris, II, 219; le chocolat, 221; un philtre de jeunesse, 341.
Renan. Notice sur sa famille, I, 234.
Revue militaire, II, 63.
Richard (Jacques). Ses poésies, I, 61, 90, 123, 188; notice, 90.
Richelieu (Cardinal de). Tombeau de sa famille, I, 172.
Rochefort (H.). Sonnet à la Vierge, I, 217.
Rosières (Les). I, 68.
Roulet (Le père), prédicateur naturaliste, I, 308.

Sainte-Beuve et l'orthographe, I, 274; sa vie intime racontée par Pons, II, 13, 42.
Salon (Le) de peinture de 1879, I, 326.
Sarcey conférencier, I, 82.
Savan (Michel). Un Curieux Quatrain, II, 201.
Scheffer (Henri). Notice sur la famille de ce peintre, I, 235.
Scholl (A.). Critique Zola, I, 215.
Scribe. Histoire d'emprunteur, II, 210.

Digitized by Google

Statistique des ménages, I, 282.

Subventions théâtrales, I, 378.

Suppé. Aventure électorale, II, 59.

Surin (Dom). Son testament, II, 248.

Talleyrand. Ses treize serments, I, 223; ses Mémoires, II, 322.

Taylor (Le baron) et le prince de Bismark, II, 169.

Théâtres. Tome I. L'opéra italien disparu, 5; *La Reine Berthe*, opéra, 9; *Suzanne*, opéra-comique, 9; *L'Age ingrat*, comédie, 10; *Tant plus ça change...* revue, 10, 21; *Les Enfants du capitaine Grant*, drame, 10; *Les Brigands*, opérette, 10; *La Camargo*, opérette, 11; *Madame Favart*, opérette, 11; *La Marocaine*, opérette, 11; *Yedda*, ballet, 46; *La Perruque merveilleuse*, comédie, 46; *L'Assommoir*, drame, 50; *Ladislas Bolski*, comédie, 76; *Samuel Brohl*, drame, 76; l'Ancien Foyer de l'Odéon, 118; *Les Faux Bonshommes*, comédie, 144; *Robert le Diable*, mystère, 157; *Fatinitza*, opérette, 166; *Ruy-Blas*, drame, 205; *Nounou*, comédie, 268; *La Dispense*, comédie, 268; *Lequel?* comédie, 268; *Le Petit Ludovic*, comédie, 268; *Le Droit du Seigneur*, opérette, 268; *L'Étincelle*, comédie, 303; la Comédie-Francaise à Londres, 330 353. — Tome II. La Comédie française à Londres, 51, 64, 87; recettes d'été à Paris, 63; réouverture de la Comédie française, 70; *Cendrillon*, féerie, 179; réouverture de l'Opéra-Comique, 239; *Les Mirabeau*, drame, 273, 284; le prestidigitateur Herrmann, 275; *La Jolie Persane*, opérette, 276; *Le Mariage de Figaro*, comédie, 311; débuts à l'Opéra (Mesdames de Stucklé, Hamman, Leslino, Heilbronn, Janvier, MM. Melchissédec, Maurel, Dereims, Dubrulle, Mierzwinski), de 332 à 336; *le Trésor*, comédie, 360.

Thiers. Inauguration de sa statue, II, 66.

Tombeaux. Le caveau impérial et celui des Bourbons, à Saint-Denis, II, 8.

Tribunaux. Amour et colique, II, 249.

Digitized by Google

Ulbach (Louis). Une dédicace, I, 183.

Ventes. De lettres autographes, I, 298, 334; Firmin Didot, 343; de faux autographes, 358; Fillion, II, 39, 72; du château de Ménars, 53; de l'hôtel Contat, 246.

Verdi. Donne *Aïda* à l'Opéra, II, 198; sa résidence en Italie, 199.

Vermersch. Un portrait de lui, II, 150.

Viennet amant de la reine, I, 276.

Vigny (A. de) et Mme Dorval, I, 86; visite académique à Royer-Collard, 247.

Vincennes (Un duc de), II, 186.

Vivier mystificateur, II, 212.

Zola. A propos de l'*Assommoir*, I, 48; jugé par les étrangers, 70; article sur Hugo, 196; critiqué par Scholl, 215; préface des *Annales du Théâtre*, 262; étude sur Courbet, 312; critiques sur *Nana*, II, 279.

Digitized by Google

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

*Imprimeur breveté*

RUE SAINT-HONORÉ, 338

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google